
HD WIDENER
HW XHLF 6



HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis 46, au Marais.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE

AVEC UN TABLEAU PRÉLIMINAIRE

DE L'ANCIENNE CIVILISATION MEXICAINE

ET

LA VIE DE FERNAND CORTÉS

PAR WILLIAM H. PRESCOTT

Membre correspondant de l'Institut de France, etc., etc.

PUBLIÉE EN FRANÇAIS

PAR AMÉDÉE PICHOT, D. M.

Auteur de l'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD, etc.

« *Victrices aquilas alium laturus in orbem.* »

LUCAN. *Pharsalia*, lib. V.

III

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, 56.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ.

—

1846

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

LIVRE SIXIÈME.

SIÉGE ET PRISE DE MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS A TEZCUCO. — SAC D'IZTAPALAPAN. — AVANTAGES DES ESPAGNOLS. — SAGE POLITIQUE DE CORTÉS. — TRANSPORT DES BRIGANTINS.

1521.

Cortés n'aurait pu probablement choisir pour quartier général une meilleure position que la ville de Tezcuco, où i trouvait toutes les facilités qu'offre une grande et populeuse cité pour le logement et la subsistance d'un corps nombreux de troupes (1). Tezcuco lui fournissait en outre une multitude d'artisans et d'ouvriers pour les besoins de l'armée. Son

(1) « Así mismo hizo juntar todos los bastimentos que fuéron necesarios para sustentar el exército y guarniciones de gente que andaban en favor de Cortés, y así hizo traer á la ciudad de Tezcuco el maiz que habia en las troxes y graneros de las provincias sugetas al reyno de Tezcuco. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 91.

territoire, frontière des états tlascalans, multipliait les rapports avec la république alliée, tandis que le voisinage de Mexico permettait au général de surveiller les mouvements de cette capitale. En un mot, la situation centrale de Tezcuco garantissait les communications avec toute la vallée et en faisait un excellent point d'appui pour les futures opérations.

Le premier soin de Cortés fut de se fortifier dans le palais qui lui était assigné pour demeure, et de mettre ses quartiers à l'abri de toute surprise, tant de la part des Mexicains que de la part des Tezcucans eux-mêmes. Depuis l'élection de leur nouveau roi, une grande partie de la population était rentrée dans ses foyers, comptant sur la protection des personnes et des propriétés. Mais le général espagnol, malgré cette apparente soumission des Tezcucans, doutait fort de leur sincérité. Il savait qu'un grand nombre étaient trop intimement unis aux Aztéques par des mariages ou d'autres relations sociales pour n'éprouver aucune sympathie en leur faveur. Toutefois le jeune monarque semblait dévoué à Cortés (2). Celui-ci, pour s'assurer plus efficacement de son concours, plaça près de lui plusieurs Espagnols, dans le but ostensible de l'instruire dans leur langue et leur religion, mais en réalité pour surveiller sa conduite et l'empêcher de correspondre avec les partis qui pourraient être hostiles aux intérêts espagnols (3).

Tezcuco étant situé à une demi-lieue du lac, il fallait ouvrir une communication pour lancer sur ses eaux les brigantins quand ils seraient réunis devant la capitale. On résolut donc de creuser un canal, conduisant des jardins de Nezahualcoyotl, comme on les appelait en souvenir du vieux roi qui en avait tracé le plan, au bord du bassin. Un petit ruisseau coulait déjà dans cette direction ; il suffisait de l'approfondir, et huit

(2) « No era de espantar que tuviese esta recelo, porque sus enemigos, y los de esta ciudad eran todos deudos y parientes mas cercanes, mas despues el tiempo lo desengañó, y vido la grán lealtad de Ixtlilxochitl, y de todos. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 9.

(3) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 137.

mille Indiens furent employés à ce grand travail, sous la direction du jeune Ixtlilxochitl (4).

Dans l'intervalle, plusieurs villes du voisinage envoyèrent des messages à Cortés, exprimant le désir de reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne et d'être placées sous sa protection. Le général espagnol leur demanda en retour de lui remettre tous les Mexicains qui poseraient le pied sur leur territoire. Plusieurs nobles aztèques, envoyés en mission dans ces villes, lui furent en conséquence livrés. Il mit cette circonstance à profit, et les chargea d'un message pour leur maître, l'empereur. Il y déplorait la nécessité des hostilités actuelles. Ceux qui l'avaient le plus outragé, disait-il, n'étaient plus de ce monde. Il était prêt à oublier le passé; il invitait les Mexicains à épargner à leur capitale, par une soumission opportune, les horreurs d'un siége (5). Cortés ne comptait pas produire aucun résultat immédiat par ce message. Il espérait seulement que ces paroles de paix se graveraient dans l'esprit des Mexicains, et que s'il existait parmi eux un parti disposé à traiter avec lui, ce parti puiserait de l'encouragement dans ce témoignage de ses bonnes dispositions. Mais à cette époque les opinions étaient unanimes dans la capitale. L'esprit de résistance animait comme un seul homme la population tout entière.

J'ai fait observer plus haut que le plan de Cortés, en entrant dans la vallée, était de réduire les villes secondaires avant d'attaquer Mexico, qui, semblable à un vieil arbre dont les racines ont été coupées l'une après l'autre, resterait alors sans défense contre l'ouragan. Le premier point d'attaque qu'il choisit fut l'ancienne ville d'Iztapalapan, ville de cinquante mille âmes, d'après son propre récit, et située à six lieues environ de distance sur l'étroite langue de terre qui sépare les

(4) Bernal Diaz, *ubi sup.* Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 91.

(5) « Los principales, que habian sido en hacerme la guerra pasada, eran ya muertos; y que lo pasado fuesse pasado, y que no quisiessen dar causa á que destruyesse sus tierras, y ciudadas, porque me pesaba mucho do ello.» *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 193.

eaux du grand lac salé de celles du lac d'eau douce. C'était le domaine privé du dernier souverain de Mexico; c'était là, comme le lecteur peut se le rappeler, qu'il avait reçu les Espagnols, le soir avant leur entrée dans la capitale, et qu'il les avait étonnés par le luxe de ses jardins.

Ils ne devaient aucun sentiment de bienveillance à ce monarque, car il avait dirigé les opérations dans la *noche triste*. Il n'était plus; mais les habitants de sa ville avaient hérité de sa haine contre les étrangers, et ils étaient aujourd'hui les plus fidèles vassaux de la couronne mexicaine.

Une semaine après son arrivée à son nouveau quartier général, Cortés, laissant le commandement de la garnison à Sandoval, marcha contre la ville indienne à la tête de deux cents fantassins espagnols, de dix-huit chevaux et de trois à quatre mille Tlascalans. La route côtoyait le bord oriental du lac, parsemé de villes et de hameaux, ou ombragé de bosquets de cyprès et de cèdres; de temps en temps aux yeux des Espagnols se déroulait un vaste panorama qui diffère bien de son aspect actuel; la reine de la vallée sortait fièrement du sein des eaux; plus loin l'œil découvrait la sombre ligne de la chaussée qui rattachait Mexico à la terre ferme et suggérait plus d'un amer souvenir.

L'armée hâtait le pas et n'était plus qu'à deux lieues de sa destination, lorsqu'elle rencontra une force aztéque considérable, rangée en bataille pour lui disputer le passage. Cortés n'hésita pas à l'attaquer. Les barbares déployèrent leur courage accoutumé; mais après une chaude résistance ils furent forcés de plier devant la froide valeur de l'infanterie espagnole appuyée par la furie des Tlascalans, que la vue d'un Aztéque exaspérait jusqu'à la démence. L'ennemi se retira en désordre, suivi de près par les Espagnols. Parvenus à une demi-lieue d'Iztapalapan, ces derniers remarquèrent un grand nombre de canots remplis d'Indiens paraissant travailler au môle qui contenait les eaux du lac salé. Entraînés par la chaleur de la poursuite, ils prêtèrent peu d'attention à ce spectacle, et entrèrent dans la ville pêle-mêle avec les fugitifs.

Les maisons étaient construites en partie sur la terre ferme, en partie sur pilotis. Les premières avaient été désertées par les habitants, dont la plupart s'étaient échappés sur des canots à travers le lac, abandonnant tout derrière eux. Les Tlascalans se précipitèrent aussitôt dans les maisons désertes et se chargèrent de butin, tandis que l'ennemi faisant retraite de son mieux à travers cette partie de la ville, cherchait un refuge dans les maisons bâties sur l'eau, ou au milieu des roseaux qui croissaient dans les bas fonds. Un grand nombre d'habitants qui n'avaient pu trouver les moyens de fuir restaient encore dans les maisons avec leurs femmes et leurs enfants.

Cortés, soutenu par ses propres soldats et par ceux des alliés qu'on pouvait détourner du pillage, attaqua l'ennemi dans ce dernier refuge. Des deux côtés on combattit dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les Aztéques se défendaient avec la fureur du tigre aux abois, mais ils furent accablés de tous les côtés. Les citoyens paisibles partagèrent le sort des soldats. Les sexes et les âges furent confondus dans un massacre impitoyable que Cortés essaya en vain d'arrêter. Il eût été aussi aisé de détourner le loup affamé du cadavre qu'il dévore, que le Tlascalan enivré du sang de son ennemi. Plus de six mille hommes, femmes et enfants, d'après le récit du conquérant lui-même, périrent dans cette action (6).

L'obscurité était venue; mais elle était en partie dissipée par l'incendie de la ville, où les troupes avaient mis le feu en plusieurs endroits. La position isolée des maisons empêchait les flammes de s'étendre d'un bâtiment à l'autre; mais toutes ces masses embrasées jetant de sinistres clartés autour d'elles, rendaient la scène plus affreuse encore. La résistance avait cessé, et les soldats avaient pillé tous les objets de quelque valeur (7).

(6) « Muriéron de ellos mas de seis mil ánimas, entre hombres, y mugeres, y niños; porque los Indios nuestros amigos, vista la victoria, que Díos nos daba, no entendian en otra cosa, sino en matar á diestro y á siniestro. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 195.

(7) « Estándolas quemando, pareció que Nuestro Señor me inspiró, y trujo

Tout à coup un sourd murmure d'eaux débordées se fit entendre. Un cri s'éleva du milieu des Indiens : les digues étaient rompues! Cortés comprit alors ce que faisaient les hommes qu'il avait vus dans des canots travailler au môle qui enfermait le grand bassin du lac de Tezcuco. Les Indiens, dans leur désespoir, avaient percé le môle, et les eaux du lac salé se répandant par cette ouverture sur les terrains environnants inférieurs à leur niveau, inondaient le pays. Grandement alarmé, Cortés rallia son monde et se hâta d'évacuer la ville. S'il y fut resté trois heures de plus, dit-il lui-même, pas une âme n'eût échappé (8). Les soldats se mirent donc en route chancelant sous le poids du butin, et se frayant difficilement une voie á travers l'eau qui montait plus vite qu'ils ne fuyaient. Pendant quelque temps leur route fut éclairée par l'incendie ; mais à mesure que ses clartés faiblissaient à distance, ils ne marchaient plus que d'un pas incertain, avec de l'eau jusqu'aux genoux et quelquefois jusqu'à la ceinture. Lorsqu'ils approchèrent de la trouée faite à la digue, l'eau devint plus profonde et le courant si impétueux qu'il était impossible de tenir pied. Les Espagnols traversèrent le courant à la nage ; mais les Indiens qui ne savaient pas nager furent entraînés par les eaux. Tout le butin fut perdu, la poudre avariée, les armes et les vêtements des soldats saturés d'eau salée, et le vent froid de la nuit, soufflant sur eux, glaçait tellement leurs membres fatigués, qu'ils pouvaient à peine se traîner. Au point du jour, ils virent le lac couvert de canots. Les Indiens, qui avaient prévu leur désastre, les saluèrent d'une grêle de pierres, de flèches et d'autres projectiles. Des corps de troupes légères inquiétaient en même temps les flancs de l'armée. Les Espagnols ne se souciaient pas d'en venir aux mains. Ils n'as-

á la memoria la calzada, ó presa, que habia visto rota en el camino, y representóseme el gran daño que era. » *Rel. terc., loc. cit.*

(8) « Y certifico á Vuestra Magestad, que si aquella noche no pasaramos el agua, ó aguardaramos tres horas mas, que ninguno de nosotros escapara, porque quedabamos cercados de agua, sin tener paso por parte ninguna. » *Rel. terc., ubi sup.*

piraient plus qu'à regagner leurs excellents quartiers de Tezcuco, où ils arrivèrent le même jour, plus abattus et plus épuisés qu'après les plus longues marches ou la bataille le plus chaudement disputée.

Le triste dénoûment d'une expédition commencée sous de si brillants auspices désappointa beaucoup Cortés. Sa perte numérique était assez faible; mais cette affaire lui montrait tout ce qu'il avait à craindre d'un peuple qui, avec une résolution digne des anciens Hollandais, préférait ensevelir son pays sous les eaux plutôt que de se soumettre. Cependant les Indiens n'avaient guère sujet de triompher. A part le nombre des tués, ils avaient vu l'une de leurs plus florissantes villes saccagée et en grande partie réduite en ruines. Iztapalapan était aussi une des villes dont les édifices publics attestaient les progrès les plus voisins de la civilisation. Tels sont les jeux de la guerre.

L'expédition de Cortés, malgré le désastre qui l'avait terminée, fut favorable à la cause espagnole. Le sort d'Iztapalapan répandit la terreur dans toute la vallée. Plusieurs villes offrirent aussitôt de se soumettre. L'influence de cet événement se fit même sentir au delà des montagnes. Entre autres, les habitants d'Otumba, la ville près de laquelle les Espagnols avaient remporté leur fameuse victoire, demandèrent à se placer sous la protection des puissants étrangers. Ils s'excusaient, selon l'ordinaire, d'avoir pris part aux dernières hostilités, en rejetant tout le blâme sur les Aztéques (9).

Mais la ville la plus importante qui réclama ainsi la protection des Espagnols fut Chalco, située à l'extrémité orientale du lac de ce nom. C'était une ancienne ville, peuplée par une tribu de la même origine que les Aztéques, et autrefois leur formidable rivale. L'empereur mexicain, suspectant la fidélité

(9) La lettre même du général à l'empereur est si complète et si précise, que c'est la meilleure autorité que l'on puisse citer pour cet événement. Il est aussi raconté par Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 138. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 18. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 92. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 2, et auct. aliis.

des habitants de Chalco, entretenait une garnison dans leurs murs. Ils envoyèrent donc un secret message à Cortés, offrant de se placer sous sa protection, s'il voulait les aider à chasser la garnison.

Le commandant espagnol n'hésita pas. Il détacha à l'instant une force considérable sous les ordres de Sandoval. Pendant la marche, l'arrière-garde, composée de Tlascalans, fut très-maltraitée par quelques troupes légères mexicaines. Mais Sandoval prit sa revanche dans une bataille qu'il livra au gros de l'ennemi à une faible distance de Chalco. Les Indiens étaient rangés sur un terrain plat, couvert de moissons encore vertes de maïs et de maguey. Ce champ de bataille est traversé par la route qui conduit aujourd'hui de Chalco à Tezcuco (10). Sandoval chargeant l'ennemi à la tête de sa cavalerie, l'eut bientôt mis en déroute. Mais les Indiens se rallièrent aussitôt, et renouvelèrent le combat avec une plus grande ardeur encore. Une seconde charge eut plus de succès. Le brave cavalier ayant rompu leurs lignes, après une vaine résistance, les mit dans une déroute complète et les chassa du champ de bataille. L'armée victorieuse poursuivit sa marche sur Chalco, déjà évacuée par la garnison mexicaine, et fut reçue en triomphe par les habitants, empressés de témoigner leur reconnaissance à ceux qui les délivraient du joug aztéque.

Après avoir pris les mesures nécessaires pour la sécurité de la place, Sandoval retourna à Tezcuco, accompagné des deux fils du dernier cacique.

Cortés les reçut avec courtoisie. Ils lui apprirent que leur père était mort plein d'années peu de temps auparavant. Au moment d'expirer, il avait exprimé le regret de ne pouvoir vivre pour voir Malintzin. Il croyait que les Espagnols étaient vraiment les hommes blancs prédits par les oracles, qui devaient venir de l'Orient et s'emparer du pays (11); et il avait

(10) Lorenzana, p. 199, *note*.

(11) « Porque ciertamente sus antepassados les auian dicho, que auian de señorear aquellas tierras hombres que venian con barbas de hazia donde

ordonné à ses enfants, dans le cas où les étrangers paraîtraient dans la vallée, de leur rendre hommage et obéissance. Les jeunes caciques s'empressaient d'accomplir sa volonté; mais cette conduite devant attirer sur eux la vengeance des Aztéques, ils suppliaient le général d'envoyer une force suffisante pour les protéger (12).

Cortés reçut la même prière de diverses autres villes également disposées à secouer le joug mexicain; mais il n'était pas en mesure de satisfaire à ces demandes. C'est alors qu'il comprit toute l'insuffisance des ressources dont il disposait pour mener à fin une si grande entreprise. « Je puis assurer à Votre Majesté, dit-il dans sa lettre à l'empereur, que la plus grande douleur que j'éprouve après tous mes travaux et toutes mes fatigues, est de ne pouvoir secourir et protéger nos amis indiens, les loyaux sujets de Votre Majesté (13). » Loin d'avoir des forces suffisantes pour cela, il était lui-même en péril. Son vigilant ennemi épiait tous ses mouvements, et pour peu qu'il se fût affaibli en envoyant des détachements à une trop grande distance, les Aztéques se tenaient prêts à en profiter. Les seules expéditions tentées jusqu'ici l'avaient été dans le voisinage, où les troupes, après avoir frappé quelque coup soudain et décisif, pouvaient regagner immédiatement leurs quartiers. L'armée espagnole était sans cesse sur le qui-vive, comme si elle eût été campée sous les murs de Mexico.

En deux occasions, le général était sorti de Tezcuco pour en venir aux mains avec l'ennemi : la première fois, un millier de canots remplis d'Aztéques avait traversé le lac pour faire rentrer une abondante récolte de maïs presque mûr sur

sale el sol, y que per los cosas que han visto, eramos nosotros. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 139.

(12) Bernal Diaz, *ubi sup. Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 200. Gomara, *Crónica*, cap. 122. *Venida de los Esp.*, p. 15.

(13) « Y certifico á Vuestra Magestad, allende de nuestro trabajo y necesidas, la mayor fatiga, que tenía, era no poder ayudar y socorrer á los Indios nuestros amigos, que por ser vasallos de Vuestra Magestad, eran molestados y trabajados de los de Culúa. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 204.

ses bords. Cortés crut important de s'en emparer. Il marcha en conséquence aux ennemis, les repoussa dans leurs canots, et remplit les greniers de Tezcuco de cette riche moisson. Une autre fois, un fort parti de Mexicains s'étant établi dans quelques villes voisines favorables à ses intérêts, Cortés les en délogea, les battit dans plusieurs escarmouches, et réduisit ces villes à l'obéissance; mais ces petites entreprises réclamaient toutes ses ressources, et ne lui en laissaient aucune pour la protection de ses alliés. Son fertile génie le tira d'affaire.

Quelques-unes des villes amies situées au dehors de la vallée, observant les nombreux signaux allumés sur les montagnes, crurent que les Mexicains rassemblaient de grandes forces et que les Espagnols devaient être serrés de près dans leurs quartiers. Ils envoyèrent des messagers à Tezcuco pour exprimer leurs alarmes et offrir de nouveau à Cortés les renforts qu'il avait refusés pendant sa marche. Il les remercia vivement de leur bonne volonté, mais tout en refusant d'en user lui-même, il leur indiqua comment il pourrait utiliser leurs services pour la défense de Chalco et des autres villes qui invoquaient sa protection. Malheureusement ses alliés indiens nourrissaient de vieilles et mortelles haines contre ces villes, dont les habitants avaient trop souvent combattu sous la bannière aztèque pour ne pas s'être trouvés engagés dans de nombreuses guerres avec les peuples d'au delà des montagnes.

Cortés fit tous ses efforts pour apaiser ces différends. Il dit aux peuplades hostiles que leurs nouvelles relations devaient leur faire oublier des torts mutuels. N'étaient-ils pas tous les vassaux du même souverain, engagés dans une commune entreprise contre le formidable oppresseur qui les avait si longtemps foulés aux pieds? Sans force dans leur isolement, leur union pouvait protéger leur faiblesse individuelle et tenir l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée des renforts espagnols. Ces arguments finirent par les persuader; l'habile politique du général transforma des tribus hostiles et vindicatives en champions d'une même cause, et contribua tout autant au

succès de son entreprise que la supériorité de ses armes (14).

Ainsi les fondements de l'empire mexicain s'ébranlaient chaque jour davantage; les grands vassaux qui entouraient la capitale et sur lesquels Montézuma comptait le plus, secouaient l'un après l'autre le joug. Les Aztéques proprement dits ne formaient qu'une faible partie de la population de la vallée. Elle se composait principalement de tribus d'une même origine, membres de la grande famille des Nahuatlacs, qui s'étaient répandues sur le plateau vers la même époque. Ces tribus rivales furent successivement réduites par la tribu plus belliqueuse des Aztéques, qui les maintint dans la soumission, souvent par la force et plus souvent par la peur. La peur était le grand lien d'une monarchie que l'effroi d'une puissance supérieure à celle de Montézuma devait rapidement dissoudre. Ce n'était pas, il est vrai, la première fois que les races conquises essayaient de reconquérir leur indépendance; mais toutes ces tentatives avaient échoué faute d'ensemble. Il était réservé au génie de Cortés d'éteindre ces vieilles dissensions, de grouper ces forces dispersées, et de leur communiquer une impulsion unique (15).

(14) *Rel. terc.*, p. 204-205. Oviedo, *Hist. de las Indias*; Ms., lib. 33, cap. 19.

(15) Oviedo laisse éclater son admiration pour son héros dans le panégyrique suivant de sa politique, de sa prudence et de sa science militaire, qui devaient, disait-il, et il prophétisait vrai, rendre son nom immortel. Ce panégyrique est un assez bon specimen de la manière du vieux et intelligent chroniqueur.

« Sin dubda alguna la habilidad y esfuerzo é prudencia de Hernando Cortés mui dignas son que entre los cavalleros, é gente militar en nuestros tiempos, se tengañ en mucha estimacion, y en los venideros nunca se desacuerden. Por causa suya me acuerdo muchas veces de aquellas cosas que se escriven del capitan Viriato nuestro Español y estremeño; y por Hernando Cortés me ocurren al sentido las muchas fatigas de aquel espejo de caballeria, Julio César, dictador, como parece por sus Comentarios, é por Suetonio é Plutarco é otros autores que en conformidad escriviéron los grandes hechos suyos. Pero los de Hernando Cortés en un mondo nuevo, é tan apartadas provincias de Europa, é con tantos trabajos é necesidades é pocas fuerzas,

Encouragé par cet état de choses, le général espagnol crut pouvoir presser les négociations avec la capitale. Il profita de la présence de quelques nobles mexicains, faits prisonniers dans le dernier combat contre Sandoval, pour envoyer un message à leur maître. C'était en substance la répétition du premier. Cortés promettait de confirmer l'autorité de Guatemozin et de respecter les personnes et les propriétés de ses sujets, si la ville se soumettait de nouveau à la couronne espagnole. Cette communication resta sans réponse. Le jeune empereur indien avait un esprit aussi intrépide que celui de Cortés; il devait porter la peine du vicieux système de gouvernement que lui avaient légué ses ancêtres. Voyant son empire prêt à s'écrouler sous lui, il ne désespéra pas de le soutenir par sa seule énergie. Il prévint la défection de certains vassaux en établissant des garnisons dans leurs villes ; il s'en concilia d'autres en les exemptant de tribut, en allégeant de beaucoup leurs charges, ou en les élevant à de hautes dignités et à de hautes fonctions dans l'état. Il montra en même temps son implacable animosité contre les chrétiens, en ordonnant que tout Espagnol pris sur l'étendue de ses domaines fût conduit immédiatement dans la capitale pour y être sacrifié avec toutes les cérémonies barbares prescrites par la religion des Aztéques (16).

é con gente tan inumerable, é tanta bárbara é bellicosa, é apacentada en carne humana, é aun habida por excelente é sabroso manjar entre sus adversarios; é faltándole á él ó á sus milites el pan é vino é los otros mantenimientos todos de España, y en tan diferenciadas regiones é aires é tan desviado é léjos de socorro é de su principe, cosas son de admiracion. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 20.

(16) Entre autres chefs dont Guatemozin implora le secours dans la situation périlleuse de ses affaires, se trouvait Tangapan, seigneur du Michuacan, état de l'ouest indépendant et puissant, qui n'avait jamais été soumis par les armées des Mexicains. Les détails que l'empereur aztéque lui donna par ses ambassadeurs sur les hommes blancs étaient si alarmants, d'après Ixtlilxochitl, qui raconte cette histoire, que la sœur du roi se laissa mourir de faim, dans la crainte de la prochaine venue des terribles étrangers. Son corps fut déposé, selon l'usage, dans les caveaux réservés pour la maison

Sur ces entrefaites, Cortés reçut l'agréable nouvelle que les brigantins étaient achevés, et qu'il ne restait plus qu'à les transporter à Tezcuco. Il détacha pour accomplir cette opération un corps de deux cents fantassins espagnols et de quinze cavaliers, qu'il plaça sous le commandement de Sandoval. Ce cavalier grandissait tous les jours dans l'estime du général et de l'armée. Bien que l'un des plus jeunes officiers au service, il possédait une tête froide et un jugement sûr, qui le rendaient propre aux expéditions les plus délicates et les plus difficiles. Cortés avait d'autres lieutenants, Alvarado et Olid, par exemple, que leur intrépidité rendait plus propres à un brillant coup de main ; mais le courage d'Alvarado était souvent poussé jusqu'à la témérité ou égaré par la colère, tandis que Olid, d'un caractère sombre et dissimulé, n'était pas

royale, jusqu'à ce qu'on eût fait les apprêts nécessaires pour la brûler. Le quatrième jour, les personnes chargées de veiller près d'elle furent fort étonnées de lui voir donner des signes de vie. La princesse, ainsi revenue à l'existence, recouvra aussi la parole et fit appeler son frère. Lorsqu'il fut venu, elle le supplia de ne pas toucher à un seul cheveu des mystérieux étrangers. Il lui avait été donné, dit-elle, de voir la destinée des morts dans l'autre monde. Elle avait vu les âmes de tous ses ancêtres plongées dans un feu inextinguible, tandis que ceux qui avaient embrassé la foi des étrangers étaient dans la gloire. Pour prouver la vérité de son assertion, elle ajoutait que son frère verrait, lors d'une grande fête prochaine, un jeune guerrier tenant d'une main une torche plus brillante que le soleil, et de l'autre une épée flamboyante semblable à celle que portaient les hommes blancs, passer au-dessus de la ville de l'est à l'ouest.

L'historien ne nous dit pas si le monarque attendit cette vision, ni s'il la vit jamais. Mais regardant sans doute le miracle de la résurrection comme une garantie suffisante, il licencia une armée puissante qu'il avait rassemblée dans les plaines d'Avalos pour secourir son frère de Mexico.

Cette histoire, avec une foule d'incidents inutiles à répéter, fut reproduite dans les annales hiéroglyphiques du Michuacan, et racontée à l'historien de Tezcuco lui-même par le petit-fils de Tangapan. (Voyez Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 91.) Mais peu importe la personne dont il la tenait, il est aisé d'y reconnaître les auteurs pieux qui avaient fabriqué tant de saintes légendes pour le bien de l'Église sur le vieux continent, et qui trouvaient actuellement, dans la crédulité du nouveau, une riche moisson à récolter.

un homme aussi sûr. Sandoval était né à Medellin, lieu de naissance de Fernand Cortés lui-même. Très-attaché à son général, et s'étant montré dans toutes les occasions digne de sa confiance, c'était un homme à la parole brève, dont le mérite se manifestait plutôt en actions qu'en paroles. Sa conduite franche et militaire l'avait fait bien venir des soldats et n'était pas sans influence sur les ennemis même. Il mourut à la fleur de l'âge; mais après avoir déployé des talents qui, s'il eût vécu davantage, auraient sans aucun doute placé son nom sur la liste des grands capitaines de sa nation.

Sandoval devait traverser Zoltepec, petite ville où avait eu lieu le massacre des quarante-cinq Espagnols, dont nous avons déjà parlé. Ses ordres lui enjoignaient de rechercher les coupables et de les punir.

Lorsque les Espagnols arrivèrent dans la ville condamnée, ils la trouvèrent abandonnée par ses habitants, qui avaient eu avis de leur approche. Ils découvrirent dans les temples déserts de nombreuses traces de la triste destinée de leurs compatriotes. Outre leurs armes, leurs vêtements et les peaux de leurs chevaux, ils trouvèrent suspendues comme trophées de la victoire les têtes de plusieurs soldats embaumées à la manière du pays. Dans un bâtiment voisin, l'inscription suivante, en castillan, avait été écrite avec du charbon sur le mur : « C'est ici que l'infortuné Juan Juste et plusieurs de ses compagnons ont été emprisonnés (17). » Cet hidalgo était un des amis de Narvaez; il l'avait suivi au Mexique à la recherche de l'or, mais il n'y avait trouvé qu'une mort obscure et cruelle. Les soldats fondaient en larmes à ce triste spectacle, et sentaient leurs cœurs se gonfler d'indignation en pensant à l'horrible destinée des prisonniers. Fort heureusement la population avait fui; quelques habitants que le hasard fit tomber entre leurs mains furent réduits en esclavage; mais lorsque plus tard les autres vinrent implorer de la manière

(17) « Aquí estuvo preso el sin ventura de Juã Juste cõ otros muchos que traia en mi compañía. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 140.

la plus abjecte la clémence des conquérants, rejetant tout le blâme sur les Aztèques, le commandant espagnol les épargna par pitié ou mépris (18).

Il poursuivit ensuite sa marche sur Tlascala; mais à peine avait-il franchi les frontières de la république, qu'il découvrit les flottantes bannières du convoi qui transportait les brigantins et s'engageait dans les défilés des montagnes. Sa joie fut grande à cette vue, car il craignait d'être retenu plusieurs jours à Tlascala avant de compléter les préparatifs de la marche.

Il y avait en tout treize navires de différentes dimensions. Ils avaient été construits sous la direction de l'habile constructeur de navires, Martin Lopez, aidé par trois ou quatre charpentiers espagnols et par les indigènes, dont plusieurs firent preuve d'un assez grand talent d'imitation. Les brigantins, après leur achèvement, avaient été essayés sur les eaux de Zahuapan; on les avait ensuite démontés, et Lopez, impatient de tout délai, ayant chargé les diverses parties, bois, ancres, ferrures, voiles, cordages, sur les épaules des *tamanes*, l'on se mit en marche pour Tezcuco, avec une nombreuse escorte (19). Sandoval congédia la moitié de ce convoi indien qui lui parut superflu.

Il garda vingt mille guerriers et les partagea en deux corps d'égale force, pour protéger les *tamanes*, qu'il plaça au centre (20). Il distribua de la même manière son petit corps d'Espagnols; les Tlascalans marchaient à l'avant-garde, sous

(18) Bernal Diaz, *ubi sup.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 206.

(19) « Y despues de hechos por órden de Cortés, y probados en el rio que llaman de Tlaxcalla Zahuapan, que se atajó para probarlos los bergantines, y los tornáron á desbaratar por llevarlos á cuestas sobre hombres de los de Tlaxcalla á la ciudad de Tezcuco, donde se echáron en la laguna, y se armáron de artilleria y municion. » Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(20) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 207. Bernal Diaz dit seize mille. (*Ibid, ubi sup.*) Il existe un merveilleux accord entre les divers écrivains castillans sur le chiffre des forces, l'ordre de marche et les événements.

le commandement d'un chef nommé Chichemecatl. Sandoval jugea ensuite à propos de changer l'ordre de marche, et fit passer cette division à l'arrière-garde, non sans donner beaucoup d'ombrage au vaillant guerrier qui la conduisait. Celui-ci réclama le droit de marcher à l'avant-garde, poste que ses ancêtres avaient toujours occupé, comme le plus dangereux. Sandoval le calma un peu en lui déclarant que c'était à raison du péril même qu'il l'avait placé à l'arrière-garde, que l'ennemi, selon toute apparence, devait assaillir. Mais ce fut un nouveau sujet de mécontentement pour lui de voir le commandant espagnol marcher à ses côtés et lui ravir ainsi d'avance la moitié du péril et de la gloire.

Les troupes, encombrées par leur lourd fardeau, se frayaient une voie lente et pénible à travers les défilés escarpés des montagnes. Ce long convoi présentait beaucoup de points vulnérables; mais bien qu'on vît apparaître sur les flancs et sur les derrières de petites troupes de guerriers indiens, ils se tenaient à une distance respectueuse, n'osant attaquer un si formidable ennemi. Le quatrième jour, la caravane militaire arriva saine et sauve à Tezcuco.

L'approche des brigantins fut un grand sujet de joie pour Cortés et pour ses soldats, qui y virent l'augure de la prompte fin de la guerre. Le général, accompagné de ses officiers vêtus de leurs plus brillants costumes, s'avança à la rencontre du convoi. Il s'étendait sur un espace de deux lieues, et sa marche était si lente qu'il s'écoula six heures avant que les derniers rangs atteignissent la ville (21). Les Tlascalans déployaient leur luxe accoutumé de vêtements, et toute l'armée, composée de la fleur des guerriers, présentait un brillant spectacle. Ils marchaient au son de l'atabal et du cor, traversant la ville au milieu des acclamations des soldats; ils faisaient retentir l'air

(21) « Estendíase tanto la gente, que dende que los primeros comenzaron á entrar, hasta que los postreros hubiéron acabado, se pasáron mas de seis horas; sin quebrar el hilo de la gente. » *Rel. terc. de Cortés,* ap. Lorenzana, p. 208.

des cris de : « Castille et Tlascala, vive notre souverain l'empereur ! » (22).

« C'était une merveilleuse chose, s'écrie le conquérant dans ses lettres, que peu de personnes ont vue ou entendu raconter, que ce transport de treize vaisseaux de guerre sur des épaules d'hommes, à travers près de vingt lieues de montagnes ! » (23). C'était en effet une merveilleuse entreprise et qui n'a guère de parallèle dans les temps anciens ou modernes, une entreprise digne du génie d'invention et de l'audace d'exécution de Cortés. Il prévoyait peu, lorsqu'il ordonnait la destruction de la flotte qui l'avait amené dans le pays, et qu'avec son habituelle prudence il ordonnait d'en conserver les ferrements et la mâture; il prévoyait peu, disons-nous, l'important usage qu'il en devait faire... si important que le succès de sa grande entreprise en dépendait peut-être (24).

Il accueillit ses alliés indiens avec la plus grande cordialité;

(22) « Dando voces y silvos y diziendo : Viva el Emperador, nuestro señor, y Castilla, Castilla, y Tlascalla, Tlascalla. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 140.) Pour les particularités de l'expédition de Sandoval, voyez aussi Oviedo *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 19. Gomara, *Crónica*, cap. 124. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 84. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 92. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 1, cap. 2.

(23) « Que era cosa maravillosa de ver, y assi me parece que es de oir, llevar trece fustas diez y ocho legas por tierra. » (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 207.) « En rem romano populo, s'écrie Martyr, quando illustrius res illorum vigebant non facilem ! » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 8.

(24) On peut citer deux exemples d'un semblable transport de vaisseaux, l'un dans l'histoire ancienne, l'autre dans l'histoire moderne, et qui, tous les deux, chose assez singulière, ont eu lieu au même endroit, à Tarente. Le premier remonte au siége de cette ville par Annibal (Polybe, lib. 8); le second fut exécuté, environ dix-sept siècles plus tard, par le grand capitaine, Gonzalve de Cordoue. Mais la distance que ces vaisseaux avaient à franchir était peu considérable. Un autre exemple plus analogue est celui de Balboa, le hardi navigateur qui découvrit la mer Pacifique. Il parvint à faire transporter quatre brigantins à une distance de vingt-deux lieues à travers l'isthme de Darien, opération prodigieuse, mais qui ne réussit qu'en partie, car deux brigantins seulement atteignirent leur destination. (Voyez Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 2, cap. 11.) Cela eut lieu en 1516, dans le voisinage en quel-

et leur prouva sa reconnaissance par les honneurs et les attentions qu'il savait être le plus agréables à leurs esprits ambitieux. « Nous venons, s'écrièrent ces vaillants guerriers, pour combattre sous votre bannière, pour venger notre commune querelle ou tomber à vos côtés. » Et avec leur habituelle impatience, ils le pressèrent de les conduire immédiatement à l'ennemi. « Attendez, répliqua le général, attendez que vous vous soyez reposés, et je vous promets de vous en donner *plein les mains* (25). »

que sorte de Cortés, et put suggérer à son esprit entreprenant la première idée de son entreprise plus heureuse et plus étendue.

(25) « Y ellos me dijéron, que trahian deseo de se ver con los de Culúa, y que viesse lo que mandaba, que ellos, y aquella gente venian con deseos, y voluntad de se vengar, ó morir con nosostros; y yo les dí las gracias, y les dije, que reposassen, y que presto les daria *los manos llenas.*» *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 208.

CHAPITRE II.

CORTÉS POUSSE UNE RECONNAISSANCE SUR LA CAPITALE ET OCCUPE TACUBA. — ESCARMOUCHES AVEC L'ENNEMI. — EXPÉDITION DE SANDOVAL. — ARRIVÉE DES RENFORTS.

1521.

Trois ou quatre jours après, le général espagnol fournit aux Tlascalans l'occasion tant désirée d'exercer leur bouillant courage. Il méditait depuis quelque temps une expédition pour reconnaître la capitale et ses environs, voulant châtier, chemin faisant, certaines villes qui lui avaient envoyé d'insultants défis et déployaient le plus d'activité dans leurs préparatifs hostiles. Il ne communiqua son dessein qu'à un petit nombre de ses officiers, par défiance des Tezcucans, qu'il soupçonnait d'entretenir des correspondances avec l'ennemi.

On entrait dans la saison du printemps, lorsque Cortés quitta Tezcuco, à la tête de trois cent cinquante Espagnols et de toutes les forces de ses alliés. Il emmenait avec lui Alvarado et Olid, laissant la conduite de la garnison à Sandoval. Pendant sa courte mais désastreuse occupation de Mexico, le général avait pu faire l'expérience de l'inaptitude du premier de ces cavaliers à un poste si délicat.

Mais toutes ces précautions ne purent dérober ses desseins à un ennemi vigilant qui semblait deviner sa pensée. Il n'avait fait que quelques lieues, lorsqu'il rencontra un corps considérable de troupes mexicaines prêtes à lui disputer le passage. Une chaude escarmouche força l'ennemi à évacuer le terrain et rendit la route libre. Les Espagnols firent un circuit au nord, et leur premier point d'attaque fut la ville insulaire de Xaltocan, située à l'extrémité nord du lac de ce nom, maintenant nommée San Christobal. La ville, complétement entourée d'eau, ne communiquait avec la terre ferme qu'au moyen de

chaussées, ainsi que Mexico. Cortés, à la tête de sa cavalerie, avança le long de la digue jusqu'à une large trouée par laquelle l'eau se précipitait, et qui était impraticable non-seulement pour les chevaux, mais encore pour l'infanterie. Le lac était couvert de canots remplis de guerriers aztéques, qui, prévoyant le mouvement des Espagnols, étaient venus au secours de la ville. Ils commencèrent une furieuse décharge sur les assaillants, tandis qu'ils étaient assez bien protégés eux-mêmes contre la mousqueterie, par les légers parapets dont ils avaient garni leurs canots.

Les traits des Mexicains firent quelque mal aux Espagnols et à leurs alliés, qui commençaient à chanceler en désordre, entassés comme ils l'étaient sur l'étroite chaussée, sans pouvoir avancer, lorsque Cortés ordonna la retraite. Elle fut accompagnée d'une nouvelle grêle de flèches et de projectiles, d'insultes et de cris de défi. Le cri de guerre des Aztéques, comme celui des Indiens de l'Amérique du Nord, était un son épouvantable, d'après le récit même de Cortés, pour les oreilles des Espagnols (1). Dans cette conjoncture difficile, le général fut heureusement informé par un déserteur, l'un des alliés mexicains, qu'il existait un gué par où l'armée pourrait traverser le lac et pénétrer dans la place. Il détacha à l'instant la plus grande partie de son infanterie, se postant lui-même avec le reste des fantassins et tous les cavaliers à l'entrée du passage, pour couvrir l'attaque et empêcher l'arrière-garde d'être coupée.

Les soldats, sous la conduite du guide indien, traversèrent le lac sans beaucoup de difficulté, bien qu'ils eussent en certains endroits de l'eau au-dessus de la ceinture. Pendant le passage, ils furent incommodés par les traits de l'ennemi. Mais une fois parvenus à terre, ils prirent largement leur revanche, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui résistait. La plus

(1) « De lejos comenzáron á gritar, como lo suelen hacer en la guerra, que cierto es cosa espantosa oillos. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 209.

grande partie des guerriers mexicains s'échappa toutefois, ainsi que les habitants de la ville, dans les canots. La place fut livrée au pillage. Les troupes y trouvèrent un grand nombre de femmes qui avaient été abandonnées à leur destinée, et qui tombèrent entre les mains des vainqueurs, ainsi qu'une quantité considérable d'étoffes de coton, d'or et de provisions de bouche. Les Espagnols, après avoir mis le feu à la ville, rejoignirent en triomphe leurs camarades (2).

Poursuivant sa route détournée, Cortés se présenta successivement devant trois autres places, désertées par leurs habitants, au bruit de l'arrivée des Espagnols (3). La principale de ces villes était Azcapozalco, autrefois la capitale d'un état indépendant. C'était alors le grand marché d'esclaves des Aztéques. C'était aussi la ville des joailliers et des orfévres mexicains. Les Espagnols en avaient fait venir ceux qui fondirent les riches trésors reçus de Montézuma. Mais ils n'y trouvèrent que peu de métaux précieux, les habitants ayant emporté tous leurs effets. Les Espagnols épargnèrent les maisons, en considération de la faible résistance qui leur avait été opposée.

Pendant les nuits, les troupes bivouaquaient en plein champ, maintenant la plus exacte surveillance, car tout le pays était en armes; des fanaux brillaient sur toutes les hauteurs, et l'on pouvait distinguer dans le lointain de grandes masses noires d'ennemis. Les Espagnols traversaient en ce moment les plus opulentes régions de l'Anahuac. Les vallées et les collines étaient couvertes de villes et de villages. Les environs étaient

(2) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, *loc. cít.* Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 141. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 20. Ixtlilxochitl, *Venido de los Esp.*, p. 13-14. *Idem*, *Hist. chich.*, Ms., c. 92. Gomara, *Crónica*, cap. 123.

(3) Ces villes portaient les noms peu harmonieux de Tenejoccan, Quauhtitlan et Azcapozalco. Je me suis efforcé, dans tout le cours de cet ouvrage, d'épargner au lecteur toute inutile accumulation de noms mexicains, qui ne se recommandent pas, comme le lecteur a pu le remarquer, par la brièveté.

fort bien cultivés; tout annonçait une population nombreuse et active. Au centre de cette brillante circonférence, la métropole indienne, avec sa superbe tiare de pyramides et de temples, apparaissait aux yeux des soldats lorsqu'ils côtoyaient les bords du lac. Tout le terrain que traversait l'armée leur était déjà familier comme le peuvent être les scènes de l'enfance; mais les souvenirs que leur rappelait ce spectacle étaient d'une nature bien différente, car ils étaient gravés dans leur mémoire en caractères de sang. A droite s'élevait la Colline de Montézuma, couronnée par ce téocalli à l'abri duquel les restes dispersés de l'armée espagnole s'étaient ralliés, la veille de leur fuite de la capitale. En face s'étendait la ville de Tacuba, dont ils avaient traversé rapidement les rues, frappés de terreur; enfin, bien loin à l'est de la ville, on découvrait la fatale chaussée.

Le plan du général était de marcher tout de suite sur Tacuba, et d'établir pour le moment ses quartiers dans cette ancienne capitale. Il trouva une force considérable campée sous ses murs et préparée à lui en disputer l'entrée. Sans attendre l'attaque des Mexicains, il se précipita au galop sur eux avec sa petite troupe de cavaliers. Les arquebusiers et les arbalétriers firent une vive décharge sur les ailes de l'ennemi; soutenue par les bataillons indiens, l'infanterie espagnole, armée de ses épées et de ses lances aux pointes de cuivre, appuya la charge des cavaliers avec tant d'ardeur, que rien ne put leur résister.

Les Espagnols commençaient d'ordinaire le combat par une charge de cavalerie. Mais si la science militaire des Aztèques avait égalé leur courage, ils auraient pu faire pencher, un moment du moins, la balance en leur faveur, avec leurs longues lances; car c'était avec cette arme formidable que les montagnards suisses, peu d'années auparavant, avaient rompu et mis en complète déroute la fameuse *ordonnance* de Charles le Téméraire, la meilleure cavalerie de l'époque. Mais les Indiens ignoraient la valeur de cette arme pour résister à la cavalerie. L'étrange apparition du cheval et de son cavalier exerçait en-

core sur leur imagination une puissance mystérieuse, qui contribua peut-être autant à leur défaite que la force effective qu'ils avaient à combattre. Cortés, sans éprouver d'autre résistance, conduisit ses troupes dans les faubourgs de Tacuba, où il s'établit pour passer la nuit.

Le lendemain matin, il trouva les infatigables Aztéques déjà sous les armes et préparés à lui livrer bataille sur le terrain découvert qui entourait la place. Il marcha contre eux, et après une action chaudement disputée, mais de peu de durée, il les mit de nouveau en déroute. Ils s'enfuirent vers la ville; mais poursuivis la lance dans les reins à travers les rues, ils furent forcés de l'évacuer, ainsi que les habitants. On livra alors Tacuba au pillage; et les Indiens alliés, non contents de piller tout ce qui pouvait s'emporter, ayant mis le feu aux maisons, un quartier de la ville, celui qui se composait sans doute des plus pauvres demeures, construites en matériaux légers et combustibles, fut presque aussitôt en flammes. Cortés et ses troupes firent tout ce qui était en leur pouvoir pour arrêter l'incendie; mais les Tlascalans étaient une impétueuse race difficile à gouverner dans tous les temps, et dont les passions une fois excitées ne connaissaient plus de frein. Leur insubordination les rendait souvent aussi redoutables à leurs amis qu'à leurs ennemis (4).

Cortés se proposant d'occuper pendant quelques jours ses quartiers actuels, établit sa résidence dans l'ancien palais des caciques de Tlacopan. C'était une longue ligne de bâtiments peu élevés, comme la plupart des résidences royales du pays,

(4) Les Tlascalans, d'après Cortés, incendièrent cette ville en représailles du mal qu'avaient fait les habitants à leurs compatriotes dans leur retraite. «Y en amaneciendo los Indios nuestros amigos comenzáron à saquear, y quemar toda la ciudad, salvo el aposento donde estabamos, y pusiéron tanta diligencia, que aun de él se quemó un quarto; y esto se hizo, porque quando salímos la otra vez desbaratados de Temixtitan, pasando por esta ciudad, los naturales de ella juntamente con los de Temixtitan, nos hiciéron muy cruel guerra, y nos matáron muchos Españoles.» *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 210.

et qui offrait un logement commode aux soldats espagnols. Pendant cette halte, il ne se passa pas un jour sans que l'armée eût une ou plusieurs rencontres avec l'ennemi. L'issue en était presque toujours favorable aux Espagnols; mais une de ces rencontres faillit avoir les plus funestes conséquences.

Le général espagnol, dans la chaleur de la poursuite, se laissa attirer sur la grande chaussée, la même qui avait été si fatale à son armée. Il poursuivit les fuyards jusqu'au delà du pont le plus voisin, qui avait été réparé depuis la désastreuse action de la *noche triste.* Soudain les Aztéques firent volte-face avec la rapidité de l'éclair, et Cortés put voir derrière eux un renfort considérable de troupes fraîches. Au même moment, des essaims de canots, auxquels il n'avait sans doute pas pris garde dans l'ardeur de la chasse, couvrirent, comme par enchantement, les eaux du lac. Les Espagnols se trouvèrent exposés à une grêle de traits lancés de la chaussée et du lac; cependant ils tinrent bon contre la tempête, et Cortés, reconnaissant trop tard sa faute, ordonna de battre en retraite. Les soldats reculèrent pas à pas, avec un sang-froid admirable, faisant résolument face à l'ennemi (5). Les Mexicains se ruaient sur eux avec leurs clameurs habituelles, faisant retentir la vallée de leur horrible cri de guerre, et frappant les Espagnols avec leurs longues piques ou avec des perches au bout desquels ils avaient attaché les épées prises aux chrétiens. Un cavalier, nommé Volanti, porte-étendard de Cortés, fut blessé par une de ces armes et tomba dans le lac; les canots mexicains s'emparèrent de lui. C'était un homme très-robuste; tandis que l'ennemi l'entraînait il parvint, par un vigoureux effort, à se dégager de son étreinte, et saisissant son drapeau d'une main, il s'élança sur la chaussée. Enfin, après une lutte acharnée, dans laquelle plusieurs

(5) « Luego mandó, que todos se retraxessen ; y con el mejor concierto que pudo, y no bueltas las espaldas, sino los rostros á los contrarios, pie contra pie, como quien haze represas.» Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 141.

Espagnols furent blessés et un grand nombre de leurs alliés tués, les troupes regagnèrent la terre ferme, où Cortés rendit grâce à Dieu de cette miraculeuse délivrance (6). C'était une leçon salutaire ; bien qu'il n'eût pas besoin d'en recevoir une sitôt après l'affaire d'Iztapalapan, pour se défier de la tactique astucieuse des Aztèques.

Un des principaux objets que se proposait Cortés dans cette expédition était d'obtenir, s'il était possible, une entrevue avec l'empereur ou avec l'un des seigneurs de sa cour, et de tenter encore la voie des accommodements avant d'en venir aux armes. L'occasion de parlementer s'offrit bientôt à lui. Un jour que ses troupes n'étaient séparées de celles de l'ennemi que par un pont coupé, Cortés, s'avançant à cheval à quelque distance des siens, fit comprendre par signes ses intentions pacifiques, et demanda à entrer en conférence avec les Aztèques. Ils y consentirent, et à l'aide de son interprète, Cortés leur dit que s'il y avait parmi eux quelque grand chef, il le priait de s'avancer pour s'entretenir avec lui. Les Mexicains répondirent par dérision qu'ils étaient tous chefs, et le sommèrent de leur faire connaître ce qu'il voulait. Le général ne répondant rien, ils lui demandèrent pourquoi il ne renouvelait pas sa visite à la capitale, ajoutant avec ironie : « Malintzin ne s'attend peut-être pas à y trouver un autre Montézuma, aussi docile que le premier (7). » Quelques-uns donnèrent aux guerriers tlascalans l'épithète de *femmes*. « *Elles* ne se seraient pas hasardées, disaient-ils, à venir si près de la capitale, sans la protection des hommes blancs. »

L'animosité des deux nations ne se bornait pas à ces amers sarcasmes. Elle éclatait tous les jours dans les défis et les cartels qu'échangeaient les principaux chefs. Ces cartels étaient suivis de combats, où quelquefois deux champions, quelque-

(6) « Desta manera se escapó Cortés aquella vez del poder de México, y quando se vió en tierra firme, dió muchas gracias á Dios. » Bernal Diaz, *ubi sup.*

(7) « ¿ Pensais, que hay agora otro Mutezcuma, para que haga todo, lo que quisieredes ? » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 211.

fois plusieurs, en venaient aux mains pour venger l'honneur national. On donnait aux guerriers un champ où ils combattaient à outrance, avec tout le cérémonial d'un tournoi européen, déployant une valeur digne des deux plus belliqueuses races de l'Anahuac, et une habileté dans le maniement de leurs armes qui excitait l'admiration des Espagnols eux-mêmes (8).

Cortés était depuis six jours à Tacuba. Rien ne l'y retenait plus, car il avait accompli le but de son expédition. Il avait châtié plusieurs des villes qui s'étaient montrées le plus hostiles à sa cause, et il avait rétabli la renommée des armes castillanes, un moment ternie par les revers essuyés dans cette partie de la vallée. Il avait aussi reconnu les abords de la capitale, qu'il trouvait dans une bien meilleure attitude de défense qu'il ne se l'était imaginé. Tous les dégâts de l'année précédente semblaient réparés, et l'œil cherchait en vain les traces de la guerre qui avait ravagé si récemment la vallée. Les troupes aztèques, dont les essaims couvraient la campagne, semblaient bien commandées et déployaient un courage désespéré. Il est vrai que Cortés les avait battues dans presque toutes les rencontres. En plein champ, elles ne pouvaient résister aux Espagnols; la cavalerie était toujours un mystère pour eux, et les armes à feu pénétraient aisément la cotte de mailles en coton piqué, seule protection des guerriers indiens. Mais une fois engagés dans les longues et étroites rues de la capitale, où chaque maison devenait une citadelle, les Espagnols, comme l'expérience l'avait déjà prouvé, perdraient beaucoup de leur supériorité. Quant à l'empereur mexicain, Cortés vit bien qu'il n'y avait aucun accommodement à espérer avec un prince plein de confiance dans ses préparatifs de guerre. Il comprit aussi qu'il lui fallait rassembler toutes ses forces avant d'attaquer le lion dans sa tanière.

(8) « Y peleaban los unos con los otros muy hermosamente. » Bernal Diaz, *ubi sup.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 20.

Les Espagnols retournèrent à Tezcuco par la même route. Leur retraite fut considérée comme une fuite par les indigènes, qui barcelèrent l'arrière-garde, la saluant de vaines forfanteries et d'une grêle de traits qui firent quelque mal. Cortés eut recours, pour se débarrasser d'eux, à un de leurs stratagèmes. Il divisa ses cavaliers en deux ou trois petits corps et les cacha dans les épais buissons qui bordaient des deux côtés la route. Le reste de l'armée poursuivit sa marche. Les Mexicains harcelaient toujours ses derrières, sans se défier de l'embuscade, lorsque les cavaliers, s'élançant tout à coup, jetèrent les Aztéques dans la confusion, tandis que l'infanterie espagnole, reprenant l'offensive par un retour imprévu, complétait leur déroute. Le théâtre de l'action était une grande plaine unie, où les Mexicains, frappés d'une aveugle panique, fuyaient sans essayer de résister, tandis que la cavalerie les foulait aux pieds et les perçait de ses longues lances. On donna la chasse aux Indiens pendant plusieurs milles et de la belle manière, au dire de Cortés (9). Aussi l'armée cessa d'être inquiétée par l'ennemi.

A leur arrivée à Tezcuco, les Espagnols furent accueillis avec joie par leurs camarades, qui n'avaient pas reçu de leurs nouvelles pendant les quinze jours écoulés depuis leur départ. Les Tlascalans, aussitôt leur retour, demandèrent au général la permission d'emporter dans leur propre pays l'important butin qu'ils avaient fait. Cette demande contraria beaucoup Cortés, mais il ne put que l'accorder (10).

Les troupes n'étaient pas rentrées dans leurs quartiers depuis plus de deux ou trois jours, lorsqu'une ambassade ar-

(9) « Y comenzámos á lanzear en ellos, y duró el alcanze cerca de dos leguas todas llenas, como la palma, *que fué muy hermosa cosa.* » *Rel. terc. de Cortés,* ap. Lorenzana, p. 212.

(10) Pour les particularités de l'expédition de Cortés, voyez, outre ses propres commentaires si souvent cités, Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 20. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 85. Gomara, *Crónica*, cap. 125. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 13-14. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 141.

riva de Chalco, pour réclamer la protection des Espagnols contre les Mexicains, qui menaçaient plusieurs points du voisinage. Mais les soldats étaient tellement épuisés par de constantes veilles, des marches forcées, des combats et des blessures, que Cortés voulut leur donner le temps de respirer avant d'entreprendre une nouvelle expédition. Il répondit à la prière des habitants de Chalco en envoyant leur missive aux villes alliées qu'il invitait à marcher à leur secours. Il n'est pas à supposer que ces villes pussent comprendre le sens des dépêches de Cortés. Mais le papier couvert de caractères mystérieux donnait un caractère officiel à l'interprète des ordres du général.

Les villes alliées obéirent en partie aux désirs de Cortés; cependant les habitants de Chalco trouvèrent bientôt le danger si pressant, qu'ils supplièrent de nouveau les Espagnols de venir en personne à leur aide. Cortés n'hésita plus à le faire; car il sentait toute l'importance de cette ville, non-seulement en elle-même, mais par sa position, qui commandait une des grandes routes de Tlascala et de Vera-Cruz, dont il fallait tenir les communications toujours libres. Sans perdre de temps, il dépêcha donc un corps de trois cents fantassins espagnols et de vingt chevaux, sous le commandement de Sandoval.

Cet actif officier se présenta bientôt devant Chalco, et avec le renfort des villes alliées, il dirigea ses premières opérations contre Huaxtepec, autre ville de quelque importance, située à deux lieues au moins au sud, au milieu des montagnes. Cette place était occupée par une force mexicaine imposante qui épiait l'occasion de fondre sur Chalco. Les Espagnols trouvèrent l'ennemi en bataille à quelque distance des faubourgs. Le terrain, accidenté et couvert de broussailles, était défavorable à la cavalerie, qui se mit bientôt en désordre; et Sandoval, embarrassé par ses mouvements, la fit retirer du champ de bataille, après avoir essuyé quelque perte. A sa place il fit avancer ses arquebusiers et ses arbalétriers, qui dirigèrent un feu très-vif sur les épaisses colonnes des Indiens. Le reste de l'infanterie, armée d'épées et de piques, prit en flanc l'ennemi,

qui, étourdi par le choc, se replia en désordre après un grand carnage, et laissa le champ de bataille aux Espagnols.

Les vainqueurs se proposaient d'y bivouaquer pendant la nuit. Mais tandis qu'ils préparaient leur repas du soir, ils furent tirés de leur fausse sécurité par le cri : Aux armes, aux armes! Nous sommes attaqués! » En un instant, le cavalier fut en selle; le soldat saisit son mousquet ou sa bonne lame de Tolède, et l'action recommença avec plus de fureur. Les Mexicains avaient reçu un nouveau renfort. Mais leur seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première; et les Espagnols victorieux, poussant devant eux leurs adversaires, prirent possession de la ville évacuée par ses habitants (11).

Sandoval établit ses quartiers dans la demeure du cacique, entourée de jardins qui rivalisaient avec ceux d'Iztapalapan en magnificence et les surpassaient en étendue. On dit qu'ils avaient deux lieues de circonférence, et contenaient des maisons de plaisance et de nombreux viviers pleins de poissons de diverses espèces. Ils étaient couverts d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes indigènes et exotiques, dont les uns étaient choisis pour leur beauté et leur parfum, les autres pour leurs propriétés médicinales. Un arrangement scientifique présidait aux plantations, et tout l'établissement attestait un goût et une science horticole dont il eût été difficile de trouver alors un exemple dans les pays les plus civilisés de l'Europe (12).

(11) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 214-215. Gomara, *Crónica*, cap. 146. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 142. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 21.

(12) « La qual huerta, dit Cortés, après y avoir passé un jour, es la mayor, y mas hermosa, y fresca, que nunca se vió, porque tiene dos leguas de circuito, y por medio de ella va una muy gentil ribera de agua, y de trecho á trecho, cantidad de dos tiros de ballesta, hay aposentamientos, y jardines muy frescos, y infinitos arboles de diversas frutas, muchas yervas, y flores olorosas, que cierto es cosa de admiracion ver la gentileza, y grandeza de toda esta huerta. » (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 221-222.) Bernal Diaz n'exprime pas moins d'admiration. *Hist. de la conq.*, cap. 142.

Tel est du moins le témoignage non-seulement des conquérants illettrés, mais encore des savants qui visitèrent ces magnifiques jardins aux jours de leur splendeur (13).

Après deux jours de halte pour faire reposer ses troupes dans cet agréable séjour, Sandoval marcha sur Iacapichtla, situé à six milles environ à l'orient. C'était une ville ou plutôt une forteresse perchée sur une éminence de rochers escarpés et presque inaccessibles. Elle était occupée par une garnison mexicaine qui, lorsque les assaillants essayèrent d'escalader les hauteurs, fit rouler sur eux de grands quartiers de rochers; ces masses tombant avec le fracas du tonnerre, le long des flancs des précipices, portaient la ruine et la désolation dans les rangs. Les alliés indiens n'osèrent tenter l'entreprise. Mais Sandoval, indigné à la seule idée qu'un exploit pût paraître au-dessus de la valeur castillane, ordonna à ses cavaliers de mettre pied à terre, et déclarant qu'il était décidé à emporter la place ou à mourir, il les conduisit à l'attaque au joyeux cri de « San Yago! (14) » Les Espagnols, avec un nouveau courage, gravirent ces hauteurs, à la suite de leur vaillant chef, sous une véritable tempête de traits, mêlés d'énormes blocs de pierre, qui en tombant se brisaient en éclats. Sandoval, qui avait été blessé la veille, reçut une forte contusion à la tête, et plus d'un de ses braves compagnons fut renversé à ses côtés. Les Espagnols n'en continuaient pas moins leur périlleuse ascension, se cramponnant aux broussailles ou aux saillies des rochers, et semblant plutôt se soutenir par l'énergie de leur volonté que par la vigueur de leurs muscles.

Après d'incroyables difficultés, ils atteignirent enfin le som-

(13) Le savant naturaliste Hernandez a souvent l'occasion de parler de ce jardin, qui lui a fourni beaucoup de specimens pour son grand ouvrage. Heureusement qu'il fut conservé après la conquête, époque où l'on donna une attention toute particulière aux plantes médicinales pour l'usage d'un grand hôpital établi dans le voisinage. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 153.

(14) « E como esto vió el dicho alguacil mayor, y los Españoles, determináron de morir, ó subilles por fuerza à lo alto del pueblo, y con el apel-

met du roc, et se trouvèrent face à face avec la garnison stupéfaite; un moment leur suffit pour reprendre haleine, et ils s'élancèrent avec fureur sur l'ennemi. La lutte fut courte, mais acharnée; la plupart des Aztéques furent passés au fil de l'épée; quelques-uns furent précipités la tête en bas du haut des fortifications; d'autres, se laissant glisser le long du précipice, furent tués sur les bords d'un petit ruisseau qui entourait sa base, et dont les eaux furent tellement souillées de sang, que les vainqueurs durent attendre une heure entière avant de pouvoir étancher leur soif (15).

Sandoval ayant rempli le but de son expédition en réduisant les forteresses qui avaient si longtemps tenu les habitants de Chalco en respect, retourna en triomphe à Tezcuco. Dans l'intervalle, l'empereur aztéque, dont l'œil vigilant épiait tout ce qui se passait, crut que l'absence d'un si grand nombre de guerriers de Chalco rendait le moment favorable pour tenter un coup de main sur cette ville. Dans ce dessein, il envoya à travers le lac une flottille de bateaux avec des forces nombreuses, sous le commandement d'un de ses plus vaillants chefs (16). Par bonheur les guerriers de Chalco rentrèrent dans leur ville avant l'arrivée de l'ennemi; mais, bien que soutenus par leurs alliés indiens, ils furent tellement alarmés par la grandeur des préparatifs dirigés contre eux, qu'ils invoquèrent de nouveau le secours des Espagnols.

Les messagers arrivèrent en même temps que Sandoval et son armée. Cortés fut fort embarrassé par ces récits contra-

lido de *Señor Sentiano*, commenzáron á subir. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 214. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21.

(15) Ainsi s'exprime le conquistador. (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 215.) Diaz, qui veut apparemment monopoliser l'hyperbole, dit que ce massacre dura autant de temps qu'il en faut pour dire un *Ave Maria !*... (*Hist. de la conquista*, cap. 142.) Ni l'un ni l'autre n'étaient présents.

(16) Le brave capitaine Diaz, qui affecte dans ses évaluations une retenue qui le conduit souvent à faire la critique des chiffres du chapelain Gomara, dit que les forces indiennes se composaient de vingt mille guerriers dans deux mille canots. Bernal Diaz, *loc. cit.*

dictoires. Il soupçonna son lieutenant de quelque négligence, et, mécontent d'un retour si précipité dans un état si incertain des affaires, il lui ordonna de retourner aussitôt sur ses pas avec la partie de ses forces qui était en état de reprendre immédiatement la campagne. Sandoval fut vivement blessé de ce procédé, mais il n'essaya pas de se disculper; obéissant en silence aux ordres de son supérieur, il se mit à la tête de ses troupes et se porta, par une contremarche rapide, sur la ville indienne (17).

Avant son arrivée, une bataille avait eu lieu entre les Mexicains et les confédérés. Ces derniers, que leurs récents succès remplissaient d'une confiance inaccoutumée en eux-mêmes, avaient été vainqueurs. Un grand nombre de nobles aztéques tombèrent entre leurs mains. Ils les livrèrent à Sandoval, qui les emmena prisonniers à Tezcuco. De retour dans cette ville, le brave cavalier, blessé de l'injuste traitement qu'il avait reçu de Cortés, rentra dans son quartier sans se présenter devant son chef.

Mais pendant son absence, Cortés avait reconnu la précipitation et l'injustice de sa conduite envers son lieutenant. Il n'y avait pas un homme dans toute l'armée dont il appréciât mieux les services, comme le montraient assez les importantes missions qu'il lui avait confiées. Il n'en était pas non plus pour qui il eût plus d'estime personnelle. Aussitôt le retour de Sandoval, Cortés le fit donc mander près de lui, et avec la franchise d'un soldat, il lui donna toutes les explications propres à calmer l'irritation du cavalier, — ce qui fut facile. Sandoval avait un caractère trop généreux, il était trop dévoué à son chef et à leur commune entreprise pour nourrir de longs ressentiments (18).

(17) « El Cortés no le quiso escuchar á Sandoval de enojo, creyendo que por su culpa, ó descuido, recibiā mala obra nuestros amigos los de Chalco; y luego sin mas dilacion, ni le oyr, le mandó bolver..... » Bernal Diaz, *ubi supra*.

(18) Outre les autorités déjà citées pour l'expédition de Sandoval, voyez

Pendant ces événements, les travaux du canal avançaient rapidement. Il ne fallait plus qu'une quinzaine de jours pour l'achèvement des brigantins. La plus grande vigilance pouvait seule les empêcher d'être détruits par l'ennemi, qui avait déjà essayé trois fois de les brûler sur les chantiers. Les précautions que Cortés croyait devoir prendre contre les Tezcucans eux-mêmes ajoutaient encore à ses embarras.

Il reçut dans ces circonstances des ambassades de plusieurs états indiens, dont quelques-uns étaient situés sur les rivages éloignés du golfe du Mexique. Ils lui offraient de reconnaître la suzeraineté de l'Espagne et réclamaient sa protection. Il fut en partie redevable de leur soumission aux bons offices d'Ixtlilxochitl, qui, par suite de la mort de son frère, avait succédé à la couronne de Tezcuco. Cette importante position accrut beaucoup la considération personnelle de ce prince et son autorité dans le pays; il en profita pour amener les indigènes sous la domination espagnole (19).

Le général reçut à la même époque la bonne nouvelle de l'arrivée de trois vaisseaux à Villa-Rica, ayant à bord deux cents hommes bien pourvus d'armes et de munitions, avec soixante-dix à quatre-vingts chevaux. Ce renfort ne pouvait venir plus à propos. On ignore d'où il était envoyé; très-probablement de Hispaniola. Cortés, on se le rappelle, y avait fait demander des secours, et les autorités de l'île, qui exerçaient une juridiction générale sur les affaires des colonies, s'étaient montrées en plus d'une occasion bien disposées en sa faveur, le regardant probablement, en toutes circonstances,

Gomara, *Crónica*, cap. 126. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 92. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 86.

(19) « Ixtlilxochitl procuraba siempre traer á la devocion y amistad de los christianos no tan solamente á los de el reyno de Tezcuco sino aun los de las provincias remotas, rogándoles que todos se procurasen dar de paz al capitan Cortés, y que aunque de las guerras pasadas algunos tuviesen culpa, era tan afable y desoaba tanto la paz que luego al punto los recivirria en su amistad. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 92.

comme l'homme le plus propre à achever la conquête du pays (20).

Les nouvelles recrues parvinrent aisément à Tezcuco, les communications avec Villa-Rica étant alors ouvertes et entièrement libres. On comptait parmi les arrivants plusieurs cavaliers de marque, entre autres, Julien de Alderete, trésorier royal, envoyé pour surveiller les intérêts de la couronne.

Il y avait aussi un moine dominicain, porteur d'une quantité de bulles du pape et offrant des indulgences aux personnes engagées dans la guerre contre les infidèles. Les soldats s'empressèrent de se munir des bonnes grâces de l'Église, et le bon père eut la satisfaction d'échanger ces denrées spirituelles contre les trésors plus substantiels des Indes, qu'il emporta en Europe au bout de quelques mois (21).

(20) Cortés parle de ces vaisseaux comme étant venus à la même époque, mais il ne dit pas de quel endroit. (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 216.) Bernal Diaz ne parle que d'un vaisseau et dit qu'il était venu de Castille. (*Hist. de la conquista*, cap. 143.) Mais le vieux soldat écrivait longtemps après les événements qu'il rapporte, et il est possible qu'il ait confondu le véritable ordre des choses. Il n'est guère probable qu'un renfort si important fût arrivé d'Espagne, lorsque Cortés n'avait pas même encore reçu la sanction royale, qui pouvait seule décider les aventuriers de la mère patrie à s'enrôler sous sa bannière.

(21) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 143. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 6.

CHAPITRE III.

SECONDE EXPÉDITION POUR RECONNAITRE LA CAPITALE. — ENGAGEMENTS DANS LA SIERRA. — PRISE DE CUERNAVACA. — COMBATS A XOCHIMILCO. — DANGER AUQUEL ÉCHAPPE CORTÈS. — IL ENTRE A TACUBA.

1521.

Le secours déjà donné aux habitants de Chalco se trouva si peu efficace, que de nouveaux envoyés de cette ville arrivèrent bientôt à Tezcuco. Ils apportaient une carte hiéroglyphique sur laquelle étaient dépeintes plusieurs forteresses de leur voisinage, où les Aztéques tenaient garnison et d'où ils les inquiétaient. Cortés résolut cette fois d'agir en personne, et de balayer si bien le pays, que Chalco pût jouir enfin d'une sécurité complète. Ce n'était pas le seul but de son expédition; il se proposait encore, avant de retourner, de faire le tour des grands lacs, et de reconnaître le pays situé au sud de ces lacs, comme il avait déjà fait pour le pays situé à l'ouest. Dans le cours de sa marche, il avait l'intention de diriger ses armes contre quelques-unes des places fortes dont les Mexicains pouvaient espérer du secours pendant le siége. Deux ou trois semaines devaient s'écouler encore avant l'achèvement des brigantins, et quand bien même l'expédition ne devrait pas avoir d'autres résultats, il importait de fournir une active occupation aux troupes, dont la turbulence pouvait dégénérer en mécontentement, au milieu de la monotone existence d'un camp.

Cortés prit pour cette expédition trente cavaliers et trois cents fantassins espagnols, avec un corps considérable de guerriers tlascalans et tezcucans.

Il laissa le reste de la garnison sous les ordres du fidèle

Sandoval, qu'il chargea de surveiller, conjointement avec le chef ami de Tezcuco, la construction des brigantins, et de les protéger contre les attaques des Aztéques.

Le 5 avril, il se mit en marche, et le lendemain il arriva à Chalco, où il fut rejoint par un grand nombre des chefs confédérés. Avec l'aide de ses fidèles interprètes, Doña Marina et Aguilar, il leur expliqua l'objet de l'expédition actuelle. Il leur déclara qu'il avait résolu de bloquer Mexico, et les pria de le seconder avec toutes leurs forces. Les chefs indiens le lui promirent de grand cœur, et il reçut bientôt une preuve de leur bonne volonté dans les renforts qui le rejoignirent en marche, renforts plus considérables, d'après le récit du chroniqueur de l'armée, que toutes les forces qui avaient suivi jusqu'ici sa bannière (1).

Les troupes se dirigeant vers le sud, après avoir quitté Chalco, pénétrèrent dans les sauvages défilés de la sierra, dont les pics hérissés entouraient cette belle vallée d'une formidable palissade, et qui renfermait elle-même dans ses escarpements raboteux plus d'un verdoyant et fertile pâturage. Lorsque les Espagnols eurent franchi ses gorges profondes, leur route côtoya de temps en temps la base de ces énormes rochers, au sommet desquels les Indiens avaient bâti leurs villes, comme les peuples d'Europe au temps de la féodalité. Rien de plus pittoresque que ces citadelles aériennes; mais cette position même indique une absence de sécurité qui doit nous faire beaucoup moins regretter cet ornement des paysages dans notre pays plus heureux.

Les habitants de ces hauteurs profitaient de leur situation pour faire pleuvoir les pierres et les traits sur les troupes, pendant qu'elles défilaient dans les passes étroites de la sierra. Bien que grandement incommodé par ces hostilités

(1) « Viniéron tantos, que en todas las entradas que yo auia ido, despues que en la Nueva-España entré, nunca vi tanta gente de guerra de nuestros amigos, como aora fuéron en nuestra compañía. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 144.

incessantes, Cortés poursuivit sa route jusqu'au pied d'un rocher fortifié, occupé par une forte garnison d'Indiens. Il y fut si maltraité, qu'il crut devoir châtier les agresseurs, sous peine de perdre la bonne opinion des alliés. Il ordonna donc de faire halte dans la vallée, et détacha un petit corps de troupes légères pour tenter l'escalade, tandis qu'il restait avec le gros de l'armée, afin de prévenir toute surprise de l'ennemi.

La partie inférieure de l'éminence rocheuse était si escarpée, que les soldats eurent toutes les peines du monde à la gravir, en s'aidant des mains et des genoux. Mais lorsque, parvenus plus haut, ils furent complétement exposés à la vue de la garnison, les Indiens roulèrent contre eux d'énormes blocs de roches qui, bondissant sur les talus et se brisant en éclats, écrasaient les assaillants et les mutilaient d'une manière affreuse. Ils n'en poursuivirent pas moins leur difficile entreprise, profitant tantôt de quelque ravin creusé par un torrent d'hiver, tantôt s'abritant derrière une roche en saillie, ou quelque arbre dont les racines s'étaient accrochées aux crevasses de la montagne; mais tout cela fut en vain. A peine se montraient-ils de nouveau, que l'avalanche de pierres grondait sur leurs têtes. L'acier des casques et des cuirasses était une faible défense. Tous les assaillants furent plus ou moins blessés, et huit d'entre eux furent tués sur la place, perte difficile à réparer pour une si petite troupe; — enfin le brave enseigne Corral, qui marchait en avant, vit sa bannière déchirée en lambeaux (2). Cortés alors, convaincu de l'inutilité de l'attaque, du moins sans de plus grandes pertes qu'il n'en pouvait supporter, ordonna la retraite. Il était temps; car un corps considérable d'Indiens était en marche à travers la vallée, pour fondre sur lui.

Sans attendre leur approche, Cortés, après avoir reformé sa petite armée, se mit à la tête de la cavalerie, et piquant

(2) « Todos descalabrados, y corriendo sangre, y las venderas rotas, y ocho muertos... » Bernal Diaz, *ubi sup.*

des deux, se porta hardiment à la rencontre de l'ennemi. En plaine, les Espagnols se retrouvaient sur leur terrain. Les Indiens, incapables de soutenir leur choc furieux, furent bientôt rompus et refoulés. Leur retraite se changea en déroute; les fougueux cavaliers leur passaient au grand galop sur le ventre, ou les perçaient de leurs longues lances, car ils avaient un récent échec à venger. La poursuite dura plusieurs milles, jusqu'à ce que l'agile ennemi se fût réfugié dans les solitudes escarpées de la sierra, où les Espagnols ne se soucièrent pas de le suivre. Il faisait une chaleur étouffante; et le pays étant presque entièrement dépourvu d'eau, les hommes et les chevaux eurent beaucoup à souffrir. Avant le soir, on atteignit toutefois un lieu ombragé de mûriers sauvages, où quelques sources avares offrirent un faible soulagement à l'armée.

Près de ce lieu, un autre pic de la sierra était occupé par une garnison plus forte que celle devant laquelle Cortés avait échoué le même jour, et à peu de distance s'élevait une seconde forteresse à une plus grande hauteur encore, mais beaucoup moins considérable. Elle était aussi défendue par un corps de guerriers qui, aussi bien que ceux de l'autre rocher, manifestèrent aussitôt leurs dispositions hostiles en lançant des traits. Cortés, brûlant de réparer la disgrâce du matin, ordonna l'attaque de la plus grande forteresse, dont l'approche semblait la plus praticable; mais deux assauts donnés avec une grande hardiesse furent repoussés avec perte pour les assaillants. Les flancs du rocher avaient été taillés et polis artificiellement, de manière à augmenter les difficultés naturelles de l'escalade. La nuit commençait à tomber, et Cortès rallia son monde dans le bois de mûriers où il établit son bivouac pour la nuit, profondément affligé d'avoir essuyé deux échecs en un même jour.

Pendant la nuit, la garnison indienne qui occupait la hauteur voisine rejoignit l'autre garnison pour l'aider à repousser l'attaque qui, selon toute apparence, serait renouvelée le lendemain matin. Le général espagnol ne s'aperçut pas plus

tôt de cette manœuvre au point du jour, qu'il la mit à profit avec son habituelle rapidité de coup d'œil. Il détacha un corps d'arquebusiers et d'arbalétriers pour occuper l'éminence abandonnée, se proposant, ce qui eut bientôt lieu en effet, d'attaquer l'autre en personne. La bannière de Castille ne tarda pas à flotter au haut du rocher, et le général conduisit aussitôt ses hommes à l'assaut. La garnison fit d'abord bonne contenance, mais le détachement posté sur la hauteur dirigea sur la forteresse un feu si bien nourri et si meurtrier, que les Indiens témoignèrent bientôt le désir de capituler (3).

En entrant dans la place, les Espagnols virent qu'une plaine de quelque étendue couvrait la crête de la sierra, et qu'elle était occupée non seulement par des guerriers, mais par des femmes avec leur famille et leurs effets. Les vainqueurs respectèrent les propriétés et les personnes. Cette modération, dont la nouvelle se répandit bientôt, décida la garnison indienne, qui avait opposé le matin du jour précédent une si vigoureuse résistance, à faire aussi sa soumission (4).

Après une halte de deux jours dans cette région isolée, l'armée se remit en marche, dans la direction du sud-ouest, vers Huaxtepec, la même ville qui s'était rendue à Sandoval, et où l'attendait l'accueil le plus amical. Le cacique donna une fête dans ses magnifiques jardins; que Cortés et ses officiers, qui les voyaient pour la première fois, comparèrent aux plus beaux

(3) Pour l'attaque des rochers, dont il est impossible de vérifier la topographie d'après les récits des conquérants, voyez Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 144. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 218-221. Gomara, *Crónica*, cap. 127. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 16-17. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 21.

(4) Cortés, d'après Bernal Diaz, ordonna aux troupes qui prirent possession de la seconde forteresse de ne pas toucher à un grain du maïs appartenant aux assiégés. Diaz, donnant à cet ordre l'interprétation la plus libérale, commença à charger ses *tamanes* de tout ce qui n'étant pas du maïs devait être un légitime butin. Il fut interrompu toutefois par le capitaine du détachement, au grand regret du vaillant chroniqueur. Bernal Diaz, *ubi sup.*

jardins de la Castille (5). De là, s'engageant toujours dans le labyrinthe des montagnes, Cortés traversa Jauhtepec et plusieurs autres villes abandonnées à son approche. Pour punir les habitants, qui avaient pris les armes et harcelaient les flancs et les derrières de l'armée, les Espagnols incendièrent les villes désertes.

Poursuivant leur route, marquée par l'incendie, les Espagnols descendirent la pente rapide des Cordillères, pente bien plus escarpée au midi que du côté de l'Atlantique. Un seul jour de marche suffit pour faire descendre le voyageur sur un niveau plus bas de quelques mille pieds que celui où il se trouvait le matin même, et pour le transporter ainsi en quelques heures à travers des climats qui diffèrent de plusieurs degrés de latitude. La route de l'armée traversait souvent de nombreux et vastes champs couverts de laves et de scories attestant le caractère volcanique de cette région ; mais ce sombre spectacle était agréablement varié par de beaux gazons ou par des terrains d'une prodigieuse fertilité, comme si la nature cherchait à compenser par ces largesses extraordinaires la malédiction qui semblait s'être appesantie sur le pays. Après neuf jours de marche, les Espagnols arrivèrent devant la forte ville de Quauhnahuac ou de Cuernavaca, comme elle fut appelée plus tard par les conquérants (6). C'était l'ancienne catale des Tlahuicas, et la ville la plus riche et la plus peuplée de cette partie du pays. Elle était tributaire des Aztéques, qui

(5) « Adonde estaua la huerta que he dicho, que es la mejor que auia visto en toda mi vida, y ansi lo torno á dezir, que Cortés, y el tesorero Alderete, desqu entonces la vieron, y passeáron algo de ella, se admiráron, y dixéron, que mejor cosa de huerta no auian visto en Castilla. » Bernal Diaz, *loc. cit.*

(6) Ce nom indien barbare est torturé de toutes les manières par les vieux chroniqueurs. La ville reçut peu de temps après des Espagnols le nom de Cuernavaca, qu'elle porte encore sur les cartes modernes. J'ignore ce que peut vouloir dire Clavigero en faisant observer qu'elle est d'ordinaire appelée par ses compatriotes Cucinabäca? Clavigero, *Stòr. del Messico*, t. 3, p. 185, *note*.

entretenaient une garnison dans ses murs. La ville était singulièrement située sur une sorte de promontoire bordé de *barrancas* ou de formidables ravins, à l'exception d'un seul côté, qui commandait un pays fertile et bien cultivé ; car, à une élévation de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, Cuernavaca jouissait d'une exposition au midi si bien abritée par la barrière des montagnes au nord, que son climat était aussi doux que celui d'une région beaucoup plus basse.

Les Espagnols en arrivant devant la ville, limite de leur marche au sud, s'en trouvèrent séparés par un de ces vastes *barrancas* ou ravins dont nous venons de parler, et qui ressemblait à l'une de ces effrayantes déchirures assez fréquentes dans les Andes mexicaines. Les flancs rocailleux du ravin offraient un talus presque perpendiculaire, et si stérile, qu'on n'y découvrait pas même la trace d'un cactus ou de quelque autre des plantes vivaces de ces régions dont la nature couvre ses difformités. Cependant le fond de la crevasse présentait un frappant contraste, car la plus riche végétation y semblait en serre chaude. Les grands murs de rochers qui enferment ces barrancas les abritent contre les vents froids des Cordillères, et réfléchissent en même temps les rayons d'un soleil vertical. C'est ainsi qu'une chaleur presque étouffante donne au sol la fertilité de la *Tierra caliente*. Sous l'action de cette température, les habitants des villes voisines obtiennent les produits végétaux que l'on ne devrait rencontrer que sur le niveau brûlant des basses terres.

Au fond du ravin on voyait un petit ruisseau qui, sourdissant des entrailles pierreuses de la sierra, bondissait dans son étroit canal, et contribuait par sa perpétuelle humidité à l'exubérante fertilité de la vallée. Ce ruisseau devenait un torrent dans certaines saisons de l'année ; aussi à quelque distance au-dessous de la ville, à l'endroit où les flancs abaissés du ravin offraient un passage plus praticable, deux ponts grossiers existaient encore la veille ; mais ils venaient d'être détruits tous les deux au bruit de l'approche des Espagnols. L'armée arrivée sur le bord étroit de la crevasse qui la séparait

de la ville, se trouva directement exposée aux traits de la garnison, que le feu des Espagnols inquiétait peu, les Indiens étant protégés par leurs retranchements.

Le général, sentant l'inconvénient de cette position, envoya un détachement pour chercher plus bas un passage par où ses troupes pussent gagner l'autre côté. Mais quoique les bords du ravin devinssent moins formidables à mesure qu'on descendait, les Espagnols commençaient à désespérer, lorsqu'un sentier se présenta tout à coup à eux, sentier où personne sans doute ne s'était hasardé encore.

Du milieu des rochers qui formaient les bords opposés de la barranca, deux grands arbres s'élançaient à une prodigieuse hauteur, et s'inclinant l'un vers l'autre, entrelaçaient leurs branches de manière à former une sorte de pont naturel. Ce fut par cette avenue aérienne qu'un Tlascalan s'imagina de passer de l'autre côté. Le hardi montagnard réussit dans son entreprise et fut suivi par plusieurs de ses compatriotes, agiles et vigoureux comme les enfants des montagnes.

Les Espagnols imitèrent leur exemple. C'était un périlleux effort pour un homme pesamment armé, de se confier à ce pont balancé par le vent, sur lequel la tête pouvait tourner, et où la moindre maladresse vous précipitait dans l'abîme béant. Trois soldats perdirent main et tombèrent. Les autres, c'est-à-dire vingt à trente Espagnols et un nombre considérable de Tlascalans, parvinrent sains et saufs sur l'autre bord (7), où ils se formèrent en toute hâte pour marcher sur la ville. A leur approche les Aztéques, occupés sur un autre point du ravin, n'auraient pas été plus surpris s'ils avaient vu leurs ennemis descendre des nuages.

Les Indiens faisaient toutefois une vigoureuse résistance, lors-

(7) Le vaillant Bernal Diaz fut un de ceux qui accomplirent ce dangereux exploit, bien que la tête lui tourna tellement, dit-il, qu'il ne savait où il allait. « Porque de mi digo que verdaderamēte quando passaua, q' lo vi mui peligroso, é malo de passar, y se me desvanceia la cabeça, y todavia passé yo, y otros veinte, ó treinta soldados, y muchos Tlascaltecas. » Bernal Diaz, *ubi sup.*

que les Espagnols eurent le bonheur de parvenir à réparer suffisamment un des ponts pour permettre à la cavalerie et aux fantassins de traverser la rivière, mais ce ne fut pas sans un long délai. Les cavaliers, sous les ordres d'Olid et d'André de Tapia, volèrent au secours de leurs compatriotes. Ils furent suivis par Cortés à la tête du gros de ses troupes, et l'ennemi, chassé de point en point, fut forcé d'évacuer la ville et de se réfugier dans les montagnes. Les maisons furent bientôt en flammes dans un quartier qu'on abandonna au pillage, et comme c'était un des plus opulents marchés du pays, les vainqueurs y trouvèrent l'ample dédommagement de leurs périls et de leurs fatigues. Les caciques, tout tremblants, rentrèrent dans la ville, et se présentant devant Cortés, implorèrent sa miséricorde, en rejetant, selon l'usage, tout le blâme sur les Mexicains. Satisfait de leur soumission, Cortés défendit de faire aucune autre violence aux habitants (8).

Après avoir ainsi accompli le grand objet de son expédition dans les montagnes, le général espagnol dirigea sa marche au nord pour repasser la formidable barrière qui le séparait de la vallée. La montée roide et pénible était encore rendue plus difficile par les fragments de rochers et les blocs de pierre qui encombraient les passages. Les flancs et les sommets des montagnes étaient hérissés de forêts de pins et de chênes, qui donnaient le plus sombre aspect à cette région, devenue aujourd'hui le séjour favori des bandits.

La chaleur étant accablante, et le sol pierreux naturellement dépourvu d'eau, les troupes souffraient beaucoup de la soif. Plusieurs soldats s'évanouirent en route, et quelques Indiens périrent d'épuisement (9). La direction de la marche de l'armée

(8) Pour les détails de la prise de Cuernavaca, voyez Bernal Diaz, *ubi sup.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 93. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 8. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 87. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 223-224.

(9) « Una tierra de pinales, despoblada, y sin ninguna agua, la qual y un puerfo pasámos con grandissimo trabajo, y sin beber : tanto, que mu-

dut la conduire à travers le contrefort oriental du la montagne, nommé la *Cruz del Marques*, ou la Croix de Marquis, d'une grande croix de pierre élevée en cet endroit pour indiquer la limite des territoires concédés par la couronne à Cortés, comme marquis de la Vallée. Une grande partie de la route que venaient de suivre les troupes traversait le domaine princier assigné plus tard au conquérant (10).

Les Espagnols, parvenus sur ces hauteurs, purent contempler la vallée mexicaine sous un aspect qui tirait un nouveau charme du contraste des sites sauvages qu'ils venaient de parcourir. C'était une des parties les plus riantes et les plus peuplées de la vallée; nulle part les villes et les villages n'étaient aussi pressés qu'autour du lac d'eau douce. De tous les points de vue, du reste, cette région enchanteresse présentait le même aspect, la même beauté naturelle et la même culture, avec ses villas embaumées et son beau lac au centre, dont la surface sombre et polie reluisait comme un miroir, profondément enchâssé dans un cadre gigantesque de porphyre.

Le premier point d'attaque choisi par le général fut Xochimilco, « ou le Champ des fleurs, » ainsi nommé des jardins flottants qui végétaient à l'ancre, pour ainsi dire, dans les eaux voisines (11). C'était une des plus puissantes et des plus riches villes de la vallée, une des plus fidèles vassales de la couronne aztèque. Elle était, comme la capitale elle-même, construite en partie sur l'eau, et de ce côté on n'en approchait que par des chaussées étroites. La ville, comme la plupart des autres villes de la même importance dans le pays, se compo-

chos de los Indios que iban con nosostros perecieron de sed. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 224.

(10) La ville de Cuernavaca fut comprise dans le patrimoine des ducs de Monteleone, descendants et héritiers du *conquistador*. Les Espagnols, dans leur ligne de marche vers le nord, ne s'écartèrent probablement pas beaucoup de la grande route qui conduit actuellement de Mexico à Acapulco, et qui présente encore dans sa partie supérieure les mêmes traits caractéristiques qu'à l'époque de la conquête.

(11) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 187, *note*.

sait de chaumières ou de huttes en terre et en bambous, mêlées à quelques *téocallis* et à quelques bâtiments en pierre appartenant aux classes les plus opulentes.

En approchant de Xochimilco, les Espagnols rencontrèrent de petits corps ennemis qui, après leur avoir lancé une volée de flèches, se repliaient rapidement devant eux. Comme ils prenaient tous la direction de la ville, Cortés en conclut qu'ils se préparaient à lui résister avec des forces considérables. L'événement dépassa son attente.

S'étant avancé sur la principale chaussée, il la trouva occupée, à l'autre extrémité, par un corps nombreux de guerriers qui, postés derrière les débris d'un pont, s'apprêtaient à lui disputer le passage. Ils avaient construit des palissades pour se garantir de la mousqueterie. Mais l'eau dans le voisinage étant très-peu profonde, cavaliers et fantassins s'y jetèrent, et, bravant une grêle de traits, parvinrent aisément, ou à la nage ou à gué, jusqu'à l'attérage près de la ville, où ils repoussèrent l'ennemi après une vive lutte. Un petit nombre d'Indiens, s'enfuyant en rase campagne, furent chargés par la cavalerie. La grande masse, poursuivie par l'infanterie à travers les rues et les carrefours, opposa peu de résistance. Cortés, avec quelques soldats, se tenait hors de la mêlée près de l'entrée de la ville, lorsqu'il fut subitement assailli par une troupe fraîche d'Indiens qui, d'une chaussée voisine, se précipitait soudain dans la place. Le général, avec son habituelle intrépidité, se jeta au milieu de ces nouveaux ennemis, dans l'espoir de les arrêter. Mais ses compagnons étaient en trop petit nombre pour le soutenir; il fut accablé par la foule des combattants; son cheval broncha et s'abattit sous lui. Atteint d'un rude coup à la tête, avant de pouvoir se relever, Cortés fut saisi et entraîné par les Indiens triomphants. Dans ce moment critique, un Tlascalan, qui vit le danger du général, s'élança comme un des ocelots de ses forêts natales au milieu des assaillants, et essaya de l'arracher de leurs mains. Deux des serviteurs de Cortès accoururent également à son secours : avec leur aide et celui du brave Tlascalan, il parvint à se re-

lever et à se dégager de ses ennemis. En un clin d'œil il sauta en selle et brandit sa bonne lance. D'autres soldats arrivèrent bientôt : le bruit des armes parvenant aux oreilles des Espagnols acharnés à la poursuite, ils rebroussèrent chemin, et après une lutte acharnée, ils chassèrent les Indiens de la ville. La cavalerie qui revenait de balayer la campagne leur coupa la retraite, et ainsi pris entre deux colonnes ils furent taillés en pièces, excepté ceux qui se sauvèrent en se jetant dans le lac (12).

C'était le plus grand danger personnel que Cortés eût encore couru. Sa vie avait été au pouvoir des Indiens, qui l'auraient immolé sans doute, sans leur extrême désir de le faire prisonnier. Plus d'une fois les Espagnols durent leur salut dans la mêlée à la même cause. Le lendemain Cortés demanda, dit-on, le Tlascalan qui était venu si vaillamment à son secours, et n'ayant pu en avoir des nouvelles, il fit honneur de son salut à son patron saint Pierre (13). On comprend qu'il ait pu croire à cette intervention d'un bon génie pour l'arracher à un sort aussi affreux qu'était celui des captifs. Il fallait, quel que fût le but auquel tendait le général, un cœur bien ferme pour braver un pareil péril, et pourtant ce péril, les compagnons de Cortés l'affrontaient comme lui et pour de moindres récompenses.

L'époque de notre histoire appartenait encore aux siècles de

(12) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 226. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 8. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21.

C'est le récit du général lui-même. Diaz, toutefois, dit que Cortés fut redevable de son salut à un Castillan nommé Olea, soutenu par plusieurs Tlascalans, et que son sauveur reçut lui-même plusieurs blessures en cette circonstance. (*Hist. de la conq.*, cap. 145.) C'est une affaire néanmoins dont Cortés devait être instruit mieux que personne, et qui n'était pas de nature à lui sortir de la mémoire. Le vieux soldat l'aura probablement confondue avec une autre aventure semblable de son général.

(13) « Otro dia buscó Cortés al Indio, que le socorrió ; i muerto, ni vivo no pareció ; i Cortés, por la devocion de san Pedro, juzgó que él le avia aiudado. » Herrera, *Hist. general*, dec. 3. lib. 1, cap. 8.

la chevalerie, à cet âge d'exaltation et d'aventures dont il est difficile de se former une idée dans notre siècle de sobre et froide réalité. L'Espagnol, avec son point d'honneur chatouilleux, son amour du romanesque et son orgueil un peu fanfaron, était le vrai héros de cette vie poétique; mais en général les Européens ne s'étaient pas encore initiés aux habitudes sédentaires du lettré studieux, aux divers métiers de l'industrie et du commerce, à la patiente culture de la terre; occupations et travaux qu'on laissait volontiers aux habitants encapuchonnés des cloîtres, aux humbles bourgeois des villes et aux misérables serfs. Les armes étaient la seule profession digne d'un noble sang, la seule carrière qu'un généreux cavalier pût parcourir avec honneur. Le Nouveau-Monde avec ses étranges et mystérieux dangers lui offrait un noble théâtre, et l'Espagnol s'y lançait avec tout l'entnousiasme d'un paladin de roman.

D'autres nations parurent aussi dans le Nouveau-Monde, mais avec un but différent. Les Français envoyèrent leurs missionnaires pour porter la foi parmi les païens, et ces nouveaux apôtres, dans leur sublime abnégation, semblaient n'ambitionner d'autre couronne que celle du martyre. Les Hollandais avaient aussi leur mission toute positive et toute profane. Un trafic lucratif avec les indigènes payait amplement leurs peines. Quant à nos ancêtres les puritains, poussés par le véritable génie des Anglo-Saxons, s'ils abandonnaient leurs foyers de la verte Angleterre et allaient planter leurs tentes dans le désert, c'était pour y jouir au moins de la liberté civile et religieuse. Mais l'Espagnol accourait dans le Nouveau-Monde en véritable chevalier errant, cherchant des aventures et les plus périlleuses, car il semblait aimer le danger pour le danger même. Toujours prêt à saisir la lance ou l'épée pour la foi, lorsqu'il poussait son vieux cri de guerre de « San Yago, » il s'imaginait combattre sous la bannière même de l'apôtre, et son bras eût défié cent infidèles! — Déjà la chevalerie touchait à son déclin; mais l'Espagne, la romanesque Espagne, était le pays que ce brillant soleil aimait à illuminer de ses derniers rayons.

L'obscurité n'était pas encore venue lorsque Cortés et ses compagnons rentrèrent dans la ville. Le premier acte du général fut de monter sur un *téocalli* voisin pour reconnaître le pays. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était de nature à glacer un cœur moins hardi que le sien. La surface du lac salé était noircie par la multitude des canots, et sur la longue chaussée on distinguait des bataillons indiens en marche vers le camp chrétien. Guatemozin n'avait pas plus tôt appris l'arrivée des hommes blancs à Xochimilco, qu'il avait rassemblé des forces considérables pour venir au secours de la ville. Ces forces étaient en marche, et, la capitale n'étant située qu'à quatre lieues de distance, elles devaient arriver aux approches de la nuit (14).

Cortés se hâta de faire ses préparatifs de défense. Il plaça un corps de piquiers sur le point où les Aztéques semblaient devoir débarquer. Il doubla les sentinelles, et, accompagné de ses principaux officiers, il fit plusieurs rondes dans le cours de la nuit. Ce qui ajoutait à ses inquiétudes, c'est que les traits d'arbalètes étaient presque épuisés. Les archers en préparaient en toute hâte et y ajustaient des pointes de cuivre, dont l'armée était abondamment pourvue. On dormit peu cette nuit-là dans le camp espagnol (15).

La nuit s'écoula toutefois sans qu'on fût attaqué. Le temps, sans être orageux, était fort obscur. Mais si les sentinelles ne pouvaient rien voir, elles entendaient distinctement le bruit d'un grand nombre de rames à peu de distance du rivage. Toutefois les hommes qui montaient les canots ne se hasardèrent

(14) « Por el agua á una muy grande flota de canoas, que creo, que pasaban de dos mil; y en ellas venian mas de doce mil hombres de guerra; é por la tierra llegó tanta multitud de gente, que todos los campos cubrian. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 227.

(15) « Y acordóse que huviesse mui buena vela en todo nuestro real, repartida á los puertos, é azequias por donde auian de venir á desembarcay, y los de acauallo mui á punto toda la noche ensillados y enfrenados, aguardando en la calçada, y tierra firme, y todos los capitanes, y Cortés con ellos, haziendo vela y ronda toda la noche. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 143.

pas à terre, prévoyant sans doute les préparatifs faits pour les recevoir. Ce fut au point du jour que tous les Indiens furent sous les armes. Sans attendre les Espagnols, ils les assaillirent dans leurs propres quartiers.

Les Espagnols, rassemblés sur le terrain qui entourait un des téocallis, avaient le désavantage dans la ville, dont les rues et les carrefours étroits, couverts pour la plupart d'un ciment poli et glissant, offraient un grand obstacle aux manœuvres de la cavalerie. Mais Cortés se hâtant de former ses arquebusiers et ses arbalétriers, dirigea sur l'ennemi un feu si vif et si bien nourri qu'il le mit bientôt en désordre et le força à se replier. L'infanterie, avec ses longues piques, suivit le mouvement; et la cavalerie chargeant à son tour les Aztéques au grand galop lorsqu'ils furent refoulés hors de la ville, les chassa jusqu'à plusieurs milles sur la terre ferme.

Parvenus toutefois à cette distance, les Aztéques furent rejoints par des renforts considérables, et se rallièrent de nouveau. Les cavaliers espagnols, entraînés à leur tour par le reflux de la bataille, coururent à bride abattue vers la ville; mais ils rencontrèrent bientôt le gros de l'armée qui s'avançait rapidement à leur secours. Ainsi soutenus, ils retournèrent à la charge. Le choc des deux armées fut terrible, et la victoire, quelque temps indécise, allait et venait d'un étendard à l'autre; des clameurs confuses s'élevaient dans l'air; le cri de guerre des sauvages Indiens se mêlait à celui des Espagnols, son plus étrange encore sur ces plages inconnues. La valeur castillane ou plutôt la discipline et les armes européennes finirent par triompher. L'ennemi faiblit et se replia d'abord pas à pas; mais cette retraite se changea bientôt en déroute, et les Espagnols restèrent maîtres du champ de bataille après un grand carnage.

Xochimilco était une ville opulente, remplie des produits de l'industrie indienne, d'étoffes de coton, d'ornements d'or, d'ouvrages en plumes et d'autres articles de luxe ou de première nécessité, qui fournirent de riche dépouilles aux soldats. Pendant le pillage, un parti ennemi débarquant soudain de ses canots,

tomba sur quelques traînards chargés de butin et fit quatre prisonniers. Cet accident causa une plus douloureuse sensation parmi les troupes que si l'armée avait perdu dix fois le même nombre d'hommes sur le champ de bataille. Il était rare qu'un Espagnol se laissât prendre vivant. En cette circonstance, les malheureux avaient été les victimes d'une surprise. Traînés dans la capitale, ils y furent bientôt sacrifiés. Par ordre du jeune et féroce souverain des Aztèques, on leur coupa les bras et les jambes pour les envoyer dans les différentes villes, avec l'assurance que tel serait le sort des ennemis de Mexico (16).

Les Indiens faits prisonniers dans cette affaire apprirent à Cortés que les forces déjà envoyées contre lui par Guatemozin ne formaient qu'une faible partie des levées qu'il avait ordonnées; sa politique était de faire marcher détachement après détachement, dans l'espoir que les Espagnols, bien que victorieux dans ces rencontres particulières, finiraient par succomber d'épuisement, et seraient ainsi vaincus en quelque sorte par leurs propres victoires.

Les soldats ayant saccagé la ville, Cortés ne se soucia pas d'y attendre de nouveaux assauts de l'ennemi. Le matin du quatrième jour après son arrivée, il passa la revue de ses troupes dans une plaine voisine. Un grand nombre de soldats fléchissaient sous le poids du butin. Le général en fut affligé. Il leur dit qu'ils avaient à traverser un pays très-peuplé et tout en armes pour leur disputer le passage. Leur sûreté exigeait qu'ils fussent le moins possible encombrés de bagages.

(16) Diaz raconte que les membres des victimes furent coupés avant le sacrifice. « Manda cortar pies y braços á los tristes nuestros compañeros, y las embia por muchos pueblos nuestros amigos de los que nos auian venido de paz, y les embia á dezir, que ántes que bolvamos á Tezcuco, piensa nó quedará ninguno de nosotros á vida, y con los coraçones y sangre hizo sacrificio á sus idolos. » (*Hist. de la conq.*, cap. 145.) Cela n'est pas très-probable. Les Aztèques ne torturaient pas leurs ennemis, comme les Indiens de l'Amérique du Nord, par pure cruauté, mais pour se conformer aux rites sanglants de leur culte.

La vue de ces riches dépouilles ne pouvait qu'exciter la convoitise des ennemis et les attirer comme des vautours affamés à la curée. Mais son éloquence fut sans effet sur des hommes qui lui dirent nettement qu'ils avaient le droit de jouir du fruit de leurs victoires, et qu'ils sauraient bien défendre avec leurs épées ce qu'ils avaient conquis avec leurs épées.

Le général ne voulut pas lutter davantage contre leur avarice. Il ordonna de placer le bagage au centre, sous l'escorte de quelques cavaliers, divisant le reste entre le front de bataille et l'arrière-garde, où il fit aussi stationner ses arquebusiers et ses arbalétriers, comme au poste le plus exposé. Ayant pris ces dispositions, il se remit en marche, après avoir mis le feu aux édifices les plus combustibles de Xochimilco, en représailles de la résistance qu'il y avait rencontrée (17). La lueur de l'incendie, reflétée dans les airs et sur la vaste surface du lac, apprenait aux habitants de ses rives que les funestes étrangers prédits par les oracles étaient enfin descendus comme la flamme du ciel dans ces belles régions pour les dévaster (18).

De petits corps ennemis se montraient de temps en temps à distance; mais ils n'osaient pas attaquer l'armée dans sa marche, et elle parvint avant midi à Cojohuacan, grande ville située à deux lieues de Xochimilco. On ne pouvait guère parcourir cette partie populeuse de la vallée sans ren-

(17) « Y al cabo dejándola toda quemada y asolada nos partímos; y cierto era mucho pora ver, porque tenia muchas casas, y torres de sus idolos de cal y canto. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 228.

(18) « Pour les autres détails des combats livrés à Xochimilco, voyez Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 23, cap. 21. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 8-11. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 18. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 87-88. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 145.

Le récit de ces combats par le conquérant lui-même manque de son habituelle lucidité, par excès peut-être de concision. Le fait est qu'il règne sur les événements de ce chapitre une confusion extraordinaire, même parmi les contemporains. Il est rare que deux récits de bataille coïncident sur tous les points; le cercle d'observation de chaque individu est nécessairement très-limité.

contrer une ville considérable, souvent la capitale de ce qui avait été un état indépendant. Les habitants, membres de diverses tribus, parlant des dialectes quelque peu différents, appartenaient à la même grande famille de nation qui était venue de la région réelle ou imaginaire d'Aztlan, au loin dans le nord-ouest. Groupées sur les rivages de leur mer Alpine, ces petites communautés conservèrent, après leur incorporation dans la monarchie aztéque, le même esprit de rivalité. Cette émulation développa leur intelligence comme celle des villes de la Méditerranée au moyen âge, et éleva la vallée mexicaine à un plus haut degré de civilisation que la plupart des autres contrées de l'Anahuac.

La ville où l'armée venait d'arriver avait été désertée par ses habitants. Cortés s'y arrêta deux jours pour laisser reposer ses troupes et soigner les blessés (19). Il employa ce temps à reconnaître le territoire environnant, et, suivi d'un fort détachement, il descendit sur la chaussée qui conduisait de Cojohuacan à la grande avenue d'Iztapalapan (20). Au point d'intersection, nommé Xoloc, il rencontra une solide barrière ou fortification derrière laquelle une troupe de Mexicains était retranchée. Leurs archers firent quelque mal aux Espagnols lorsqu'ils arrivèrent à une portée de flèche. Mais ces

(19) Cette ville, si bien située, devint après la conquête une des résidences favorites de Cortés. Il y fonda un couvent de femmes, et ordonna dans son testament d'y transporter ses cendres, en quelque lieu du monde qu'il pût mourir. « Que mis huesos—los lleven á la mi villa de Coyoacan, y allí les den tierra en el monasterio de Monjas, que mando hacer y edificar en la dicha mi villa. » *Testamento de Hernan Cortés*, Ms.

(20) D'après l'archevêque Lorenzana, ce serait la moderne *calzada de la piedad*. (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 229, *note*.) Mais il n'est pas aisé de concilier cela avec la carte savante que M. de Humboldt nous a donnée de la vallée. Un court embranchement qui venait de cette ville à l'époque des Aztéques, rejoignait obliquement la grande avenue du midi par où les Espagnols entrèrent dans la capitale. Les eaux qui entouraient autrefois complétement Mexico, s'étant retirées dans leur étroit bassin, l'aspect du pays a subi de grands changements, et quoique les fondations des principales chaussées existent encore, il n'est pas toujours facile de distinguer les vestiges des anciennes avenues.

derniers, leur faisant face intrépidement malgré une grêle de traits, les chassèrent de leur position après une lutte obstinée (21). Cortés avança alors un peu plus loin sur la grande chaussée d'Iztapalapan ; mais il en vit l'autre extrémité toute noircie d'innombrables guerriers, et comme il ne se souciait pas d'engager des hostilités inutiles, ses munitions commençant surtout à s'épuiser, il se replia sur ses quartiers.

Le lendemain, l'armée poursuivit sa marche et prit la route de Tacuba, située à quelques milles seulement de distance. Elle se trouva fort incommodée par des partis indiens qui, exaspérés à la vue du butin dont les Espagnols étaient chargés, attaquèrent plusieurs fois ses flancs et son arrière-garde. Cortés usa contre eux, comme dans sa première expédition, d'un de leurs propres stratagèmes, mais avec moins de succès cette fois ; car il tomba avec toute sa cavalerie dans une embuscade qu'ils lui avaient à leur tour préparée. Il n'était pas encore assez versé dans leur astucieuse tactique. En un moment, les cavaliers espagnols furent enveloppés de toute part et séparés du reste de l'armée. Mais éperonnant leurs vaillantes montures, et chargeant en colonne serrée, ils parvinrent à rompre les rangs indiens, et à s'échapper, en laissant toutefois derrière eux deux Espagnols. C'étaient les serviteurs particuliers de Cortés, qui l'avaient fidèlement suivi pendant toute la campagne. Il fut profondément affecté de leur perte, surtout en songeant au terrible sort qui les attendait. Lorsque sa petite troupe rejoignit sous les murs de Tacuba l'armée qui avait fait halte, et à qui son absence causait une certaine anxiété, les soldats furent étonnés de l'air abattu de leur chef, dont l'émotion se trahissait trop visiblement (22).

Le soleil était encore élevé sur l'horizon lorsque les Espa-

(21) « Y llégamos á una albarrada, que tenian hecha en la calzada, y los peones comenzáronla á combatir ; y aunque fue muy recia, y hubo mucha resistencia, y hiriéron diez Españoles, al fin se la ganáron, y matáron muchos de los enemigos los aunque ballesteros, y escopeteros quedáron sin pólvora, y sin saetas. » *Rel. terc., ubi sup.*

(22) « Y estando en esto viene Cortés, con el qual nos allegrámos, puesto

gnols entrèrent dans l'ancienne capitale des Tépanèques. Le premier soin de Cortés fut de monter sur le principal *teocalli* pour observer le pays d'alentour. C'était un admirable point de vue qui commandait la capitale, à une lieue de distance, et ses environs immédiats. Cortés était accompagné alors d'Alderete, le trésorier, et de plusieurs autres cavaliers, qui avaient rejoint récemment sa bannière. Le spectacle était encore nouveau pour eux, et lorsqu'ils contemplèrent cette majestueuse ville, avec son grand lac couvert de canots et de barques se croisant de tous côtés, les uns chargés de guerriers, les autres de marchandises, ou de fruits et de légumes, destinés aux marchés de Tenochtitlan; ils ne purent retenir leur admiration, et déclarèrent hautement que la main seule de la Providence avait pu conduire leurs compatriotes jusqu'au cœur de ce puissant empire (23).

Au milieu de ce groupe de cavaliers livrés à l'admiration, le front seul de Cortés était couvert d'un nuage, et les soupirs qui s'échappaient de son sein indiquaient assez la tristesse de ses pensées (24). « Consolez-vous, lui dit un des cavaliers, s'approchant de lui et cherchant à le distraire de la perte qu'il venait de faire; il ne faut pas prendre cet accident trop à cœur; ce n'est après tout que la fortune de la guerre. » La réponse du général montra quelle était la véritable nature de ses préoccupations. « Je vous prends à témoins, dit-il, des fréquents efforts que j'ai faits pour persuader à cette capitale de se soumettre paisiblement. Je suis

que él venia muy triste y como lloroso. » Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 145.

(23) « Pues quando viéron la gran ciudad de México, y la laguna, y tanta multitud de canoas, que unas ivan cargadas con bastimentos, y otras ivan á pescar, y otras valdias, mucho mas espantáron, porque no las auian visto, hasta en aquella façon; y dixéron, que nuestra venida en esta Nueva-España, que no eran cosas de hombres humanos, sino que la gran misericordia de Dios quiē nos sostenia. » Bernal Diaz, *ubi sup.*

(24) « En este instante, suspiró Cortés cō vna muy grā tristeza, mui mayor q' la q' de antes traia. » Bernal Diaz, *loc. cit.*

plein de douleur quand je songe aux fatigues et aux dangers que mes braves compagnons auront à souffrir avant qu'elle soit à nous. Mais le temps est venu de mettre la main à l'œuvre (25). »

Il est évident que Cortés et tous ses compagnons se croyaient engagés dans une sainte croisade, et qu'à part toutes les autres considérations, ils pensaient ne pouvoir mieux servir Dieu qu'en plantant l'étendard de la croix sur les tours de ces temples arrosés du sang des victimes du paganisme. Mais on comprend le sentiment de regret et de tristesse que dut éprouver le général espagnol en contemplant cette scène alors si riante, et en songeant à la prochaine tempête qui devait faire périr toutes les espérances de la civilisation mexicaine. Quel spectacle que celui du conquérant déplorant ainsi en silence les désastres inévitables de la conquête ! Ses soldats, peu accoutumés à de pareilles preuves de sa sensibilité, en furent profondément émus, et c'est le sujet de plusieurs de ces chants nationaux où les poëtes castillans du vieil âge se plaisaient à rappeler les héros favoris de leur pays, — romances et ballades qui, tenant le milieu entre la tradition orale et la chronique, sont devenus d'aussi impérissables monuments que la chronique elle-même (26).

Tacuba était le point où Cortés s'était arrêté lors de sa

(25) « Y Cortés le dixó, que ya veia quantas vezes auia ambiado á Mexico, á rogalles con la paz, y que la tristeza no lo tenia por solo vna cosa, sino en pensar en los grandes trabajos en que nos auiamos de ver, hasta tornar á señorear; y que con la ayuda de Dios presto lo porniamos por la obra. » Bernal Diaz, *ubi sup.*

(26) Diaz donne les premières *redondillas* de la *romance*, que je n'ai pu trouver dans aucune des collections imprimées :

En Tacuba está Cortés,
Cõ su esquadron esforçado,
Triste estaua, y muy penoso,
Triste, y con gran cuidado.
La una mano en la maxilla,
Y la otra en el costado, etc.

Littéralement : « Cortés était à Tacuba avec son vaillant escadron ; il était

première expédition du côté septentrional de la vallée. Il avait donc achevé le tour entier du grand lac; il avait reconnu plusieurs des approches de la capitale, et inspecté de ses yeux les dispositions faites pour sa défense. Il n'avait aucun motif pour prolonger son séjour à Tacuba, où le voisinage de Mexico devait bientôt attirer contre lui toute sa belliqueuse population.

Le lendemain au point du jour, Cortés se remit en marche et prit la route déjà suivie dans sa première expédition, au nord des petits lacs. Il fut moins inquiété par l'ennemi que les jours précédents, circonstance due en partie, peut-être, à l'état du ciel, qui était très-orageux. Les soldats, dont les vêtements étaient appesantis par l'humidité, marchaient péniblement dans la boue des routes inondées par les torrents. Une nuit même, à ce que nous apprend le chroniqueur militaire de l'expédition, les officiers négligèrent de faire la ronde autour du camp, et l'on se dispensa de placer des sentinelles. La violence de la tempête semblait une protection suffisante, et pourtant le destin de Narvaez avait dû leur apprendre à ne pas se fier aux éléments.

A Acolman, sur le territoire des Acolhues, ils furent rejoints par Sandoval, par le cacique allié de Tezcuco, et par plusieurs cavaliers récemment arrivés des îles, qui leur apprirent que le canal était achevé, les brigantins gréés, armés et prêts à être lancés sur le lac. Rien ne retardait donc plus l'ouverture des opérations contre Mexico. — Avec cette bonne nouvelle, Cortés et ses légions victorieuses entrèrent pour la dernière fois dans la capitale des Acolhues, après avoir mis trois semaines à achever le tour de la vallée.

triste et très affligé, triste et plein d'anxiété, une main sur la joue, l'autre sur le côté, etc.

CHAPITRE IV.

CONSPIRATION DANS L'ARMÉE.
— LES BRIGANTINS SONT LANCÉS SUR LE LAC. — REVUE DES TROUPES.
— EXÉCUTION DE XICOTENCATL. — MARCHE DE L'ARMÉE.
— COMMENCEMENT DU SIÉGE.

1521.

Au moment même où Cortés reconnaissait en personne le territoire de la vallée, avant d'entreprendre le siége de la capitale, un parti remuant travaillait en Espagne à renverser son autorité et à faire avorter en même temps tous ses plans de conquête. La renommée de ses exploits, répandue non-seulement dans les îles, mais encore en Espagne et dans plusieurs contrées de l'Europe, y avait excité une admiration générale pour l'indomptable énergie d'un homme qui pouvait soutenir si longtemps, et pour ainsi dire avec son bras seul, une pareille lutte contre le puissant empire des Indes.

L'absence du monarque espagnol, qui avait quitté ses états pour aller se faire couronner empereur d'Allemagne, et les troubles de la guerre des Comuneros, peuvent seuls expliquer la lenteur et l'indifférence que mit le gouvernement dans la poursuite de cette grande entreprise. Il faut attribuer aux mêmes causes le peu d'attention que rencontrèrent les plaintes de Velasquez et de Narvaez, malgré l'appui d'un aussi puissant avocat que l'évêque Fonseca, président du conseil des Indes. Les rênes du gouvernement étaient tombées dans les mains d'Adrien d'Utrecht, précepteur de Charles, et plus tard pape, homme instruit et doué de quelque sagacité, mais timide dans sa politique, et parfaitement incapable de cette décision qui caractérisait le hardi génie de son prédécesseur le cardinal Ximénès.

Toutefois, dans le printemps de 1521, le conseil des Indes rendit plusieurs ordonnances qui menaçaient d'introduire de grands changements dans les affaires de la Nouvelle-Espagne. Il fut décrété que l'audience royale d'Hispaniola abandonnerait l'action judiciaire déjà commencée contre Narvaez, par suite du traitement qu'avait reçu de lui le commissaire Ayllon; que ce malheureux officier sortirait de sa prison à Vera-Cruz, et qu'un arbitre serait envoyé à Mexico, pour faire une enquête sur la conduite de Cortés, et rendre ample justice au gouverneur de Cuba. Il ne manquait pas de personnes à la cour qui voyaient avec déplaisir ces procédés. C'était mal récompenser, à leur avis, les services de Cortés, et le moment leur semblait surtout mal choisi pour prendre des mesures qui pourraient décourager le général, le réduire peut-être même au désespoir. Mais le caractère impérieux de l'évêque de Burgos ne tint compte d'aucune objection, et les ordonnances approuvées par la régence furent signées le 11 avril 1521. Un des fonctionnaires de l'audience de Saint-Dominique, nommé Tapia, fut choisi comme nouveau commissaire et envoyé à Vera-Cruz. Heureusement, certaines circonstances retardèrent l'exécution de ces mesures, et permirent à Cortés de poursuivre sans molestation le cours de ses conquêtes (1).

Malheureusement s'il restait, pour le moment du moins, en possession de son autorité, un danger plus prochain menaça bientôt non-seulement cette autorité, mais encore sa vie. Ce fut une conspiration dans sa propre armée, conspiration plus dangereuse que les précédentes. L'auteur du complot fut un simple soldat nommé Antonio Villafaña, né dans la Vieille-Castille, et qui n'est connu que par son rôle dans cette odieuse trame. Il faisait partie de la troupe de Narvaez et se trouvait au nombre de ces mécontents toujours prêts à saisir l'occasion d'une révolte ouverte. Restés dans l'armée de leur plein gré, mais uniquement dans l'espoir mercenaire qui les avait attirés

(1) Herrera, *Hist. gen.*, dec. 3, lib. 1, cap. 15. *Relacion de Alonzo de Verzara*, escrivano público de Vera Cruz, Ms., dec. 21.

dans l'origine et qui devait encore être suivi d'une déception, ces hommes n'avaient guère cet amour d'aventures qui distinguait les vieux compagnons de Cortés; les stériles lauriers de la victoire leur semblaient une triste récompense de leurs fatigues et de leurs souffrances.

A ce noyau de mutins venaient s'en joindre d'autres qui avaient des causes personnelles de mauvais vouloir contre le général, puis d'autres encore qui se défiaient de l'issue de la guerre. La lugubre destinée de leurs compatriotes tombés dans les mains des Mexicains les remplissait d'épouvante. Ils se croyaient les victimes de l'ambition chimérique de leur chef, qui, avec des ressources aussi insuffisantes, combattait à outrance un ennemi aussi féroce et dont le désespoir devait décupler l'énergie redoutable.

Ces hommes auraient volontiers renoncé à l'entreprise. Ils ne demandaient qu'à retourner à Cuba; mais comment pouvaient-ils le faire? Cortés était maître de toute la route, depuis la ville jusqu'à la côte de la mer. Aucun vaisseau ne pouvait quitter les ports sans son ordre. Quand même on parviendrait à se débarrasser de lui, ses principaux officiers étaient prêts à prendre sa place et à venger la mort de leur général. Il fallait donc les comprendre aussi dans la même destinée. Les conjurés résolurent en conséquence d'assassiner en même temps que Cortés, Sandoval, Olid, Alvarado et deux ou trois autres capitaines très-dévoués à ses intérêts. Les conspirateurs devaient pousser ensuite le cri de liberté, et ils se croyaient certains d'entraîner toute l'armée, un assez grand nombre de soldats du moins, pour tout régler selon leur bon plaisir. Ils se proposaient d'offrir le commandement, après la mort de Cortés, à Francisco Verdugo, beau-frère de Velasquez. C'était un homme d'honneur, qui ignorait leur dessein. Mais ils ne doutaient point qu'il n'acceptât le commandement quand on le lui imposerait en quelque sorte de force, et ils s'assuraient ainsi la protection du gouverneur de Cuba, que sa haine pour Cortés devait rendre indulgent pour leur crime.

Les conspirateurs allèrent jusqu'à nommer par anticipa-

tion les officiers secondaires de la révolte victorieuse : un *alguacil mayor* à la place de Sandoval, un quartier-maître général pour succéder à Olid, et plusieurs autres (2). Le complot devait être exécuté après le retour de Cortés. On devait lui présenter à table une prétendue dépêche, venue récemment de Castille ; tandis qu'il serait occupé à l'ouvrir, les conspirateurs devaient fondre sur lui et sur ses officiers, pour les tuer à coups de poignards. Tel était le noir complot formé contre Cortés ; mais une conspiration où trempe un si grand nombre de personnes, doit, pour réussir, être presque aussitôt exécutée que conçue.

La veille du jour désigné, un des conjurés, saisi de remords, se présenta au quartier du général et lui demanda une entrevue particulière. L'ayant obtenue, il se jeta aux pieds de Cortés et lui révéla toutes les particularités du complot, ajoutant qu'il trouverait en la possession de Villafaña une liste de tous les complices. Cortés, frappé comme d'un coup de foudre à cette révélation, ne perdit pas un moment. Il fit appeler Alvarado, Sandoval, et un ou deux autres officiers désignés au poignard. Après leur avoir communiqué ce qu'il venait d'apprendre, il se rendit avec eux et quatre alguacils dans le quartier de Villafaña.

Ils le trouvèrent en conférence avec trois ou quatre affidés, qui furent immédiatement placés sous bonne garde. Villafaña, confondu par la soudaine apparition du général, eut à peine le temps de tirer de son sein un papier contenant la signature des conjurés et il essaya de l'avaler. Cortés lui arrêta le bras et s'empara du papier. Jetant rapidement les yeux sur la fatale liste, il fut vivement ému d'y lire le nom de plus d'un homme qui avait droit à quelque considération dans l'armée. Il la déchira en morceaux et fit arrêter Villafaña, qui fut immédiatement jugé par une commission militaire,

(2) « Haziã alguazil mayor é alférez, y alcades, y regidores, y contador, y tesorero, y ucedor, y otras cosas deste arte, y aun repartido entre ellos nuestros bienes y cauallos. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 146.

sous la présidence du général. Le crime était évident; le coupable fut condamné à mort, et après lui avoir donné le temps de confesser ses péchés et d'en obtenir l'absolution, on le pendit à la fenêtre de son propre logement (3).

Ce spectacle frappa d'étonnement tous ceux qui ignoraient le complot, et les autres conspirateurs furent consternés. Ils s'attendaient au même sort; mais ils se trompaient. Cortés arrêta là toutes les poursuites. Un moment de réflexion suffit pour le convaincre que la rigueur aurait plus de dangers que la clémence. Tous les complices d'une si odieuse trame méritaient sans doute la mort, mais la faiblesse numérique de son armée ne lui permettait pas même de sacrifier les coupables. Il résolut donc de se borner au châtiment du principal instigateur.

Il convoqua les troupes et leur exposa brièvement la nature du crime que Villafaña venait d'expier. Il ajouta qu'il n'avait fait aucune révélation, et qu'en conséquence il emportait avec lui son secret. Il exprima le plus vif regret qu'il se fût trouvé dans leurs rangs un homme capable d'un si lâche attentat. Il croyait, quant à lui, n'avoir fait tort à personne; s'il en était autrement, il était prêt à le réparer (4). Mais il ne se trouva aucun de ceux auxquels il s'adressait, quels que pussent être ses griefs, qui choisît un pareil moment pour se plaindre. Les conspirateurs étaient trop heureux de ne pas être découverts, comme ils se l'imaginaient, pour se signaler eux-mêmes à titre de mécontents. L'affaire n'eut pas d'autre suite.

La conduite de Cortés dans cette délicate conjoncture prouve un grand sang-froid et une profonde connaissance de la nature humaine. S'il avait laissé percer ce qu'il savait ou même un soupçon, il se serait fait des ennemis mortels des coupables. C'est à des révélations de ce genre, au commencement du règne de Louis XI, qu'on attribue une grande

(3) Bernal Diaz, *loc. cit.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1. cap. 1.

(4) Herrera, *ubi sup.*

partie des troubles qui eurent lieu dans la suite (5). Le masque une fois arraché, il n'y a plus de ménagements à garder. La voie du repentir est fermée. Le mécontentement, que les circonstances ou quelques actes de conciliation bienveillante pourraient calmer, s'envenime et se change en profonde rancune. Cortés se serait trouvé entouré dans son camp d'ennemis plus implacables que les Aztéques.

Les soldats compromis dans le complot avaient couru un trop grand danger pour risquer de nouveau leur vie à la légère. Ils firent au contraire tous leurs efforts pour détourner les soupçons par des démonstrations de fidélité et par l'accomplissement assidu de leurs devoirs. Cortés de son côté ne changea rien à sa manière d'être; il s'abstint également d'une froideur défiante, et, ce qui est plus difficile, de cette politesse étudiée qui trahit également le soupçon. Il fallait pour cela toute son habileté. Pourtant il n'oublia pas le passé. Il avait détruit, il est vrai, la liste des conspirateurs; mais l'homme qui a lu une seule fois les noms de ceux qui projetaient de l'assassiner, n'a pas besoin de les conserver par écrit. Ils restent gravés dans sa mémoire. Cortés tint toujours l'œil ouvert sur les mécontents. Il eut soin de ne jamais les placer par la suite dans un poste où ils auraient pu lui nuire (6).

Cet attentat contre la vie du général excita une profonde sensation dans l'armée, dont il s'était fait aimer par ses brillantes qualités et par ses talents militaires. Ses soldats voulurent témoigner leur réprobation d'un complot si noir, tramé

(5) C'est l'opinion de M. de Barante dans son pittoresque rifacimiento des anciennes chroniques. « Les procès du connétable et de monsieur de Nemours, bien d'autres révélations, avaient fait éclater leur mauvais vouloir, ou du moins leur peu de fidélité pour le roi; ils ne pouvaient donc douter qu'il désirât ou complotât leur ruine. » *Hist. des ducs de Bourgogne.* Paris, 1838, t. 11, p. 169.

(6) « Y desde allí adelante, aunque mostraua grand voluntad á las personas que eran en la cõjuraciõ, siempre se rezelaua dellos. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 146.

dans leurs rangs; ils sentirent aussi la nécessité de prendre des mesures efficaces pour la conservation d'une existence dont dépendaient leurs propres destinées et celles de l'entreprise. Il fut convenu que Cortés aurait sa garde particulière placée sous le commandement d'un fidèle cavalier nommé Antonio de Quiñones. Ces gardes du corps veillèrent nuit et jour sur le général pendant le reste de la campagne, et le protégèrent aussi bien contre les trahisons domestiques que contre les coups des ennemis.

On a déjà vu que les Espagnols, à leur rentrée dans leurs cantonnements, trouvèrent les brigantins achevés, parfaitement gréés et équipés. Le canal, qui avait occupé huit mille hommes pendant près de deux mois, était aussi creusé complétement.

C'était un travail d'une grande importance, car il avait une demi-lieue d'étendue, douze pieds de large et autant de profondeur. Les bords étaient maintenus par des palissades en bois ou par une solide maçonnerie. De distance en distance on avait dû construire des écluses, et il avait fallu tailler la roche vive sur une partie du parcours. Les brigantins pouvaient maintenant être conduits sans danger dans le lac (7).

Cortés résolut de célébrer avec la solennité convenable un événement si heureux. Le 28 avril, les troupes prirent les armes, et toute la population de Tezcuco se réunit pour assister à la cérémonie. On dit la messe; tous les hommes de l'armée, y compris le général, se confessèrent et reçurent la communion. Le père Olmedo invoqua la bénédiction de Dieu sur la petite flottille, la première digne en effet de ce nom,

(7) Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 19. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 234.

« Obra grandissima, s'écrie le conquérant, y mucho para ver. » — « Fuéron en guarde de estos bergantines, ajoute Camargo, mas de diez mil hombres de guerra con los maestros dellos, hasta que los armáron y echáron en el agua y laguna de Méjico, que fué obra de mucho efecto para tomarse Méjico. » *Historia de Tlascala*, Ms.

qui fut lancée sur des eaux américaines (8). Le signal fut donné par un coup de canon, et les vaisseaux descendant le canal l'un après l'autre, atteignirent le lac en bon ordre. Lorsqu'ils glissèrent sur son vaste bassin au son de la musique, l'enseigne royale de Castille flottant fièrement au haut de leurs mâts, un cri d'admiration parti du sein de la multitude des spectateurs, se mêla au bruit des salves d'artillerie et de mousqueterie tirées des vaisseaux et du rivage (9). C'était un spectacle tout nouveau pour les indigènes; ils regardaient avec étonnement ces élégants navires, déployant leurs blanches ailes comme des oiseaux de mer, et rasant comme eux la surface des eaux. Le cœur des Espagnols était ravi de joie. Le ciel semblait bénir leur entreprise. D'un accord unanime ils entonnèrent le *Te Deum*. Mais le plus ému de tous, le plus triomphant était Cortés. Cette flotte lui paraissait en quelque sorte l'œuvre de ses mains. Désormais il se sentait assez fort pour commander le lac et ébranler les orgueilleuses tours de Tenochtitlan (10).

Le général passa ensuite la revue de ses troupes sur la

(8) Longtemps après la conquête on montrait encore les brigantins dans les bassins de Mexico, comme un précieux souvenir. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 1.

(9) « Deda la señal, saltó la presa, fuéron saliendo los vergantines, sin tocar vno á otro, i apartándose por la laguna, desplegáron las vanderas, tocó la música, disparáron su artillería, respondió la del exército, asi de Castellanos, como de Indios. » Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 1, cap. 6.

(10) Herrera, *ubi sup. Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 234. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 19. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48.

Ce dernier chroniqueur est complétement ébloui par cet exploit de son héros, qui lui paraît effaçer tous ceux du grand Sésostris. « Otras muchas é notables cosas, cuenta este actor que he dicho de aqueste rey Sesori, en que no me quiero detener, ni las tengo en tanto como esta tranchea, ó canja que es dicho, y los vergantines de que tratamos, los quales diéron ocasion á que se oviesen mayores thesoros é provincias, é reynos, que no tuvo Sesori, para la corona real de Castilla por la industria de Hernando Cortés. » Oviedo, lib. 33, cap. 22.

grande place de Tezcuco. Elles se montaient à quatre-vingt-sept cavaliers et huit cent dix-huit fantassins, dont cent dix-huit arquebusiers et arbalétriers. Il avait trois grosses pièces de campagne en fer et quinze fauconneaux de bronze (11). Les grosses pièces avaient été transportées récemment de la Vera-Cruz à Tezcuco, par les fidèles Tlascalans. Il était abondamment fourni de balles et de boulets ; il possédait environ mille livres de poudre et cinquante mille flèches garnies de pointes de cuivre, faites sur un modèle que lui avaient donné les indigènes (12). Par le nombre des soldats et les ressources matérielles l'armée était supérieure de beaucoup à ce qu'elle avait été depuis la retraite de Mexico, grâce aux renforts venus des îles. Cortés ne s'était jamais vu dans une aussi bonne position sur la terre ferme et sur l'eau, pour pousser avec vigueur ses opérations. Trois cents hommes furent désignés pour former les équipages des brigantins, au nombre de treize ou plutôt de douze, car le plus petit se trouva trop mauvais voilier pour être utilisé. La moitié des équipages devait faire le service de matelots. Ce ne fut pas sans quelque difficulté qu'on trouva les bras nécessaires, les soldats témoignant beaucoup de répugnance pour cet emploi. Cortés choisit ceux qui étaient originaires de Palos, de Moguer, et d'autres villes maritimes ; malgré leurs fréquentes réclamations pour se faire exempter, comme hidalgos, de ce service roturier, il fallut bien se résigner (13). Chaque brigantin avait une pièce de canon de gros calibre, et était placé sous le commandement d'un officier re-

(11) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 234.

(12) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 147.

(13) Bernal Diaz, *ubi sup.*

L'*hidalguia* ou qualité d'hidalgo apportait à celui qui en était revêtu plus de privilèges imaginaires que d'avantages réels. Triste privilège en effet que d'interdire à un pauvre diable tant d'humbles mais honnêtes moyens de gagner son pain. On trouve d'amusants détails à ce sujet dans les *Lettres écrites d'Espagne*, par (don Leucadio Doblado [Blanco White], let. 2). En aucun pays les nobles sans fortune n'ont fourni plus de traits à la satire, témoins les écrits de le Sage, Cervantes et Lope de Vega.

commandable. Cortés rédigea un code général d'instructions pour la discipline de cette flottille, dont il se proposait de prendre le commandement en personne.

Il avait déjà envoyé un message à ses alliés indiens, pour leur annoncer son intention de mettre immédiatement le siége devant Mexico, et réclamer les secours promis, dans l'espace de dix jours au plus. Il ordonnait aux Tlascalans de le rejoindre à Tezcuco. Les autres alliés devaient se rassembler à Chalco, lieu de rendez-vous plus commode pour les opérations dans le midi de la vallée. Les Tlascalans arrivèrent au jour marqué, conduits par le jeune Xicotencatl, accompagné de Chichemecatl, le même vaillant guerrier qui avait escorté les brigantins jusqu'à Tezcuco. Ils vinrent, d'après le récit de Cortés (14), au nombre de cinquante mille, marchant fièrement sous la grande bannière nationale qui représentait un aigle éployé, armes de la république (15). D'un pas aussi mâle et aussi rapide que s'ils allaient au combat, ils défilèrent dans la ville, faisant retentir ses rues de leur nouveau cri de guerre: « Castille et Tlascala! »

Les observations que Cortés avait faites dans sa dernière reconnaissance le décidèrent à commencer le siége en distribuant ses forces en trois camps séparés, qu'il se proposait d'établir à l'extrémité des chaussées principales. Par cette disposition, les troupes pourraient s'avancer de concert contre la

(14) « Y los capitanes de Tascaltecal con toda su gente, muy lúcida, y bien armada... y segun la cuenta, que los capitanes nos diéron, pasaban de cinquanta mil hombres de guerra. » (*Rel. ter. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 236.) « Y todo la gente, ajoute Herrera, tardó tres dias en entrar, segun en sus memoriales dice Alonso de Ojeda, ni con ser de Tezcuco tan gran ciudad, cabian en ella. » *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 1, cap. 13.

(15) « Y sus vãderas tedidas, y el aue blãca q' tienen por armas, q' parece águila, con sus alas tendidas. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 149.) Clavigero croit que les armes de la république étaient un aigle aux ailes d'or déployées. (Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 145.) Mais, comme Bernal Diaz parle d'un oiseau blanc, c'était peut-être le héron blanc, armes de la maison de Xicotencatl.

capitale, et intercepter les subsides que Mexico tirait du pays voisin. Le premier des points occupés fut Tacuba, qui commandait la fatale chaussée de la *noche triste*. Ce poste fut assigné à Pedro de Alvarado, avec une force composée, d'après la relation de Cortés, de trente cavaliers, cent soixante-huit fantassins espagnols et vingt-cinq mille Tlascalans. Christoval de Olid commandait le second corps d'armée, à peu près de la même force, qui devait prendre position à Cojohuacan, ville qui, l'on s'en souvient, commandait la courte chaussée rattachée à celle d'Iztapalapan. Gonzalo de Sandoval eut le commandement de la troisième division, d'égale force avec les deux précédentes ; mais qui devait prendre son contingent d'Indiens à Chalco. Cet officier reçut l'ordre de marcher sur Iztapalapan et d'achever la destruction de cette ville, commencée par Cortés peu de temps après son entrée dans la vallée. C'était une place trop formidable pour la laisser sur les derrières de l'armée. Le général se proposait d'appuyer l'attaque avec ses brigantins; les circonstances détermineraient les mouvements de Sandoval (16).

Cortés ayant communiqué ses plans à ses officiers, réunit les troupes et leur fit une de ces courtes et chaleureuses harangues qui enflammaient les cœurs des soldats dans les grandes occasions. « J'ai pris les dernières mesures, leur dit-il, je vous ai conduits au but après lequel vous aspirez depuis si longtemps. Quelques jours suffiront pour vous conduire aux portes de Mexico, la capitale dont vous avez été expulsés avec tant d'ignominie. Aujourd'hui la Providence nous sourit. Quelqu'un de vous en doute-t-il? qu'il compare notre condition présente à celle où nous nous trouvions il y a douze mois,

(16) Voici quelles étaient, d'après Cortés, les forces de chaque division. — Division d'Alvarado, 30 cavaliers, 168 fantassins castillans, 25,000 Tlascalans; — division d'Olid, 33 cavaliers, 178 fantassins, 20,000 Tlascalans; — division de Sandoval, 24 cavaliers, 167 fantassins, 30,000 Indiens. (*Rel. erc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 236.) Diaz réduit au tiers le nombre des troupes indigènes. *Hist. de la conquista*, cap. 150.

lorsque, abattus et découragés, nous cherchâmes un refuge dans les murs de Tlascala; et même à la situation où nous nous trouvions, il y a peu de mois, lorsque nous nous sommes établis à Tezcuco (17). Depuis cette époque, nos forces ont presque doublé. Nous combattons pour la foi, pour l'honneur, pour la richesse, pour la vengeance. Je vous ai mis face à face avec vos ennemis. C'est à vous de faire le reste (18). »

Ce discours fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements. Tous les soldats s'écrièrent qu'ils étaient prêts à faire leur devoir et qu'ils ne demandaient qu'à marcher contre l'ennemi (19). Cortés fit lire de nouveau à l'armée les règlements publiés à Tlascala, déclarant qu'il était décidé à les faire exécuter à la lettre.

Il fut convenu que les troupes indiennes prendraient les devants sur les troupes espagnoles d'une journée de marche, et feraient halte pour attendre leurs alliés sur les frontières du territoire tezcucain. Leur départ fut suivi d'un accident du plus triste augure pour l'armée. Une querelle avait éclaté dans le camp à Tezcuco, entre un soldat espagnol et un chef tlascalan, qui avait été gravement maltraité. On le renvoya à Tlascala, et l'on tâcha d'assoupir l'affaire, dans la crainte qu'elle ne parvînt aux oreilles de Cortés, qu'on savait décidé

(17) « Que se alegrassen, y esforzassen mucho, pues que vian que Nuestro Señor nos encaminaba para haber victoria de nuestros enemigos : porque bien sabian, que quando habiamos entrado en Tesaico, no habiamos trahido mas de quarenta de caballo, y que Dios nos habia socorrido major, que lo habiamos pensado. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 233.

(18) Oviedo paraphrase ce qu'il appelle la « brebe é substancial oracion » de Cortés. Il triple au moins son étendue. La plupart des autres chroniqueurs l'ont imité. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 22.

(19) « Y con estas ultimas palabras cesó; y todos respondiéron sin discrepancia, é á una voce dicentes : Sirvanse Dios y el Emperador nuestro señor de tan buen capitan, y de nosotros, que asi lo haremos todos como quien somos, y como se debe esperar de buenos Españoles, y con tanta voluntad, y deseo ; dicho que parecia que cada hora lesera perder vn año de tiempo por estar ya á las manos con los enemigos. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., ubi sup.

à sévir. Xicotencatl était le proche parent du chef injurié; le premier jour de halte, il saisit l'occasion de quitter l'armée avec un grand nombre de ses compagnons, et partit pour Tlascala. On assigne aussi d'autres causes à sa désertion (20). Il est certain que dès l'origine il regarda l'expédition d'un mauvais œil et prédit qu'il n'en résulterait rien de bon. Il n'y prit part qu'avec répugnance, car il détestait les Espagnols au fond du cœur.

Son collègue dans le commandement donna aussitôt avis de sa fuite à Cortés, toujours campé à Tezcuco. Cortés, qui prévit tout de suite les funestes conséquences de cette désertion dans un pareil moment, envoya une troupe de Tlascalans et de Tezcucans sur les traces du fugitif, avec la mission de le décider, s'il était possible, à rentrer dans le devoir. Ils l'atteignirent en route et lui reprochèrent sa conduite, l'opposant à celle de ses compatriotes en général, et de son père en particulier, le fidèle ami des hommes blancs. « C'est là le grand malheur, répliqua le chef; s'ils avaient suivi mes conseils, ils n'auraient jamais été les dupes des perfides étrangers (21). » Voyant toutes leurs remontrances reçues avec colère ou mépris et sarcasmes, les émissaires de Cortés revinrent au camp sans avoir atteint leur but.

Cortés n'hésita plus sur le parti qu'il avait à prendre. « Xicotencatl, dit-il, a toujours été l'ennemi des Espagnols, d'abord sur le champ de bataille, plus tard dans les conseils de sa nation; ouvertement ou en secret, toujours le même, toujours notre implacable ennemi. » Il n'y avait pas d'accord possible

(20) D'après Diaz, il voulait s'emparer des terres de son collègue Chichemecatl, qui restait avec l'armée. (*Hist. de la conq.*, cap. 150.) D'après Herrera, ce fut une intrigue d'amour qui le rappela. (*Hist. gener.*, dec. 3, lib. 1, cap. 17.) Tous deux conviennent de l'aversion du chef pour les Espagnols et de sa répugnance pour la guerre.

(21) « Y la respuesta que le embio a dezir fué, que si el viejo de su padre, y Masse Escaci le huvieran creido, que no se huvieran señoreado tanto dellos, que les haze hazer todo lo que quiere: *y por no gastar mas palabras*, dixo, que no queria venir... » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 150.

avec ce perfide Indien. Cortés envoya aussitôt un petit corps de cavalerie avec un alguacil, pour arrêter le chef rebelle partout où il le trouverait, fût-ce dans les rues de Tlascala, et le ramener à Tezcuco. Il fit part en même temps de la conduite de Xicotencatl au sénat tlascalan, ajoutant que les lois espagnoles punissaient de mort la désertion.

Les émissaires de Cortés exécutèrent cette fois ponctuellement leurs ordres. Ils arrêtèrent le chef fugitif (on ignore si ce fut à Tlascala ou dans le voisinage), et ils le ramenèrent prisonnier à Tezcuco, où l'attendait un gibet élevé sur la grande place. Xicotencatl fut immédiatement conduit au lieu de l'exécution. On proclama sa sentence, et la faute que l'infortuné cacique allait expier par le supplice des malfaiteurs. Ses vastes biens, composés de terres, d'esclaves et de quelque or, furent confisqués au profit de la couronne de Castille (22).

Ainsi mourut Xicotencatl, à la fleur de son âge, l'un des plus intrépides guerriers qui aient jamais conduit une armée indienne au combat. Il avait été le premier chef qui résista avec quelque succès aux armes des conquérants; et si tous les habitants de l'Anahuac eussent été animés du même esprit que lui, Cortés n'aurait probablement jamais mis le pied dans la capitale de Montézuma. Il devina mieux l'avenir que tous ses compatriotes, en voyant dans les Européens des ennemis plus

(22) C'est le récit d'Herrera, qui avait en sa possession le mémorial d'Ojeda, l'un des Espagnols chargés d'arrêter le chef indien. (*Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 17, et Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 90.) Bernal Diaz, d'un autre côté, dit que le chef fut arrêté et exécuté en route. (*Hist. de la conquista*, cap. 150.) Mais ce dernier chroniqueur était sans doute absent à cette époque avec la division d'Alvarado, où il servait. — Solis, toutefois, préfère son témoignage. Selon lui, Cortés n'aurait pas osé faire pendre Xicotencatl à la vue de ses propres troupes. (*Conquista*, lib. 5, cap. 19.) Mais les Tlascalans étaient déjà en marche sur Tacuba. Il n'en pouvait rester qu'un petit nombre à Tezcuco, dont la défense était confiée aux citoyens même de la ville et à l'armée castillane, dont on n'avait pas à appréhender l'intervention en faveur du prisonnier. Son exécution aurait donc été plus facile à Tezcuco que sur le territoire de Tlascala, où il était probablement parvenu avant son arrestation.

à craindre que les Aztéques. Toutefois, après avoir consenti à servir sous la bannière des hommes blancs, il n'avait pas le droit de la quitter, et la peine qu'il subit est prescrite par la loi des nations sauvages, comme par le code des nations les plus civilisées. On dit que le sénat tlascalan concourut à son arrestation, après avoir répondu à Cortés que le crime de Xicotencatl était aussi puni de mort par les lois de Tlascala (23). C'était néanmoins un acte hardi que d'exécuter le jeune héros au milieu des siens; car c'était un chef puissant, héritier d'une des quatre grandes seigneuries de la république. Ses qualités chevaleresques l'avaient rendu populaire, surtout parmi la jeunesse tlascalane, et ses vêtements, déchirés en lambeaux après sa mort, furent conservés comme des reliques. L'exécution de la sentence ne rencontra cependant aucune opposition et ne fut suivie d'aucun tumulte. Xicotencatl est le seul Tlascalan qui ait jamais trahi les Espagnols.

D'après le plan d'opérations adopté par Cortés, Sandoval, avec sa division, devait se diriger au sud, tandis qu'Alvarado et Olid feraient le circuit septentrional des lacs. Ces deux cavaliers, après s'être emparés de Tacuba, devaient avancer jusqu'à Chapoltepec, pour démolir le grand aqueduc construit en cet endroit et qui approvisionnait d'eau Mexico. Le 10 mai ils se mirent en marche ; mais à Acolman, où ils firent halte pendant la nuit, une querelle s'éleva entre les soldats des deux divisions, au sujet de leurs logements. Des mots on en vint aux coups, et un défi fut échangé entre les deux chefs, qui partageaient l'irritation de leurs hommes (24). La nouvelle de cet événement parvint aussitôt à Cortés, qui écrivit aux deux chefs, les suppliant, par égard pour lui et pour

(23) Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 17. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 90.

(24) « Y sobre ello ya auiamos echado mano à las armas los de nuestra capitania contra los de Christoval de Oli, y aun los capitanes desafiados. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 150.

la commune cause, d'apaiser un différend qui devait amener leur propre ruine et celle de l'armée. Les remontrances l'emportèrent enfin; il y eut au moins une apparente réconciliation. Mais Olid n'était pas homme à oublier si facilement, ni à pardonner; et Alvarado, d'une nature franche et généreuse, avait un caractère bouillant plus aisé à exciter qu'à calmer. Ile restèrent toujours ennemis (25).

Les Espagnols ne rencontrèrent aucune résistance pendant leur marche. Les principales villes avaient été abandonnées par leurs habitants, dont les uns étaient allés renforcer la garnison de Mexico, les autres s'étaient réfugiés avec leurs familles dans les montagnes. Tacuba était également déserte, et les troupes s'établirent de nouveau dans la vieille capitale des Tépanèques (26).

Leur première entreprise fut de couper les conduits qui amenaient l'eau des sources royales de Chapoltepec dans les bassins et les fontaines des cours de la capitale. L'aqueduc, construit partie en briques, partie en pierres et mortier, était élevé sur une étroite mais forte digue, à travers un bras du lac; les Indiens, comprenant toute l'importance de ce monument, un des plus beaux de la civilisation mexicaine, en avaient confié la garde à un grand corps de troupes. Une bataille acharnée, où les deux partis firent de grandes pertes, se ter-

(25) Bernal Diaz, *loc. cit*, *Rel. ter. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 937. Gomara, *Crónica*, cap. 130. Oviedo, *Historia de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 22.

(26) La capitale des Tépanèques, aujourd'hui dépouillée de son ancienne splendeur, n'intéresse plus que par ses souvenirs historiques. « Ces plaines de Tacuba, dit l'auteur de la *Vie au Mexique*, autrefois le théâtre de sanglantes luttes, où Alvarado « du saut » fixa son camp pendant le siége de Mexico, offrent aujourd'hui une scène paisible. Tacuba elle-même n'est plus qu'un petit village de huttes de boue, avec quelques beaux vieux arbres, un petit nombre d'anciennes maisons écroulées, une église en ruines, et les vestiges presque effacés de ce qu'on nous assura être le palais du dernier monarque; tandis que d'autres voulaient que ce fût l'emplacement de l'ancien camp espagnol. » Vol. 1, let. 13.

mina en faveur des Espagnols. Une partie de l'aqueduc fut démolie, et pendant tout le siége, la capitale fut privée de l'eau qu'elle recevait par cette voie.

Le lendemain, les forces combinées descendirent sur la fatale chaussée, pour s'emparer, s'il était possible, du pont le plus rapproché. Elles trouvèrent la digue couverte d'un essaim de guerriers aussi nombreux que dans la nuit du grand désastre, tandis que la surface du lac disparaissait sous la multitude des canots. Les intrépides chrétiens essayèrent d'avancer sous une véritable tempête de traits lancés de la terre et du lac; mais leur progrès était lent. Des barricades élevées sur la chaussée rendaient la cavalerie presque inutile. Les barques indiennes étaient garnies de parapets qui protégeaient les guerriers contre les arquebuses et les arbalètes, ou quand les guerriers de la digue étaient serrés de trop près par les piquiers, ils se jetaient hardiment dans l'eau, et reparaissant des deux côtés, ils lançaient leurs javelots et leurs flèches avec une fatale justesse. Après une lutte obstinée, les chrétiens furent forcés de se replier et de regagner leurs cantonnements; leur perte, en y comprenant les alliés, égalait presque celle de l'ennemi. Olid, dégoûté du résultat de cette tentative, accusa hautement son compagnon de les avoir compromis par sa fatale témérité, et le lendemain matin il se retira avec ses forces dans le poste qui lui avait été assigné à Cojohuacan.

Les camps, situés à deux lieues seulement de distance, maintenaient aisément leurs communications. Les troupes trouvaient l'emploi de leur temps à fourrager dans le voisinage et à repousser les fréquentes sorties de l'ennemi. Mais leur position était toujours précaire, et elles attendaient avec impatience l'arrivée des brigantins, commandés par Cortés. Ce fut dans la dernière partie du mois de mai qu'Olid s'établit à Cojohuacan, et l'on peut dater de cette époque le commencement du siége de Mexico (27).

(27) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 237-239. Ixtlilxochitl, *Hist.*

chich., Ms., cap. 94. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 22. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 50. Gomara, *Crónica*, cap. 130.

Clavigero fixe cette date au jour de la Fête-Dieu, 30 mai. (Clavigero, *Storia del Messico*, t. 3, p. 196.) Mais les Espagnols quittèrent Tezcuco le 10 mai, d'après Cortés; et trois semaines n'avaient pu s'écouler entre leur départ et l'occupation de Cojohuacan. Clavigero aplanit, il est vrai, cette difficulté, en datant leur marche du 20 au lieu du 10 mai. Il préfère ainsi la chronologie d'Herrera à celle de Cortés. Mais, à coup sûr, le conquistador est la meilleure autorité.

CHAPITRE V.

DÉFAITE DE LA FLOTTILLE INDIENNE.
— OCCUPATION DES CHAUSSÉES. — ASSAUTS TÉMÉRAIRES.
— INCENDIE DES PALAIS.
— COURAGE DES ASSIÉGÉS. — BARAQUES CONSTRUITES PAR LES TROUPES.

1521.

Cortés n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle que ses deux lieutenants s'étaient établis dans leurs positions respectives, qu'il ordonna à Sandoval de marcher sur Iztapalapan. Sandoval avait à traverser un pays presque partout ami ; et à Chalco, son petit corps d'armée espagnol se grossit d'un nombre formidable de levées indiennes qui attendaient son approche. Ayant opéré sa jonction avec les alliés, il poursuivit sa marche sans rencontrer d'autre résistance jusqu'à son arrivée devant la ville ennemie, sous les murs de laquelle des forces considérables étaient rangées en bataille pour le recevoir. Après un combat où les indigènes maintinrent quelque temps leur terrain avec vigueur, ils furent forcés de céder et de chercher un refuge soit dans les eaux du lac, soit dans la partie de la ville construite sur l'eau. Le reste fut promptement occupé par les Espagnols.

Dans l'intervalle, Cortés avait mis à la voile avec sa flotte pour seconder l'attaque de son lieutenant. En longeant le bord méridional du lac, il passa sous l'ombre d'un pic isolé, nommé depuis le « Rocher du Marquis. » Il était occupé par un corps d'Indiens qui saluèrent la flotte d'une grêle de pierres et de flèches. Cortés résolut de punir leur audace et de débarrasser le lac de cet incommode ennemi. Ayant débarqué dans ce but cent cinquante hommes de ses équipages, il se mit à leur tête, escalada le rocher, et, parvenu au sommet, passa

la garnison au fil de l'épée. Il s'y trouvait aussi un certain nombre de femmes et d'enfants qu'il épargna (1).

Au haut du rocher brûlait un fanal destiné à faire connaître aux habitants de la capitale l'instant où la flotte espagnole lèverait l'ancre. Avant que Cortés eût regagné son brigantin, les canots et les pirogues avaient quitté le port de Mexico et couvraient le lac sur une vaste étendue. Leur nombre était de plusieurs centaines, tous pleins de combattants, fendant de leurs rames la surface tranquille des eaux (2).

Cortés, qui, pour employer son langage, regardait sa flotte comme la clef de la guerre, sentait la nécessité de frapper un coup décisif dans cette première rencontre avec l'ennemi (3). Ce fut donc avec chagrin qu'il vit ses voiles impuissantes faute de vent. Force lui fut d'attendre l'approche de la flottille indienne, dont les rames s'étaient arrêtées à portée de mousquet, comme si les Aztéques redoutaient la rencontre de ces géants des eaux. En ce moment, un léger vent de terre rida la surface du lac. Il ne tarda pas à fraîchir et à se changer en brise; Cortés, profitant de ce secours opportun, qu'il était bien excusable en pareille circonstance, de regarder comme une intervention du ciel, étendit sa ligne de bataille, et donna toutes voiles dehors sur l'ennemi (4).

Les canots indiens ne rencontrèrent pas plus tôt leurs for-

(1) « Ce fut une belle victoire, s'écrie le conquérant. » « É entrámoslos de tal manera, que ninguno de ellos se escapó, excepto las mugeres y niños; y en este combate me hiriéron veinte y cinco Españoles, pero fué muy hermosa victoria. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 241.

(2) Environ cinq cents bateaux, d'après l'évaluation du général. (*Ibid., loc. cit.*) Mais plus de quatre mille d'après Bernal Diaz. (*Hist. de la conquista*, cap. 150.) Ce dernier n'était pas présent à l'action.

(3) « Y como yo deseaba mucho que el primer reencuentro, que con ellos obiessemos, fuesse de mucha victoria; y se hiciesse da manera, que ellos cobrassen mucho temor de los bergantines, porque llave de toda la guerra estaba en ellos. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 243.

(4) « Plugo á Nuestro Señor, que estándo nos mirando los unos á los otros, vino un viento de la tierra muy favorable para embestir con ellos. » *Rel. terc., ubi sup.*

midables adversaires, qu'ils chavirèrent et sombrèrent à l'instant, ou furent tellement avariés par le choc, qu'ils firent eau de toute part et ne tardèrent pas à être submergés. Le lac était couvert de débris de canots et d'hommes qui se sauvaient à la nage ou imploraient en vain leurs compagnons pour être reçus dans les pirogues déjà surchargées. La flotte espagnole, labourant de ses projectiles cette multitude de petites embarcations, vomissait à droite et à gauche de terribles bordées qui achevaient la déroute et la confusion des Aztèques. Ils ne firent aucune tentative de résistance, lançant à peine une volée de flèches et s'efforçant de regagner le port. Mais ils pouvaient encore moins lutter de vitesse avec ces terribles adversaires, qui, portés sur les ailes du vent, sillonnaient le lac à leur gré, répandaient la mort autour d'eux, et faisaient retentir les rivages des tonnerres de l'artillerie. Une bien faible partie de la flottille indienne parvint à rentrer dans le port, en glissant sur les canaux, et trouvant un abri dans le sein de la ville, où les brigantins ne pouvaient la suivre à cause de leur plus grand tirant d'eau. Cette victoire, qui dépassait toutes les espérances de Cortés, rendit les Espagnols maîtres absolus de la méditerranée aztèque (5).

Il faisait presque nuit lorsque l'escadre, côtoyant la grande chaussée méridionale, jeta l'ancre au point de jonction nommé Xoloc, où l'embranchement de Cojohuacan rencontrait la principale digue. L'avenue s'élargissait en cet endroit, de manière à fournir l'espace suffisant pour la construction de deux tours ou temples crénelés, position d'une certaine force, en ce moment occupée par un corps d'Aztèques. Ce corps n'était pas nombreux, et Cortés, débarquant avec ses soldats, parvint sans difficulté à déloger l'ennemi.

Le premier dessein du général paraît avoir été de s'établir avec Olid à Cojohuacan. En ce cas, il changea alors d'avis,

(5) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, *loc. cit.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32.

et choisit le point dont nous venons de parler comme le meilleur campement. Il n'était situé qu'à une demi-lieue de la capitale, et commandant la grande avenue méridionale, il ouvrait aussi une communication directe avec la garnison de Cojohuacan : ce qui permettait à Cortés de tirer des subsides des pays environnants. Ayant fait transporter des brigantins sur la chaussée son artillerie de gros calibre, il ordonna à Olid de le rejoindre avec la moitié de ses forces, tandis que Sandoval abandonnerait ses cantonnements actuels pour se porter sur Cojohuacan. d'où il détacherait cinquante piquiers au quartier général de Cortés. Ces arrangements pris, le général s'occupa activement de fortifier Xoloc, qu'il mit dans la meilleure attitude de défense.

Pendant les cinq ou six jours suivants, les Espagnols furent très-incommodés par les Aztèques, qui s'efforçaient trop tard de les empêcher de prendre une position si rapprochée de la capitale, et dont, avec un peu plus de science de la guerre, ils auraient eu soin de s'emparer eux-mêmes. Contrairement à l'usage indien, les attaques avaient lieu de jour et de nuit. Le lac était couvert de canots qui se tenaient à une certaine distance par effroi des brigantins, mais s'approchaient suffisamment néanmoins, surtout à la faveur de l'obscurité, pour lancer dans le camp espagnol une nuée de dards si épaisse qu'elle cachait le sol et embarrassait les mouvements des soldats. D'autres canots longeaient le bord occidental de la chaussée, que ne pouvait protéger la flotte espagnole, et décochaient leurs flèches avec tant d'effet, que les Espagnols furent obligés de faire à la digue une brèche temporaire assez large pour livrer passage à deux de leurs plus petits navires, qui furent bientôt maîtres du bassin intérieur, comme le reste de la flotte l'était déjà du bassin extérieur. Les hardis Indiens n'en avancèrent pas moins sur la chaussée jusqu'à une portée de flèche, poussant des cris si affreux, qu'il semblait, pour employer les expressions de Cortés, « que le ciel et la terre allaient se confondre. » Mais leur témérité fut cruellement châtiée. Les batteries qui commandaient les approches du camp ouvrirent un feu terrible,

qui dispersa les assaillants et les refoula en tumulte dans leur propre camp (6).

Les deux principales avenues de Mexico , celles du midi et de l'ouest, étaient maintenant occupées par les Espagnols. Il en restait une troisième, la grande jetée de Tepejac, au nord, aboutissant à la principale rue qui traversait en ligne droite le cœur de la ville, et qui pouvait être regardée comme le prolongement de la jetée d'Iztapalapan. Cette route septentrionale laissait encore un moyen de fuite aux assiégés, et ils en profitèrent d'abord pour maintenir leur communication avec le pays et s'approvisionner de vivres. Alvarado, qui de sa position de Tacuba observait ce qui se passait, en avertit Cortés, et ce dernier ordonna à Sandoval de s'emparer de la position sur la chaussée. Cet officier, bien que souffrant encore de la grave blessure d'un coup de lance reçu dans les dernières escarmouches, se hâta d'obéir, et compléta le blocus de la capitale en fermant ainsi la seule communication qui lui restât avec le pays (7).

Mais Cortés ne crut pas devoir attendre les résultats d'un long blocus qui pouvait épuiser la patience de ses alliés et ses propres ressources. Il résolut de compléter la détresse des assiégés par de fréquents assauts, et de hâter ainsi la reddition de la place. Dans ce but, il ordonna aux deux commandants des autres stations d'attaquer simultanément les quartiers les plus voisins de leurs camps.

Au jour marqué, ses troupes furent sous les armes dès le point du jour. On célébra la messe, selon l'usage; et les alliés indiens, assistant avec la plus grave attention à cette im-

(6) « Y era tanta la multitud, dit Cortés, que por el agua, y por la tierra no viamos sino gente, y daban tantas gritas, y alaridos, que parecia que se hundia el mundo. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 245. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 23. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 95. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32.

(7) *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 246-247. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 150. Herrera, *Hist. de las Indias*, dec. 3, lib. 1, cap. 17. *Defensa*, Ms., cap. 28.

posante cérémonie, ne pouvaient assez admirer le recueillement pieux des Espagnols, qu'ils considéraient presque dans leur simplicité comme autant de divinités (8). L'infanterie marcha en tête, conduite par Cortés, accompagné d'un certain nombre de cavaliers démontés comme lui. Ils n'étaient guère avancés sur la chaussée, lorsque leur marche fut arrêtée par une de ces brèches qu'on traversait autrefois sur des ponts. De l'autre côté, on avait élevé un solide rempart de pierre et de chaux, derrière lequel était posté un corps considérable d'Aztéques qui déchargea sur les Espagnols une épaisse volée de flèches. Ces derniers s'efforcèrent en vain de les déloger avec leurs armes à feu et leurs arbalètes. Les Indiens étaient trop bien abrités par leurs retranchements.

Cortés ordonna alors aux deux brigantins qui avaient suivi le mouvement des troupes des deux côtés de la chaussée pour coopérer avec l'armée, de prendre en enfilade la position occupée par les Indiens. Ainsi placés entre deux feux bien dirigés, ceux-ci furent bientôt forcés de reculer. Les soldats placés à bord des navires s'élancèrent alors à terre des deux côtés de la chaussée. Ils furent bientôt suivis par leurs compatriotes sous les ordres de Cortés qui, se jetant à la nage, traversèrent la brèche qui n'était plus défendue, et se mirent ainsi à la poursuite de l'ennemi. Toutefois les Mexicains se replièrent avec assez d'ordre jusqu'à une autre ouverture de la digue, dont le pont avait été également détruit, et qui était protégée, comme la première, par un solide rempart de pierre. Les Aztéques traversant l'ouverture à la nage, et renforcés par de nouvelles troupes, s'y abritèrent de nouveau.

Ils y tinrent même bon jusqu'à ce qu'ils en fussent délogés

(8) « Asi como fué de dia se dixo vna misa de Espiritu Santo que todos los christianos oyéron con mucha devocion; é aun los Indios, como simples é no entendientes de tan alto misterio, con admiracion estaban atentos notando el silencio de los católicos y el acatamiento que al altar, y al sacerdote los cristianos toviéron hasta recevir la benedicion. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 21.

par la canonnade des brigantins. Cortés enleva ainsi toutes les brèches, et à chaque nouveau triomphe, le cri de joie des équipages répété par les Espagnols et leurs alliés sur la chaussée faisait retentir au loin les échos.

Cortés était maintenant parvenu à l'extrémité de la grande avenue, à l'entrée des faubourgs. Il y fit halte pour attendre son arrière-garde. Il fallait d'ailleurs combler les brèches et rendre la digue praticable pour l'artillerie et la cavalerie, précaution qui assurait aussi la retraite de l'armée. Cet important travail fut confié aux alliés, qui l'exécutèrent en démolissant les remparts élevés par les Aztèques. Lorsque les décombres ne suffisaient pas à remplir les gouffres que formait l'eau profonde autour de la chaussée du sud, ils détachaient de grosses pierres et des déblais de la jetée même, qui était assez large pour n'en pas souffrir, et ils finissaient ainsi par élever une pile au-dessus du niveau du lac.

La rue où les Espagnols venaient d'entrer était la grande avenue qui partageait la ville du nord au midi, et qu'ils avaient suivie lors de leur première visite à la capitale. Elle était large et parfaitement droite; on pouvait voir dans la distance des masses de guerriers se rassembler pour secourir leurs compatriotes qui se préparaient à disputer le passage aux Espagnols. Les deux côtés de la rue étaient bordés de bâtiments dont les toits en terrasses étaient aussi couverts de combattants qui, lorsque l'armée avança, cherchèrent à l'accabler sous une grêle de projectiles, impuissante sans doute contre les cottes de maille, mais qui pénétraient trop souvent l'*escaupil* moins résistant du soldat (9). Cortés, pour se débarrasser de cet inconvénient, ordonna à ses pionniers indiens de démolir les principaux édifices sur leur passage. Dans cette œuvre de démolition comme pour la réparation des brèches, ses alliés lui rendirent les plus grands services.

Les Espagnols continuaient d'avancer résolument, mais

(9) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32. Ixtlilxo-

avec lenteur, poussant devant eux les Indiens, qui se repliaient devant le feu roulant de la mousqueterie, mais se retournaient de temps en temps pour décharger leurs javelots et leurs flèches. Les soldats de Cortés suivaient ainsi la grande rue, lorsque leur marche fut interrompue par un large fossé ou un canal, autrefois traversé par un pont dont il ne restait plus que quelques planches. Ces planches furent brisées par les Indiens dès qu'ils eurent passé, et une forêt de lances étincela soudain au sommet d'un solide rempart de pierres qui protégeait le bord opposé du canal. Cortés n'était plus soutenu par ses brigantins, que le peu de profondeur des canaux empêchait de pénétrer dans les faubourgs. Ses arquebusiers, protégés par les boucliers de leurs camarades, ouvrirent un feu bien nourri; mais les balles s'amortissaient sur les remparts de pierre, tandis que les assaillants offraient un but trop facile aux flèches indiennes.

Cortés fit alors pointer ses pièces de campagne, et commença une vive canonnade, qui ouvrit bientôt dans le rempart une brèche aux décharges des arquebusiers et des arbalétriers. Les Indiens se retirèrent en désordre, après avoir tenu les Espagnols en échec pendant deux heures (10). Ces der-

chitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 95. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 23. *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 247-248.

(10) *Rel. terc.*, *ubi sup.* Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 95.

Ici s'arrête le récit du chroniqueur tezcucan, cité en dernier lieu, et qui nous a servi de guide depuis le commencement de cette histoire. Il est impossible de savoir si les dernières pages du manuscrit ont été perdues ou si la mort a empêché l'auteur de conclure sa narration. Mais cette lacune est remplie, dans un autre de ses écrits, par une rapide esquisse des principaux événements du siége. Il possédait sans aucun doute des sources d'informations toutes particulières, la connaissance des langues indiennes et des peintures hiéroglyphiques, ainsi que les témoignages recueillis de la bouche même des acteurs des scènes qu'il décrit. Tous ces avantages sont trop souvent contrebalancés par son étrange incapacité lorsqu'il s'agit de discerner, je ne dirai pas la vérité historique du mensonge — car où est la vérité dans tout cela? — mais le probable ou plutôt le possible de l'impossible. Appartenant à la génération des premiers convertis à la foi romaine, il vécut

niers s'élançant dans l'eau du fossé, escaladèrent le bord opposé sans résistance et poursuivirent l'ennemi à travers la rue, jusqu'à la place où la pyramide sacrée dominait de sa masse colossale tous les autres édifices de la ville.

Ce lieu n'était que trop familier aux Espagnols. D'un côté s'élevait le palais d'Axayacatl, leurs anciens quartiers, la scène de tant de souffrances pour un grand nombre d'entre eux. En face, c'était le pâté de bâtiments bas et irréguliers, autrefois résidence de l'infortuné Montézuma; tandis que le troisième côté de la place était flanqué par le Coatepantli ou Mur des Serpents, qui renfermait dans son enceinte le grand *téocalli* avec sa petite ville d'édifices sacrés. Les Espagnols firent halte à l'entrée de la place, comme oppressés et pour un instant accablés par les amers souvenirs que leur rappelaient ces lieux. Mais leur intrépide chef, impatient de leur hésitation, leur cria d'avancer avant que les Aztèques eussent le temps de se rallier, et saisissant son bouclier d'une main, brandissant de l'autre son épée au-dessus de sa tête, il poussa son cri de guerre « St. Yago, » et fondit de nouveau sur les assiégés (11).

Les Mexicains, intimidés par la présence de cet ennemi infatigable, qui, en dépit de tous leurs efforts, avait de nouveau pénétré au cœur de leur ville, n'essayèrent pas de résister plus longtemps, mais firent retraite ou plutôt s'enfuirent dans l'enceinte sacrée du téocalli, où les bâtiments dispersés sur un vaste terrain offraient des points nombreux de défense. Quelques prêtres, couverts de leurs vêtements hideux et teints de sang, apparaissaient sur les terrasses qui serpentaient autour des flancs de la pyramide, chantant des hymnes en l'hon-

dans une sorte de crépuscule de la civilisation où tout prend aisément des formes miraculeuses.

(11) « I con todo eso no se determinaban los cristianos de entrar en la plaça; por lo qual diciendo Hernando Cortés, que no era tiempo de mostrar cansancio, ni cobardía, con vna rodela en la mano, apellidando Santiago, arremetió el primero. » Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 18.

neur de leur dieu et encourageant les guerriers à combattre pour ses autels (12).

Les Espagnols se précipitèrent à travers les portes dans l'enceinte du téocalli, tandis qu'un petit nombre de soldats, gravissant rapidement les escaliers de la pyramide, parvenaient sur son sommet. Il n'y restait aucune trace de la croix, aucun symbole de la foi plus pure auquel il avait été un moment consacré. Une nouvelle effigie du dieu de la guerre aztèque avait remplacé celle que les chrétiens avaient démolie, et cette figure fantastique et hideuse se dressait dans la même niche. Les Espagnols eurent bientôt enlevé le masque d'or de l'idole et les riches bijoux dont elle était couverte. Précipitant les prêtres qui essayaient de lutter contre eux du haut des flancs de la pyramide, ils rejoignirent leurs camarades. Il était temps (13).

Les Aztèques, furieux du sacrilége accompli sous leurs yeux, puisèrent un nouveau courage dans le fanatisme. Poussant un cri d'horreur et de vengeance, ils fondirent sur les Espagnols avec une espèce d'ordre et par une commune impulsion. Ces derniers, qui avaient fait halte près des portes, bien que surpris par la soudaineté et la furie de cette attaque, essayèrent bravement de maintenir leur position. Le choc des Indiens les refoula sur la place, où ils furent attaqués par d'autres corps indigènes que semblaient vomir les rues voisines. Les Espagnols, rompus et perdant leur présence d'esprit, ne firent aucun effort pour se rallier, mais traversant la place et abandonnant leurs canons à l'ennemi, ils re-

(12) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32.

(13) Ixtlilxochitl, dans sa treizième relation, qui contient entre autres choses une courte notice sur la prise de Mexico, et dont l'industrieux Bustamante a donné une édition au monde savant, attribue l'honneur de cet exploit à Cortés lui-même. « En la capilla mayor donde estaba Huitzilopoxctli, que llégaron Cortés é Ixtlilxuchitl á un tiempo, y ambos embistiéron con el idolo. *Cortés cogió la máscara de oro que tenia puesta este idolo* con ciertas piedras preciosas que estaban engastadas en ella. » *Venida de los Españoles*, p. 29.

descendirent en tumulte la grande rue d'Iztapalapan. Ils s'y trouvèrent bientôt mêlés à la masse de leurs alliés qui obstruaient le chemin et qui furent saisis de la même panique. La confusion était à son comble. Les fugitifs, aveuglés par les traits qui pleuvaient du haut des *azoteas*, pouvaient à peine distinguer leurs amis de leurs ennemis. En vain, Cortés essaya d'arrêter le torrent et de rétablir l'ordre. Sa voix fut noyée dans les sauvages clameurs de la foule qui l'entraînait malgré lui.

Tout semblait perdu, quand on entendit soudain dans une rue voisine un son semblable à celui du galop des chevaux sur le pavé. Le bruit approchait de plus en plus, et bientôt un corps de cavalerie déboucha sur la grande place. Ce n'était qu'une poignée d'hommes, mais ils plongèrent hardiment dans les rangs les plus épais de l'ennemi. On sait la terreur superstitieuse qu'inspiraient aux Indiens les chevaux et leurs cavaliers. Le long séjour de la cavalerie dans la capitale avait pu familiariser les indigènes avec ce spectacle; mais depuis longtemps ils n'avaient plus vu de cavaliers, et leurs anciennes terreurs se réveillèrent. Attaqués en flanc, ils furent frappés à leur tour d'une panique soudaine et jetés dans la confusion. Le désordre s'étendit bientôt aux premiers rangs; Cortés, profitant de cet avantage, fit volte-face avec la rapidité de la foudre, et, soutenu cette fois par les siens, parvint à repousser l'ennemi dans l'enceinte sacrée.

L'heure de vêpres était venue; la nuit ne pouvait tarder. Cortés n'essaya pas de poursuivre ses avantages. Il ordonna aux trompettes de sonner la retraite et se retira en bon ordre, emmenant cette fois l'artillerie, qu'il avait dû un instant abandonner sur la place. Les alliés évacuèrent les premiers la ville, suivis par l'infanterie espagnole, tandis que la cavalerie protégeait l'arrière-garde, l'ordre de la marche se trouvant ainsi renversé. Les Aztèques inquiétèrent la retraite, malgré de fréquentes charges de cavalerie, lançant à distance leurs traits impuissants, et remplissant l'air de cris et de hurlements, comme un troupeau de loups affamés qui verrait sa proie lui

échapper. Il était tard lorsque l'armée rentra dans ses quartiers à Xoloc (14).

Cortés avait été bien secondé par Alvarado et Sandoval dans cet assaut; mais ni l'un ni l'autre de ces officiers n'avait pu pénétrer dans les faubourgs, par suite sans doute des difficultés du passage, beaucoup plus grandes pour Alvarado que pour Cortés, la digue offrant de son côté un plus grand nombre de brèches. Il fallait aussi sans doute s'en prendre au manque de brigantins. Aussi Cortés détacha-t-il la moitié de sa petite flottille pour appuyer ses lieutenants. Sans leur coopération, néanmoins, le général n'aurait pu pénétrer si avant, ni peut-être même parvenir à mettre le pied dans la ville. Le succès de ce premier assaut répandit la consternation, non-seulement parmi les Mexicains, mais encore parmi leurs vassaux; ils virent que leurs formidables préparatifs de défense ne servaient guère contre l'homme blanc, qui s'était frayé si vite, en dépit d'eux, une voie jusqu'au cœur de la capitale. Plusieurs des villes voisines se montrèrent par conséquent disposées à secouer le joug aztéque, et réclamèrent la protection des Espagnols. Cet exemple fut imité par le territoire de Xochimilco, si rudement traité par les conquérants, et par plusieurs tribus des Otomies, — peuple sauvage, mais vaillant, qui habitait les confins occidentaux de la vallée (15). Leur alliance était moins utile par les renforts qu'ils amenaient

(14) « Los de caballo revolvian sobre ellos, que siempre alcanceaban, ó mataban algunos ; é como la calle era muy larga, hubo lugar de hacer esto quatro, ó cinco veces. É aunque los enemigos vian que recibian daño, venian los perros tan rabiosos, que en ninguna manera los podiamos de tener ni que de nos dejassen de seguir. » *Rel. ter. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 250. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 18. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 32. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 23.

(15) La grande masse des Otomies était une race encore sauvage, qui errait sur la vaste étendue du plateau, bien loin au nord. Mais un grand nombre de leurs guerriers qui avaient pénétré dans la vallée, se fondirent avec les Tezcucans et même avec la nation tlascalane. Ils formaient les meilleurs soldats de leur armée.

que par la sécurité nouvelle dont allait jouir l'armée, perpétuellement menacée par ces belliqueuses peuplades.

L'appui le plus important pour les Espagnols, à cette époque, fut celui de Tezcuco, grâces au prince Ixtlilxochitl, qui rassembla toutes ses forces, au nombre de cinquante mille hommes, s'il faut en croire Cortés, et les conduisit en personne au camp chrétien. Par l'ordre du général, ces nouvelles troupes furent distribuées entre les trois corps assiégeants (16).

Ainsi recruté, Cortés résolut de tenter une nouvelle attaque sur la capitale, avant qu'elle eût le temps de se remettre de la première. Il envoya l'ordre à ses lieutenants, postés sur les autres chaussées, de se mettre en marche simultanément et de coopérer comme la première fois à l'assaut. Il adopta le même ordre de marche : l'infanterie en avant, puis les alliés et la cavalerie ; mais, au grand désappointement des Espagnols, ils trouvèrent les deux tiers des brèches déblayées par l'infatigable ennemi et les remparts relevés. Il fallut amener de nouveau du canon ; les brigantins côtoyèrent la digue, et les Indiens furent débusqués de poste en poste, comme lors de la première attaque ; en un mot tout fut à recommencer, et il était une heure après midi lorsque l'armée atteignit les faubourgs.

Les Espagnols rencontrèrent cette fois un peu moins d'obstacles. Les édifices dont les terrasses les avaient tant incom-

(16) « Istrisuchil (Ixtlilxochitl), que es de edad de veinte y tres, ó veinte y quatro años, muy esforzado, amado y temido de todos. » (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 251.) La plus grande confusion règne parmi les historiens au sujet de ce prince, qu'ils paraissent avoir très-souvent confondu avec son frère et prédécesseur sur le trône de Tezcuco. Il est rare que l'un ou l'autre soit mentionné autrement que par son nom de baptême, Hernando ; et si Herrera ne se trompe pas lorsqu'il affirme que ce nom était porté par tous les deux, on s'explique l'obscurité qui règne sur ce point. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib, 1, cap. 18.) J'ai suivi pour l'ensemble des faits le vieux chroniqueur tezcucan, qui avait puisé, comme il le dit lui-même, les détails qu'il nous donne sur son parent dans les archives de sa nation, et dans le témoignage oral des contemporains du prince même. *Venida de los Esp.*, p. 30-31.

modés n'existaient plus. Toutefois, la milice indienne disputa le terrain pas à pas, avec la même intrépidité. Cortés, qui aurait volontiers épargné les habitants, s'il avait pu les amener à un accommodement, les vit avec regret soutenir avec tant d'acharnement cette guerre d'extermination. Il crut ne pouvoir mieux frapper leurs esprits qu'en détruisant l'un des édifices qui faisaient l'orgueil de la ville (17).

Pénétrant sur la grande place, Cortés désigna d'abord à la destruction le vieux palais d'Axayacatl, son ancien quartier-général. Cette longue ligne de bâtiments peu élevés était construite, il est vrai, en pierres ; mais l'intérieur, aussi bien que la toiture et les tourelles, étaient en bois. Les Espagnols, à qui cet édifice rappelait de si odieux souvenirs, mirent autant d'ardeur à le détruire que les Français du dernier siècle à démolir la Bastille. On lança dans toutes les directions des torches et des brandons enflammés. La partie inférieure des bâtiments fut bientôt en feu, et l'incendie s'attachant aux tentures et aux boiseries intérieures, gagna le second étage. Avant qu'on pût voir du dehors ses ravages, une épaisse colonne de fumée sortit par toutes les issues et se répandit sur la ville comme un linceul funèbre. Cette colonne à son tour disparut sous une brillante nappe de flammes qui enveloppa tout le faîte du vaste édifice. Les poutres fléchirent, les larges chambres crénelées s'écroulèrent au milieu d'un nuage de poussière et de cendres, avec un craquement si épouvantable, que les Espagnols suspendirent un moment l'œuvre de la dévastation.

Ce moment fut court. De l'autre côté de la place, attenant à la résidence de Montézuma, s'élevaient, comme le lecteur se le rappelle, plusieurs bâtiments consacrés à loger des ani-

(17) « Daban occasion, y nos forzaban á que totalmente les destruyessemos. É de esta postrera tenia mas sentimiento, y me pesaba en el alma, y pensaba que forma tenia para los atemorizar, de manera, que viniessen en conocimineto de su yerro, y de el daño, que podian recibir de nosotros, y no hacia sino quemalles, y derrocalles las torres de sus idolos, y sus casas. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 254.

maux. Cortés ordonna de détruire le palais des oiseaux, peuplé de toutes les brillantes tribus ailées qui habitaient les forêts du Mexique. C'était une élégante et légère construction dans le genre indien, si bien appropriée à sa destination, qu'elle attestait un goût intelligent et raffiné dans le roi qui l'avait élevée. Ses frêles matériaux, en bois et en bambou, contrastaient avec les lourds édifices de pierre du voisinage. L'élégante et capricieuse volière fut bientôt enveloppée dans une funeste lueur qui se reflétait au loin sur la ville et sur le lac. Tous les oiseaux périrent dans les flammes, excepté le petit nombre de ceux dont les ailes furent assez vigoureuses pour rompre le treillis brûlant et prendre leur essor, en poussant des cris aigus, vers leurs forêts natales au delà des montagnes.

Les Aztèques contemplèrent avec une horreur inexprimable la destruction du séjour vénéré de leurs rois et des monuments de leur luxe et de leur splendeur. Leur rage fut exaspérée jusqu'à la démence, à la vue de leurs mortels ennemis, les Tlascalans, secondés par les Tezcucans, leurs propres alliés, souvent même leurs parents. Ils exhalèrent leur fureur en imprécations amères, surtout contre le jeune prince Ixtlilxochitl, qui, marchant aux côtés de Cortés, partageait tous les périls du combat. Les guerriers aztèques, du haut des terrasses des maisons, lui lançaient les plus outrageux sarcasmes. Ils le proclamaient traître à son pays et à son propre sang, reproche assez fondé, comme l'avoue candidement le chroniqueur issu de lui (18). Mais il s'inquiétait peu de ces reproches, et marchait en avant avec l'opiniâtre résolution d'un homme qui s'est donné corps et âme à la nouvelle cause qu'il a embrassée; lorsqu'il arriva sur la grande place, il lutta corps à corps avec le chef des Aztèques, lui arracha une lance

(18) « Y desde las azoteas deshonrarle llamándole de traidor contra su patria y deudos, y otras razones pesadas, que á la verdad *á ellos les sobraba la razon;* mas Ixtlilxuchitl callaba y peleaba, que mas estimada la amistad y salud de nos cristianos, que todo esto. » *Venida de los Esp.*, p. 32.

qu'il avait enlevée aux chrétiens, et lui donna un coup de massue, ou de *maquahuitl*, qui l'étendit sans vie à ses pieds (19).

Le général espagnol ayant atteint son but, sonna la retraite et fit prendre les devants aux alliés indiens, qui encombraient sa route. Les Mexicains, furieux de leurs pertes, serraient de près son arrière-garde; quoique repoussés par la cavalerie, ils revenaient à la charge, se jetaient en désespérés sous les chevaux, et essayaient d'arracher les cavaliers de leurs selles, contents de sacrifier leur vie, s'ils parvenaient à blesser un Espagnol. Fort heureusement la plus grande partie de leur milice était aux prises avec les assaillants dans un autre quartier de la ville; mais, bien qu'ainsi affaiblis, ils pressèrent si vigoureusement les soldats de Cortés, que presque tous ceux que le général ramena au camp cette nuit-là portaient quelques marques de cette lutte acharnée (20).

Le lendemain et les jours suivants, Cortés renouvela ses attaques avec aussi peu de relâche pour ses troupes, que si ses soldats eussent été de fer. Dans une de ces occasions, il pénétra assez loin dans la rue de Tacuba, où il enleva trois ponts, désirant, s'il était possible, se mettre en communication avec Alvarado, posté sur la chaussée contiguë. Mais les Espagnols n'avaient pu pénétrer de ce côté au delà des faubourgs; ils étaient arrêtés par les obstacles du terrain, auxquels ils n'avaient peut-être pas opposé cette bouillante impétuosité du soldat qui combat sous les yeux du général en chef.

Dans chacun de ces assauts, on trouva les brèches en partie rétablies par les opiniâtres Mexicains, et les matériaux amassés avec tant de peine pour les combler enlevés de nouveau. On peut s'étonner que Cortés n'ait pris aucune mesure pour em-

(19) *Venida*, p. 29.

(20) Pour les autorités que nous avons suivies dans les pages précédentes relatives au second assaut, voyez *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 254-256. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 33. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 24. *Defensa*, Ms., cap. 28.

pêcher le travail des Indiens, qui lui causait tant de retard et d'embarras. Il répond à cette objection dans sa lettre à l'empereur, où il dit qu'il aurait fallu pour cela s'établir dans la ville même, au risque d'être enveloppé par l'ennemi et de voir ses communications avec la campagne interceptées, ou laisser une garde suffisante d'Espagnols, seuls propres à ce service, pour protéger les brèches pendant la nuit, fatigue au-dessus des forces d'hommes qui avaient déjà lutté si péniblement pendant le jour (21).

Ce fut pourtant la marche qu'adopta Alvarado, qui confia à une garde de quarante soldats la défense nocturne de la trouée la plus rapprochée de l'ennemi. Ces quarante hommes étaient relevés au bout de quelques heures par un autre détachement semblable, et celui-ci par un troisième; les deux premiers dormant au même poste, en sorte qu'en cas d'alarmes, un corps de cent vingt hommes était toujours prêt à repousser une attaque. Quelquefois même toute la division bivouaquait dans le voisinage de la brèche, reposant sous les armes et se tenant prête à agir (22).

Mais une pareille vie de fatigues et de veilles incessantes était trop rude à supporter, même pour les robustes Castillans. « Pendant toute la nuit, s'écrie Bernal Diaz, qui servait dans la division d'Alvarado, toute la nuit, malgré le vent, l'humidité, le froid, nous étions là debout tout sanglants encore des blessures que nous avions reçues la veille (23). » La saison

(21) *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 259.

(22) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 151.

D'après Herrera, Alvarado et Sandoval blâmèrent la marche adoptée par Cortés en ce qui regardait les brèches, et ne déguisèrent pas leur blâme. « I Alvarado, i Sandoval por su parte, tambien lo hiciéron mui bien, culpando à Hernando Cortés por estas retiradas, queriendo muchos que se quedara en lo ganado, por no bolver tantas veces à ello. » *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 19.

(23) « Porque como era de noche, no aguardauan mucho, y desta manera que he dicho velauamos, que ni porque llouiesse, ni vientos, ni frios, y aunque estauamos metidos en medio de grandes lodos, y heridos, alli auiamos de estar. » *Hist. de la conquista*, cap. 151.

pluvieuse dure dans ce pays de juillet à septembre ; la surface des chaussées, inondée par les pluies, constamment foulée par le mouvement de si grands corps de troupes, était convertie en marécage, ou plutôt en fondrières, ce qui ajoutait extraordinairement à la détresse de l'armée.

Les troupes placées sous le commandement spécial de Cortés n'étaient guère dans une meilleure situation. Un très-petit nombre avait pu s'abriter dans les tours du retranchement de Xoloc. La plupart étaient condamnées à bivouaquer en plein air, exposées à toutes les intempéries de la saison. Le soldat, à moins qu'il n'en fût empêché par ses blessures, devait dormir tout armé, d'après les règlements du camp, et bien souvent il était réveillé en sursaut au milieu de la nuit par le cri de guerre. Guatemozin, contrairement à l'usage de ses compatriotes, choisissait volontiers les heures de ténèbres pour essayer de surprendre l'ennemi. « En un mot, s'écrie Bernal Diaz, nos combats furent si continuels le jour et la nuit, pendant les trois mois de siége, qu'on ne pourrait les compter sans lasser la patience du lecteur, qui croirait relire les incroyables prouesses des chevaliers errants (24). »

L'empereur aztéque conduisait ses opérations d'après un plan systématique qui indiquait quelque progrès vers la science militaire. Il n'était pas rare qu'il dirigeât des attaques simultanées contre les trois divisions espagnoles établies sur les chaussées et contre les garnisons placées à leurs extrémités. Pour cela il mettait en mouvement, outre la milice de sa capitale, celle des grandes villes du voisinage, qui agissaient de concert au signal bien connu du fanal ou à celui du grand tambour battu par les prêtres au sommet du temple. On remarqua qu'une de ces attaques générales, soit par hasard, soit à des-

(24) « Porque nouenta y tres dias estuuimos sobre esta tan fuerte ciudad, cada dia é de noche teniamos guerras, y combates ; é no lo pongo aqui por capitulos lo que cada dia haziamos, porque me parece que seria gran proligidad, é seria cosa para nunca acabar, y pareceria á los libros de Amadis, é de otros corros de caualleros. *Hist. de la conquista, ubi sup.*

sein, avait lieu la veille de la Saint-Jean-Baptiste, l'anniversaire du jour où les Espagnols avaient fait leur seconde entrée dans la capitale du Mexique (25).

Pour atténuer les pertes cruelles de son armée dans ces combats continuels, le jeune monarque avait soin de remplacer souvent les détachements fatigués par des troupes fraîches; on s'en apercevait à la différence des costumes et aux insignes militaires des bataillons qui paraissaient successivement sur le champ de bataille. Toute la nuit enfin on se tenait sur le qui-vive dans le camp des Aztéques, précaution assez rare parmi les nations du plateau. Les avant-postes des deux armées étaient placés en vue les uns des autres; ceux des Mexicains stationnaient d'ordinaire dans le voisinage de quelque grande tranchée. Un grand feu brûlait devant le poste. L'heure de changer la garde était indiquée par le perçant sifflet des Aztéques, et l'on distinguait les mouvements des guerriers derrière la flamme, qui jetait une lueur plus vive autour d'eux.

Tandis que Guatemozin déployait tant d'activité sur terre, il n'était pas oisif sur l'eau. Trop sage pour lutter avec la flottille espagnole en bataille rangée, il eut recours à un stratagème bien plus d'accord avec la tactique indienne. Il plaça un grand nombre de canots en embuscade au milieu des grands roseaux qui bordaient les rives méridionales du lac, et fit en même temps combler certaines parties des bas-fonds du voisinage. Plusieurs pirogues ou canots d'une plus grande dimension sortirent alors du port et ramèrent jusque auprès de l'endroit où les brigantins espagnols étaient à l'ancre. Deux de ces navires, d'une dimension moindre que les autres, supposant que les barques indiennes portaient des vivres aux assiégés, se mirent immédiatement à leur poursuite, comme Guatemozin l'avait prévu. Les pirogues cherchèrent un refuge dans les plus épais roseaux, où se tenait l'embuscade. Les Espagnols s'em-

(25) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi sup.* Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 12.

barrassèrent bientôt au milieu des palissades plantées sous l'eau, et se virent entourés soudain par un essaim de canots indiens; la plupart des hommes de l'équipage furent blessés, quelques-uns, y compris les deux commandants, tués, et un des brigantins tomba même entre les mains des vainqueurs, prise du reste inutile. Parmi les morts, on eut à regretter Pedro Barba, capitaine des arbalétriers, brave officier, qui s'était distingué dans la conquête. Ce désastre causa beaucoup de chagrin à Cortés. C'était une salutaire leçon, dont il sut profiter pendant le reste de la guerre (26).

La lutte continuait ainsi par terre et par eau, sur les chaussées, dans la ville et sur le lac. La capitale des Aztèques, digne de son ancienne renommée, faisait face à l'ennemi sur tous les points, malgré de nombreuses défections. Ainsi, lorsque les extrémités du corps humain sont déjà frappées de mort, la vie semble parfois se concentrer dans le cœur, dont les pulsations sont plus énergiques que jamais.

On s'étonnera peut-être que Guatemozin pût pourvoir à la subsistance de la nombreuse population entassée dans la métropole, lorsque toutes ses avenues étaient au pouvoir de l'armée assiégeante (27). Mais indépendamment des approvisionnements faits dans ce but avant le siége et de la dégoûtante nourriture fournie tous les jours par les victimes offertes en sacrifice, ils tiraient constamment des subsides des pays voisins à travers le lac, malgré la surveillance des Espagnols. Les brigantins recevaient en vain l'ordre de croiser jour et nuit et de balayer les bateaux employés à ce service, les Indiens trouvaient moyen d'éluder, à la faveur des ténèbres, la vigilance des croiseurs et de faire entrer leurs cargaisons dans le

(26) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, loc. cit.* Sahagun, *Historia de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 34.

(27) Je ne me rappelle pas avoir rencontré nulle part l'évaluation de leur nombre; on sait d'ailleurs le peu de fonds qu'on doit faire sur les chiffres des Espagnols. Il faut du reste que les Indiens aient été très-nombreux pour faire face aux assaillants sur tous les points et avec tant d'efficacité.

port. Mais lorsque les grandes villes du voisinage eurent secoué le joug aztèque, les sources mêmes des subsistances se trouvèrent taries; les défections devinrent plus fréquentes, à mesure que les Indiens comprirent qu'un gouvernement impuissant pour sa propre défense l'était encore plus pour la leur; et la capitale aztèque vit ses grands vassaux l'abandonner l'un après l'autre, comme l'arbre atteint de décrépitude perd toutes ses feuilles au premier souffle de la tempête (28).

Les villes qui réclamaient la protection du général espagnol fournirent au camp un nombre incroyable de guerriers, nombre qui, au dire de Cortés, s'élevait à cent cinquante mille et ne pouvait qu'embarrasser ses opérations sur les longues chaussées (29). Il est certain qu'à cette époque, la vallée, couverte de villes et de villages, nourrissait une population bien plus considérable qu'aujourd'hui, une population où tout homme était un guerrier. Ces nouveaux renforts étaient partagés entre les trois garnisons placées à l'extrémité des chaussées; on les utilisait pour fourrager et surtout pour guerroyer contre les villes restées hostiles aux Espagnols.

Cortés imagina encore une autre occupation pour les Indiens; ce fut de leur faire construire des espèces de casernes; car ses troupes souffraient beaucoup du manque d'abri contre les pluies continuelles de la saison, qui, à ce qu'on observa, tombaient avec plus de force encore la nuit que le jour. Les bâtiments qu'on avait démolis dans la ville fournirent des matériaux de pierre et de bois, qu'on transporta dans les brigantins jusqu'à la chaussée, où s'éleva un double rang de baraques de chaque côté des fortifications de Xoloc. Pour donner une idée de la largeur de la chaussée à cet endroit, l'un

(28) *Defensa*, Ms., cap. 28. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 19, cap. 34.

Les principales villes étaient Mexicaltzinco, Cuitlahuac, Iztapalapan, Mizquiz, Huitzilopochco, Colhuacan.

(29) «Y como aquel dia llevabamos mas de ciento y cincuenta mil hombres de guerra.» *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 280.

des plus profonds du lac, il suffit d'ajouter qu'entre ces constructions parallèles il restait encore assez de place pour que l'armée pût y défiler (30).

Cortés procura ainsi d'amples et commodes logements à ses soldats et à leurs serviteurs indiens, au nombre d'environ deux mille en tout. Le gros des alliés, avec un petit détachement d'infanterie et de cavalerie, était établi dans le cantonnement voisin de Cojohuacan, qui servait à couvrir les derrières du camp et à maintenir les communications avec la campagne. Les forces des deux autres divisions de l'armée, sous Alvarado et Sandoval, étaient distribuées de même, mais les troupes établies sur la chaussée étaient beaucoup moins bien abritées que celles de la division de Cortés.

Le camp espagnol tirait ses approvisionnements des villes amies du voisinage et surtout de Tezcuco (31). Ils se composaient de poisson, de fruits du pays, particulièrement d'une sorte de figue, que porte le *tuna* (cactus opuntia) et d'une espèce de cerise, ou d'un fruit fort analogue, qui abonde dans cette saison. Mais leur principale nourriture se composait de *tortillas*, gâteaux de farine indienne, encore communs à Mexico; on les préparait dans des boulangeries établies exprès, sous la direction des indigènes, dans les villes de garnison qui commandaient les chaussées (32). Il est très-probable que les

(30) « Y vea Vuestra Magestad, dit Cortés à l'empereur, que tan ancha puede ser la calzada, que va por lo mas hondo de la laguna, que de la una parte, y de la otra iban estas casas, y quedaba en medio hecha calle, que muy á placer á pie, y caballo ibamos, y veniamos por ella. » *Rel. terc.*, p. 260.

(31) La plus grande des difficultés contre lesquelles les troupes eussent à lutter, d'après Bernal Diaz, était le manque des drogues nécessaires pour panser les blessures. Mais on y suppléa en grande partie, grâce à un soldat catalan, qui, par la vertu de ses prières, et par des charmes secrets, opérait les cures les plus merveilleuses sur les Espagnols et leurs alliés. Les derniers surtout, plus ignorants, accouraient en foule à la tente de cet Esculape militaire, dont le succès était sans doute en raison directe de la foi des patients. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, *ubi sup.*

(32) Diaz déplore ce triste régime. (*Ibid.*, *loc. cit.*) Et pourtant la figue

alliés ajoutaient à ce frugal régime quelques banquets de chair humaine, dont le champ de bataille faisait les frais, et que Cortés, malgré son horreur et son dégoût, n'osait interdire encore (33).

La position de la capitale aztéque était des plus critiques. Les malheureux habitants, abandonnés de leurs alliés et de leurs vassaux, se voyaient cernés par des légions qui couvraient tout le terrain que l'œil pouvait embrasser. Les Espagnols pénétraient quand ils le voulaient au cœur de leur ville, violaient leurs temples, pillaient leurs palais, ravageaient, de jour leur belle cité, incendiaient de nuit ses faubourgs, et se retranchant dans de solides constructions sous leurs murs mêmes, semblaient décidés à ne pas reculer d'un pas tant qu'il resterait pierre sur pierre dans Mexico. Cette désolante conviction n'abattit pas leur courage, malgré la famine et la peste qui commençaient à les menacer. Cortés, qui aurait épargné

indienne est un fruit agréable et nourrissant; et la *tortilla* faite avec de la fleur de maïs, légèrement épicée de citron, sans être précisément un *morceau friand*, peut passer pour un assez bon ordinaire en campagne. D'après madame de Calderon, la *tortilla* se fait actuellement comme au temps des Aztéques. S'il en est ainsi, les recettes culinaires sont la seule chose qui ne varie pas dans cette patrie des révolutions.

(33) « Quo strages, dit Martyr, erat crudelior, eo magis copiose ac opipare cœnabant Guazuzingui et Tlascaltecant, cæterique provinciales auxiliarii, qui soliti sunt hostes in prælio cadentes intra suos ventres sepelire; nec vetare ausus fuisset Cortesius. » (*De orbe novo*, dec. 5, cap. 8.) « Y los otros les mostraban los de su ciudad hechos pedazos, diciéndoles, que los habian de cenar aquella noche, y almarzar otro dia, como de hecho lo hacian. (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 256.) On n'en est pas moins étonné d'entendre affirmer par Oviedo que ces monstres carnivores pêchaient dans le lac les cadavres déjà corrompus des noyés pour en faire un festin!... « Ni podian ver los ojos de los cristianos, é catolicos mas espantable é aborrecida cosa, que ver en el real de los amigos confederados el contínuo exercicio de comer carne asada, ó cocida de los Indios enemigos, é aun de los que mataban en las canoas, ó se ahogaban, é despues el agua los echaba en la superficie de la laguna, ó en la costa, no los dexaban de pescar, é aposentar en sus vientres. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 24.

volontiers la ville et ses habitants, fut étonné de tant d'opiniâtreté. Plusieurs fois il leur fit savoir par les prisonniers qu'il relâchait qu'il était disposé à leur accorder une capitulation honorable. De jour en jour il s'attendait à voir ses ouvertures de paix accueillies; mais cet espoir fut déçu (34). Il ne connaissait pas encore toute la ténacité de la haine chez les Aztéques. Quelles que fussent les horreurs de leur situation présente et leur effroi de l'avenir, il y avait quelque chose de plus odieux pour eux, c'était l'homme blanc.

(34) « Y sin duda el dia pasado, y aqueste yo tenia por cierto, que vinieran de paz, de la qual yo siempre con victoria, y sin ella hacia todas las muestras que podia. Y nunca por esso en ellos hallabamos alguna señal de paz. *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 261.

CHAPITRE VI.

ASSAUT GÉNÉRAL DE LA VILLE. — DÉFAITE DES ESPAGNOLS. — LEUR SITUATION DÉSASTREUSE. — SACRIFICE DES PRISONNIERS. — DÉFECTION DES ALLIÉS. — CONSTANCE DES TROUPES.

1521.

La famine commençait à se faire sentir dans la ville assiégée. Avec un blocus aussi rigoureux il paraissait certain que la population entassée dans la place serait réduite à capituler, sans qu'il fût besoin de lever le bras contre elle. Mais il fallait du temps, et les Espagnols, endurants et constants par nature, n'en commençaient pas moins à se plaindre de souffrances presque égales à celles des assiégés. Sous quelques rapports mêmes, leur position semblait pire, exposés comme ils l'étaient aux pluies glacées qui tombaient presque sans interruption.

Dans cet état de choses, il en était beaucoup parmi eux qui, pour en finir, auraient volontiers tenté d'enlever la ville par un coup de main. D'autres pensaient qu'il valait mieux s'emparer d'abord du grand marché de Tlatelolco, qui, par sa situation au nord-ouest de la ville, permettait de communiquer avec les camps d'Alvarado et de Sandoval. Ce marché, entouré de spacieux portiques, permettrait de loger une nombreuse armée : et une fois établis dans la capitale, les Espagnols seraient bien plus près du succès.

Ces arguments furent soutenus par plusieurs officiers, plus particulièrement par Alderete, le trésorier royal, homme très-considéré, non-seulement pour son rang, mais pour la capacité et le zèle qu'il déployait. Par déférence pour ces cavaliers, Cortés convoqua un conseil de guerre et lui exposa ce dont il

s'agissait. Les vues du trésorier obtinrent l'assentiment de la plupart des capitaines impatients. Désespérant d'imposer sa propre opinion, Cortés lui-même crut plus prudent, sans doute, d'adopter le parti le moins sensé, et se laissa dominer ce jour-là par une autre volonté que la sienne (1).

Un jour fut fixé pour l'assaut, qui devait être donné simultanément par les deux divisions placées sous les ordres d'Alvarado et par le commandant en chef. Sandoval reçut l'ordre de retirer la plus grande partie de ses forces de la chaussée du nord, et de se joindre à Alvarado. Soixante-dix piquiers devaient être aussi détachés pour appuyer Cortés.

Le matin du jour désigné, les deux corps d'armée, après la célébration accoutumée de la messe, s'avancèrent contre la ville sur leurs chaussées respectives (2). Ils étaient soutenus, outre les brigantins, par une nombreuse flottille de barques indiennes, qui devaient pénétrer dans les canaux, et par une multitude d'alliés, dont le nombre même ne fit qu'embarrasser plus tard les opérations. Les faubourgs une fois franchis, trois avenues se présentèrent, aboutissant toutes à la place de Tlatelolco. La principale, beaucoup plus large que les deux autres, était plutôt une chaussée qu'une rue, car elle était flanquée des deux côtés de canaux profonds. Cortés partagea ses forces en trois corps. Il plaça le premier sous la direction d'Alderete, avec l'ordre d'occuper la principale rue. Il confia le second à don Andres de Tapia et à don Jorge de Alvarado ; don Andres, cavalier plein de courage et de capacité, don Jorge, frère cadet de don Pedro, et doué de l'intrépidité naturelle à cette chevaleresque famille. Ils devaient pénétrer dans

(1) Tel est le récit fait explicitement par Cortés à l'empereur. (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 264.) Bernal Diaz a donc tort de parler de l'assaut comme d'une conception du général. *Hist. de la conq.*, cap. 151.

(2) L'archevêque éditeur de Cortés fait remarquer avec beaucoup d'éloges cette ponctualité à célébrer la messe, dans la bonne et la mauvaise fortune. « En el campo, en una calzada, entre enemigos, trabajando dia, y noche, nunca se omitia la missa, páraque toda la obra se atribuyesse á Dios, etc. » Lorenzana, p. 266, *nota*.

l'une des rues parallèles, tandis que le général lui-même, à la tête de la troisième division, occuperait l'autre. Un petit corps de cavalerie, avec deux ou trois pièces de campagne, se tenait en réserve en face de la grande rue de Tacuba, point de ralliement assigné aux trois divisions (3).

Cortés donna les ordres les plus positifs à ses capitaines, leur recommandant de ne pas faire un pas en avant sans s'assurer des moyens de retraite, sans combler avec soin les fossés et les trouées de la chaussée. L'oubli de cette précaution par Alvarado, dans un assaut qu'il avait donné à la ville peu de jours auparavant, avait eu de si sérieuses conséquences pour l'armée, que Cortés s'était rendu lui-même à cheval au quartier de cet officier, pour le réprimander publiquement d'avoir désobéi à ses ordres. Mais à son arrivée au camp, il trouva que l'officier, en faute sous ce rapport, avait conduit l'affaire avec tant de bravoure, que la réprimande, d'ailleurs bien méritée, qu'il voulait lui adresser se réduisit à des représentations amicales (4).

Les arrangements étant ainsi terminés, les trois divisions s'avancèrent à la fois dans les trois rues. Cortés mit pied à terre pour marcher à la tête de son infanterie. Les Mexicains se replièrent devant lui, opposant moins de résistance qu'à l'ordinaire. Les Espagnols enlevèrent successivement toutes les barricades, et remplirent avec soin les fossés. Les canots soutenaient l'attaque et luttaient contre ceux de l'ennemi, tandis qu'un grand nombre d'agiles Tlascalans escaladant

(3) La division du trésorier, d'après la lettre du général, comptait 70 fantassins espagnols, 7 ou 8 cavaliers, et 15,000 ou 20,000 Indiens; celle de Tapia, 80 fantassins et 10,000 alliés; et la sienne, 8 cavaliers, 100 fantassins, et *un nombre infini d'alliés*. (*Rel. terc.*, *ubi sup.*) On le voit, ce langage un peu vague prouve que quelques milliers d'hommes de plus ou de moins importaient peu dans l'évaluation des forces indiennes.

(4) « Otro dia de mañana acordé de ir á su real para le reprehender lo pasado... Y visto, no les imputé tanta culpa, como antes parecia tener, y platicado cerca de lo que habia de hacer, yo me bolvi á nuestro real aquel dia. » *Rel. terc.*, p. 263-264.

les terrasses, passaient d'une maison à l'autre et en précipitaient leurs défenseurs. L'ennemi, troublé apparemment par cette surprise, semblait incapable de résister à la furie de l'attaque; les chrétiens victorieux, exaltés par les cris de triomphe que poussaient leurs compagnons dans les rues voisines, n'en étaient que plus impatients d'atteindre les premiers le but.

La facilité même du succès excita les soupçons du général; ce pouvait être une ruse de l'ennemi pour l'attirer dans le cœur de la ville, l'envelopper ensuite et lui fermer la retraite. Il craignait aussi que, malgré ses ordres, ses officiers eussent négligé de remplir les brèches. Il fit en conséquence arrêter sa division, préparé à déjouer tout mouvement perfide des Aztèques. Dans l'intervalle, il reçut plus d'un message d'Alderete, qui l'informait qu'il avait presque atteint le marché. Ces nouvelles ne firent qu'augmenter les appréhensions de Cortés. Craignant qu'il n'eût négligé de remplir les trouées, il résolut de s'en assurer par ses yeux, et prenant un petit corps de troupes, il s'avança pour reconnaître la route suivie par le trésorier.

A peine était-il dans la grande rue ou chaussée, que sa marche fut interrompue par une brèche de dix à douze pieds de large, remplie d'eau, de deux brasses de profondeur au moins, qui ouvrait une communication entre les deux canaux opposés. On avait bien essayé de remplir le trou avec les décombres de la chaussée, mais à voir çà et là les matériaux de pierre et de bois, on devinait que ce travail avait été aussitôt abandonné qu'entrepris (5). Pour ajouter à l'inquiétude du général, il observa que les deux côtés de la chaussée avaient été réparés tout récemment. Il ne douta plus que son

(5) « Y hallé, que habian passado una quebrada de la calle, que era de diez, ó doce pàsos de ancho; y el agua, que por ella pasaba, era de hondura de mas de dos estados, y al tiempo que lo pasáron habian echado en ella madera, y cañas de carizzo, y como pasaban pocos à pocos, y con tiento, no se habia hundido, la madera y cañas. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 268. Voyez aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 48.

bouillant officier n'eût donné dans le piége qui lui avait été tendu par les astucieux Mexicains ; il voulut du moins réparer le mal le plus tôt possible, et ordonna à ses hommes de combler la crevasse béante.

Mais à peine avaient-ils commencé ce travail, qu'au bruit sourd d'une lutte éloignée succéda l'épouvantable cri de guerre des Indiens, qui sembla déchirer le ciel. Le tumulte d'une multitude en fuite fit supposer à Cortés que la bataille allait refluer vers le lieu qu'il occupait avec une poignée de cavaliers.

Ses conjectures n'étaient que trop vraies. Alderete avait poursuivi les Aztéques avec une impétuosité irréfléchie. Il avait enlevé sans difficulté les barricades qui défendaient la brèche, et poussant en avant, il avait ordonné de la combler derrière lui. Mais aucun des fougueux Espagnols ne se laissa retenir par l'ignoble soin de remplir un fossé de décombres, lorsqu'il pouvait cueillir des lauriers dans le combat. Ils s'élancèrent donc tous à l'envi, s'exhortant les uns les autres, et se flattant d'arriver les premiers sur la place de Tlatelolco. C'est ainsi qu'ils s'étaient laissés attirer dans le cœur de la ville, lorsque retentit le cor de Guatemozin, — le symbole sacré, qui ne se faisait entendre qu'aux heures d'extrême péril. Aussitôt, les Aztéques, comme enivrés de fureur à ce son terrible, firent volte-face. Au même moment, d'innombrables essaims de guerriers, sortant des rues et des ruelles adjacentes, tombaient sur les flancs des assaillants et remplissaient l'air de ces cris sauvages et presque surnaturels qui parvinrent aux oreilles de Cortés, et étouffèrent un instant tous les bruits qui régnaient sur d'autres points de la capitale (6).

L'armée, surprise et ébranlée par la fureur et la soudaineté de l'attaque, fut bientôt jetée dans le plus grand désordre.

(6) Gomara, *Crónica*, cap. 138. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 37. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 26.

Le cor de Guatemozin résonna aux oreilles de Bernal Diaz longtemps encore après la bataille. *Hist. de la conq.*, cap. 152.

Amis et ennemis, Espagnols et Indiens, formaient une masse confuse; les lances, les sabres, les massues de guerre, brandis à la fois dans l'air, frappaient au hasard. Les fuyards foulaient au pied les fuyards, aveuglés par les projectiles qui pleuvaient du haut des *azoteas*. Comme un torrent sur une pente rapide, ils se précipitaient en tumulte vers la brèche au delà de laquelle Cortés et ses compagnons se tenaient immobiles et frappés d'horreur à la vue de l'inévitable catastrophe. Les premiers rangs plongèrent bientôt dans le gouffre; les uns essayèrent en vain de nager, les autres, avec plus de succès, s'efforçaient de gravir les monceaux de leurs camarades étouffés. Il y en eut qui, en voulant escalader le bord glissant de la brèche, retombaient dans l'eau ou étaient enlevés par les guerriers indiens placés dans des canots, et qui ajoutaient au trouble de la déroute par une grêle de flèches et de javelots.

Cortés et ses braves compagnons conservaient intrépidement leur position de l'autre côté de la brèche. « J'étais décidé, dit-il, à mourir plutôt que d'abandonner mes pauvres soldats dans cette extrémité (7). » Étendant les mains, il s'efforçait d'arracher le plus grand nombre possible de victimes à cette tombe liquide ou au destin plus effrayant de la captivité. Ce fut en vain qu'il essaya de rendre quelque présence d'esprit aux fugitifs et de rétablir un peu d'ordre parmi eux. Cortés était bien connu personnellement des Aztéques, et sa position l'exposait à tous leurs coups. Heureusement les dards, les pierres, les flèches s'amortissaient contre son casque d'acier et son armure àl' épreuve. Enfin, le cri de « Malintzin! Malintzin! » s'éleva du milieu des ennemis. Six guerriers d'une force athlétique, se jetant à la fois sur lui, firent de violents efforts pour l'entraîner dans un de leurs bateaux. Cortés reçut dans cette lutte une blessure à la cuisse, qui momentanément

(7) « E como el negocio fué tan de supito, y vi que mataban la gente, determiné de me quedar allí, y morir peleando. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 268.

le mit hors de combat. Tout espoir semblait perdu, lorsqu'un de ses fidèles compagnons, Christoval de Olea, voyant l'extrême péril de son général, se jeta sur les Aztèques, coupa d'un seul coup le bras de l'un d'eux et plongea son sabre dans le corps d'un autre. Il fut bientôt soutenu par un camarade nommé Lerma et par un chef tlascalan, qui, combattant sur le corps renversé de Cortés, tua trois autres assaillants; mais l'héroïque Olea paya son dévouement par une blessure mortelle (8).

Le bruit que Cortés venait d'être fait prisonnier se répandit bientôt parmi les soldats; Quiñones, le capitaine de sa garde, et plusieurs autres Espagnols, accourant à son secours, parvinrent à l'arracher des mains des Indiens. Dans l'intervalle, un de ses pages s'était avancé à travers la mêlée, amenant un cheval pour son maître. Mais le pauvre jeune homme fut blessé à la gorge par un javelot; un autre de ses serviteurs réussit mieux. Ce fut Guzman, son chambellan; mais comme il tenait la bride du cheval, tandis qu'on aidait Cortés à se mettre en selle, il fut saisi par les Aztèques et enlevé avec la rapidité de l'éclair dans un de leurs canots. Le général ne voulait pas s'éloigner tant que sa présence pouvait être utile. Mais le fidèle Quiñones, prenant son cheval par la bride, le força à tourner le dos à la brèche, en s'écriant « que la

(8) Ixtlilxochitl, qui voudrait assurer à son royal parent l'héritage de tous les actes d'héroïsme dont l'auteur est inconnu ou douteux, élève de grandes prétentions en sa faveur à cette occasion. Un tableau peint, dit-il, sur l'une des portes d'un monastère de Tlatelolco, rappela longtemps le fait du salut de Cortés par le chef tezcucan. (*Venida de los Esp.*, p. 38.) Mais Camargo attribue tout l'honneur de cet exploit à Olea, d'après le témoignage d'un « fameux guerrier tlascalan, » présent à l'action et qui la lui avait racontée. (*Hist. gener.*, Ms.) La même assertion est soutenue par Bernal Diaz, né dans la même ville qu'Olea. (*Hist. de la conquista*, cap. 152-204.)

Saavedra, le poëte chroniqueur, plus chroniqueur toutefois que poëte, qui parut sur la scène avant que tous les compagnons d'armes du conquistador l'eussent quittée, décerne aussi la couronne de laurier à Olea. (*El peregrino indiano*, canto 20)

vie de son maître importait trop au salut de l'armée pour qu'on la lui laissât perdre là (9). »

Mais ce n'était pas chose aisée que de se frayer un passage à travers la foule. La surface de la chaussée, foulée par les pieds des hommes et des chevaux, était couverte de boue à hauteur du genou, et si effondrée en certains endroits, que l'eau des canaux la recouvrait. La masse confuse des fugitifs, dans ses efforts pour se tirer de cette périlleuse position, chancelait et oscillait comme un homme ivre. Les soldats les plus rapprochés des bords glissants du fossé y étaient souvent précipités par la pression latérale de leurs camarades, et ils étaient aussitôt ramassés et entraînés dans les canots de l'ennemi, qui accueillait par des cris de triomphe toute nouvelle victime destinée aux sanglants sacrifices. Deux cavaliers à cheval à côté de Cortés perdirent pied et roulèrent dans l'eau. L'un d'eux fut pris et son cheval tué. L'autre fut assez heureux pour s'échapper. Le vaillant enseigne Corral eut le même bonheur. Il glissa dans le canal, et l'ennemi se croyait sûr de le prendre, lorsqu'il parvint à regagner la chaussée en faisant toujours flotter au-dessus de sa tête la bannière déchirée de Cortés. Les barbares poussèrent un cri de rage en voyant s'échapper un trophée dont la prise n'avait guère moins d'importance aux yeux des peuples de l'Anahuac que celle du général en chef lui-même (10).

Cortés parvint enfin à regagner la terre ferme et la place située devant la grande rue de Tacuba. Là, sous la protection d'un feu d'artillerie très-vif, il rallia ses bataillons en déroute, et chargeant à la tête de son petit corps de cavalerie, qui, n'ayant pris aucune part à l'action, était encore tout frais, il repoussa l'ennemi. Il ordonna alors aux trois divisions de

(9) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 26.

(10) C'est peut-être la même bannière dont parle M. Bullock, et que l'on garde dans le trésor de l'hôpital de Jésus : « Nous y vîmes, dit-il, le même étendard brodé sous lequel le grand capitaine conquit l'immense empire du malheureux Montézuma. » *Six mois au Mexique*, vol. 1, chap. 10.

battre en retraite. Ses forces dispersées se réunirent de nouveau, et, selon l'ordinaire, le général, faisant prendre les devants à ses alliés indiens, se mit lui-même à l'arrière-garde, et couvrit la retraite avec un corps choisi de cavalerie, sans éprouver d'autres pertes sensibles (11).

Andres de Tapia fut aussitôt dépêché sur la chaussée occidentale, pour avertir Alvarado et Sandoval. Dans l'intervalle, les deux capitaines avaient pénétré fort avant dans la ville. Encouragés par les cris de triomphe de leurs compatriotes, ils avaient poussé en avant avec une vigueur extraordinaire pour ne pas arriver les derniers au but. Ils avaient presque atteint la place du marché, plus rapprochée, il est vrai, de leur camp, que de celui du général, lorsqu'ils entendirent le son du terrible cor de Guatemozin (12), et l'épouvantable cri de guerre des barbares; puis le bruit de la lutte s'était éloigné par degré pour mourir dans la distance. Les deux capitaines comprirent alors que l'issue de la journée avait dû être fatale à leurs compatriotes. Ils en eurent bientôt la preuve, car les Aztéques victorieux, revenus de la poursuite de Cortés, unirent leurs forces à celles qui étaient déjà engagées contre Sandoval et Alvarado, et tombèrent sur eux avec une nouvelle furie. Au même moment ils lancèrent dans leurs rangs deux ou trois têtes sanglantes d'Espagnols, en vociférant le nom de « Malintzin, » pour faire croire que Cortés était mort. Les deux capitaines, frappés d'horreur à ce spectacle, mais sans ajouter foi aux paroles de l'ennemi, ordonnèrent aussitôt la retraite. Il leur devenait d'ailleurs impossible de maintenir leur terrain contre les assauts furieux des assiégés. « Dieu seul, dit Bernal Diaz, Dieu seul pouvait nous faire sortir sains et

(11) Pour cette désastreuse affaire, outre la *Lettre de Cortés*, et la *Chronique de Diaz*, tant de fois cité, voyez Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 33. Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 138. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 94. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 26-48.

(12) « El resonido de la corneta de Guatemuz. » Le cor magique d'Astolphe, dans le Roland furieux, n'était pas plus terrible.

saufs des périls de cette journée (13). » Les intrépides Aztèques poursuivirent les Espagnols jusque dans leurs retranchements. Ici leur marche fut arrêtée, d'abord par le feu croisé des brigantins qui, renversant les palissades dressées pour obstruer leurs mouvements, prenaient la chaussée en écharpe, et bientôt, par le feu de la petite batterie élevée en face du camp, qui, sous la direction d'un habile ingénieur, nommé Médrano, balayait la chaussée dans sa longueur. Ainsi labourées de front et en flanc, les colonnes des Aztèques furent contraintes de céder et de chercher un abri dans la ville.

La plus grande anxiété régnait alors dans le camp sur la destinée de Cortés, car Tapia avait été retardé en chemin par des partis de l'ennemi que Guatemozin avait postés de distance en distance pour intercepter les communications entre les deux camps. Il arriva enfin tout couvert du sang de ses blessures. La nouvelle qu'il apportait rassura les Espagnols sur le sort de leur général, mais elle n'était pas de nature à calmer leurs appréhensions sous les autres rapports.

Sandoval, en particulier, désirait connaître par lui-même l'état actuel des choses et les intentions ultérieures de Cortés. Bien que souffrant de trois blessures qu'il avait reçues dans cette même journée, il résolut de visiter en personne le camp du commandant en chef. Il était midi—car les terribles scènes de la matinée n'avaient duré que quelques heures — lorsque Sandoval remonta sur son bon cheval, dont il avait mis la vigueur et la vitesse à l'épreuve. C'était un noble animal bien connu de toute l'armée, digne de son vaillant cavalier, qu'il avait porté sain et sauf à travers toutes les longues marches et tous les sanglants combats de la conquête (14). En route San-

(13) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 152.

(14) Ce célèbre coursier, rival du Babieça du Cid, avait reçu le nom de Motilla ; et lorsqu'on voulait faire le plus grand éloge possible d'un cheval, on disait de lui : « Il est aussi bon que Motilla. » Ainsi le rapporte Bernal Diaz, ce prince des chroniqueurs, qui fait à chacun sa part de gloire, et n'oublie pas les chevaux dans ses campagnes contre l'infidèle. Motilla avait la robe marron, à ce qu'il paraît, avec une étoile au front, et, fort heureu-

doval rencontra les éclaireurs de Guatemozin, qui lui donnèrent la chasse et lui lancèrent plusieurs volées de flèches; mais fort heureusement ces traits ne trouvèrent ni le défaut de son armure, ni celui des caparaçons.

A son arrivée au camp, il trouva les troupes fort harassées, et découragées par le désastre du matin. Ce découragement n'était que trop fondé. Outre les morts et la longue série des blessés, soixante-deux Espagnols et une multitude d'alliés étaient tombés vivants dans les mains d'un ennemi qui n'avait jamais épargné un prisonnier. La perte de deux pièces de campagne et de sept chevaux couronna leur disgrâce et le triomphe des Aztéques. Cette dernière perte, si insignifiante dans une guerre européenne, était considérable pour les Espagnols, qui ne pouvaient se procurer qu'à très-grands frais et avec une extrême difficulté les chevaux et l'artillerie, les plus puissantes armes dans une guerre contre les barbares (15).

Cortés, comme on l'a pu remarquer, s'était conduit pendant toute cette journée d'épreuve avec son sang-froid et son intrépidité ordinaires. On n'avait vu son cœur faiblir un instant que lorsque les Mexicains avaient jeté devant lui les têtes de plusieurs Espagnols, en criant : « Sandoval, Tonatiuh,» le surnom bien connu d'Alvarado. A la vue de ces sanglants trophées, il devint d'une pâleur mortelle; mais recouvrant bientôt son habituelle force d'esprit, il s'efforça de relever le courage abattu de ses compagnons, et ce fut avec une contenance sereine qu'il accueillit son lieutenant; mais à travers ce calme affecté on découvrait l'empreinte de la tristesse. La catastrophe du *puente cuidada* « le pont funeste, » comme il l'appelait, pesait sur son cœur.

sement pour sa réputation, il n'avait qu'un pied blanc. Voyez, *Hist. de la conquista*, cap. 152-203.

(15) On comprend que les cavaliers n'aient pas aventuré étourdiment leurs chevaux, s'il est vrai qu'il était impossible de les remplacer à moins de huit cent ou mille dollars chacun. «.Porque costaua en aquella sazon vn cavallo ochocientos pesos, y aun algunos costauan á mas de mil. » *Hist. de la conquista*, cap. 151. Voyez aussi plus haut, liv. 2, chap. 2, *note* 42.

Aux pressantes questions du cavalier sur la cause de ce désastre, il répliquait : « C'est pour mes péchés que ce malheur m'est arrivé, Sandoval, mon fils ; » car tel était le titre affectueux que Cortés donnait souvent à son bien-aimé et fidèle officier. Il lui expliqua alors la cause immédiate du désastre, la négligence du trésorier. La conversation continua, et le général déclara qu'il se proposait de suspendre ses opérations pendant quelques jours. « Il faut que vous me remplaciez, poursuivit-il ; c'est à vous de veiller à la sûreté des deux camps, surtout de celui d'Alvarado. C'est un brave officier, mais j'ai bien peur que ces chiens de Mexicains ne le surprennent quelque jour (16). » Ce peu de mots montre l'opinion du général sur ses deux lieutenants ; tous deux braves et chevaleresques, mais l'un unissant à ces qualités la circonspection si essentielle au succès, dont l'autre était complétement dépourvu. Pour le futur conquérant du Guatemala, la prudence devait être le fruit amer de ses erreurs. Ce fut sous la conduite de Cortés qu'il se forma à la véritable science militaire. Le général, après avoir donné ses instructions à son lieutenant, l'embrassa et le renvoya dans son camp.

La journée était avancée lorsqu'il y arriva ; mais le soleil, un instant arrêté au-dessus des collines de l'occident, répandait ses rayons dans la vallée, dorant les vieilles tours et les temples de Tenochtitlan. Le calme de cette belle soirée, qui contrastait avec les lugubres scènes dont la ville venait d'être le théâtre, fut soudain troublé par les étranges sons du grand tambour du temple du dieu de la guerre—sons qui rappelaient toujours aux Espagnols la *noche triste* et toutes ses terribles images, car c'était la seule occasion où ils les eussent enten-

(16) « Mira pues veis que yo no puedo ir á todas partes, á vos os encomiendo estos trabajos, pues veis q' estoy herido y coxo ; ruego os pongais cobro en estos tres reales ; bien sé q' Pedro de Aluarado, y sus capitanes y soldados aurán batalado, y hecho como caualleros, mas temo el gran poder destos perros no les ayan desbaratado. » Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 152.

dus (17). Ils annonçaient la célébration de quelque grande cérémonie religieuse dans l'enceinte du *téocalli*, et les soldats, étonnés des lugubres vibrations de l'instrument funèbre, qui se faisaient entendre à plusieurs lieues à travers la vallée, tournèrent les yeux du côté d'où elles partaient. Ils virent une longue procession serpenter autour des vastes flancs de la pyramide; car le camp d'Alvarado n'était situé qu'à un mille environ de la ville, et l'on distingue aisément les objets à une plus grande distance dans l'atmosphère transparente du plateau mexicain.

Lorsque ce long cortége de prêtres et de guerriers fut parvenu sur la terrasse, au sommet du *téocalli*, les Espagnols aperçurent plusieurs figures d'hommes nus jusqu'à la ceinture, et dont ils reconnurent plusieurs pour leurs compatriotes à la blancheur de leur peau. C'étaient les victimes vouées au sacrifice. Leur têtes étaient ornées de couronnes de plumes, et ils portaient des éventails dans leurs mains. On les faisait avancer à force de coups, et on les contraignait de prendre part aux danses en l'honneur du dieu de la guerre. Les infortunés captifs, dépouillés de leur triste parure, étaient ensuite étendus l'un après l'autre sur la surface convexe de la pierre du sacrifice. Leur poitrine était soulevée de manière à faciliter l'œuvre abominable du prêtre, qui séparait les côtes d'un coup vigoureux de son scalpel d'*itztli*, et, plongeant la main dans la blessure, en arrachait le cœur chaud et ruisselant, qu'il déposait sur l'encensoir d'or en face de l'idole. Le corps de la victime était alors précipité en bas des escaliers de la pyramide, placés, comme on s'en souvient, au même angle du bâtiment, les uns au-dessus des autres; ces restes mutilés étaient recueillis par les Indiens, pour les festins de cannibales qui complétaient la cérémonie (18).

On peut imaginer ce qu'éprouvaient les Espagnols placés

(17) « Un atombor de muy triste sonido, enfin como instrumento do demonios, y retumbaua tanto, que se oia dos ó, tres leguas. » Bernal Diaz, *loc. cit.*

(18) Bernal Diaz, *ubi sup.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, ap. 48. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 35.

assez près pour reconnaître leurs malheureux compagnons, pour voir leur lutte et leur agonie, mais trop loin néanmoins pour les secourir. Un frisson mortel courait dans tous leurs membres, à l'idée qu'un destin semblable pouvait les atteindre eux-mêmes; et les plus courageux, ceux qui jusques alors couraient au combat aussi gaiement qu'à un festin ou à un bal, éprouvèrent désormais, en présence de leur féroce ennemi, un sentiment de répulsion voisin de la peur (19).

Ce spectacle produisait un effet bien différent sur les troupes mexicaines réunies à l'autre extrémité de la chaussée. Semblables à des vautours qu'attire l'odeur d'un cadavre, les barbares poussèrent de perçantes clameurs, et s'écriant que tel serait le sort de tous leurs ennemis, ils se précipitèrent comme un torrent sur la chaussée. Mais les Espagnols se tenaient sur leurs gardes; avant que les hordes furieuses eussent atteint leurs lignes de défense, leur artillerie de siége, soutenue par la mousqueterie et les arbalètes, ouvrit un feu si terrible, que les assaillants rebroussèrent chemin lentement, en bon ordre, mais cruellement maltraités.

Les cinq jours suivants se passèrent dans une sorte d'inaction, l'armée se bornant à repousser les sorties tentées de temps en temps par les assiégés. Cependant, les Mexicains, enflés de leur succès; se livraient à la joie, dansant, chantant, se repaissant de la chair des victimes. Guatemozin envoya plusieurs têtes d'Espagnols et de chevaux dans le pays d'alentour, sommant ses anciens vassaux d'abandonner les bannières des hommes blancs, s'ils ne voulaient partager le sort des ennemis de Mexico. Les prêtres mirent le comble à la joie du jeune monarque et du peuple, en déclarant que le terrible Huitzilopochtli, leur divinité offensée, se laissant apaiser par les sacrifices offerts sur ses autels, prenait de nouveau les Az-

(19) Tel est du moins l'aveu du capitaine Diaz, un des plus vaillants cœurs de l'armée. Il se console toutefois par la réflexion que ce frissonnement de son corps indiquait plutôt un excès qu'un manque de courage, puisqu'il provenait d'un vif sentiment des périls où son audace allait le précipiter! *Hist. de la conquista*, cap. 156.

téques sous sa protection, et livrerait leurs ennemis entre leurs mains avant l'expiration de huit jours (20).

Cette prédiction rassurante pour les assiégés, qui avaient une pleine confiance dans la prophétie de leurs prêtres, retentit bientôt aux oreilles de l'armée assiégeante, avec d'insolents défis. Les Espagnols durent naturellement les mépriser; mais il n'en fut pas de même des alliés; ils commençaient à se dégoûter d'un service si plein de périls, qui se prolongeait au delà du terme ordinaire des guerres indiennes. Leur confiance dans les Espagnols était bien diminuée. L'expérience leur avait montré qu'ils n'étaient ni invincibles ni immortels, et leurs derniers revers leur faisaient douter qu'ils eussent le pouvoir de réduire la capitale des Aztéques. Ils se rappelaient les prophétiques paroles de Xicotencatl, « qu'une guerre aussi sacrilége ne pouvait produire aucun bien pour les peuples de l'Anahuac. » Leur bras s'était levé contre les dieux de la patrie. La prédiction de l'oracle pesait sur leur imagination. Ils ne doutaient pas de son accomplissement, et ne songeaient plus qu'à éviter la vengeance céleste, en abandonnant, tandis qu'il en était temps encore, la cause de l'étranger.

Ils profitèrent donc du manteau de la nuit pour s'éloigner du camp. Chaque jour quelque compagnie désertait pour rentrer dans ses foyers. Les contingents des grandes villes de la vallée, dont la soumission était la plus récente, furent les premiers. Leur exemple fut suivi par les plus anciens alliés des Espagnols, par les milices de Cholula, de Tepeaca, de Tezcuco, et même de la fidèle Tlascala. Il y eut, il est vrai, un petit nombre d'exceptions, entre autres Ixtlilxochitl, le jeune roi de Tezcuco, et Chichemecatl, le vaillant chef tlascalan, qui, avec un faible nombre de leurs compagnons les plus dé-

(20) Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 2, cap. 20. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 41-42.

« Y nos dezian, que de ai á ocho dias no auia de quedar ninguno de nosotros á vida, porque assi se lo auian prometido la noche antes sus dioses.» Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 153.

voués, restèrent fidèles à la bannière sous laquelle ils s'étaient enrôlés.

Les Espagnols virent avec effroi cette puissante armée, sur l'appui de laquelle ils comptaient, se fondre en silence sous le souffle de la superstition. Cortés seul, conservant un air serein, traitait avec mépris cette prédiction inventée par les prêtres. Il envoya des messagers aux troupes fugitives pour les conjurer de retarder leur départ, ou de faire halte au moins en route, jusqu'à ce que le laps de temps prédit fût écoulé et démontrât la fausseté de la prédiction.

Les affaires des Espagnols, dans ce moment de crise, avaient pris l'aspect le plus sombre. Abandonnés de leurs alliés, bientôt dépourvus de munitions, privés des subsides qu'ils tiraient des lieux circonvoisins, harassés par des veilles et des fatigues continuelles, souffrant de blessures dont tout soldat avait sa part, avec un pays hostile sur leurs derrières, et devant eux un ennemi acharné, on conçoit que leur résolution ait pu faiblir. Ils trouvaient assez d'occupation pendant le jour à fourrager et à défendre leur position sur les chaussées contre un ennemi rendu doublement audacieux par le succès et par la prophétie des prêtres. Pendant la nuit, leur sommeil était troublé par le fatal tambour, dont les roulements, grondant au loin sur les eaux, sonnaient le glas funèbre de leurs malheureux camarades. Chaque soir, de nouvelles victimes étaient immolées sur le grand autel du sacrifice; la ville s'illuminait de mille feux de joie allumés sur les terrasses des maisons et des temples, et à l'aide de ces lueurs sinistres, on pouvait assister du camp à l'œuvre de ces ministres d'enfer. Une des dernières victimes fut Guzman, l'infortuné chambellan de Cortés, qui languit huit jours dans la captivité avant de marcher au supplice (21).

(21) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 36. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 41-42.

Les personnes à qui la langue espagnole est familière verront que mon imagination n'a rien exagéré dans la peinture de ces horreurs. « Digamos aora lo que los Mexicanos hazian de noche en sus grandes, y altos cues; y

Et pourtant, à cette heure d'épreuve, les Espagnols ne se laissèrent pas abattre; si le courage leur avait manqué, ils en auraient reçu des leçons de leurs femmes, dont plusieurs restèrent dans le camp et déployèrent un héroïsme illustré par l'histoire. Une de ces femmes, protégée par l'armure de son mari, montait fréquemment la garde à sa place, lorsqu'il était épuisé de fatigue. Une autre, endossant à la hâte l'*escaupil* d'un soldat, saisissant une épée et une lance, rallia, en plus d'une occasion, ses compatriotes qui fuyaient et les ramena à l'ennemi. Cortés avait voulu persuader à ces amazones de rester à Tlascala; elles lui avaient répondu fièrement « que le devoir des femmes castillanes était de ne pas abandonner leurs maris dans le danger, mais de le partager et de mourir avec eux, s'il le fallait; » et elles surent remplir ce devoir (22).

Malgré leur détresse et les embarras multipliés de leur situation, les Espagnols ne relâchèrent en rien la rigueur du blocus. Leurs camps occupaient toujours les seules avenues de la ville; et leurs batteries, balayant les chaussées à chaque attaque nouvelle des Aztéques, moissonnaient des centaines d'assaillants. Leurs brigantins continuaient de sillonner les eaux du lac, interceptant toute communication avec le rivage. Il est

es q' tañian su maldito atambor, que dixe otra vez que era el de mas maldito sonido, y mas triste q' se podia inuētar, y sonaua muy lexos; y tañian otros peores instrumentos. En fin, cosas diabólicas, y teniā grandes lumbres, y dauā grādíssimos gritos, y siluos, y en aquel instāte estauan sacrificando de nuestros cōpañeros, de los q' tomárō á Cortés, que supimos q' sacrificáron diez dias arreo, hasta que los acabáron, y el postrero dexárō á Christoval de Guzman, q' viuo lo tuuiéron diez y ocho dias, segun dixérō tres capitanes mexicanos q' prēdimos. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 153.

(22) «Que no era bien, que mugeres castellanas dexasen á sus maridos, iendo á la guerra, i que adonde ellos muriesen, moririan ellas. (Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 22.) L'historien a conservé le nom de plusieurs de ces héroïnes, qui méritent sans doute une part dans les lauriers de la conquête. Voici ces noms : Beatrix de Palacios, Maria de Estrada, Juana Martin, Isabel Rodriguez, et Beatrix Bermudez.

vrai que la perte des canots auxiliaires permit aux Indiens de tromper parfois la croisière et d'introduire quelques vivres dans la ville (23). Mais ces secours étaient sans importance, et la population entassée dans Mexico, malgré la joie d'un triomphe momentané et les trompeuses assurances des prêtres, commençait à subir l'étreinte d'un ennemi plus terrible que celui qui assiégeait ses portes, la famine.

(23) Bernal Diaz, *Historia de la conquista, ubi sup.*

CHAPITRE VII.

SUCCÈS DES ESPAGNOLS. — OUVERTURES INUTILES A GUATEMOZIN. — ÉDIFICES RASÉS. — TERRIBLE FAMINE. — LES TROUPES S'ÉTABLISSENT SUR LA PLACE DU MARCHÉ. — MACHINE DE GUERRE.

1521.

Ainsi s'écoulèrent les huit jours prescrits par l'oracle. Le neuvième soleil vit la belle cité de Mexico toujours enveloppée par son inexorable ennemi. Les prêtres aztèques avaient commis une grande faute, trop commune aux faux prophètes, impatients de produire une forte impression sur leur troupeau crédule, en assignant un terme aussi court à l'accomplissement de leurs prédictions (1).

Les chefs tezcucans et tlascalans envoyèrent alors un message à leurs troupes pour les prévenir que la prophétie ne s'était pas réalisée et pour les rappeler dans le camp chrétien. Les Tlascalans, qui avaient fait halte en route, s'empressèrent de revenir, honteux de leur crédulité et pleins de leur vieille animosité, qu'irritait encore l'artifice dont ils avaient été les dupes. Leur exemple fut suivi par la plupart des autres confédérés, avec la légèreté naturelle à un peuple superstitieux. En peu de temps, le général espagnol se trouva à la tête d'une force auxiliaire moins nombreuse, mais n'en remplissant pas moins son but. Il accueillit ses alliés avec une politique bienveillance; tout en leur rappelant qu'ils s'étaient rendus coupables du plus grand des crimes en abandonnant ainsi leur

(1) Et pourtant les prêtres étaient beaucoup moins à blâmer, s'il est vrai, comme nous l'assure Solis, « que le diable se donnait beaucoup de mal en ce temps-là pour souffler dans les oreilles de son troupeau ce qu'il ne pouvait insinuer dans son cœur. » *Conquista*, lib. 5, cap. 22.

général, il leur promit de l'oublier en considération de leurs services passés. Ils devaient bien savoir, toutefois, que ces services n'étaient pas nécessaires aux Espagnols, qui avaient continué le siége avec tout autant de vigueur en leur absence; mais il voulait que ceux qui avaient partagé les périls de la guerre avec lui eussent aussi leur part du triomphe, et assistassent à la ruine de leur ennemi commun, qu'il leur promit à leur tour devoir être prochaine, avec une confiance mieux fondée que celle des prophètes mexicains.

Cependant les menaces et les machinations de Guatemozin n'étaient pas sans effet sur les provinces éloignées. Avant l'entier retour des alliés, Cortés reçut une ambassade de Cuernavaca, ville située à dix ou douze lieues de distance, et une autre ambassade de plusieurs villes amies des Otomies, plus éloignées. Elles imploraient sa protection contre de formidables voisins qui les menaçaient de les attaquer à cause de leur alliance avec les Espagnols. Ces derniers avaient plutôt besoin de secours eux-mêmes qu'ils n'étaient en mesure d'en donner (2). La plupart des officiers étaient donc d'avis de ne pas céder à une demande qui devait encore affaiblir leurs troupes. Mais Cortés sentait combien il lui importait de ne pas laisser voir l'impuissance où il était de secourir ses alliés: Plus notre faiblesse est grande, dit-il, plus nous devons la cacher sous une apparence de force (3).

Il envoya immédiatement Tapia avec un corps d'environ cent hommes dans une direction, et Sandoval dans une autre avec un détachement un peu plus considérable, leur recommandant de ne prolonger, en aucun cas, leur absence au delà de dix jours (4). Les deux capitaines exécutèrent promptement et

(2) « Y teniamos necesidad antes de ser socorridos, que de dar socorro. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 272.

(3) « Dieu sait, dit le général, le péril où nous nous trouvions. Pero como nos convenia mostrar mas esfuerzo y ánimo, que nunca, y morir peleando, disimulabamos nuestra flaqueza assi con los amigos como con los enemigos. » *Rel. terc.*, p. 275.

(4) Les forces de Tapia se composaient de dix cavaliers et quatre-vingts

avec succès leur mission. Tous les deux rencontrèrent et défirent l'ennemi en bataille rangée, dévastèrent son territoire, et rentrèrent dans le laps de temps marqué. Ils furent bientôt suivis par des ambassadeurs des villes vaincues, sollicitant l'alliance des Espagnols; ainsi la double expédition eut pour résultat d'attirer de nouveaux alliés à Cortés, et, ce qui était plus essentiel encore, de convaincre les anciens que les Espagnols voulaient et pouvaient les protéger.

La fortune, rarement favorable ou défavorable à demi, envoya à la Vera-Cruz un vaisseau chargé de munitions de guerre. C'était une partie de la flotte destinée aux côtes de la Floride, par le vieux et romanesque chevalier Ponce de Léon. La cargaison fut immédiatement débarquée par les autorités de la ville et dirigée sans délai sur le camp, où elle arriva fort à propos, car le manque de poudre en particulier se faisait sérieusement sentir (5). Ainsi recruté d'hommes et de munitions, Cortés résolut de reprendre les opérations du siége, mais sur un plan tout différent.

Dans les premières délibérations, deux systèmes, si l'on se le rappelle, se présentaient au général: l'un était de se retrancher dans le cœur de la capitale, et de poursuivre de ce point les hostilités; l'autre était le siége avec le blocus. Les deux systèmes soulevaient de sérieuses objections, qu'il crut éviter par celui qu'il adopta définitivement. Ce fut de ne plus faire un pas sans garantir l'entière sécurité de l'armée, non-seulement sur ses derrières, mais dans ses progrès. Il ordonna de combler toute brèche de la chaussée, tout canal dans les rues, et si so-

fantassins; le grand alguacil, titre donné à Sandoval, avait sous ses ordres dix-huit cavaliers et cent fantassins. *Rel.*, *terc. loc. cit.* Voyez aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 26.

(5) « Pólvora y ballestas, de que teniamos muy estrema necesidad. (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 278.) Ce fut probablement l'expédition où Ponce de Léon perdit la vie; expédition dans le pays même que ce valeureux chevalier avait visité une première fois à la recherche alors de la *fontaine de santé*. L'histoire est racontée d'une manière très-piquante par Irving, dans ses « Compagnons de Colomb. »

lidement qu'il fût impossible de les déblayer. Les matériaux ne manquaient pas; car, à mesure que l'armée avançait, tous les édifices privés ou publics, temples ou palais, étaient condamnés à la démolition! Aucun bâtiment ne devait être épargné. Tous devaient être rasés, jusqu'à ce que, pour employer le langage du conquérant, « l'eau fût convertie en terre ferme, » et un terrain uni et plat ouvert aux manœuvres de l'artillerie et de la cavalerie (6).

Cortés ne se vit pas sans regret réduit à prendre cette détermination. Il désirait sincèrement épargner la ville, le plus beau trophée de la conquête; « la plus belle chose du monde, » disait-il alors dans son enthousiasme (7). Mais là où chaque maison devenait une forteresse, là où toutes les rues étaient entrecoupées de canaux, l'expérience avait prouvé qu'on ne pouvait se rendre maître de la ville sans cette dure nécessité. Il y avait peu d'espoir d'accommodement avec les Aztéques, qui, loin d'être abattus par les maux qu'ils avaient déjà soufferts, et par la longue perspective de ceux qui les attendaient encore, déployaient un caractère aussi hautain, aussi implacable que jamais (8).

Les alliés indiens apprirent avec une vive satisfaction les intentions du général; ils répondirent à son appel en lui offrant des milliers de pionniers, armés de leurs coas ou pioches du pays; tous prêtaient avec la plus grande ardeur leur

(6) La manière calme et simple dont le *conquistador* raconte, selon son ordinaire, ces événements, a quelque chose d'effrayant par sa simplicité même : « Acordé de tomar un medio para nuestra seguridad, y para poder mas estrechar á los enemigos ; y fué, que como fuessemos ganando por las calles de la ciudad, que fuessen derrocando todas las casas de ellas, del un lado, y del otro; por manera, que no fuessemos un paso adelante, sin lo dejar todo asolado, y lo que era agua, hacerlo tierra-firme, aunque obiesse toda la dilacion, que se pudiesse seguir. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 279.

(7) « Porque era la mas hermosa cosa del mundo. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 278.

(8) « Mas antes en el pelear, y en todos sus ardides, los hallabamos con mas ánimo, que nunca. » *Rel. terc.*, *ubi sup.*, p. 279.

aide à cette œuvre de destruction (9). En peu de temps, les brèches des grandes chaussées furent si bien remplies, que les Indiens ne les molestèrent plus sur ce point. Cortés lui-même donna l'exemple en portant de ses propres mains des pierres et du bois (10). Les édifices des faubourgs furent complétement rasés, les canaux comblés avec les décombres, un vaste espace autour de la ville se trouva ainsi dégagé et libre pour les manœuvres de la cavalerie. Les Mexicains ne virent pas d'un œil indifférent cette dévastation des avenues de leur ville; ils firent de constants efforts pour interrompre les travaux des assiégeants; mais ces derniers travaillaient sous la protection de leur artillerie (11).

Le rayon de prospérité qui avait lui un instant sur Mexico s'évanouit. La famine et son hideux cortége sévissaient au milieu de cette population entassée. Les approvisionnements réunis pour le siége s'épuisaient. Les victimes humaines et les rares secours apportés par quelques pirogues parvenues à tromper la croisière, n'atténuaient guère le mal (12). Quel-

(9) Il est pourtant difficile de croire à l'assertion de l'historien tezcucan, que cent mille Indiens accoururent au camp dans ce but. « Viniesen todos los labradores con sus cóas para este efecto con toda brevedad... Llegáron *mas de cien mil de ellas.* Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 42.

(10) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 153.

(11) Sahagun, qui tenait ce récit des acteurs même du drame, et qui en avait vu le théâtre avant que les dégâts fussent réparés, écrit avec toute l'animation d'un témoin oculaire. « La guerra por agua y por tierra fué tan porfiada y tan sangrienta, que era espanto de verla, y no hay possibilidad, para decir las particularidades que pasaban ; eran tan espesas las saetas, y dardos, y piedras, y palos, que se arrojavan los unos á los otros, que quitavan la claridad del sol ; era tan grande la voceria, y grita, de hombres y mugeres y niños que voceaban y lloraban, que era cosa de grima ; era tan grande la polvareda, y ruido, en derrocar y quemar casas y robar lo que en ellas habia, y cautivar niños y mugeres, *que parecia un juicio.* » *Hist. de Nueva-España,* Ms., lib. 12, cap. 38.

(12) La chair des chrétiens ne leur procura pas le régal accoutumé ; car les Mexicains lui trouvèrent un goût très-amer ; ce que le bon capitaine Diaz regarde comme un miracle tout spécial. *Ibid.*, cap. 153.

ques Indiens tiraient une pauvre nourriture d'une substance mucilagineuse, recueillie en petites quantités sur la surface du lac et des canaux (13). D'autres apaisaient leur faim en dévorant des rats, des lézards et d'autres reptiles qui n'avaient pas encore déserté la ville affamée. Les jours de Mexico semblaient déjà comptés.

Le général espagnol, tandis qu'il tenait ainsi l'épée suspendue sur la ville, voulut tenter un dernier effort pour la sauver. Il décida trois nobles aztéques, faits prisonniers dans un des derniers engagements, à porter un message à Guatemozin. Ce ne fut pas sans répugnance de leur part, car ils craignaient pour eux-mêmes les conséquences de cette mission. Cortés disait à l'empereur mexicain que les Aztéques avaient fait tout ce que des gens courageux pouvaient faire pour la défense de leur pays. Il ne leur restait maintenant aucun espoir, aucune chance de salut. Leurs vivres étaient épuisés; leurs communications coupées; leurs vassaux les avaient abandonnés; leurs dieux mêmes les avaient trahis. Ils n'avaient d'autre parti à prendre que de se rendre à l'instant. Il priait le jeune monarque d'avoir pitié de ses propres sujets, qui périssaient sous ses yeux, et de cette belle ville dont les monuments s'écroulaient tous les jours. « Reconnaissez de nouveau, disait-il, la suzeraineté du roi de Castille, le passé sera oublié. Les personnes et les propriétés, en un mot, tous les droits des Aztéques seront respectés. Votre autorité royale sera confirmée, et l'Espagne prendra de nouveau votre ville sous sa protection (14). »

L'œil du jeune monarque s'enflamma, son teint sombre se colora soudain, lorsqu'il entendit cette humiliante proposition. Mais si son cœur était plein de toutes les impétueuses

(13) Bernal Diaz, *ubi sup.*

Cette substance mucilagineuse, séchée au soleil, avait un goût approchant de celui du fromage, et formait en tout temps, d'après Clavigero, une partie de la nourriture des classes pauvres. *Stor. del Messico*, t. 2, p. 222.

(14) Bernal Diaz, *ibid.*, cap. 154.

passions de l'Indien, il avait toutes les qualités d'un « aimable cavalier, » dit un de ses ennemis qui le connaissait bien (15). Il ne fit aucun mal aux envoyés de Cortés; une fois la première irritation calmée, il réfléchit froidement à son message, et assembla un conseil de ses sages et de ses guerriers. Les uns furent d'avis d'accepter les propositions des Espagnols, puisqu'il n'y avait pas d'autre chance de salut. Mais les prêtres envisagèrent tout autrement la question. Ils savaient que le triomphe du christianisme amènerait la ruine de leur ordre. « La paix, disaient-ils, est bonne en elle-même, mais elle ne peut l'être avec les hommes blancs. » Ils rappelèrent à Guatemozin la destinée de son oncle Montezuma; la manière dont les Espagnols avaient récompensé son hospitalité; l'arrestation et l'emprisonnement de Cacama, le cacique de Tezcuco; le massacre des nobles par Alvarado; l'insatiable avarice des conquérants, qui avaient dépouillé le pays de tous ses trésors; la profanation des temples; les injures et les insultes dont ils avaient comblé le peuple et la religion. « Mieux valait, disaient-ils, se confier aux promesses de leurs dieux, qui avaient si longtemps veillé sur la nation. Mieux valait même, au besoin, sacrifier tout d'un coup leur vie pour leur pays, que de la traîner dans l'esclavage et les souffrances, sous le joug des perfides étrangers (16). »

L'éloquence des prêtres, qui touchaient habilement à tous les griefs des Mexicains, souleva de nouveau le ressentiment de Guatemozin. « Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il, ne songeons plus qu'à pourvoir aux plus pressants besoins du peuple. Que quiconque tient à la vie n'ose parler de se rendre. Nous saurons du moins mourir en guerriers (17). »

(15) « Mas como el Guatemuz era mancebo, y *muy gentil hombre* y de buena disposicion. » Bernal Diaz, *loc. cit.*

(16) « Mira primero lo que nuestros dioses te han prometido, toma buen consejo sobre ello y no te fies de Malintzin, ni de sus palabras, que mas vale que todos muramos en esta ciudad peleando, que no vernos en poder de quien nos harán esclauos y nos atormentarán. » Bernal Diaz, *ubi sup.*

(17) Bernal Diaz, *ubi sup.*

Les Espagnols attendirent deux jours la réponse à leur ambassade ; mais ils n'en devaient recevoir d'autre qu'une sortie générale des Mexicains, qui, se répandant par toutes les issues de la capitale, comme une rivière débordée, se ruèrent jusqu'aux retranchements des assiégeants, menaçant de les écraser par leur seul nombre. Mais la position des Espagnols sur les chaussées assurait la protection de leurs flancs, et le peu de largeur de la digue donnait à leur petite batterie tous les avantages d'une plus grande. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie éclatait sans interruption sur les chaussées, au milieu des nuages d'une fumée sulfureuse qui, roulant sur les eaux, enveloppaient la ville indienne. Les brigantins canonnaient en même temps les assiégés, qui, après de vains efforts pour se maintenir, furent refoulés en désordre dans la capitale, où leur fureur désarmée s'éteignit en lointains murmures.

Cortés poursuivit alors avec ardeur son plan de destruction. Chaque jour les corps d'armée assiégeants pénétraient plus avant dans les quartiers qu'ils avaient mission d'envahir. Sandoval dirigeait probablement ses opérations contre la partie nord-est de la ville. Les édifices bâtis avec la pierre poreuse nommée *tetzontli*, bien qu'en général peu élevés, étaient si vastes et les canaux si nombreux, que le progrès du siége était naturellement lent. Mais tous les jours l'armée se renforçait de troupes indiennes des pays voisins, dont l'ardeur et la coopération active attestaient leur impatience de secouer le joug aztèque.

Les Mexicains étaient remplis d'une rage impuissante à la vue de leurs majestueux édifices, de leurs temples, de tout ce qu'ils vénéraient, s'écroulant sous la pioche et remplissant de leurs décombres ces canaux construits avec tant de peine et de science, à leurs yeux du moins. Leur florissante cité ne serait plus bientôt qu'un désert. Dans leur douleur, ils couvraient d'amers sarcasmes les alliés indiens. « Poursuivez votre œuvre, disaient-ils, plus vous démolirez, plus vous aurez à rebâtir. Si nous sommes vainqueurs, vous rebâtirez pour

nous; si vos amis les blancs l'emportent, vous travaillerez pour eux (18). » L'événement justifia cette prédiction.

Plusieurs fois les Aztéques, aveuglés par le désespoir, se précipitèrent sur les troupes qui protégeaient les travailleurs. Mais ils étaient repoussés par d'impétueuses charges de cavalerie ou reçus sur les longues piques de Chinantla, qui rendirent d'excellents services aux assiégeants. Cependant, à la fin du jour, lorsque les Espagnols retiraient leurs troupes, ayant soin de faire prendre les devants à la multitude des alliés indiens, les Mexicains tentaient d'ordinaire une attaque plus formidable. Ils se précipitaient comme autant de torrents par toutes les rues et les issues adjacentes sur la vaste surface rasée par l'ennemi, et attaquaient avec impétuosité ses flancs et son arrière-garde. Les Espagnols essuyèrent ainsi à leur tour des pertes considérables, jusqu'à ce qu'une embûche dressée par Cortés dans les édifices voisins du grand temple leur eût fait tant de mal qu'ils agirent désormais avec plus de prudence.

Quelquefois la guerre prenait un aspect tout chevaleresque, et des rencontres d'homme à homme avaient lieu entre les combattants, qui échangeaient des cartels, surtout les guerriers indigènes. Ces espèces de duels avaient pour théâtre ordinaire les *azoteas*, dont la surface étendue et plane offrait un véritable champ clos. Un jour un Mexicain, d'une taille de géant, brandissant une épée et un bouclier qu'il avait enlevés aux chrétiens, défia ses ennemis en combat singulier. Un jeune page de Cortés, nommé Nuñez, obtint de son maître la permission d'accepter le cartel de l'Aztéque, et s'élançant sur l'*azotea*, il parvint, après une longue lutte, à vaincre son antagoniste, qui avait le désavantage de combattre avec des armes

(18) « Los de la ciudad como veian tanto estrago, por esforzarse, decian á nuestros amigos, que no ficiessen sino quemar, y destruir, que ellos se las harian torrar á hacer de nuevo, porque si ellos eran vencedores, ya ellos sabian, que habia de ser assí, y si no que las habian de hacer para nosotros. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 286.

dont l'usage ne lui était pas familier, et après lui avoir passé son épée au travers du corps, il enleva ses dépouilles et les déposa aux pieds du général (19).

La division de Cortés s'était frayé un chemin au nord, jusqu'à la grande rue de Tacuba, qui ouvrait une communication avec le camp d'Alvarado, et dans le voisinage de laquelle était situé le palais de Guatemozin. Ce vaste édifice de pierre pouvait passer pour une forteresse. Abandonné par son royal maître, il fut défendu un moment par un corps assez considérable d'Aztéques, que les batteries espagnoles en délogèrent aisément. On y mit le feu, et les murs s'écroulèrent bientôt comme ceux des autres majestueux édifices de la capitale, orgueil de la nation et l'un des fruits de sa civilisation. « C'était une chose triste à voir, s'écrie Cortés, mais cela rentrait dans le plan de nos opérations et nous n'avions pas d'autre alternative (20). »

Ces opérations avaient absorbé plusieurs semaines, en sorte qu'on approchait de la fin de juillet. Pendant tout ce temps le blocus avait été maintenu avec une extrême rigueur, et les malheureux habitants enduraient tous les tourments de la faim. On arrêtait de temps en temps, dans le voisinage du camp, un petit nombre d'Aztéques, qui s'aventuraient à la recherche de quelque aliment. Cortés ordonnait de les traiter avec douceur, dans l'espoir d'en décider d'autres à suivre le même exemple, et pour se concilier ainsi les habitants de la ville, ce qui pourrait amener sa reddition. Mais il y en eut bien peu qui se montraient disposés à quitter l'abri de la capitale. Ils préféraient souffrir tous ensemble plutôt que de se confier à la miséricorde des étrangers.

Les Espagnols entendirent néanmoins de la bouche de ces

(19) *Rel. terc.*, p. 282-284. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, l. 1, c. 22; lib. 2, cap. 2. Gomara, *Crónica*, cap. 140. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 28. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp*, p. 43.

(20) « No se entendió sino en quemar, y hallanar casas, que era lástima cierto de lo ver; pero como no nos convenia hacer otra cosa, eramos forzado seguir aquella órden. » *Venida*, p. 286.

fugitifs un effrayant récit de misères. La population entassée dans l'intérieur de la ville ne soutenait plus son existence qu'au moyen de racines qui devenaient rares. Ils rongeaient l'écorce des arbres; ils dévoraient l'herbe,... tout ce qui pouvait apaiser leur faim, même en leur soulevant le cœur. Leur seule boisson était l'eau croupie de leurs canaux saturée du sel du lac (21). Sous l'influence d'un pareil régime et des maladies qu'il engendrait, la population diminuait rapidement. Tous les jours des malheureux expiraient dans les tortures de la faim, et ceux qui survivaient, faibles, émaciés, semblaient n'attendre que leur tour.

Lorsque les Espagnols pénétrèrent plus avant dans la ville et approchèrent du quartier de Tlatelolco, occupé par les assiégés, ils trouvèrent le sol remué profondément par la recherche des racines, les arbres dépouillés de leur aubier, de leur écorce et de leurs feuilles. Des troupes d'Indiens affamés erraient comme des spectres au milieu de leurs anciennes demeures. Des corps morts gisaient dans les rues et les cours des maisons ou comblaient les canaux. C'était un signe de l'extrême détresse des Aztéques, car il n'y avait pas chez eux de plus impérieux devoir que celui d'ensevelir les morts. Au commencement du siége, ils s'en étaient acquittés religieusement. Puis ils prirent encore soin de cacher les corps dans les maisons. Mais le nombre des décès s'accrut tellement, que ce spectacle avait fini par leur devenir indifférent, à eux qui souffraient eux-mêmes de si dures extrémités (22).

(21) « No tenian agua dulce para beber, ni para de ninguna manera de comer; bebian del agua salada y hedionda, comian ratones y lagartijas, y cortezas de árboles, y otras cosas no comestibles ; y de esta causa enfermáron muchos, y muriéron muchos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39. Voyez *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 289.

(22) « Y es verdad y juro amen, que toda la laguna, y casas, y babacoas estavan llenas de cuerpos, y cabeças de hombres muertos que yo no sé de que manera lo escriva. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 156.) Clavigero croit que les Mexicains s'abstinrent à dessein d'ensevelir les morts, pour que l'odeur des cadavres en putéfraction forçât les Espagnols à s'éloi-

L'intérieur des maisons offrit aux Espagnols des scènes bien plus affreuses encore ; le seuil était couvert d'Indiens gisant les uns dans les dernières angoisses, les autres déjà en proie à la putréfaction; hommes, femmes, enfants, étendus pêle-mêle, respiraient ces miasmes pestilentiels. Les mères voyaient leurs enfants mourir, suspendus à leur mamelle aride ; les guerriers, couverts de blessures, tout mutilés, essayaient en vain de se traîner hors de la vue des Espagnols. Et pourtant, dans cet abîme de misères, ils dédaignaient d'implorer la pitié des vainqueurs ; ils leur lançaient le regard sombre et féroce du tigre blessé. Cortés donna les ordres les plus rigoureux pour qu'on épargnât ces tristes victimes ; mais les alliés indiens ne faisaient aucune distinction. Un Aztéque était toujours un ennemi pour eux ; et avec de hideux cris de joie et de triomphe, ils faisaient écrouler les maisons en flammes sur leurs habitants, consumant ainsi les vivants et les morts dans un même bûcher funèbre.

Tant de souffrances ne pouvaient décider les Aztéques à se soumettre. Ceux, il est vrai, qui étaient doués d'une constitution plus vigoureuse ou placés dans des circonstances plus favorables, déployaient leur ancienne énergie et combattaient avec la même intrépidité : préférant mourir, disaient-ils, plutôt que de se rendre, et ajoutant, avec un ton d'amer sarcasme, que les conquérants seraient au moins déçus dans leur espoir de trouver des trésors, car ils étaient enterrés où personne ne les découvrirait jamais (23) !

Les femmes partageaient ce désespoir ou plutôt cet héroïsme. Elles se montraient infatigables dans leurs soins aux malades et aux blessés ; elles aidaient les guerriers à combattre

gner. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 231, *note*.) Mais cette politique aurait été bien plus funeste aux assiégés qu'aux assiégeants, dont la présence n'était que passagère.

(23) Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., cap. 28. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 8. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 45. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 280. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 33, cap. 29.

en les approvisionnant de pierres et de flèches; elles préparaient leurs frondes, tendaient leurs arcs, et montraient en un mot toute la constance, tout le courage des femmes de Saragosse de nos jours, ou des femmes de Carthage dans l'antiquité (24).

Cortés venait enfin de pénétrer dans l'une des grandes avenues conduisant à la place de Tlatelolco, quartier vers lequel Alvarado dirigeait aussi ses opérations. Un seul canal interceptait sa marche, mais il était d'une largeur considérable et vigoureusement défendu par les archers mexicains. En ce moment de crise, l'armée, un soir, dans ses retranchements sur la chaussée, fut étonnée de voir luire une clarté extraordinaire au-dessus du grand *teocalli*. Situé au nord dans la partie de la ville la plus éloignée de la position espagnole, ce temple, dédié au terrible dieu de la guerre, ne le cédait en importance qu'à la pyramide de la grande place. Plus d'une fois les Espagnols y avaient vu conduire pour être égorgés leurs infortunés compatriotes. Ils crurent cette fois encore que l'ennemi célébrait quelqu'une de ses cérémonies diaboliques, lorsque la flamme, s'élevant de plus en plus, montra que le sanctuaire même était en feu. Un cri de joie partit aussitôt du milieu des soldats rassemblés. Ils ne doutèrent plus que la division d'Alvarado ne se fût emparée de l'édifice.

Ils ne se trompaient pas. Ce brave officier, que sa position sur la chaussée occidentale rapprochait du quartier de Tlatelolco, avait exécuté à la lettre les ordres de son général, rasant tous les édifices à mesure qu'il avançait, et comblant les fossés avec leurs ruines. Lorsqu'il se trouva en face du grand *teocalli*, situé dans le voisinage du marché, il ordonna à une compagnie,

(24) « Muchas cosas acaeciéron en este cerco, que entre otras generaciones estobieran discantadas é tenidas en mucho, en especial de las mugeres de Temixtitan, de quien ninguna mencion se ha fecho. Y soy certificado, que fué cosa maravillosa y para espantar, ver la prontitud y constancia que tobiéron en servir á sus maridos, y en curar los heridos, é en el labrar de las piedras para los que tiraban con hondas, e en otros oficios para mas que mugeres. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48.

commandée par un cavalier nommé Gutierre de Badajoz, d'enlever la position, défendue par un corps de guerriers mêlés de prêtres, plus sauvages et plus féroces que les soldats. La garnison, descendant avec rapidité les terrasses en spirale, se précipita sur les assaillants avec tant de fureur, qu'ils se retirèrent en désordre après avoir essuyé quelques pertes. Alvarado ordonna à un autre détachement de les secourir. Ce dernier était déjà aux prises avec un corps d'Aztéques qui attaquait ses derrières tandis qu'il gravissait les galeries du *teocalli*. Ainsi harcelés en tête et en queue, d'en haut et d'en bas, les Espagnols se trouvaient dans une situation critique. Brandissant leurs épées et leurs boucliers, ils fondirent en désespérés sur les Mexicains acharnés à monter avec eux, et les repoussèrent dans la vaste cour, où Alvarado les reçut avec des décharges de mousqueterie qui les mirent en désordre et les forcèrent de vider la place. Ainsi débarrassés de l'ennemi qui les pressait par derrière, les Espagnols retournèrent à la charge. Ils refoulèrent l'ennemi jusqu'au sommet de la pyramide, et parvenus sur la plate-forme, engagèrent une lutte pour ainsi dire au milieu des airs. Les Aztéques, vaincus après une résistance désespérée, furent les uns passés au fil de l'épée sur ce terrain trempé du sang de leurs victimes, les autres précipités la tête en bas des flancs de la pyramide.

La plate-forme était ornée de différents symboles du culte barbare du pays. Dans deux grands sanctuaires, les têtes de plusieurs prisonniers chrétiens étaient exposées devant les hideuses idoles dont leur sang avait rougi les autels. Malgré le désordre de leurs longs cheveux et de leur barbe touffue, qui avaient eu le temps de croître dans la captivité et qui cachaient en partie leurs figures livides, les Espagnols reconnurent aisément leurs compatriotes. Des pleurs tombèrent de leurs yeux à ce triste spectacle, à l'idée surtout d'une si cruelle mort. On recueillit ces tristes restes avec un soin religieux; ils furent déposés après la conquête dans un terrain consacré que couvre aujourd'hui l'église des Martyrs (25).

(25) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 29. Bernal Diaz,

Les soldats mirent ensuite le feu aux sanctuaires. L'incendie gagna lentement le faîte des deux tours construites de pierres et de bois; puis éclatant soudain en vives lueurs, ses longues spirales de flammes s'élevèrent à une hauteur si prodigieuse, qu'on put les distinguer des points les plus reculés de la vallée. Les Espagnols saluèrent avec enthousiasme ce phare qui leur annonçait le triomphe des armes chrétiennes.

Le général et sa division, animés par ce spectacle à leur entrée dans la place le lendemain matin, redoublèrent d'efforts pour se mettre en communication avec leurs camarades sous Alvarado. Il s'agissait de traverser le large canal dont nous avons parlé, le seul obstacle au progrès de Cortés. Au delà, les guerriers aztèques se rassemblaient comme ces ombres que les anciens poëtes placent au bord du Tartare. Ils lancèrent une grêle de flèches sur les travailleurs indiens qui comblaient le canal avec les décombres des édifices voisins; mais les alliés, en dépit des flèches, poursuivaient leur ouvrage. La place des morts était aussitôt remplie; et l'opération achevée, la cavalerie chargeant l'ennemi sur un terrain solide, fut suivie dans son mouvement par la phalange des piquiers, qui renversait tout devant elle.

Les Espagnols se trouvèrent alors en communication avec la division d'Alvarado. Bientôt ce chef, accompagné de plusieurs officiers de son état-major, accourut dans leurs rangs, embrassant pour la première fois, depuis le commencement du siége, ses compatriotes et ses compagnons d'armes. L'armée était parvenue dans le voisinage du grand marché. Cortés, prenant quelques cavaliers avec lui, galopa jusque là. C'était une vaste enceinte qui couvrait, le lecteur s'en souvient, bien des acres de terrain (26). Ses dimensions étaient en rapport avec les multitudes qui s'y réunissaient de tous les

Hist. de la conquista, cap. 155. *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 287-289.

(26) Voyez plus haut, t. 2, p. 87.

Le *tianguez* conserva ses vastes dimensions, mais perdit bien de sa splendeur après la conquête. *Hist de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 37.

points de la vallée, dans les jours florissants de la monarchie aztéque. Elle était entourée de portiques et de pavillons pour la commodité des marchands qui y étalaient les produits de leur industrie et toutes sortes de denrées. Les toitures en terrasses des piazzas étaient en ce moment couvertes d'hommes et de femmes qui contemplaient avec effroi ces cavaliers bardés de fer, qui n'étaient pas oubliés depuis leur expulsion de la capitale. Cette multitude se composait en grande partie, sans doute, de citoyens désarmés, surpris par cette visite. Ils ne firent du moins aucune démonstration hostile, et le général, après avoir inspecté à loisir le terrain, rejoignit paisiblement son armée.

De retour parmi les siens, il monta sur le *teocalli*, où l'étendard de Castille flottait fièrement au dessus des vestiges de la superstition indienne. Le conquérant, foulant aux pieds ces cendres encore fumantes, put contempler les scènes de désolation qui l'entouraient. Les palais, les temples, les bazars si animés, les canaux chargés des riches produits du pays, la pompe des jardins, toutes les splendeurs de la cité impériale, cette métropole du monde occidental, avaient disparu pour faire place à un désert aride. Quelle différence entre ce lugubre spectacle et celui qui avait charmé ses yeux l'année précédente, lorsqu'il contemplait le même tableau du haut d'un *teocalli* voisin, avec Montézuma à côté de lui! Les sept huitièmes de la ville n'étaient plus que des ruines, à la rare exception, peut-être, d'un temple épargné çà et là parce qu'il aurait fallu trop de temps pour le démolir (27). L'autre huitième, comprenant le marché de Tlatelolco, était tout ce qui restait aux Aztéques, dont la population, considérable encore après toutes ses pertes, était entassée dans un espace à peine suffisant pour contenir un tiers de son nombre. Ce quartier, situé entre les deux grandes chaussées septentrionale et occidentale, est connu encore dans la capitale moderne

(27) « É yo miré donde aquella torre, lo que teniamos ganado de la ciudad, que sin duda de ocho partes teniamos ganado las siete. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 289.

sous le nom du *Barrio de St. Iago.* C'était la résidence favorite des Indiens après la conquête (28); bien qu'aujourd'hui ce quartier ne soit plus couvert que d'humbles habitations, formant en quelque sorte les faubourgs de la métropole, on y découvre pourtant encore quelques vestiges de la splendeur des anciens jours. L'antiquaire, et plus souvent le simple ouvrier, lorsqu'il fouille le sol, y rencontre un brillant fragment d'obsidienne, une tête de lance, une flèche, ou quelque autre débris guerrier attestant qu'à cette même place les Aztéques firent un suprême effort pour défendre leur indépendance (29).

Le lendemain, Cortés, à la tête de ses troupes, fit une seconde incursion dans le *tianguez.* Mais cette fois les Mexicains étaient mieux préparés à le recevoir. Des forces considérables étaient réunies sur la vaste place. La vigueur des Aztéques n'égalait plus leur courage. Le feu roulant de la mousqueterie les eut bientôt dissipés, et les Espagnols restèrent maîtres de l'enceinte. Leur premier acte fut de brûler les petits temples situés dans l'enceinte du marché, ou plus probablement sur ses côtés. Les Aztéques poussèrent des cris lamentables en voyant la flamme dévorer les dieux qui devaient les protéger (30).

La seconde mesure prise par le général le fut à l'instigation d'un soldat nommé Sotelo, qui avait servi sous le grand capitaine, dans les guerres d'Italie, où il prétendait avoir ac-

(28) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

On peut encore distinguer les restes des anciennes fondations dans ce quartier, mais dans tous les autres *etiam periêre ruinæ!*

(29) Bustamante, l'éditeur mexicain de Sahagun, dit qu'il possède plusieurs de ces dépouilles militaires. *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, *nota.*

(30) « Y como comenzó á arder, levantose una llama tan alta que parecia llegar al cielo, al espectáculo de esta quema, todos los hombres y mugeres que se habian acogido á las tiendas que cercaban todo el tianguez comenzáron á llorar á voz en grito, que fué cosa de espanto oirlos; porque quemado aquel delubro satánico luego entendiéron que habian de ser del todo destruidos y robados. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 37.

quis de grandes connaissances dans l'art du génie militaire, tel qu'on le pratiquait alors. Il offrit de construire une sorte de catapulte, ou machine à décharger les pierres de grande dimension, qui pourrait remplacer, disait-il, les batteries de brèche ordinaires dans l'œuvre de la ruine des édifices. Les munitions commençant à manquer, malgré les abondants secours parvenus au camp à diverses reprises, Cortés accueillit de grand cœur une proposition si opportune. On fournit du bois et des pierres au nouvel ingénieur; nombre de bras l'aidèrent à construire le lourd appareil. Il fut dressé sur une solide plate-forme de maçonnerie, de trente pas carrés et de sept à huit pieds de hauteur, qui occupait le centre du marché. Cette plate-forme, œuvre des princes aztéques, servait de tréteaux aux jongleurs et aux saltimbanques, dont les prouesses étaient un des divertissements les plus aimés du peuple (31).

L'érection du nouvel engin de guerre fit suspendre les hostilités pendant plusieurs jours. Un corps d'infanterie protégeait les travailleurs contre toute surprise. Enfin, l'œuvre fut achevée, et les assiégés, qui contemplaient dans une silencieuse terreur, du haut des azoteas, le progrès de la mystérieuse machine qui devait ne pas laisser pierre sur pierre dans leur capitale, frémirent à l'idée de la voir agir. On déposa un bloc de pierre sur la catapulte, qu'on fit alors jouer, et qui lança en effet l'énorme projectile à une distance prodigieuse; mais ce fut en l'air et perpendiculairement, en sorte que retombant sur son point de départ, il mit la malencontreuse machine en pièces. Cette fois, les Aztéques en furent quittes pour la peur, et les soldats s'égayant au sujet de la catastrophe, rirent aussi aux dépens de leur général, un peu mortifié de cet échec et surtout de sa crédulité (32).

(31) On trouve encore des vestiges de cette construction, d'après M. de Humboldt, dans les limites du porche de la chapelle de S. Iago. *Essai politique*, t. 2, p. 41.

(32) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 155. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 290. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 37.

CHAPITRE VIII.

CRUELLES SOUFFRANCES DES ASSIÉGÉS.
— COURAGE ET CONSTANCE DE GUATEMOZIN. — ASSAUTS MEURTRIERS.
— PRISE DE GUATEMOZIN. — ÉVACUATION DE LA VILLE.
— FIN DU SIÉGE. — RÉFLEXIONS.

1521.

Il n'était pas besoin de recourir à des moyens artificiels pour hâter la ruine des Aztèques : chaque heure la précipitait par des causes plus puissantes que tous les efforts de l'homme. Ils étaient entassés pêle-mêle dans un étroit quartier de Mexico, nobles, peuple, esclaves, hommes, femmes, enfants, dans des maisons ou dans des chenils, car cette partie de la ville n'était pas la plus riche ; d'autres gisaient en plein air, dans les canots ou dans les rues, alternativement glacés par les pluies de la nuit et brûlés par la chaleur du jour (1). Un vieux chroniqueur raconte que deux femmes de rang restèrent trois jours et trois nuits dans l'eau jusqu'aux épaules, au milieu des roseaux, avec une poignée de maïs pour toute nourriture (2). Les moyens ordinaires de subsistance étaient depuis longtemps épuisés. Tout aliment avait son prix, même le plus malsain et le plus dégoûtant. Les assiégés erraient à la recherche des insectes et des vers sur les bords du lac, ou retiraient du fond de l'eau salée des roseaux et de la mousse. Souvent on les voyait jeter des regards pleins de regrets et

(1) « Estaban los tristes Mejicanos hombres y mugeres, niños y niñas, viejos y viejas, heridos y enfermos en un lugar bien estrecho, y bien apretados los unos con los otros, y con grandisima falta de bastimentos, y al calor del sol, y al frio de la noche, y cada hora esperando la muerte. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39.

(2) Torquemada tenait cette anecdote du neveu d'une des matrones indiennes, alors très-vieux lui-même. *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 102.

d'angoisse sur les verdoyantes collines qu'un grand nombre d'entre eux avaient quittées pour venir s'enfermer dans la capitale et partager le sort de leurs frères.

Les écrivains espagnols disent à leur louange qu'ils n'allèrent pas, dans l'excès de leur malheur, jusqu'à violer les lois de la nature en se dévorant les uns les autres (3). Mais cette affirmation est contredite par les chroniqueurs indiens, qui racontent que plus d'une mère, dans son délire, dévora le fruit de ses entrailles qu'elle ne pouvait sauver. C'est un fait reproduit dans l'histoire de plus d'un siége, et d'autant plus probable ici que la sensibilité naturelle des Indiens était émoussée par les sauvages pratiques de la superstition nationale (4).

Mais c'étaient là de tristes ressources, et tous les jours des centaines d'infortunés mouraient de faim. Quelques-uns se traînaient dans l'intérieur des maisons, pour y exhaler en silence et sans témoins leur dernier soupir. D'autres tombaient épuisés dans les rues. Quel que fût le lieu de leur mort, on les y abandonnait à la décomposition. Il n'y avait personne pour les ensevelir, personne pour les transporter ailleurs. Les Indiens, familiarisés avec ce spectacle, y étaient devenus indifférents. Ils regardaient leurs frères mourir avec un sombre désespoir; ils attendaient leur tour. On n'entendait aucune plainte, aucune lamentation. La douleur était trop profonde, trop impuissante à se manifester extérieurement.

Si les rues des autres quartiers de la ville étaient parsemées de cadavres, on les rencontrait ici par monceaux. « Ils étaient si serrés, dit Bernal Diaz, qu'on ne pouvait faire un pas qu'entre des corps et des têtes (5).» « On ne pouvait poser le

(3) Torquemada, *ubi sup.* Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 156.

(4) « De los niños, no quedó nadie, que las mismas madres y padres los comian (que era gran lástima de ver, y mayormente de sufrir). » (Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 39.) L'historien tenait les détails qu'il donne des Mexicains eux-mêmes, peu de temps après l'événement.

(5) « No podiamos andar sino entre cuerpos y cabeças de Indios muertos.» *Hist. de la conquista*, cap. 156.

pied, dit Cortés dans un langage plus énergique encore, que sur des cadavres indiens (6) ! » Ils étaient entassés les uns sur les autres, les vivants avec les morts. Ils se couchaient eux-mêmes sur leurs amis expirants et s'y endormaient à leur tour du sommeil éternel. La mort était partout; la ville n'était plus qu'un vaste charnier. Des miasmes empoisonnés s'exhalaient de cette masse putréfiée, sous la double action de la pluie et de la chaleur ; ils empestaient tellement l'atmosphère, que les Espagnols, y compris le général, tombèrent malades dans leurs rapides passages à travers ce quartier. La peste ne tarda pas à moissonner un plus grand nombre d'Indiens que la famine (7).

Tant d'horribles souffrances égaraient l'esprit de ces malheureux. Ils avaient recours à tous les rites superstitieux prescrits par leur religion pour arrêter la peste. Ils suppliaient les prêtres d'invoquer les dieux. Mais les oracles étaient muets ou ne rendaient que de sinistres réponses. Leurs divinités les avaient abandonnés; ils voyaient partout des signes de la colère céleste, qui leur présageaient de plus grands maux encore. Les Indiens racontèrent, après le siége, qu'ils avaient vu un sillon de lumière, d'un rouge de sang, qui venait du nord dans la direction de Tepejacac, accompagné d'un bruit semblable à celui d'un tourbillon de vent, et qui avait fait le tour du quartier de Tlatelolco, lançant des étincelles et de petites flammes, jusqu'à ce qu'il se plongeât dans le centre du lac (8) ! De mystérieuses terreurs s'emparaient de leurs sens.

(6) « No tenian donde estar sino sobre los cuerpos muertos de los suyos. » *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 291.

(7) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista, ubi sup.* Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 2, cap. 8. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 41. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms., cap. 28.

(8) « Un torbellino de fuego como sangre embuelto en brasas y en centellas, que partia de hacia Tepeacac (que es donde está ahora santa Maria de Guadalupe) y fué haciendo gran ruido, hacia donde estaban acorralados los Mejicanos y Tlaltilulcanos; y dió una vuelta para enrededor de ellos, y no dicen si los empeció algo, sino que habiendo dado aquella vuelta, se

Les phénomènes les plus ordinaires de la nature étaient convertis en prodiges (9). Étourdis par tant d'infortunes, ils devenaient les jouets des plus extravagantes superstitions.

Au milieu de ces scènes affreuses, le jeune empereur des Aztèques, d'après toutes les relations du temps, demeurait calme et ferme. Sa belle capitale était réduite en ruines sous ses yeux, ses nobles et fidèles sujets mouraient autour de lui, son territoire lui était enlevé pied à pied; à peine lui en restait-il assez pour se tenir debout, et cependant il rejetait toutes les ouvertures de capitulation; il déployait le même esprit indomptable qu'au commencement du siége. Lorsque Cortés, dans l'espoir que les souffrances des assiégés les disposeraient à entendre parler d'accommodement, persuada à un noble prisonnier de porter à Guatemozin ses propositions, le jeune monarque, d'après le récit de Cortés, ordonna de sacrifier à l'instant l'ambassadeur (10). Il ne faut pas perdre de vue que c'est un Espagnol qui le raconte.

Cortés, qui avait suspendu les hostilités pendant plusieurs jours dans le vain espoir que tant d'opiniâtreté fléchirait enfin, résolut de donner un assaut général à la ville pour la forcer de capituler. Entassés comme l'étaient les Aztèques dans un étroit quartier de Mexico, leur position favorisait cette entreprise. Cortés ordonna à Alvarado de se tenir prêt et à Sandoval de soutenir l'attaque par une canonnade contre les maisons du bord de l'eau. Outre le commandement du corps d'armée de la chaussée, Sandoval avait celui de la flotte, disposée en ligne à la hauteur du quartier de Tlatelolco. Cortés con-

entró por la laguna adelante; y allí desaparecio. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 40.

(9) « Inclinatis ad credendum animis, loca ominum etiam fortuita. » Tacite, *Hist.*, lib. 2, sec. 1.

(10) « Y como lo lleváron delante de Guatimucin su señor, y él le comenzó á hablar sobre la paz, diz que luego lo mandó matar y sacrificar. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, cap. 293.

duisit lui-même ses troupes dans la ville ou plutôt à travers le désert qui l'entourait.

En entrant dans les limites de la dernière enceinte occupée par les Indiens, il vit venir à sa rencontre plusieurs des chefs qui, étendant vers lui leurs bras amaigris, s'écriaient : Vous êtes les enfants du Soleil. Mais le Soleil est rapide dans sa course. Pourquoi tardez-vous tant à venir? Pourquoi ne mettez-vous pas un terme à nos misères? Tuez-nous plutôt tout d'un coup, afin que nous puissions aller vers notre dieu Huitzilopochtli, qui nous attend dans le ciel, pour nous accorder le repos après nos souffrances (11) !

Cortés, ému par ce touchant appel, leur répondit qu'il ne désirait pas leur mort, mais leur soumission. « Pourquoi votre maître refuse-t-il de traiter avec moi, leur dit-il, lorsqu'il me suffit d'une heure pour l'écraser avec tout son peuple? » Il les pria alors avec instance d'engager Guatemozin à entrer en conférence avec lui, lui promettant toute sûreté pour sa personne.

Les chefs indiens se laissèrent persuader, et leur message fut reçu par le jeune monarque d'une manière qui prouvait que l'infortune faisait enfin quelque impression sur son esprit altier. Il consentit à l'entrevue demandée, non pas pour ce jour même, mais pour le lendemain, sur la grande place de Tlatelolco. Cortés, satisfait de ce succès apparent, se retira immédiatement de la ville et reprit sa position sur la chaussée.

Le lendemain matin, il se présenta au lieu marqué, après y avoir d'abord posté Alvarado avec un corps important pour prévenir toute embuscade. La plate-forme en pierre au centre du marché avait été couverte de nattes et de tapis; un banquet était préparé pour le jeune monarque et ses courti-

(11) « Que pues ellos me tenian por hijo del sol, y el sol en tanta brevedad como era un dia y una noche daba vuelta á todo el mundo, que porque yo assi brevemente no los acabada de matar, y los quitaba de penar tanto, porque y a ellos tenian deseos de morir, y irse al cielo para su Orchilobus (Huitzilopochtli) que los estaba esperando para descanzar. » *Rel. tercera*, p. 292.

sans affamés. Ces arrangements pris, le général attendit patiemment l'heure de l'entrevue.

Mais Guatemozin, au lieu de paraître lui-même, envoya les mêmes nobles qui lui avaient apporté le message du général. Ils étaient chargés de l'excuser, sous prétexte de maladie. Cortés, malgré son désappointement, fit une réception courtoise aux seigneurs aztèques, dans l'espoir de parvenir ainsi à communiquer avec l'empereur. Il leur persuada, sans beaucoup de peine, de prendre part au repas préparé pour le monarque; ce qu'ils firent avec une voracité qui attestait leur rigoureuse abstinence. Il les renvoya ensuite avec les provisions dont leur maître avait sans doute un grand besoin, le priant de nouveau de consentir à une entrevue qui pouvait seule aplanir leurs différends.

Les envoyés indiens reparurent bientôt; ils apportaient un présent de belles étoffes de coton, de peu de valeur cependant, de la part de Guatemozin, qui éludait encore l'entrevue avec le général espagnol. Cortés, profondément contrarié, ne voulut pas renoncer à son espoir: « Il viendra sûrement, dit-il aux envoyés, lorsqu'il verra que je vous laisse aller et venir sains et saufs, vous qui avez été comme lui mes ennemis acharnés, pendant la durée de la guerre (12). » Il les congédia de nouveau, promettant d'attendre leur réponse le jour suivant.

Le lendemain matin, les seigneurs aztèques, entrant dans le camp chrétien, annoncèrent à Cortés que Guatemozin consentait à une entrevue qui aurait lieu à midi sur la place du marché. Le général fut ponctuel, mais en vain. Ni le monarque ni ses ministres ne parurent. Il était clair que le jeune

(12) « Y yo les torné á repetir, que no sabia la causa, porque él se recelaba venir ante mi pues veia que á ellos, que yo sabia q' habian sido los causadores principales de la guerra, y que la habian sustentado, les hacia buen tratamiento, que los dejaba ir, y venir seguramente, sin recibir enojo alguno; que les rogaba, que le tornassen á hablar, y mirassen mucho en esto de su venida, pues à él le convenia, y yo lo hacia por su provecho. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 294-295.

prince indien ne se fiait pas aux promesses de son ennemi. Le souvenir de Montézuma ne pouvait s'effacer de son esprit. Après trois heures d'attente, Cortés perdit patience, et apprenant que les Mexicains hâtaient leurs préparatifs de défense, il fit immédiatement ses dispositions pour l'assaut (13).

Les confédérés attendaient en dehors des murs, Cortés ne se souciant pas de leur montrer la curée avant d'être prêt à lâcher leur meute. Il leur donna alors l'ordre de le rejoindre, et soutenu par la division d'Alvarado, il pénétra sur le terrain encore occupé par les Aztèques. Il les trouva préparés à le recevoir. Les guerriers les plus robustes, ceux qu'avait épargnés jusqu'ici la famine, se tenaient à l'avant-garde et appelaient leurs compatriotes affaiblis. Des femmes se mêlaient parfois aux combattants et couvraient avec leurs enfants les azoteas, d'où leurs visages amaigris et leurs yeux hagards défiaient encore d'odieux ennemis.

A l'approche des Espagnols, les Mexicains poussèrent leur farouche cri de guerre et déchargèrent une nuée de flèches, avec leur courage habituel, tandis que les femmes et les enfants faisaient pleuvoir du haut des terrasses des dards et des pierres. Mais tous ces projectiles étaient lancés par des bras trop débiles pour produire grand effet; et lorsqu'on en vint aux mains, la défaillance de l'ancienne vigueur des Aztèques fut encore plus sensible. Leurs coups étaient faibles et portés au hasard; un petit nombre de guerriers seulement, doués d'une constitution plus vigoureuse ou puisant des forces dans leur désespoir, soutinrent jusqu'au bout une lutte acharnée.

Les arquebusiers ouvrirent un feu terrible, soutenu par les rapides volées des brigantins, du côté opposé de la ville. Les assiégés, enveloppés comme des daims par les chasseurs,

(13) Ces efforts répétés de Cortés pour décider les Aztèques à se soumettre paisiblement sont attestés par de nombreux témoignages et les plus formels. Indépendamment de sa propre lettre à l'empereur, voyez Bernal Diaz, caput 155. Herrera, *Hist. general*, lib. 2, cap. 6-7. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 100. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 44-48. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 29-30.

furent abattus de tous côtés. Le carnage fut horrible. La terre était couverte de monceaux de morts, que les combattants devaient gravir pour s'atteindre. Le sang coulait comme l'eau et teignait les canaux voisins (14). On ne peut imaginer de mêlée plus affreuse. Les cris de guerre des Indiens, les malédictions des Espagnols, les lamentations des blessés, des femmes et des enfants; le bruit des armes, les convulsions dernières des victimes, les décharges de mousqueterie et d'artillerie, répercutées par les échos; le sifflement des traits de toute espèce; le craquement des édifices embrasés, qui écrasaient sous leurs ruines des milliers de victimes; les nuages de poussière et de fumée qui enveloppaient les combattants, — tout cela formait une scène effrayante pour les soldats même de Cortés, endurcis comme ils l'étaient par les calamités de la guerre et par une longue habitude de la violence et du carnage : «Les cris piteux des enfants et des femmes, dit le général, suffisaient pour fendre le cœur (15). » Cortés recommanda de faire quartier à tous ceux qui le demanderaient. Il le recommanda particulièrement aux alliés, et plaça parmi eux des Espagnols pour réprimer leur violence (16). Mais il eût été aussi aisé de réprimer la fureur de l'ouragan que les passions de ces hordes de sauvages. « Jamais, s'écrie-t-il, je n'ai vu une race aussi impitoyable, jamais rien de ce qui porte la forme humaine

(14) « Corrian arroios de sangre por las calles, como pueden correr de agua, quando llueve, y con impetu, y fuerza. » Torquemada, *Monarchia india*, lib. 4, cap. 103.

(15) « Era tanta la grita, y lloro de los niños, y mugeres, que no habia persona, á quien no quebrantasse el corazon. » (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 296.) C'était une race aveugle et obstinée, s'écrie le vénérable éditeur, l'archevêque, avec un commentaire peu charitable : « *Gens duræ cervicis, gens absque consilio.* » Note.

(16) « Como la gente de la cibdad se salia á los nuestros, habia el general proveido, que por todas las calles estubiesen Españoles para estorvar á los amigos, que no matasen aquellos tristes, que eran sin numero. E tambien dixo á todos los amigos capitanes, que no consintiesen á su gente que matasen á ninguno de los que salian. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 30.

n'a été aussi dépourvu d'humanité (17). » Ils ne faisaient aucune distinction de sexe ni d'âge, et semblaient venger à la fois les injures d'un siècle. Enfin, le général espagnol ordonna la retraite; il était bien temps, car, d'après son propre rapport, exagéré, nous l'espérons, quarante mille individus avaient péri; mais leur destin était encore préférable à celui des infortunés qui avaient survécu (18).

Pendant la longue nuit qui suivit cette fatale journée, on n'aperçut aucun mouvement dans la partie de la ville occupée par les Aztéques. On n'y voyait aucune lumière, on n'y entendait d'autres sons que les sourds gémissements des blessés, le dernier râle des mourants. Tout était sombre et silencieux : les vaincus n'attendaient plus que le coup de grâce du bourreau, et pourtant ils ne se montraient pas disposés à se soumettre. Chaque nouvelle injure se gravait dans leur âme, chaque tourment ajoutait à leur haine contre leurs oppresseurs. Fortune, parents, amis, leur patrie même, tout était perdu. Ils ne tenaient plus à la vie, n'ayant plus rien de ce qui la fait aimer.

L'aspect du camp chrétien était bien différent. Les derniers succès avaient dissipé toutes les appréhensions; des feux de joie pétillaient sur les chaussées, des lumières brillaient dans les tentes, les sons de la musique et le bruit des divertissements, portés sur les eaux, proclamaient l'allégresse des soldats à la vue du prochain dénoûment de cette pénible campagne.

Le lendemain matin le général espagnol réunit ses forces, décidé à terminer la guerre. Il était convenu la veille avec Alvarado d'occuper la place du marché de Tlatelolco. Un coup d'arquebuse devait être le signal d'un assaut simultané.

(17) « La qual crueldad nunca en generacion tan recia se viá, ni tan fuera de toda órden de naturaleza, como en los naturales de estas partes. » *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 296.

(18) *Rel. terc., ubi sup.* Ixtlilxochitl dit que cinquante mille hommes furent tués ou faits prisonniers dans ce terrible massacre. *Venida de los Esp.*, p. 48.

Sandoval était chargé d'occuper la chaussée septentrionale, de surveiller avec la flotte les mouvements de l'empereur indien, et de l'empêcher de gagner la terre ferme, projet qu'il méditait et que Cortés n'ignorait pas. Si Guatemozin parvenait à fuir, les Espagnols conservaient en lui un ennemi formidable qui pourrait toujours soulever contre eux tout le pays. Il ordonna toutefois à Sandoval de ne faire aucun mal au royal fugitif, et de ne faire feu sur l'ennemi qu'en cas de légitime défense (19).

Ce fut le 13 août 1521, jour de Saint-Hippolyte, devenu par suite de cette circonstance le patron de la moderne Mexico, que Cortés conduisit pour la dernière fois sa vaillante armée à travers les terrains ravagés et brûlés qui entouraient les restes de la capitale indienne. Avant d'y pénétrer, il fit halte un instant pour donner aux malheureux habitants une dernière chance de salut. Il obtint une entrevue avec quelques-uns des principaux chefs, et leur reprocha la conduite de leur maître : «Assurément, dit le général, il ne voudra pas vous voir tous périr, lorsqu'il peut si aisément vous sauver.» Il les engagea de nouveau à faire tous leurs efforts pour décider Guatemozin à lui accorder une entrevue, lui promettant toute sûreté.

Les messagers remplirent leur mission, et revinrent bientôt avec le *cihuacoatl* à leur tête. C'était un magistrat de grande autorité parmi les Mexicains. Il dit à Cortés, avec un air de mélancolie qui manifestait son propre désappointement, que Guatemozin était résigné à mourir où il était, mais qu'il ne consentirait jamais à l'entrevue demandée. Il ajouta d'un ton de résignation : «Faites à votre plaisir. — Retournez donc, répliqua le vainqueur, et préparez vos compatriotes à mourir, leur heure est venue (20). »

(19) « Adonde estauan retraidos, el Guatemuz con todo la flor de sus capitanes, y personas mas nobles que en Mexico auia, y lo mandó que no matasse, ni hiriesse á ningunos Indios, saluo si no le diessen guerra, ó que aunque se la diessen, que solamente se defendiesse. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156.

(20) «Y al fin me dijo, que en ninguna manera el señor vernia ante mi;

Il différa néanmoins l'attaque pendant plusieurs heures; mais l'impatience des troupes fut encore augmentée par la rumeur que Guatemozin et ses nobles se préparaient à fuir avec leurs richesses dans des pirogues et des canots amarrés au bord du lac. Convaincu qu'un plus long retard était aussi inutile qu'impolitique, Cortés prit ses dispositions pour une dernière attaque, et monta lui-même sur un *azotea* qui commandait le théâtre de l'action.

Les assaillants trouvèrent l'ennemi dans la plus grande confusion. Des masses d'Indiens de tout âge et de tout sexe étaient tellement serrées et entassées, que les malheureux se poussaient les uns les autres du bord des chaussées dans l'eau. Quelques-uns étaient montés sur les terrasses, d'autres appuyaient leurs corps chancelants contre les murs des édifices. Leurs vêtements souillés et déchirés leur donnaient un aspect étrange, auquel ajoutait encore le féroce regard de la haine et du désespoir. Lorsque les Espagnols se furent approchés à une portée de flèche, les Aztéques leur lancèrent une volée de traits impuissants: leur courage survivait à la vigueur des anciens jours. Le fatal signal fut enfin donné par un coup d'arquebuse, bientôt suivi des décharges de l'artillerie, des armes à feu, et des hurlements des Indiens alliés qui s'élançaient sur leur proie. Nous ne souillerons pas ces pages par un nouveau récit des horreurs du jour précédent. Beaucoup d'Aztéques se jetèrent dans l'eau et furent pris par les barques espagnoles, d'autres se noyèrent dans les canaux. Le nombre de ces derniers fut si grand, que les assaillants firent un pont de leurs cadavres pour gagner le bord opposé. D'autres, surtout les femmes, imploraient la miséricorde des vainqueurs, et d'après les récits des chroniqueurs, les Espagnols les épargnèrent

y antes queria por allá morir, y que á el pesaba mucha de esto, que hiciesse yo lo que quisiesse; y como vi en esto su determinacion, yo le dije; que se bolviesse á los suyos, y que él, y ellos se aparejassen, porque los queria combatir, y acabar de matar, y assi se fué.» *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 298.

partout, les alliés indiens nulle part, malgré les ordres et les prières de Cortés (21).

Pendant cette affreuse boucherie, on vit un grand nombre d'Aztéques monter dans les barques attachées au rivage et essayer de fuir à travers le lac; mais leur fuite était interceptée par les brigantins, qui coulaient bas cette multitude d'embarcations, lâchant leurs bordées à droite et à gauche, lorsque les Aztéques étaient assez hardis pour les attaquer. Dans ce moment critique, on vit trois ou quatre grandes pirogues glisser rapidement à travers le lac. Un capitaine, nommé Garci Holguin, dont le brigantin était un des meilleurs voiliers de la flotte, leur donna aussitôt la chasse. Le vent était favorable, et Holguin à chaque instant gagnait de vitesse les fugitifs. Enfin, après une rapide course, le capitaine espagnol, accostant une des pirogues, qu'il conjecturait, d'après son apparence ou les informations qu'il avait reçues, devoir porter l'empereur indien, ordonna à ses soldats de pointer leurs arbalètes. Mais avant qu'ils eussent le temps de les décharger, les Indiens s'écrièrent que leur prince était à bord. Au même moment un jeune guerrier, armé d'un bouclier et d'un *maquahuitl*, se leva comme pour repousser les assaillants. Mais Holguin ayant ordonné à ses hommes de ne pas tirer, le jeune guerrier laissa retomber ses armes, et s'écria : « Je suis Guatemozin ; conduisez-moi à Malintzin ; je suis son prisonnier ; mais qu'on ne fasse pas de mal à ma femme et à mes compagnons (22). »

(21) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 30. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 43. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 2, cap. 7. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 297. Gomara, *Crónica*, c. 142.

(22) Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 49.

« No me tiren, que yo soy el rey de México, y deste tierra, y lo que te ruego es, que no me llegues á mi muger, ni á mis hijos ; ni á ninguna muger, ni á ninguna cosa de lo que aquí traygo, sino que me tomes á mi, y me lleves á Malintzin. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156.) M. de Humboldt s'est donné beaucoup de peine pour déterminer le lieu où Guatemozin fut pris, ce lieu, qui appartient aujourd'hui à la terre ferme, devait être situé selon lui entre le Garita del Peralvillo, la place de Saint-Yago de Tlatelolco et le pont d'Amaxac. *Essai politique*, t. 2, p. 76.

Holguin lui promit de respecter ses vœux, et l'aida à monter sur le brigantin, où il fut suivi par sa femme et son escorte, au nombre de vingt personnes, y compris le souverain déposé de Tezcuco, le souverain de Tlacopan, et plusieurs autres caciques et dignitaires, que leur rang avait sans doute mis à l'abri des extrêmes misères du siége. Lorsque les captifs furent assis sur le pont du navire, Holguin pria le prince aztèque de mettre fin au combat, en ordonnant à ses sujets placés dans les autres canots de se rendre. Il répondit d'un air abattu : « Cela est inutile ; ils cesseront de combattre dès qu'ils sauront que leur prince est fait prisonnier. » Il disait vrai ; la nouvelle de la prise de Guatemozin se répandit rapidement dans la flottille de canots et sur le rivage, où les Mexicains disputaient encore leur vie. Le combat cessa aussitôt ; les indigènes ne firent plus aucune résistance, et ceux qui étaient sur l'eau suivirent le brigantin qui conduisait à terre leur monarque captif. Il semblait qu'ils n'avaient lutté si longtemps que pour détourner l'attention de l'ennemi et couvrir la retraite de leur empereur (23).

Lorsque Sandoval reçut la nouvelle de cette importante capture, il rejoignit sur son brigantin celui de Holguin, et lui demanda de lui livrer le royal prisonnier. Mais le capitaine voulut garder sa prise. Une querelle éclata entre les deux officiers, également jaloux de s'assurer la gloire de cet exploit, et peut-être le privilége de le rappeler un jour sur leur écusson. La discussion dura assez longtemps pour parvenir aux oreilles de Cortés, toujours posté sur l'*azotea*, où il avait appris avec une grande joie la nouvelle d'une si importante capture. Il envoya immédiatement à ses officiers l'ordre de lui amener Guatemozin, se chargeant de vider leur différend (24).

(23) Pour le précédent récit de la prise de Guatemozin, fait avec plus ou moins de détails, mais avec peu de variantes, par les différents écrivains, voyez Bernal Diaz, *ibid.*, *ubi sup. Rel. terc. de Cortés*, p. 299. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, c. 30. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 101.

(24) Le général, d'après Diaz, blâma beaucoup ses officiers de cette

Il leur recommanda également de traiter avec respect leur prisonnier. Dans l'intervalle il fit tout préparer pour l'entrevue. On couvrit la terrasse de nattes et d'un drap cramoisi; on plaça sur une table diverses provisions (25). Doña Marina devait servir d'interprète; elle avait eu sa part de tous les périls de la conquête, et assistait à son glorieux dénoûment.

Guatemozin, lorsqu'il eut mis pied à terre, fut escorté par une compagnie d'infanterie jusqu'en la présence de Cortés. Il monta sur l'*azotea* d'un pas calme et ferme; on le distinguait aisément de son entourage à son grand œil noir, qui ne brillait plus du feu accoutumé, à ses traits empreints d'une morne résignation, peu en harmonie avec les passions brûlantes qui agitaient d'ordinaire son sein. Il avait la tête large, les membres bien proportionnés, un teint beaucoup moins foncé que celui de son peuple couleur de bronze, et ses manières étaient pleines de douceur et d'attrait (26).

Cortés s'avança vers lui avec un mélange étudié de dignité et de courtoisie. Le monarque aztéque l'avait déjà vu sans doute, car il rompit le premier le silence, et lui dit: « J'ai fait tout ce que je pouvais pour me défendre moi-même et mon

querelle intempestive, leur rappelant les funestes effets d'une querelle semblable entre Marius et Sylla, au sujet de Jugurtha. (*Hist. de la conquista*, cap. 156.) Cette citation un peu pédante sent plutôt le chroniqueur que le conquérant. Le résultat de tout cela, résultat assez ordinaire en pareil cas, fut que l'empereur Charles-Quint n'accorda à aucune des parties plaidantes, mais au seul Cortés le droit exclusif de rappeler la prise de Guatemozin, en portant sa tête et celles de sept autres princes captifs sur le bord de son écu.

(25) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, cap. 40, Ms.

(26) Pour le portrait de Guatemozin, j'emprunte de nouveau le fidèle pinceau de Diaz, qui le connaissait très-bien, du moins sa physionomie. « Guatemozin era de muy gentil disposicion, assi de cuerpo, como de fayciones, y la cata algo larga, y alegre, y los ojos mas parecian que quando miraua, que eran con grauedad, y halaguños, y no hauia falta en ellos, y era de edad de veinte y tres, ó veinte y quatro años, y el color tiraua mas á blanco, que al color, y matiz de esostros Indios morenos. » *Hist. de la conquista*, cap. 156.

peuple. Je suis maintenant réduit à cet état. Faites de moi ce qu'il vous plaira, Malintzin. » Posant alors la main sur le manche d'un poignard attaché à la ceinture du général, il ajouta avec véhémence : « Frappez-moi plutôt de ce poignard, et tuez-moi tout d'un coup (27). » Cortés fut rempli d'admiration lorsqu'il vit ce jeune prince indien déployer dans ses revers un courage digne de l'ancienne Rome. « Ne craignez rien, lui dit-il, vous serez traité avec tous les honneurs qui vous sont dus. Vous avez défendu votre capitale en brave guerrier. Les Espagnols savent respecter le courage, même dans un ennemi (28).» Il lui demanda ensuite où il avait laissé la princesse sa femme, et apprenant qu'elle était restée sous la protection d'une garde espagnole à bord du brigantin, il ordonna de l'amener sous bonne escorte en sa présence.

C'était la plus jeune des filles de Montézuma, et elle était à peine nubile. Lors de l'avénement de son cousin Guatemozin au trône, elle lui avait été fiancée comme légitime épouse (29). Tous ses contemporains ont célébré sa beauté, et le souvenir de la belle princesse Tecuichpo vit encore parmi les Espagnols, car quelques-unes de leurs plus illustres familles sont

(27) « Llegóse á mi, y dijome en su lengua, que ya él habia hecho todo, lo que de su parte era obligadò para defenderse á si, y á los suyos, hasta venir en aquel estado ; que ahora ficiesse de él lo que yo quisiesse ; y puso la mano en un puñal, que yo tenia, diciendome que le diesse de puñaladas, y le matasse. » (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 300.) Ce récit remarquable du conquérant lui-même est confirmé par Diaz, qui ne paraît pas avoir vu la lettre de son général. *Hist. de la conquista*, cap. 156.

(28) Bernal Diaz, cap. 156. Voyez aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, l. 33, cap. 48; et P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 8, qui, par l'épithète de *magnanimo regi*, témoigne l'admiration qu'avait excitée à la cour de Castille l'esprit altier de Guatemozin.

(29) La cérémonie du mariage qui distinguait la femme légitime de la concubine est décrite par don Thoan Cano dans sa conversation avec Oviedo. Il paraîtrait, d'après cela, que la seule postérité légitime de Montézuma à sa mort était un fils et une fille, cette même princesse Tecuichpo. Voyez l'Appendice, 2e partie, n° 11.

issues d'elle par un second mariage (30). Cortés la reçut avec bienveillance, et lui témoigna tous les égards dus à son rang. Sa naissance la rendait sans doute plus intéressante encore aux yeux du général, qui ne pouvait voir en elle, sans un secret remords, la fille du malheureux Montézuma. Il invita ses illustres prisonniers à accepter quelques aliments que leur épuisement leur rendait si nécessaires.

Cortés prit ensuite ses dispositions pour la nuit. Il ordonna à Sandoval d'escorter les prisonniers jusqu'à Cojohuacan, où il se proposait de les suivre immédiatement lui-même. Les autres capitaines, Olid et Alvarado, reçurent l'ordre de faire rentrer leurs troupes dans leurs camps respectifs. Il était impossible de demeurer dans la capitale, où les miasmes des cadavres infectaient l'air. Cortés ne laissa qu'une faible garde pour maintenir l'ordre dans les faubourgs dévastés. — Il était l'heure des vêpres lorsque Guatemozin se rendit (31), et lorsqu'on put regarder le siége comme entièrement fini. Le crépuscule vint, et la pluie commença à tomber avant que les troupes eussent évacué la ville (32).

(30) Voyez, pour de plus amples détails sur la fille de Montézuma, le livre 7, chap. 3, de cette histoire.

(31) On célèbre, ou plutôt on célébrait tous les ans, sous le gouvernement colonial, la mémoire de cet événement par une procession solennelle autour des murs de la ville. Elle avait lieu le 13 août, anniversaire de la reddition, et se composait d'une cavalcade de principaux officiers et citoyens, commandés par le vice-roi. On déployait le vénérable étendard du conquérant.

(32) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 42. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 156.

« Le souverain de Mexico s'étant rendu, dit Cortés dans sa lettre à l'empereur, la guerre, avec la grâce du ciel, fut enfin terminée, le vendredi 13 août 1521. En sorte que, depuis le jour où nous avions pris pour la première fois position devant la ville, c'est-à-dire le 30 mai, jusqu'à son occupation finale, soixante-quinze jours s'étaient écoulés. » (*Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 300.) Il n'est pas aisé de dire l'événement qui eut lieu le 30 mai et que l'on peut considérer comme l'ouverture du siége. Clavigero pense que ce doit être l'occupation de Cojohuacan par Olid. (*Stor. del Messico*,

Pendant la nuit, une de ces terribles tempêtes qu'on ne connaît qu'entre les tropiques, et dont les Espagnols avaient été rarement témoins, éclata sur la vallée mexicaine. Le tonnerre, répercuté par l'amphithéâtre des montagnes, grondait sur la face des eaux, ébranlant les fondements des *teocallis* et du petit nombre d'édifices encore debout dans la vieille enceinte de Tenochtitlan. Les éclairs déchiraient le ciel, et leur lueur sinistre illuminait un instant la scène, bientôt replongée dans d'épaisses ténèbres. La guerre des éléments semblait en harmonie avec la triste destinée de la ville. Un esprit superstitieux eût pu voir dans les sifflements du vent et le fracas de la foudre les derniers adieux des divinités irritées de l'Anahuac à la capitale qu'elles abandonnaient à son sort (33)!

Le lendemain de la reddition de Mexico, Guatemozin pria le général espagnol de permettre aux Aztéques de quitter la ville et de gagner la campagne. Cortés y consentit volontiers; car, sans cela, il ne pouvait prendre aucune mesure pour purifier la capitale. Il donna donc ses ordres pour l'évacuation de la place, défendant à tout Espagnol ou allié de faire aucune espèce de violence aux Aztéques et d'entraver leur départ. L'évaluation du nombre des Indiens qui avaient échappé au glaive, à la peste, à la famine, varie de trente à soixante-

t. 3, p. 196.) Ni Bernal Diaz, ni Herrera, ni Cortés ne fixent ainsi cette dernière date. Clavigero dit bien qu'Alvarado et Olid quittèrent Tezcuco le 20 mai, mais Cortés fixe leur départ au 10 mai. Cortés date peut-être le commencement du siége du jour où Sandoval s'établit sur la chaussée du nord et où commença l'investissement complet de la place. Bernal Diaz parle plusieurs fois du siége comme ayant duré trois mois, et le fait commencer sans doute du jour où sa propre division, sous les ordres d'Alvarado, prit position à Tacuba.

(33) Cette guerre des éléments ne troubla pas apparemment le sommeil des troupes, tellement assourdies par le bruit incessant du siége, que maintenant qu'il avait cessé, « nous nous trouvions, dit Bernal Diaz avec son habituelle bonhomie, dans la situation d'hommes soudain échappés d'un beffroi, où ils auraient été enfermés des mois entiers avec un carillon de cloches à leurs oreilles! » *Ubi sup.*

dix mille, non compris les femmes et les enfants (34). Il est certain qu'ils mirent trois jours à défiler sur les chaussées, lugubre cortége d'époux et d'épouses, de pères et d'enfants, de malades et de blessés, se soutenant les uns les autres, traînant leurs pas chancelants, à demi couverts de haillons, qui découvraient à chaque pas des plaies hideuses, les unes encore saignantes, d'autres envenimées faute de soins et répandant une odeur infecte (35). Leurs joues, creusées par la faim, racontaient toutes les souffrances du siége. On ne les vit pas moins, pendant que leur longue file gagnait la rive opposée, s'arrêter de temps en temps pour jeter un dernier regard sur le site autrefois couronné par la ville impériale, et que leur rendaient encore cher tant de riants et de glorieux souvenirs.

Aussitôt après le départ des habitants, on prit des mesures pour purifier la ville. Un grand nombre de feux furent allumés et brûlèrent jour et nuit, surtout dans le quartier infecté de Tlatelolco. On enterra les monceaux de corps qui tombaient en putréfaction dans la ville. Il est impossible d'évaluer exactement le nombre de ceux qui périrent pendant le siége. Les divers récits le font varier de cent vingt mille âmes à deux cent quarante mille (36). Les pertes des Espagnols furent

(34) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 2, cap. 7, et Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 101, évaluent leur nombre à trente mille. Ixtlilxochitl dit que soixante mille combattants déposèrent les armes, *Venida de los Esp.*, p. 49, et Oviedo fait monter ce chiffre encore plus haut, à soixante-dix mille. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48. Après les pertes du siége, ce nombre paraît invraisemblable.

(35) « Digo que en tres dias con sus noches iban todas tres calçadas llenas de Indios é Indias, y muchachos, llenas de bote en bote, que nunca dexauan de salir, y tan flacos, y suzios, é amarillos é hediondos, que era lástima de los ver. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156.

(36) Cortés évalue les pertes de l'ennemi dans les trois assauts à soixante-sept mille, chiffre qui, joint à celui de cinquante mille âmes qui, d'après ses calculs, durent mourir de faim et de maladie, donnerait un total de cent dix-sept mille. (*Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 298 et alibi.) Dans ce total ne sont pas compris les Indiens morts avant l'adoption du vigou-

comparativement très-faibles; mais celles des alliés durent être considérables, si l'historien de Tezcuco ne se trompe pas lorsqu'il affirme qu'il périt trente mille de ses compatriotes seulement (37). On ne peut douter que le nombre des victimes parmi les assiégés n'ait été immense, lorsqu'on réfléchit qu'outre l'abondante population de la ville, elle était remplie d'habitants des villes voisines qui étaient venus chercher un asile dans ses murs.

Le butin, c'est-à-dire l'or et les pierreries, les seuls objets qui eussent une grande valeur aux yeux des Espagnols, trompa leur avidité. Il ne dépassa point, d'après la relation du conquérant lui-même, cent trente mille castillans d'or, en y comprenant la part du souverain, qui, grossie d'un grand nombre d'objets d'un travail curieux et précieux, excéda de beaucoup le cinquième qui lui appartenait de droit (38). Pourtant les Aztèques devaient posséder un trésor

reux plan d'opérations de Cortés pour la ruine de la ville. Ixtlilxochitl, qui se laisse rarement battre en chiffres, porte en nombre rond celui des morts à deux cent quarante mille, y compris toute la fleur de la noblesse aztèque. (*Venida de los Esp.*, p. 51.) Bernal Diaz fait les observations suivantes en termes plus génériques : « J'ai lu l'histoire de la destruction de Jérusalem, mais je doute que la mortalité y ait été plus grande qu'au siége de Mexico, car il s'était rassemblé dans cette ville un nombre immense de guerriers indiens de toutes les provinces et villes sujettes, et la plupart de ces guerriers périrent. » (*Hist. de la conquista*, cap. 156.) « J'ai questionné à ce sujet, dit Oviedo, un grand nombre d'hidalgos et d'autres personnes, et je leur ai entendu dire que le nombre des morts était incalculable, bien plus grand que celui des morts à Jérusalem, tel que le rapporte Josèphe. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 30, cap. 30.) L'évaluation de l'historien juif se montant à un million cent mille morts (*Antiq. juives*), la comparaison est de nature à ébranler la foi la plus crédule. Il vaut mieux se dispenser de tous ces calculs, lorsque les données sont si vagues.

(37) Oviedo, *ubi sup.*

(38) *Rel. terc.*, ap. Lorenzana, p. 301.

Oviedo entre dans un peu plus de détails sur le montant du trésor et plus spécialement sur le cinquième impérial. J'aurai plus tard l'occasion d'y revenir. *Hist. de las Indias*, Ms , lib. 33, cap. 31.

bien plus considérable, ne fussent que les débris de celui qu'ils avaient repris aux Espagnols dans la nuit de leur mémorable fuite de Mexico. On peut supposer qu'une partie des dépouilles avait été envoyée hors de la capitale; une autre dépensée pour les préparatifs de défense; la majeure partie enterrée ou jetée au fond du lac. Les menaces des Aztéques avaient un sens; ils eurent du moins la satisfaction de frustrer l'avarice des Espagnols.

Cortés n'avait plus besoin de ses alliés indiens; il assembla les chefs, les remercia de leurs services, loua leur valeur et les congédia, après leur avoir distribué des présents et leur avoir promis que le roi son maître récompenserait plus généreusement encore leur fidélité. Ils emportèrent une large part de dépouilles, fruit du pillage des maisons, mais qui n'étaient pas de nature à tenter la cupidité des Espagnols, et ils s'en retournèrent triomphants du succès de leur expédition et de la chute de la dynastie aztéque... triomphe de peu de durée!

Les Espagnols ne s'estimaient pas moins heureux de la brillante issue de leur longue et pénible campagne. Ils étaient bien désappointés quant à l'importance du trésor qu'ils espéraient trouver dans la ville conquise. Mais le soldat est trop absorbé d'ordinaire par l'émotion présente pour s'inquiéter de l'avenir, et quoique leur mécontentement dût éclater plus tard avec violence, ils ne songeaient, pour le moment, qu'à leur victoire, et s'abandonnaient à la joie. Cortés célébra la chute de Mexico par un banquet, auquel il invita tous les officiers de son armée. La fête fut longue et bruyante; la gaieté poussée si loin, qu'elle encourut le blâme du père Olmedo. Ce n'était pas, selon lui, la manière de remercier le Très-Haut de ses faveurs. Cortés reconnut la justice de la réprimande; mais il demanda quelque indulgence pour les excès du soldat à l'heure de la victoire. Le lendemain fut désigné pour rendre des actions de grâces à la Divinité.

Toute l'armée se forma en procession, le père Olmedo en tête. Les bannières souillées et déchirées de Castille, qui avaient flotté sur tant de champs de bataille, jetaient main-

tenant leurs ombres sur les rangs paisibles des soldats. Ils avançaient lentement, chantant les litanies, portant l'image de la Vierge et du Rédempteur des hommes. Le révérend Père prononça un discours, où il rappela brièvement aux vainqueurs la reconnaissance qu'ils devaient à la providence de Dieu, qui les avait conduits sains et saufs à travers ce long et périlleux pèlerinage, et fixant leur attention sur la responsabilité de leur position actuelle, il les supplia de ne pas abuser de la victoire, mais de traiter, au contraire, les pauvres Indiens avec humanité. Le général et les principaux officiers communièrent ensuite, et la cérémonie se termina par de solennelles actions de grâces au Dieu des batailles, qui leur avait permis de promener la bannière triomphante de la croix dans cet empire barbare (39).

Ainsi finit par succomber la célèbre capitale des Aztèques, après un siége de près de trois mois, sans parallèle dans l'histoire pour la constance et le courage des assiégés, et rarement surpassé sous le rapport de leurs souffrances ; — sans parallèle, on peut assurément le répéter, pour la constance et le courage, si l'on se rappelle qu'une capitulation, aux termes les plus honorables, leur fut sans cesse offerte pendant le blocus, et que, rejetant avec un héroïque dédain toutes les propositions de l'ennemi, ils préférèrent mourir jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Plus de trois siècles s'étaient écoulés depuis que les Aztèques, pauvre tribu nomade du nord-ouest, étaient venus s'établir sur le plateau, et y construire un misérable groupe de huttes, à l'endroit marqué par l'oracle, s'il faut en croire la tradition. Leurs conquêtes, limitées d'abord à leur voisinage immédiat, couvrirent par degrés la vallée. Bientôt ils franchirent les montagnes, soumirent la vaste étendue du plateau, descendirent ses flancs escarpés,

(39) Herrera, *Hist. general.* dec. 8, lib. 3, cap. 3. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 156. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 12, c. 42. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 30. Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 51-52.

s'avançant comme le flot d'une inondation vers le golfe du Mexique et les limites lointaines de l'Amérique centrale. Leur misérable capitale, suivant le progrès de leur territoire, s'était transformée en une florissante cité, remplie d'édifices, de monuments des arts, et d'une population nombreuse qui lui assignait le premier rang parmi les villes du monde occidental. C'est alors que vint de l'orient lointain une autre race étrangère comme la race aztéque, prédite aussi par les oracles, et qui apparaissant sur le plateau, les effaça pour jamais de la carte des nations! Tout cela semble tenir de la fable. C'est une légende romanesque, un conte des génies!

Nous ne saurions regretter la chute d'un empire qui fit si peu pour le bonheur de ses propres sujets ou les vrais intérêts de l'humanité. Malgré l'éclat jeté sur ses derniers jours par la glorieuse défense de la capitale, par la pacifique munificence de Montézuma, par l'indomptable héroïsme de Guatemozin, les Aztéques n'étaient après tout qu'une race farouche et brutale qui a peu de droit à notre sympathie. Leur civilisation ne leur appartenait pas en propre; c'était un reflet de celle de la race qu'ils avaient supplantée. Leur sceptre était le glaive. Ils ne firent rien pour améliorer la condition de leurs vassaux. Ce n'étaient pour eux que des serfs, exploités au profit de leur égoïsme, tenus en respect par des garnisons nombreuses, écrasés par les impôts en temps de paix, par les réquisitions d'hommes en temps de guerre. Ils n'accordèrent pas comme les Romains, auxquels ils ressemblaient par la nature de leurs conquêtes, le droit de cité aux peuples conquis. Ils ne surent pas les fondre en une seule et même nation, ayant des droits, des intérêts communs. Ils regardaient comme des étrangers ceux mêmes de leurs tributaires qui habitaient autour des murs de la capitale. La métropole aztéque était le centre, mais non le cœur de la monarchie, car elle n'avait pas une pulsation commune à tout le corps politique.

Non-seulement les Aztéques n'aidèrent pas à la civilisation de leurs vassaux, mais ils dégradèrent leur moralité. Comment une nation, dont la religion prescrivait les sacrifices hu-

mains et sanctifiait le cannibalisme, aurait-elle pu seconder le progrès des mœurs chez les vaincus? Comment les intérêts de l'humanité pourraient-ils être consultés, lorsque l'homme se ravale lui-même au-dessous de la brute née pour mourir? Les Aztéques introduisirent leurs affreuses superstitions dans des contrées où elles étaient ignorées jusqu'alors, où elles n'étaient pas du moins aussi répandues. L'exemple de la métropole devait être contagieux. A mesure que Mexico croissait en opulence, les cérémonies religieuses se célébraient avec une pompe plus terrible. C'est ainsi qu'à Rome les spectacles de gladiateurs se multiplièrent avec la puissance de l'empire. Les hommes se familiarisèrent les premiers avec ces scènes d'horreur, avec ces abominations dégoûtantes, puis les femmes et les enfants; car la nation tout entière y assistait. Le cœur s'endurcit, les mœurs devinrent féroces; la faible lueur de la civilisation transmise par une race plus douce s'éteignit chaque jour, et des milliers de victimes, dans tout l'empire, étaient chaque année engraissées dans des cages, sacrifiées sur les autels et servies dans les banquets! Tout le pays ne fut bientôt plus qu'un abattoir humain! Aussi l'heure de l'empire aztéque était venue.

Ces abominations sans exemple justifient suffisamment l'invasion espagnole, soit que nous nous contentions, avec les protestants, de la fonder sur les droits naturels de la civilisation, soit qu'on l'appuie avec les catholiques sur l'autorité du pape. — C'est par l'un ou l'autre argument qu'on a justifié les conquêtes de la plupart des nations chrétiennes dans l'Orient et l'Occident; mais nous n'avons pas à discuter ce point, qui l'a déjà été dans un précédent chapitre de cette histoire. Il importe bien plus d'examiner si, ce droit admis, la conquête du Mexique fut conduite avec assez de respect pour les droits de l'humanité; et nous devons avouer, même en tenant compte de la férocité du siècle et du relâchement des principes, qu'il y a dans l'histoire de ce grand exploit plus d'un passage que tout Espagnol jaloux de la gloire de son pays voudrait pouvoir effacer. Les excès que ne peuvent

justifier ni le cas de légitime défense, ni aucune nécessité d'aucun genre, feront toujours tache sur les annales de la conquête. Et pourtant, si l'on considère l'ensemble des événements jusqu'à la perte de la capitale, l'invasion fut peut-être dirigée d'après des principes moins révoltants pour l'humanité que toutes les autres conquêtes de la couronne de Castille dans le Nouveau-Monde.

Ce n'est pas faire un grand éloge des compagnons de Cortés de dire qu'ils n'employèrent pas des limiers pour donner la chasse à leurs victimes, comme dans d'autres parties du continent, et qu'ils n'exterminèrent pas une population calme et soumise par pure cruauté, comme dans les îles. Mais c'est déjà quelque chose de ne s'être pas livré à tous les excès du siècle, d'avoir très-rarement versé le sang, lorsque l'intérêt de leur entreprise ne l'exigeait pas. Même durant le siége de la capitale, les souffrances des Aztéques, toutes cruelles qu'elles furent, n'impliquent pas une cruauté extraordinaire dans les vainqueurs. Les compatriotes de ceux-ci n'eurent pas moins à souffrir dans les siéges mémorables qu'ils eurent à soutenir contre les nations les plus civilisées, non-seulement dans les anciens temps, mais de nos jours. Ces malheurs sont les conséquences inévitables de la guerre, lorsque, au lieu de sévir dans son cercle légitime, sur les champs de bataille, elle enveloppe dans ses luttes le foyer domestique, la paisible communauté des villes, des bourgeois inhabiles à porter les armes, des femmes et des enfants sans défense.

Pour ce qui regarde Mexico, les souffrances des assiégés furent en grande partie leur propre faute, la conséquence de leur dévouement héroïque, mais opiniâtre jusqu'à l'aveuglement. Les Espagnols n'avaient, à coup sûr, aucun intérêt à détruire la capitale et ses habitants. Lorsqu'il en tombait quelques-uns entre leurs mains, ils étaient accueillis avec bonté; on pourvoyait à leurs besoins; on s'efforçait de leur inspirer un esprit de conciliation; et cela, il ne faut pas le perdre de vue, malgré l'horrible sort réservé aux prisonniers chrétiens. Jusqu'au dernier moment, la ressource d'une capi-

tulation honorable fut ouverte aux Aztèques, mais ce fut en vain.

Le droit de conquête appelle nécessairement l'emploi de tous les moyens nécessaires pour briser la résistance. Si les Espagnols avaient agi autrement qu'ils ne le firent, ils auraient dû lever le siége, et, par suite, abandonner le pays. Permettre aux habitants de s'échapper avec leur courageux monarque, c'était prolonger les misères de la guerre, et la transporter sur un autre point plus inaccessible. Le succès de l'expédition ne les laissait pas maîtres du choix. Si notre imagination est frappée de la grandeur des souffrances humaines dans cette circonstance et dans plusieurs scènes semblables de la conquête, il ne faut pas oublier que c'est là l'inévitable conséquence du conflit de grandes masses hostiles. L'étendue des maux soufferts ne saurait être la mesure de la cruauté qui les cause; il est juste de dire que l'importance et l'éclat des exploits des Espagnols dans le Nouveau-Monde ont donné une triste célébrité à leurs crimes et les ont mis trop en relief. Cette remarque est nécessaire, non pour excuser des excès qui ne sauraient jamais l'être, mais pour apprécier plus impartialement la conduite du vainqueur, comparée à celle d'autres nations, dans les mêmes circonstances, et ne pas les rendre entièrement responsables de maux qui découlent naturellement de l'état de guerre (40). Je n'ai pas jeté le voile sur ces excès, car l'histo-

(40) Personne n'a été plus prodigue de ces reproches envers les anciens conquérants que leurs propres descendants, les modernes Mexicains. L'éditeur d'Ixtlilxochitl, Bustamante, à la fin d'une vive sortie contre les conquérants, demande que sur l'emplacement même, aujourd'hui abandonné par les eaux, où Guatemozin fut pris, on élève un monument qui, pour employer les termes de l'inscription qu'il propose, « voue à une éternelle exécration la mémoire abhorrée de ces bandits! » (*Venida de los Esp.*, p. 32, note.) On serait tenté de supposer que le plus pur sang aztèque, sans le mélange adultère d'une seule goutte de sang castillan, coule dans les veines de l'éditeur et de ses compatriotes indignés; ou du moins que leur sympathie pour la race conquise les rend désireux de la rétablir dans ses anciens droits. Il n'en est rien: malgré ces éclats d'indignation généreuse dont les

rien ne doit pas craindre de peindre avec les plus vives couleurs des atrocités qu'on est trop habitué à couvrir d'une fausse auréole de gloire. La guerre brise les liens de la fraternité humaine, n'achète ses triomphes qu'en armant la main de l'homme contre son frère, ramène l'homme civilisé à l'état sauvage, et allume au sein du sauvage les passions de l'enfer.

Quelle que soit l'opinion que l'on se forme de la conquête au point de vue moral, — comme exploit militaire, elle doit nous remplir d'étonnement. Une poignée d'aventuriers, assez mal armés et équipés, débarquent sur les rivages d'un puissant empire, habité par une race farouche et guerrière; au mépris des ordres du souverain, ils pénètrent au cœur de cet empire, ne connaissant ni la langue ni le pays, sans carte, sans boussole, sans pouvoir se faire une idée des difficultés qu'ils rencontreront, ignorant si le pas qu'ils font en avant va les conduire dans un désert ou les faire se heurter contre une nation en armes. — Ils cherchent pour ainsi dire leur route dans les ténèbres. — Vainement le nombre les accable dans leur première rencontre avec les habitants; ils poursuivent leur marche sur la capitale de l'empire, et, l'ayant atteinte, ils s'y jettent sans hésiter au milieu de leurs ennemis. Le spectacle extraordinaire de puissance qui s'offre alors à eux, loin de les intimider, les confirme dans leur premier dessein. — Ils s'emparent de la personne du monarque et exécutent ses ministres sous les yeux de ses sujets; — expulsés avec de grandes pertes, ils rassemblent les débris de leur petite armée, et par un système d'opérations conduites avec autant d'audace que de politique, ils parviennent à renverser la capitale et à soumettre tout le pays. Que tout cela soit tenté, accompli par une poignée d'aventuriers, n'est-ce pas une sorte de miracle au-dessus de

écrits des Mexicains de nos jours sont *assaisonnés*, nous ne voyons pas que la révolution ni sa nombreuse lignée de *pronunciamentos* aient eu pour résultat de rendre aux descendants des Aztéques un seul acre de leur ancien patrimoine.

la vraisemblance exigée de l'épopée ou du roman, et sans parallèle dans l'histoire ?

Pourtant, ce que nous venons de dire ne doit pas être pris trop à la lettre. Ce ne serait pas rendre justice aux Aztèques, du moins sous le rapport du courage, que de regarder la conquête comme un exploit achevé par les Espagnols seulement. Ce serait donner à ces derniers le bouclier enchanté de Roger, ou la lance magique d'Astolphe, qui renversait d'un seul coup des bataillons. L'empire indien fut en quelque sorte conquis par les Indiens. La première rencontre des Espagnols et des Tlascalans, qui faillit causer la ruine de l'expédition, assura par le fait leur succès. Elle leur procura un solide appui parmi les indigènes, un refuge en cas de revers, un centre autour duquel vinrent se rallier les peuplades de même origine, qui s'associèrent au grand et décisif effort sous lequel devait s'écrouler l'empire aztèque. Cet empire fut donc détruit par les mains de ses propres sujets guidés par la tactique européenne. Uni, il eût pu défier les conquérants. Mais la capitale vit en un moment se dissoudre tous ses liens avec le pays : nouvelle et frappante preuve qu'un gouvernement qui ne repose pas sur la sympathie des peuples, n'est pas dans des conditions de durée, et que les institutions humaines, lorsqu'elles ne contribuent pas au bien-être et aux progrès de l'humanité, ne sauraient résister au grand jour de la civilisation. Que le coup soit porté du dedans, ou qu'il vienne du dehors, qui peut regretter leur chute ?

SOLIS ET SAHAGUN.

Avec les événements que nous venons de retracer dans ce livre, Solis termine l'histoire de la *Conquête de Mexico*, histoire sous beaucoup de rapports la plus remarquable qui ait été publiée dans la langue castillane. — Don Antonio de Solis naquit d'une respectable famille, en octobre 1610, à Alcala de Henarès, pépinière de savants,

qui ont été l'ornement de l'Église et de l'État. Solis dès son extrême jeunesse se distingua surtout par la vivacité de son imagination et son amour du beau. Il composa à l'âge de dix-sept ans une comédie qui aurait fait honneur à un homme d'un âge plus mûr. Il se consacra ensuite assidûment à l'étude de la morale, et les fruits de cette étude se manifestent dans les réflexions philosophiques de ses moindres écrits.

Il fit à l'université de Salamanque ses cours de droit civil et de droit canon; mais il trouvait bien plus de charme aux doux passe-temps des muses qu'à la sévère discipline des écoles. Auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, fort estimées pour la diction et l'intrigue, son goût pour la composition dramatique fut sans doute entretenu par la liaison intime qu'il forma avec l'illustre Calderon. Les manières aimables de Solis et sa brillante instruction le recommandèrent à la faveur du comte de Oropesa, vice-roi de Navarre, qui le prit pour secrétaire. Plusieurs des lettres qu'il écrivit lorsqu'il était au service de ce seigneur, et plus tard, ont été publiées et sont fort goûtées en Espagne.

La réputation croissante de Solis fixa l'attention de la cour, et, en 1661, il fut nommé secrétaire de la reine douairière, — emploi qu'il avait refusé sous Philippe IV. Il fut également élevé au poste plus important d'historiographe des Indes, nomination qui le fit entrer dans une carrière nouvelle. Cinq ans après cet événement, à l'âge de cinquante-six ans, il embrassa la profession religieuse, et fut ordonné prêtre en 1666. A dater de cette époque, il cessa de cultiver la muse du théâtre, et, si nous devons en croire ses biographes, il refusa même, par scrupule de conscience, de s'occuper de la composition des drames religieux, nommés en Espagne *autos sacramentales*, bien que le champ lui fût ouvert par la mort de Calderon. Mais il paraît difficile de concilier cette extrême délicatesse de conscience avec la publication de ses diverses comédies, qui eut lieu en 1681. Il est certain toutefois qu'il se voua presque exclusivement aux études historiques. La « Conquista de Méjico » parut à Madrid en 1684. Son dessein était, dit-on, de continuer l'ouvrage jusqu'aux temps postérieurs à la conquête. Malheureusement Antonio de Solis mourut deux années après la publication de son histoire, le 13 avril 1686, à l'âge de soixante-seize ans, estimé pour sa vertu, fort admiré pour son génie, mais dans cet état de pau-

vreté qui est trop souvent l'unique récompense du génie et de la vertu.

Les œuvres poétiques de Solis ont été réunies et publiées peu d'années après sa mort en un volume in-quarto, réimprimé depuis. Mais son grand ouvrage, le fondement durable de sa renommée, est sa *Conquista de Méjico*. Une carrière nouvelle restait ouverte à Solis; car ses prédécesseurs, avec tous leurs mérites, avaient fait preuve d'une étrange ignorance des principes de toute composition. Ils avaient considéré l'histoire non comme une œuvre d'art, mais comme une science. Ils ne l'avaient abordée que par ce dernier côté. Ils avaient voulu instruire sans s'inquiéter de plaire. De pareils écrits ne sont jamais populaires. Ils sont relégués dans la bibliothèque du savant qui cherche péniblement la vérité et s'inquiète peu de la grossière enveloppe qui la recouvre. Tels sont plusieurs des plus célèbres historiographes espagnols, Herrera et Zurita, par exemple, deux des plus grands noms de la Castille et de l'Aragon.

Au lieu de disséminer ses efforts sur de froides et stériles généralités, Solis les concentra sur un grand sujet, bien propre à enflammer un poëte, sur un drame dont le théâtre était des plus pittoresques, les incidents dignes du roman, et qui, par le caractère aventureux de ses acteurs, excitait un patriotique orgueil dans le cœur des Espagnols. Ce fut donc sous ce poétique aspect que Solis envisagea la conquête du Mexique. Il distribua son sujet avec un art admirable, rejetant sur l'arrière-plan les parties subordonnées, plaçant les plus importantes en relief, et, par une habile étude de ses proportions, donnant à l'ensemble une admirable symétrie. Le récit ne languit jamais. Tous les détails sont artistement liés; chaque événement prépare la voie à celui qui va suivre. Les digressions même, ce grand écueil de l'historien, sont ménagées avec adresse.

L'ouvrage ainsi conduit offre tout l'attrait d'un grand spectacle, d'un drame bien ordonné, où les scènes succèdent aux scènes, les actes aux actes, où tout s'enchaîne et court au dénoûment. C'est à ce dénoûment, la prise de Mexico, que Solis termine son histoire, préférant laisser le lecteur sous l'impression de ce grand événement, plutôt que d'en affaiblir l'effet en prolongeant le récit jusqu'à la mort du conquérant.

Solis n'a pas moins soigné le style de sa composition. Ce style, qui offre toute la variété de ces bois rares dont le poli fait ressortir les riches veines, a trouvé toutefois peu de faveur aux yeux des critiques étrangers, portés à le condamner comme boursouflé, artificiel et verbeux ; mais ces critiques devraient être plus réservés sur le style, cette essence impalpable qui environne la pensée comme une sorte d'atmosphère vivante, lui donnant une teinte particulière chez les diverses nations, comme les auréoles qui enveloppent les différentes planètes de notre système. D'après l'opinion des critiques espagnols, le style de Solis se distingue par la clarté, l'abondance et l'élégance classique. Les étrangers même ne peuvent nier toutes ces qualités éminentes.

Solis s'était formé en partie sur les modèles historiques de l'antiquité. Il a mis, comme eux, dans la bouche de ses personnages, des discours de sa composition. Cet usage s'appuie sur de grandes autorités parmi les modernes, aussi bien que parmi les anciens et surtout parmi les historiens d'Italie. Il a l'avantage de permettre à l'écrivain de présenter sous une forme dramatique les sentiments de ses acteurs et de conserver le charme de l'illusion historique. Mais pour les personnes habituées à l'école des grands historiens anglais, ce procédé, qui prête souvent aussi aux acteurs de l'histoire les opinions de l'historien, est une espèce de déception. L'histoire prend l'allure du roman, et n'éclaire plus que de ses lueurs incertaines. Rien de plus difficile que de conserver ainsi la fidélité du costume. Les discours de Solis sont fort estimés comme morceaux d'éloquence ; mais trop souvent hors de saison dans la bouche de ses personnages, ils rappellent malheureusement les perruques et les épées dont on affublait les Romains sur la scène au temps de Louis XIV.

Quant à la valeur des recherches de Solis, il n'est pas facile d'émettre une opinion à ce sujet, car ses pages n'ont ni notes ni renvois qui nous permettent de remonter à la source où l'auteur a puisé. Ce n'était pas l'usage alors. Le public de cette époque et des temps antérieurs était habitué à croire l'auteur sur parole ; il ne réclamait aucune preuve de ses affirmations et de ses doutes. Il ne s'enquérait pas s'il avait fondé son histoire sur l'autorité d'un ami ou d'un ennemi, d'un écrivain de bonne ou de mauvaise réputation ; en un mot, on ne lui demandait pas raison de ses croyances.

Cela était fort commode pour l'historien, dont un critique ne pouvait découvrir les erreurs ou les négligences, à moins qu'il ne prît la peine de parcourir le même terrain que lui. Ceux qui voudront se donner ce soin pour Solis ne tireront pas de cet examen une idée bien favorable de l'étendue de ses recherches; ils reconnaîtront que malgré le libre accès que sa position lui procura dans les plus importantes bibliothèques et les dépôts d'archives du royaume, il remonte rarement aux documents originaux, et se contente de ceux qu'il trouve sous sa main. Il fait rarement une distinction entre les autorités contemporaines et celle d'une date plus reculée. En un mot, dans tout ce qui constitue la valeur *scientifique* de l'histoire, il est bien au-dessous de son savant prédécesseur Herrera.

Un autre reproche encouru par Solis est sa superstition ou plutôt son fanatisme. Ce défaut, si contraire à l'esprit philosophique qui doit présider aux travaux de l'histoire, lui est commun, il est vrai, avec la plupart de ses compatriotes, mais il le possédait à un rare degré; et cela était d'autant plus malheureux que son sujet, la lutte des chrétiens et des infidèles, prêtait au développement des préjugés religieux. Regardant les Indiens avec des sentiments plus hostiles que ceux qu'excitaient les Maures dans la péninsule après la prise de Grenade, Solis voyait en eux des membres de la grande confédération de Satan, en communication personnelle avec lui, en un mot sa milice régulière. Tout acte des pauvres Indiens devenait donc un crime à ses yeux. C'est à cette manière de voir qu'il faut attribuer le portrait que l'historien nous a laissé de Montézuma, même à sa dernière heure. La conquête était, en résumé, pour Solis, la lutte de la lumière et des ténèbres, du bon et du mauvais principe, des champions de l'enfer et des chevaliers de la Croix. C'était une guerre sainte, dont le but couvrait toutes les fautes des conquérants, et le plus humble soldat pouvait aspirer à la couronne du martyr. Quelle place de pareils préjugés pouvaient-ils laisser à cette critique impartiale qui est la vie de l'histoire?

Un aveugle patriotisme exagère encore la partialité de Solis. Cortés est pour lui le type du héros espagnol. Toutes les lumières et les ombres sont distribuées de manière à faire ressortir le caractère du conquérant. Tout le bien est mis en relief, tout le mal laissé à

l'écart. Sans en excepter Gomara lui-même, Fernand Cortés n'a pas de panégyriste plus complaisant, et lorsque le récit de l'honnête Diaz est en contradiction avec le sien, Solis ne manque jamais d'invoquer quelque sinistre motif contre lui, prétendant mieux connaître le général, ses actions et leurs mobiles, que son vieux compagnon d'armes ou son enthousiaste chapelain.

Pourtant, malgré tous ces défauts, l'histoire de Solis a rencontré tant de faveur parmi ses compatriotes, qu'elle a été imprimée et réimprimée avec le plus grand luxe. Traduite dans les principales langues de l'Europe, tel est le charme de sa composition comme œuvre d'art, qu'elle sera sans doute aussi impérissable que la langue dans laquelle elle est écrite et que la mémoire des événements qu'elle rapporte.

Nous devons prendre également congé ici du père Sahagun, qui nous a accompagné dans tout ce récit. Ses informations, puisées dans les traditions des indigènes contemporains de la conquête, nous ont été d'un grand secours pour confirmer ou contredire les récits des conquérants eux-mêmes. Mais sa valeur, sous ce rapport, est bien diminuée par la nature vague et bizarre d'un grand nombre de traditions aztéques, traditions si absurdes souvent qu'elles se réfutent d'elles-mêmes. Dès que les passions sont en jeu, où s'arrêtera la crédulité?

Le douzième livre de Sahagun—qui était, à en juger par la préface, le neuvième dans le principe—de son *Historia de la Nueva-España*, est consacré au récit de la conquête. En 1585, trente ans après la première rédaction, il écrivit de nouveau cette partie de son grand ouvrage; « mu en cela, nous dit-il, par le désir de corriger les imperfections du premier récit, où s'étaient glissées des choses qu'il aurait mieux valu omettre, et où avaient été omises des choses dignes de mémoire. » On aurait dû supposer que les reproches attirés au missionnaire par son honnête récit des traditions aztéques, l'auraient rendu plus circonspect dans ce *rifacimiento* de son récit. Mais je ne m'en suis pas aperçu. Je n'ai remarqué aucun effort de sa part pour atténuer les allégations les plus à la charge de ses compatriotes. Comme cette copie manuscrite est celle que l'auteur lui-même jugeait la plus correcte, puisque c'est sa dernière révision et qu'elle est beaucoup plus étendue que la narration imprimée, je l'ai prise généralement pour guide.

Le señor Bustamante se trompe en supposant que l'édition de ce douzième livre, qu'il a publié à Mexico en 1829, est conforme à la copie *corrigée* de Sahagun. Le manuscrit cité dans ces pages est sans aucun doute une transcription de cette copie; car dans la préface l'auteur lui-même le déclare (1). Il n'y a, après tout, que peu de différence dans la valeur intrinsèque des deux rédactions.

(1) « En el libro nono, donde se trata esta conquista, se hiciéron certos defectos; y fué que algunas *cosas* se pusiéron en la narracion de este conquista que fuéron mal puestas, y otras se calláron que fuéron mal calladas. Por esta causa, este año de mil quinientos ochenta y cinco, enmende este libro. » Ms.

LIVRE SEPTIÈME.

CONCLUSION.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS

DE LA VIE DE CORTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

TORTURE DE GUATEMOZIN. — SOUMISSION DU PAYS. — RECONSTRUCTION DE LA CAPITALE. — MISSION EN CASTILLE. — PLAINTES CONTRE CORTÉS. — SON AUTORITÉ EST MAINTENUE.

1521 — 1522.

L'histoire de la conquête du Mexique se termine à la prise de la capitale, mais elle est si étroitement liée à l'histoire de l'homme extraordinaire qui l'accomplit, que notre récit semblerait incomplet si nous ne le poursuivions jusqu'à la fin de la carrière de Cortés. Cette partie du sujet n'a été traitée qu'imparfaitement par les écrivains précédents. Je profiterai donc des matériaux authentiques en ma possession pour tracer une esquisse des destinées brillantes mais entremêlées de vicissitudes qui étaient encore réservées au conquérant.

A la première ivresse du triomphe succédèrent des sentiments bien différents parmi les vainqueurs, lorsqu'ils virent les

pauvres dépouilles qui les attendaient dans la ville conquise, faible récompense de tant de fatigues et de souffrances. Plusieurs soldats de Narvaez, avec un amer désappointement, refusèrent leur part d'un si chétif butin ; d'autres murmurèrent tout haut contre le général, et d'autres encore contre Guatemozin, qui pouvait, disait-on, révéler, s'il le voulait, le lieu où l'on avait caché les trésors. Les murs furent couverts d'épigrammes et de pasquinades dirigées contre Cortés, qu'on accusait de prendre un cinquième du butin comme commandant en chef, et un autre cinquième comme roi. Guatemozin refusant de faire toute espèce de révélation relativement au trésor, ou plutôt déclarant qu'il n'y en avait aucune à faire, les soldats demandaient avec instance qu'il fût mis à la torture. Cet acte de violence, si contraire à la protection qu'il avait récemment promise au prince indien, répugnait à Cortés. Il résistait donc à l'odieuse requête des soldats, lorsque ceux-ci, à l'instigation, dit-on, du trésorier royal, Alderete, accusèrent leur général de s'entendre secrètement avec Guatemozin dans le dessein de frauder leurs droits et ceux du trésor d'Espagne. Ces accusations injustes blessèrent Cortés au vif, et dans une heure funeste à sa renommée, il livra le prince aztèque à ses ennemis, leur permettant de le traiter à leur bon plaisir.

Mais le héros qui avait défié la mort sous ses formes les plus terribles n'était pas homme à se laisser intimider par les souffrances physiques. Le cacique de Tacuba, qui avait été mis à la torture avec lui, se laissant arracher des plaintes par la douleur, Guatemozin le réprimanda et lui dit avec le plus grand sang-froid : « Et moi, suis-je donc à jouir du plaisir du bain (1) ? » A la fin, Cortés, honteux du rôle qu'il jouait ainsi malgré lui, arracha l'infortuné prince à ses bourreaux avant qu'il fût trop tard pour le sauver ; mais lorsqu'il était

(1) « ¿Estoi yo en algun deleite, ó baño? » « Et moi *suis-je à quelque plaisir ou au bain?* » (Gomara, *Crónica*, c. 145.) La version littérale est beaucoup moins poétique que l'exclamation généralement attribuée à Guatemozin : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? »

trop tard déjà pour son honneur. L'unique aveu tiré de Guatemozin par l'excès de la souffrance, fut qu'on avait jeté beaucoup d'or dans l'eau; mais ce fut en vain qu'on employa les meilleurs plongeurs pour fouiller le lit vaseux du lac, on n'en retira que quelques articles de peu de valeur. On fut plus heureux en fouillant un étang dans les jardins de Guatemozin, où l'on trouva un *soleil* (c'est l'expression des chroniqueurs, sans doute un des calendriers en forme de roue des Aztéques), un soleil d'or pur, d'une dimension et d'une épaisseur considérables. Le cacique de Tacuba avait confessé qu'une grande quantité de trésors étaient enterrés dans une de ses villas; mais transporté sur le lieu même par les Espagnols, il déclara n'avoir fait cet aveu que dans l'espoir de mourir en route! Les soldats, déçus dans leur attente, commencèrent, avec la mobilité habituelle de la soldatesque, à changer de ton et à reprocher au général un excès de rigueur envers son captif. L'accusation était bien fondée, mais ce n'était pas à coup sûr de leur part (2).

La nouvelle de la prise de Mexico se répandit aussi prompte que le vent sur le plateau et sur les vastes pentes des Cordillères. De nombreux envoyés des tribus les plus lointaines accoururent pour se convaincre d'un si étonnant événement et contempler de leurs yeux les ruines de la ville abhorrée. Il vint entre autres une ambassade du royaume de Mechoacan, puissant état indépendant, habité par une des races Nahuatlac et situé entre la vallée mexicaine et la mer Pacifique. L'ambassade fut bientôt suivie du roi en personne, qui se présenta aux quartiers espagnols avec un grand cortége. Cortés, qui le reçut avec la même pompe, l'émerveilla par les manœuvres de sa cavalerie et les tonnantes décharges de ses canons. Il lui fit

(2) Personne n'entre dans de plus grands détails sur cette triste affaire que Bernal Diaz, un de ceux qui furent chargés d'accompagner le cacique de Tacuba dans sa villa. (*Hist. de la conquista*, cap. 157.) Il parle avec l'indignation convenable de cet acte d'atrocité, mais il excuse Cortés d'y avoir pris une part volontaire.

faire ensuite, sur un de ses brigantins, le tour de la ville vaincue. Un amas de palais et d'édifices écroulés était tout ce qui restait de la redoutable capitale de l'Anahuac. Le monarque indien contempla en silence cette scène de désolation, et implora la protection des êtres puissants qui l'avaient causée (3). Son exemple fut imité par les ambassadeurs de régions éloignées qui n'avaient encore eu aucun rapport avec les Espagnols. Cortés, qui vit les limites de son empire s'étendre ainsi rapidement, profita des bonnes dispositions des indigènes pour explorer les produits et les ressources de leur pays.

Deux détachements envoyés dans l'état allié de Mechoacan pénétrèrent à travers cette contrée jusqu'aux bords du grand Océan méridional. Aucun Européen n'était encore descendu sur ses rivages si loin au nord de l'équateur. Les Espagnols s'avancèrent avec joie au milieu de ses vagues, plantèrent une croix dans le sable, et prirent possession de cette mer nouvelle au nom de Leurs Majestés Catholiques. A leur retour, ils visitèrent quelques-unes des riches provinces situées vers le nord et célèbres depuis par leurs richesses minérales. Ils rapportèrent des échantillons d'or et de perles de la Californie. L'imagination de Cortés s'enflamma ; son cœur s'enfla d'orgueil aux brillantes perspectives que lui ouvraient ces découvertes. « Je me réjouis surtout, écrit-il à l'empereur, des nouvelles qu'on vient de m'apporter du grand Océan ; car c'est là, comme nous l'apprennent les cosmographes et les savants qui connaissent le plus de choses relativement aux Indes, que sont semées les

(3) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 308.

Ce simple récit du conquérant contraste singulièrement avec la pompeuse narration de Herrera (*Hist. gener.*, dec. 3, lib. 3, cap. 3), et avec celle de Cavo, qui donne un peu trop l'essor peut-être à son imagination. « Cortés en una canoa ricamente entapizada, llevó á el rey Vehichilze, y á los nobles de Michoacan á México. Este es uno de los palacios de Moctheuzema (les decia) ; allí está el gran templo de Huitzilopuctli ; estas ruinas son del grande edificio de Quauhtemoc, aquellos de la gran plaza del mercado. Conmovido Vehichilzi de este espectáculo, se le saltáron las lágrimas. » *Los Tres siglos de Mexico*. Mexico, 1836, t. 1, p. 13.

opulentes îles remplies d'or, d'épices et de pierres précieuses (4).» Il s'occupa immédiatement de choisir un point favorable pour l'établissement d'une colonie sur les bords de l'océan Pacifique, et il fit construire quatre vaisseaux pour explorer les mystères de ces mers inconnues. Ce fut le commencement des glorieuses découvertes tentées par lui dans le golfe de Californie.

Bien que la plus grande partie de l'Anahuac, effrayée par les succès des Espagnols, eût reconnu la suzeraineté castillane, quelques peuplades, plus particulièrement celles des pentes méridionales des Cordillères, se montraient moins disposées à se soumettre. Cortés envoya aussitôt un fort détachement sous les ordres de Sandoval et d'Alvarado, pour réduire l'ennemi et fonder des colonies dans les provinces conquises. Alvarado était doué d'une sorte d'instinct pour deviner l'or; ce fut son rapport sur les richesses minérales d'Oaxaca qui décida sans doute Cortés à choisir cette région pour son domaine particulier.

Le général en chef, avec sa petite troupe d'Espagnols, maintenant recrutée tous les jours par des renforts envoyés des îles, occupait Cojohuacan depuis la fin du siége. Cortés hésitait sur le choix du lieu où devait s'élever la nouvelle capitale. La situation de Mexico, entourée d'eau et exposée à des inondations, offrait de notables inconvénients, mais il fallait nécessairement bâtir la métropole sur quelque point du plateau central et élevé de la vallée, si l'on voulait qu'Européens et Indiens y vissent le chef-lieu de l'empire colonial de l'Espagne. Cortés finit par se décider à conserver l'ancien emplacement, à cause, dit-il, de sa renommée passée et des souvenirs qu'il avait laissés dans l'esprit des nations. Il se prépara donc à reconstruire la capitale avec une magnificence qui devait l'élever de nouveau, d'après son propre langage, au rang de reine des provinces environnantes (5).

(4) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 302.

(5) « Y crea Vuestra Magestad, que cada dia se irá ennobleciendo en tal

Ce grand travail ne pouvait être accompli que par la population indienne, rassemblée de tous les points de la vallée, et par les Mexicains eux-mêmes, dont un grand nombre se tenaient encore dans le voisinage de leur ancienne résidence. Au premier abord, ils témoignèrent beaucoup de répugnance, et laissèrent même entrevoir des symptômes de révolte lorsque les conquérants les appelèrent à cette œuvre d'humiliation; mais Cortés eut l'adresse de mettre les principaux chefs dans ses intérêts, et leurs compatriotes se résignèrent. Les grands massifs d'arbres de la vallée et les forêts des montagnes voisines fournirent du cèdre, du cyprès et d'autres bois durables pour la charpente des bâtiments; les carrières de *tetzontli* et les ruines des anciens édifices donnèrent des pierres en abondance. Les Aztéques n'employant aucune bête de trait, il fallait y suppléer par un nombre immense de bras. Ce lieu tout récemment désert fut couvert d'une multitude d'Indiens de diverses tribus, et d'Européens qui dirigeaient les travaux. La prophétie des Aztéques n'avait pas tardé à s'accomplir (6); Mexico se relevait de ses ruines avec cette rapidité qu'obtient un despote asiatique qui concentre sur un seul point la population d'un empire (7).

Toutefois la position de Cortés, malgré le succès de ses armes, était de nature à lui causer de sérieuses inquiétudes.

manera, que como antes fué principal y señora de todas estas provincias, que lo será tambien de aqui adelante. » *Rel. terc.*, p. 307.

(6) Ante, liv. 6, chap. 7.

(7) Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 4, cap. 8. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 32. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 162.

« En la cual (la edificacion de la ciudad) los primeros años andaba mas gente que en la edificacion del templo de Jerusalem, porque era tanta la gente que andaba en las obras, que apénas podia hombre romper por algunas calles y calzadas, aunque son muy anchas. » (Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 1.) Ixtlilxochitl porte à quatre cent mille le nombre des indigènes employés par Cortés à ce travail!... *Venida de los Esp.*, p. 60.

Il n'avait pas encore reçu de la métropole un seul mot d'encouragement, ni de blâme non plus, il est vrai. La manière dont le gouvernement et la nation envisageaient la marche irrégulière qu'il avait suivie était encore pour lui l'objet d'un pénible doute. Il prépara donc une nouvelle lettre à l'empereur, la troisième de la série publiée. Elle est écrite dans le même style simple et énergique qui a fait comparer ses commentaires— car on peut leur donner ce titre —à ceux de César. Cette troisième lettre était datée de Cojohuacan, 15 mai 1522. Cortés y récapitulait les événements du siége et ses opérations subséquentes. Il accompagnait, à son ordinaire, ce récit de réflexions pleines de sagacité sur la nature et les ressources du pays. Il avait l'intention de faire suivre cette lettre du cinquième royal du butin fait à Mexico, et d'une collection des plus précieuses fabrications du pays. Il y avait parmi les bijoux une émeraude taillée en forme pyramidale, d'une grosseur si extraordinaire, que la base était aussi large que la paume de la main (8) ! La collection était encore enrichie d'un grand nombre de produits du sol et d'animaux particuliers au pays.

L'armée écrivit une lettre destinée à accompagner celle de Cortés. Elle y rappelait les nombreux services de son général et suppliait l'empereur de ratifier tous ses actes et de le maintenir dans son commandement. Cette importante mission, confiée à deux des officiers et confidents intimes de Cortés, Quiñones et Avila, eut un sort malheureux. Les envoyés touchèrent aux Açores, où Quiñones fut tué dans une querelle; Avila, poursuivant son voyage, fut capturé par un corsaire français; les riches dépouilles des Aztéques allèrent grossir le trésor de Sa Majesté Très-Chrétienne. François I[er] ne put se défendre d'un sentiment de jalousie à la vue des tré-

(8) « Sirviéron al Emperador con muchas piedras, i entre ellas con una esmeralda fina, como la palma, pero quadrada, que se remataba en punto como pirámide. (Gomara, *Crónica*, cap. 146.) P. Martyr parle aussi de cette merveilleuse émeraude. *De orbe novo*, dec. 8, cap. 4.

sors que l'empereur son rival tirait de son nouvel empire colonial, et il exprima par un plaisant sarcasme le désir de voir la clause du testament d'Adam qui octroyait à ses frères de Castille et de Portugal le droit de se partager le Nouveau-Monde. Avila trouva moyen de faire parvenir en secret à la cour d'Espagne ses lettres, le plus important objet de sa mission (9).

Dans l'intervalle, les affaires avaient pris en Espagne une tournure plus favorable à Cortés. On pourrait s'étonner que les brillants exploits du conquérant du Mexique eussent si peu fixé l'attention du gouvernement espagnol ; mais le pays était alors agité par la terrible lutte des *comuneros*. Le souverain était en Allemagne, trop absorbé par les soucis de l'empire pour songer aux affaires de son royaume. Les rênes du gouvernement étaient dans les mains d'Adrien, le précepteur de Charles, que ses habitudes ascétiques et studieuses rendaient plus propre à diriger un cloître qu'à remplir successivement les postes les plus importants de la chrétienté, d'abord comme régent de Castille, plus tard comme chef de l'Église. Toutefois l'indécis et temporisateur Adrien n'eût point passé si longtemps sous silence les importants services de Cortés, sans l'hostile intervention de Velasquez, gouverneur de Cuba, soutenu par Fonseca, évêque de Burgos, le personnage le plus influent de l'administration des colonies. La position élevée de ce prélat lui donnait une autorité sans contrôle dans toutes les questions relatives aux Indes, et il l'avait excercée dès l'origine, comme nous l'avons vu, de la manière la plus préjudiciable aux intérêts de Cortés. Il eut alors l'adresse d'obtenir du régent une ordonnance qui devait causer la ruine du conquérant à l'heure même où sa grande entreprise était couronnée d'un plein succès. Cette ordonnance, après avoir récapitulé les torts de Cortés envers Velasquez, nommait un commissaire chargé de pleins pouvoirs pour visiter le pays, soumettre la conduite du général à

(9) P. Martyr, *ubi sup.* Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 169.

une enquête, le suspendre de ses fonctions, l'arrêter même, et séquestrer ses biens jusqu'à ce que le bon plaisir de la cour de Castille fût connu. Cette ordonnance fut signée par Adrien à Burgos, le 11 avril 1521, et contresignée par Fonseca (10).

L'individu choisi pour remplir une tâche aussi délicate que celle d'arrêter Cortés et de le mettre en jugement sur le théâtre même de ses conquêtes, au milieu de son camp, se nommait Christoval de Tapia, *veedor*, ou inspecteur des fonderies d'or de Saint-Dominique. C'était un homme faible, vacillant, aussi peu fait pour lutter avec Cortés dans les affaires civiles, que Narvaez les armes à la main.

Le commissaire débarqua en décembre à Villa-Rica; mais il fut reçu froidement par les magistrats de la ville; on contesta la valeur de ses lettres de crédit sous prétexte de quelque vice de forme. On lui objecta en outre que sa mission était fondée sur des rapports évidemment faux; et malgré la lettre de compliments où Cortés le félicitait, à titre d'ancien ami, sur son heureuse arrivée, le *veedor* reconnut bientôt qu'il ne lui était permis ni de pénétrer dans le pays ni d'exercer aucun contrôle à Villa-Rica. Il aimait l'argent : Cortés, qui connaissait le faible de « son ancien ami, » offrit de lui acheter ses chevaux, ses esclaves et son équipage à un prix très-séduisant. Les rêves d'une ambition désappointée s'évanouirent peu à peu devant l'avarice. Le commissaire, déçu dans ses premiers desseins, consentit à se rembarquer pour Cuba, bien pourvu d'or, sinon de gloire, et armé de nouveaux chefs d'accusation contre les mesures arbitraires de Cortés (11).

(10) L'ordonnance conférait aussi des pouvoirs semblables pour ouvrir une enquête sur la manière dont Narvaez avait traité le licencié Ayllon. Ce document tout entier est cité dans une déposition rédigée par le notaire Alonzo de Vergara, et où sont exposés les actes de Tapia et de la municipalité de Villa-Rica. Elle est datée de Cempoalla, 24 décembre 1521. Le manuscrit fait partie de la collection de don Vargas Ponce, dans les archives de l'Académie d'Histoire à Madrid.

(11) *Relacion de Vergara*, Ms. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 309-314. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 158.

Les *regidores* de Mexico et d'autres lieux s'opposèrent à ce que Cortés

Resté ainsi en possession d'une autorité sans conteste, le commandant espagnol poursuivit avec une nouvelle vigueur ses plans pour l'affermissement de ses conquêtes. Les Panucheses, peuple guerrier des bords du Panuco, sur les côtes de l'Atlantique, avaient pris les armes contre les Espagnols. Cortés pénétra dans leur pays à la tête d'une force considérable; il les défit dans deux batailles rangées, et après une rude campagne, il les réduisit à la soumission.

Une nouvelle insurrection fut plus sévèrement châtiée. Les Panucheses se soulevèrent contre les Espagnols, massacrèrent cinq cents de leurs oppresseurs, et menacèrent de détruire la colonie voisine de San Estevan. Cortés ordonna à Sandoval de marcher contre les insurgés; cet officier, après une campagne signalée par d'incroyables souffrances, acheva la déroute des barbares, fit quatre cents de leurs chefs prisonniers, et après avoir observé les vaines formalités d'un jugement, il les condamna tous au bûcher ou au gibet. « Par ce moyen, dit Cortés, et Dieu soit loué! la sécurité des Espagnols fut assurée, le calme et la paix rendus à la province (12). » Il avait oublié de parler dans sa lettre de l'indigne traitement de Guatemozin. Mais la manière naïve et sans détour dont il raconte toutes les autres particularités à l'empereur, prouve qu'il n'attachait aucun blâme à cet acte: c'était le juste châtiment de la *rébellion*, mot qui a servi d'apologie à plus d'atrocités que tout autre mot, celui de *religion* excepté.

Dans cet intervalle, la grande question relative à Cortés et à la nouvelle colonie avait reçu une solution définitive. Le général aurait infailliblement succombé sous les attaques perfides et implacables de ses ennemis, sans la vigoureuse inter-

quittât la vallée pour aller à la rencontre de Tapia, sous prétexte que sa présence était nécessaire pour en imposer aux indigènes. (Ms., Coyoacan, dec. 12, 1521.) Le général ne manqua pas de céder à la justesse d'une remontrance qu'il avait sans doute suggérée.

(12) « Como ya (loado Nuestro Señor) estaba toda la provincia muy pacifica, y segura. *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 367.

vention d'amis puissants dévoués à ses intérêts. On peut citer entre autres don Martin Cortés, le père du conquérant, homme plein de sens et d'habileté (13), et le duc de Bejar, noble puissant qui dès l'origine avait épousé chaudement sa cause. Ils finirent par convaincre le timide régent que les mesures prises par Fonseca étaient préjudiciables aux intérêts de la couronne. Ordre lui fut donné de cesser d'intervenir dans tout ce qui regardait Cortés.

Tandis que le prélat exaspéré dévorait son affront, les deux commissaires, Tapia et Narvaez, débarquaient en Castille. Le dernier, après la prise de la capitale, avait reçu de Cortés l'ordre de se rendre à Cojohuacan, où ses manières rampantes contrastèrent avec les grands airs qu'il s'était donnés à son arrivée dans le pays. Admis en présence de Cortés, il s'agenouilla et voulut lui baiser la main; mais le général le releva, et le traita avec beaucoup d'égards pendant son séjour au quartier général. Il permit peu de temps après à son malencontreux rival de retourner en Espagne, où Narvaez se montra, comme on pouvait le prévoir, un de ses ennemis les plus acharnés (14).

Ces deux personnages, appuyés par le prélat mécontent, produisirent leurs diverses accusations contre Cortés avec toute la violence que peuvent inspirer la soif de la vengeance et la vanité mortifiée. Adrien n'était plus en Espagne ; il avait été appelé à remplir le siége de saint Pierre; mais Charles-Quint, après une longue absence, était de retour dans ses états héréditaires, en juillet 1524. Le jeune empereur, placé entre les accusateurs de Cortés d'une part et ses apologistes de l'autre, ne sachant auquel entendre, inhabile à décider lui-même la question, s'en remit à une commission choisie tout exprès. Les membres en furent tirés en partie du conseil privé,

(13) La collection de manuscrits de Muñoz contient une procuration donnée par Cortés à son père, et qui l'autorise à suivre et à conduire toutes les négociations avec l'empereur ainsi que tous les procès avec les particuliers.

(14) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 158.

en partie du conseil des Indes; et ce tribunal, présidé par le grand chancelier de Naples, offrait toutes les garanties d'intégrité et de sagesse (15).

Les deux parties furent écoutées avec une patiente impartialité. Les ennemis de Cortés l'accusaient de s'être approprié et d'avoir finalement détruit la flotte que lui avait confiée Velasquez, flotte équipée aux dépens du gouverneur de Cuba et d'avoir ensuite usurpé le pouvoir, au mépris de la prérogative royale. Ils l'accusaient d'avoir détourné les trésors des rois mexicains, de n'avoir remis à la couronne qu'une faible partie de ce qui lui était dû; d'avoir dissipé les revenus des pays conquis en inutiles ou ruineuses entreprises, et surtout en reconstruisant la capitale sur un plan inouï de prodigalité; de poursuivre en un mot un système de violence et de rapine, sans égard pour les intérêts publics, et dans le seul but de son agrandissement personnel. On lui reprochait enfin le traitement qu'avaient essuyé Narvaez et Tapia, légalement nommés pour le remplacer, sa cruauté envers les indigènes, et surtout envers Guatemozin.

En réponse à ces graves accusations, les amis de Cortés établissaient qu'il avait payé les deux tiers des frais de l'expédition. Velasquez n'avait autorité que pour trafiquer, non pour établir une colonie; et pourtant les intérêts de la couronne exigeaient impérieusement qu'il en fût fondé une. L'armée s'était donc vue dans l'obligation d'assumer ce pouvoir; mais elle avait aussitôt soumis ses actes à l'approbation de l'empereur. La rupture avec Narvaez ne pouvait être imputée qu'à cet officier, puisque Cortés était disposé à le recevoir amicalement, si les violentes mesures de son rival, mettant l'expédition en péril, ne l'avaient contraint d'agir autrement.

(15) Sayas, *Anales de Aragon*. Zaragoza, 1666, cap. 63, 78.

Il suffit, pour garantir le caractère honorable des membres de cette cour, de citer le nom du docteur Galindez de Carbajal, jurisconsulte éminent, au service de Ferdinand et d'Isabelle, dont il avait possédé toute la confiance.

La réception faite à Tapia se justifiait par les arguments opposés à cet officier par la municipalité de Cempoalla. Quant aux violences dont Guatemozin avait été victime, la responsabilité en appartenait tout entière à Alderete, le trésorier royal, instigateur des soldats en cette circonstance. Les remises faites à la couronne, comme on le prouva clairement, loin d'être au-dessous du cinquième légal, l'avaient de beaucoup dépassé. Si le général avait dépensé les revenus du pays dans des entreprises coûteuses et pour la reconstruction de la capitale, c'était dans l'intérêt général, et il avait contracté ainsi d'énormes dettes en engageant tout son crédit. Les amis de Cortés étaient donc loin de nier que, dans le même esprit d'avenir, il ne reconstruisit Mexico sur un plan digne de la métropole d'un opulent et vaste empire. Ils firent ressortir les entraves constamment suscitées à Cortés par le gouverneur de Cuba, et surtout par l'évêque de Burgos, qui loin de prêter au conquérant l'aide qu'il était en droit d'attendre de lui, avait découragé le recrutement, arrêté les subsides, mis sous le séquestre sa propriété particulière, et faussement représenté ses remises à la couronne comme venant du gouverneur de Cuba. En un mot, l'évêque de Burgos avait semé de tant d'obstacles la carrière de Cortés, qu'on l'avait entendu dire : « Il m'a été plus difficile de lutter contre mes compatriotes que contre les Aztéques. » Ils conclurent, en faisant ressortir les brillants résultats de l'expédition, par demander au conseil s'il se sentait le courage de déshonorer l'homme qui, en présence de pareils obstacles, et presque réduit à ses seules ressources, avait conquis à la Castille un empire tel que n'en possédait aucun potentat européen (16).

Ce dernier argument fut irrésistible. Quelque irrégularité qu'on pût signaler dans la conduite de l'entreprise, personne ne pouvait nier la grandeur des résultats. Aucun Espagnol ne

(16) Sayas, *Anales de Aragon*, cap. 78. Herrera, *Hist. gen.*, dec. 3, l. 4, cap. 3. *Probanza en la Villa Segura*, Ms. *Declaraciones de Puertocarrero y de Montejo*, Ms.

pouvait être insensible à la honte de se montrer ingrat pour de si grands services. Il y avait trois Flamands parmi les membres du conseil, mais il ne paraît pas y avoir eu de différence d'opinions. Il fut décidé que ni Velasquez ni Fonseca n'auraient désormais à se mêler des affaires de la Nouvelle-Espagne. Les difficultés du premier avec Cortés furent considérées comme une cause toute civile et du ressort des tribunaux ordinaires. On confirma tous les actes de Cortés. Il fut créé gouverneur, capitaine général et grand juge de la Nouvelle-Espagne, investi du pouvoir de nommer à tous les emplois civils et militaires, et d'éloigner du pays toute personne dont le séjour au Mexique lui semblerait préjudiciable aux intérêts de la couronne. Cette décision du conseil fut ratifiée par Charles-Quint, et l'ordonnance qui investissait Cortés de ces amples pouvoirs signée par l'empereur à Valladolid, le 15 octobre 1522. Le traitement assigné au nouveau gouverneur lui permettait de maintenir son rang avec la dignité convenable. Les principaux officiers furent récompensés par des honneurs et des émoluments considérables ; les troupes, outre plusieurs privilèges de nature à flatter la vanité du soldat, reçurent la promesse d'importantes concessions de terres. L'empereur complimenta en outre l'armée dans une lettre écrite de sa main, où il se plaisait à reconnaître toute l'étendue de ses services (17).

A dater de ce jour, l'influence de Fonseca dans le conseil des Indes fut mise au néant. Il ne survécut pas longtemps à son chagrin, et mourut l'année suivante. Jamais homme ne fut en position de mieux servir son pays que l'évêque de Burgos. Pendant plus de trente ans, depuis ce qu'on peut appeler l'aurore des découvertes, sous Colomb, il exerça le plus absolu contrôle sur les affaires coloniales. C'était à lui, en conséquence, à donner une impulsion nouvelle à l'esprit d'entre-

(17) *Nombramiento de governador y capitan general y justicia mayor de Nueva-España*, Ms. Voyez aussi Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 168.

prise et à protéger l'enfance des colonies. Loin de là, il fut une pierre d'achoppement pour tout progrès. Regardant d'un mauvais œil les illustres auteurs des découvertes nouvelles, il hérissait leur carrière d'obstacles. Telle avait été sa conduite envers Colomb : Cortés ne le trouva pas autre. Par une sage et généreuse politique, il pouvait placer son nom à côté de celui des grandes lumières de son siècle; mais il ne servit qu'à leur donner plus de lustre par le contraste de sa nature sombre et malveillante. Sa haute fortune prouve l'irrésistible ascendant qu'exerçait la profession ecclésiastique en Castille, au seizième siècle; elle pouvait seule élever à un poste si éminent un homme si peu capable de l'exercer, et l'y maintenir lorsque cette incapacité était devenue manifeste (18).

Les envoyés chargés de porter à Mexico la nomination de Cortés touchèrent en chemin à Cuba, où cette nouvelle fut proclamée au son de la trompette. Ce fut un coup mortel pour les espérances de Velasquez. Exaspéré par l'échec de ses plans, appauvri par les frais d'une expédition dont d'autres recueillaient les fruits, il avait espéré jusqu'alors le redressement de ce qu'il appelait ses injures : la vengeance pour être tardive n'en aurait pas moins son heure. Ce long rêve était déçu; la lente et tortueuse procédure des tribunaux civils espagnols lui laissait peu de chance de réussite de ce côté. Ruiné, déshonoré aux yeux de la nation, le hautain gouverneur ne put se consoler de tant d'humiliation. Il tomba dans une sombre mélancolie, et mourut quelques mois après, de chagrin, s'il faut en croire ce que l'on raconte (19).

Le portrait qu'on fait ordinairement de Velasquez est peu flatteur. Las Casas parle pourtant de lui en termes favorables, et lorsque les préjugés de l'évêque de Chiapa ne sont

(18) Le portrait de Fonseca a été tracé par la même main qui a tracé celui de Colomb. (Irving, *Vie et voyages de Colomb*, appendice, n° 32.) Ils iront ensemble à la postérité dans la belle page de l'historien. Mais Irving semble se servir de deux plumes aussi différentes que la plume d'or et la plume de fer que Paul Jove nous dit qu'il employait dans ses compositions.

(19) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 158.

point en jeu, il n'y a pas de meilleure autorité que la sienne. Mais Las Casas avait connu Velasquez dans sa jeunesse: lorsque le missionnaire débarqua pour la première fois à Cuba, le gouverneur le traita avec courtoisie et l'admit même dans sa confiance. On comprend que cette condescendance d'un homme de noble naissance et d'un rang élevé ait produit une vive impression sur le pauvre ecclésiastique. La plupart des récits du temps le représentent comme un homme hautain, irascible, jaloux de son autorité, avide de richesses. Il se querella avec Grijalva, le prédécesseur de Cortés, sans cause apparente. Il n'avait pas plus de raison pour rompre avec Cortés avant que celui-ci mît à la voile. Il se proposait deux buts incompatibles: il voulait recueillir les lauriers et les fruits matériels de batailles gagnées, de découvertes faites par d'autres. Un faible esprit pouvait seul accepter de pareilles conditions du gouverneur; mais un faible esprit eût été incapable de mener à bonne fin une telle entreprise. La nomination de Cortés le mit pour toute sa vie dans une fausse position, qu'empirèrent encore tous ses efforts pour en sortir.

La nouvelle de l'ordonnance de l'empereur qui maintenait la suprême autorité de Cortés dans la Nouvelle-Espagne fut accueillie par des acclamations générales. L'armée se réjouit d'avoir enfin obtenu non-seulement une amnistie pour les irrégularités passées, mais un témoignage de reconnaissance pour ses services. La nomination de Cortés rendit pour un moment le calme à son esprit et ouvrit une plus vaste carrière encore à ses entreprises futures. Les soldats, comptant leurs cicatrices et mesurant la reconnaissance de la cour d'Espagne aux services rendus, s'abandonnaient aux plus enivrantes visions. Le réveil devait être triste après ces songes d'or.

CHAPITRE II.

LA MODERNE MEXICO. — ORGANISATION DU PAYS. — CONDITION DES INDIGÈNES. — MISSIONNAIRES CHRÉTIENS. — CULTURE DU SOL. — VOYAGES ET EXPÉDITIONS.

1522 — 1524.

Moins de quatre ans après la destruction de Mexico, une nouvelle ville sortait de ses ruines, inférieure peut-être en étendue à l'ancienne capitale, mais plus forte et plus magnifique. Elle occupait si exactement le même terrain, que *la plaza mayor*, ou grande place, était située dans le lieu couvert autrefois par le grand *teocalli* et le palais de Montézuma. Les principales rues partaient, comme autrefois, de ce point central, et traversant toute l'étendue de la ville, aboutissaient aux principales chaussées. Toutefois de grands changements avaient eu lieu dans l'architecture. Les rues avaient été élargies, un grand nombre de canaux comblés, et les édifices construits sur un plan mieux adapté aux goûts et aux besoins d'une population européenne.

Sur l'emplacement du temple du dieu Mars aztéque s'élevait la majestueuse cathédrale de Saint-François; et pour compléter en quelque sorte le triomphe de la croix, les images brisées des dieux aztéques étaient entrées dans les fondements de l'église (1). Dans un coin de la place, sur le terrain occupé autrefois par le palais des oiseaux, un couvent franciscain, splendide bâtiment, fut élevé, peu d'années après la conquête, par un frère laïque, Pedro de Gante, fils naturel, dit-on, de Charles-Quint (2). Dans un angle opposé de

(1) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 4, cap. 8.

(2) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 271. De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 58.

la même place, Cortés fit construire son propre palais; il était bâti en pierres de taille, et l'on dit qu'on employa à l'intérieur sept mille poutres de cèdre (3). Le gouvernement en fit plus tard la résidence des vice-rois; et les descendants du conquérant, les ducs de Monteleone furent autorisés à se construire une nouvelle résidence sur un autre point de la *plaza*, à l'endroit même où, par une coïncidence singulière, s'élevait jadis le palais de Montézuma (4).

Les maisons occupées par les Espagnols, construites en pierres, unissaient à l'élégance une solidité qui en faisait autant de forteresses (5). Les habitations indiennes, pour la plupart inférieures, étaient dispersées dans l'ancien quartier de Tlatelolco, où la nation avait soutenu sa dernière lutte pour l'indépendance! Ce quartier était aussi pourvu d'une spacieuse cathédrale, et trente églises secondaires annonçaient le zèle des Espagnols pour le bien-être spirituel des indigènes (6). Ce fut en veillant sur son troupeau indien et sur les hôpitaux, dont la nouvelle capitale fut bientôt pourvue, que le bon père Olmedo, accablé par ses infirmités croissantes, passa le soir de sa vie (7).

Pour augmenter la sécurité des Espagnols, Cortés fit construire une forte citadelle dans un lieu connu depuis sous le nom de *Matadero* (8). Elle possédait un bassin où les brigantins, qui avaient si puissamment contribué au succès du siége, furent longtemps conservés comme un monument de la conquête. La forteresse achevée, le général, grâce aux mauvais offices de Fonseca, se trouva manquer d'artillerie et de munitions nécessaires pour l'armer. Il suppléa au premier besoin en faisant fondre lui-même des canons avec le cuivre, qui était commun dans le pays, et de l'étain qu'il tira plus

(3) Herrera, *Hist. general, ubi sup.*

(4) De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 72.

(5) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(6) *Rel., ubi sup.*

(7) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 177.

(8) *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 376, *note*.

difficilement des mines de Tasco. Par ce moyen, et en mettant aussi les navires à contribution, il parvint à garnir ses murs de soixante-dix pièces d'ordonnance. Les boulets de pierre, fort en usage à cette époque, étaient aisés à faire; mais pour fabriquer de la poudre il éprouva plus de difficultés. Le nitre était abondant; il fallut se procurer du soufre par une périlleuse expédition dans les entrailles du grand volcan (9). Telles furent les ressources déployées par Cortés pour surmonter les obstacles que lui suscitait la malveillance de ses ennemis.

Le général s'occupa ensuite de peupler la capitale. Il y attira les Espagnols par des concessions de terres et de maisons; et les Indiens, par une politique libérale qui leur permit de continuer à vivre sous leurs chefs, et leur accorda divers priviléges. Grâces à ces encouragements, le quartier espagnol, dans le voisinage de la grande place, compta en peu d'années deux mille familles, et le quartier indien de Tlatelolco ne comprenait pas moins de trente mille âmes (10). Les divers commerces, les diverses professions reprirent leur cours; les canaux se couvrirent de barques; deux vastes marchés, dans les deux grands quartiers de la capitale, étalèrent tous les produits du sol et de l'industrie de la contrée. La ville était remplie d'une population industrieuse. Blancs et Indiens, conquérants et vaincus, se confondaient dans un paisible et pittoresque pêle-mêle. Vingt ans ne s'étaient pas écoulés depuis la conquête, lorsqu'un missionnaire, visitant Mexico, affirmait avec confiance ou crédulité que l'Europe ne pouvait se vanter de posséder une plus belle ville (11).

(9) Pour les détails de cette singulière entreprise, voyez plus haut, vol. 2, p. 38.

(10) Cortés, qui ne compte que la population indienne, dit *treinta mil vecinos*. (*Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 375.) Gomara, parlant de Mexico quelques années plus tard, évalue le nombre des chefs de famille espagnols au même chiffre que le texte. *Crónica*, cap. 162.

(11) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 7.

Cet éloge n'est guère plus grand que celui du conquérant anonyme; « cosi

La métropole moderne du Mexique semblerait, au premier abord, occuper une autre situation que celle que bâtirent les conquérants. Les eaux ne coulent plus à travers ses rues et ne lavent plus la vaste enceinte de ses murs. Elles se sont retirées dans le bassin rétréci de Tezcuco ; et les chaussées qui traversaient autrefois les profondeurs du lac ne peuvent plus se distinguer des autres avenues de la capitale. Mais la ville, embellie, il est vrai, par les travaux des vice-rois, est matériellement la même qu'aux jours de la conquête ; et la massive grandeur des quelques édifices encore existants qui appartiennent à cette époque, ainsi que la magnificence et la symétrie générale du plan, attestent la prévoyante politique du fondateur, qui sut voir au delà du présent et deviner les besoins des générations à venir.

Cortés ne borna pas son attention à la capitale. Il eut soin de fonder des établissements dans toutes les parties du pays dont la position lui parut avantageuse. Ce furent Zacatula, sur les bords de l'océan si mal nommé Pacifique; Coliman, sur le territoire de Mechoacan; San Estaban, sur les côtes de la mer Atlantique, à peu de distance apparemment de Tampico; Medellin (ainsi nommé du lieu de la naissance de Cortés), dans le voisinage de la moderne Vera-Cruz et au port près de la rivière Antigua, dont il reçut le nom. Ce port était destiné à remplacer celui de Villa-Rica, l'expérience ayant démontré que ce dernier n'offrait aucune protection aux vaisseaux contre les vents qui balayent le golfe du Mexique. Antigua, abrité au fond d'une baie, offrait une position plus avantageuse. Cortés y établit un conseil commercial, rattacha le nouvel établissement à la capitale par une bonne chaussée, et prédit qu'il deviendrait le grand entrepôt des produits du pays (12). Mais il se trompait en cela. Par des

ben ordinato et di si belle piazze et strade, quanto d' altre città che siano al mondo. » *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 309.

(12) « Y tengo por cierto, que aquel pueblo ha de ser, despues de esta ciudad, el mejor que obiere en esta Nueva-España. » (*Rel. quarta*, ap. Lo-

causes assez difficiles à démêler, les priviléges de ce port, pour l'entrée et la sortie des marchandises, furent transférés, à la fin du seizième siècle, à la moderne Vera-Cruz, qui ne se recommande par aucun avantage topographique ni même par la salubrité du climat, mais qui n'en est pas moins restée la grande capitale marchande de la Nouvelle-Espagne.

Cortés activa l'établissement de ces diverses colonies par de larges concessions de terre et des priviléges municipaux. La grande difficulté était de décider les femmes à quitter la mère patrie pour résider au Mexique; Cortés sentait bien que sans elles son œuvre périrait comme un arbre sans racines. Il obligeas tout colon marié à faire venir sa femme sous dix-huit mois, sous peine de confiscation du terrain qui lui avait été octroyé. S'il était trop pauvre pour payer le voyage, le gouvernement devait venir à son aide. Une autre loi imposait la même pénalité aux célibataires qui ne se mariaient pas dans le même laps de temps! Le général regardait le célibat comme un luxe dangereux dans une colonie nouvelle (13).

Sa propre femme, doña Catalina Xuarez, fut au nombre de celles qui passèrent des îles dans la Nouvelle-Espagne. D'après Bernal Diaz, son arrivée causa une médiocre satisfaction à Cortés (14). On le conçoit, puisqu'il paraît ne l'avoir épousée qu'avec répugnance. L'humilité de sa condition et de ses relations ne pouvaient que nuire à sa carrière future. Ils vécurent néanmoins heureux pendant plusieurs années, d'après le témoignage de Las Casas (15); et quelles que fussent

renzana, p. 382) L'archevêque confond cette ville avec la moderne Vera-Cruz. Mais la description générale du port réfute cette supposition et nous confirme dans la foi que nous avons ajoutée au dire de Clavigero, d'après lequel la ville actuelle fut fondée par le comte de Monterey, à l'époque mentionnée dans le texte. Voyez vol. 1, p. 265, *note*.

(13) *Ordenanzas municipal*, *Tenochtitlan*, marzo 1524, Ms.

Les ordonnances faites par Cortés pour le gouvernement du pays pendant sa vice-royauté, se conservent encore à Mexico, et la copie en ma possession m'a été envoyée de cette capitale.

(14) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 160.

(15) Ante, vol. 1, p. 190.

ses impressions, Cortés eut la générosité ou la prudence de ne les pas trahir. Après son débarquement, doña Catalina fut escortée par Sandoval jusqu'à la capitale, où elle fut reçue avec amitié par son mari et avec tous les égards dus à son rang. Mais le climat du plateau ne convenait pas à sa constitution, et elle mourut trois mois après son arrivée (16). Un événement si favorable à la nouvelle ambition de Cortés ne manqua pas, comme nous le verrons, de provoquer bien des calomnies ; mais il n'est pas besoin de faire observer qu'elles n'avaient aucun fondement.

Dans le partage du sol entre les conquérants, Cortés suivit le vicieux système des *repartimientos*, universellement pratiqué par ses compatriotes. Dans une lettre à l'empereur, il dit que la capacité supérieure des Indiens de la Nouvelle-Espagne l'avait fait d'abord hésiter à les condamner à la servitude, comme on l'avait fait dans les îles. Mais, en y réfléchissant, il avait trouvé les Espagnols si harassés, si appauvris, qu'il leur était impossible de se maintenir dans le pays sans le travail forcé des indigènes, et c'est pour cette raison qu'il avait fait taire enfin ses scrupules devant les remontrances répétées des Espagnols (17). Tel fut le misérable prétexte dont ses compatriotes colorèrent en toutes les occasions cet acte flagrant d'injustice. Toutefois la couronne, dans ses instructions au général, blâma et annula les *repartimientos* (18) ; ce fut en vain. Les besoins ou plutôt la cupidité des colons éludèrent aisément les ordonnances royales. La législation coloniale de l'Espagne atteste, par ses fréquents décrets contre l'esclavage, la lutte qui s'établit entre la couronne et les colons, ainsi que l'impuissance où fut la première de mettre en vigueur des mesures qui contrariaient les intérêts ou du moins l'avarice des

(16) Elle mourut d'un asthme, au dire de Bernal Diaz (*Hist. de la conquista, ubi sup.*) ; mais sa mort semble avoir été trop soudaine pour qu'on l'attribuât à une maladie. Je reviendrai tout à l'heure sur ce sujet.

(17) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 319-320.

(18) Herrera, *Hist. general*, dec. 3, cap. 3, lib. 1.

derniers. La Nouvelle-Espagne ne fait pas exception à cette règle.

Les Tlascalans, en récompense de leurs services signalés, conservèrent leur liberté, sur la recommandation de Cortés. Il faut ajouter que le général, en accordant les *repartimientos*, prit beaucoup de mesures pleines d'humanité pour limiter le pouvoir du maître, et pour assurer aux indigènes tous les avantages compatibles avec la servitude (19). Ces restrictions, il est vrai, ne furent que trop souvent dédaignées; et dans les provinces où il y avait des mines, le sort des Indiens fut souvent déplorable. Toutefois la population indienne, groupée dans ses propres villages, vivant sous ses propres magistrats, a continué de prouver par son chiffre, bien inférieur sans doute à celui de l'époque antérieure à la conquête, que sa condition était encore bien préférable à celle des indigènes de toutes les autres contrées du vaste empire colonial de l'Espagne (20). Cette condition s'est graduellement améliorée, sous l'influence d'une morale plus élevée et des idées plus larges du gouvernement, jusqu'à ce que les descendants asservis des anciens possesseurs du sol aient fini par être élevés, dans la république du Mexique, au niveau, du moins nominalement, des enfants des conquérants.

Si l'on peut reprocher à Cortés d'avoir fait si bon marché des droits politiques des indigènes, il manifesta la plus louable sollicitude pour leur bien-être spirituel. Il pria l'empereur

(19) Herrera, *ibid.*, dec. 4, lib. 6, cap. 5. *Ordenanzas*, Ms.

Les ordonnances déterminent la nature des services des Indiens, les heures où ils seront employés, leur nourriture, la compensation qui leur sera accordée, etc. Elles exigent que le *encomendero* pourvoie à leur instruction religieuse, et leur donne des lieux pour la célébration du culte, Mais à quoi servent de bonnes lois, lorsque leur nature même implique la tolérance de grands abus?

(20) Toute la population de la Nouvelle-Espagne en 1810 est évaluée par don Francisco Navarro y Noriego à six millions d'âmes environ, dont plus de la moitié étaient des Indiens de pure race. L'auteur avait les meilleurs moyens d'information pour obtenir un résultat exact. Voyez de Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 318-319, *note*.

d'envoyer de saints hommes dans le pays, non des évêques et des prélats fastueux qui dissipaient trop souvent les revenus de l'Église dans une vie déréglée, mais de vénérables personnes, membres d'ordres religieux, dont les mœurs pussent servir de commentaires à leur prédication. « Ce n'est qu'ainsi, ajoute-t-il, et l'observation est digne de remarque, qu'ils pourront exercer quelque influence sur les indigènes, accoutumés à voir le moindre écart de leurs prêtres puni avec la dernière rigueur (21). » Conformément à ces conseils, douze moines franciscains s'embarquèrent pour la Nouvelle-Espagne, où ils arrivèrent au commencement de 1524. C'étaient des hommes d'une pureté sans tache, nourris dans la discipline et la science du cloître. Comme à la plupart des missionnaires à qui l'Église romaine a confié un pareil apostolat, tous les sacrifices leur étaient faciles pour le triomphe de la cause sacrée à laquelle ils s'étaient voués (22).

L'arrivée des révérends Pères dans le pays fut célébrée par des réjouissances générales. Les habitants des villes venaient en corps à leur rencontre. De longues processions d'indigènes portaient des cierges allumés, et toutes les cloches étaient en branle. Sur toute la route, une réception hospitalière leur avait été préparée, et à leur entrée dans la capitale ils furent reçus par une brillante cavalcade. Cortés, qui la commandait, descendit de cheval, et mettant un genou en terre, baisa la robe du Père Martin de Valencia, le principal de la congrégation. Les indigènes, surpris de voir le vice-roi s'humilier ainsi devant des hommes à qui leurs pieds nus et leur humble

(21) *Rel. quarta*, ap. Lorenzana, p. 391-394.

La pétition du conquérant fut accueillie par le gouvernement, qui interdit en outre « aux procureurs et aux hommes de loi de mettre le pied dans le pays, » l'expérience ayant montré que leurs pernicieuses pratiques ne pouvaient manquer de détruire la paix (Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 5, cap. 2.) Ces actes du gouvernement sont un assez triste témoignage rendu au caractère des hommes de loi en Castille.

(22) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 1. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

vêtement donnaient l'air de mendiants, les regardèrent désormais comme des êtres d'une nature supérieure. Le chroniqueur indien de Tlascala ne déguise pas son admiration, et cette édifiante condescendance de Cortés lui paraît un des actes les plus héroïques de sa vie (23).

Les missionnaires s'appliquèrent tout d'abord à l'œuvre de la conversion. Ils commencèrent à prêcher par l'intermédiaire d'interprètes, et acquirent bientôt eux-mêmes une connaissance suffisante de la langue du pays. Ils ouvrirent des écoles et fondèrent des colléges où la jeunesse indigène fut instruite à la fois dans les sciences profanes et le christianisme. L'ardeur du néophyte indien stimulait celle de l'apôtre. En peu d'années les derniers vestiges des anciens *teocallis* disparurent du pays. Les monstrueuses idoles des Aztéques et par malheur les manuscrits hiéroglyphiques partagèrent le même sort. Mais les missionnaires et les nouveaux convertis contribuèrent beaucoup à réparer ces pertes par de nombreux détails sur les institutions aztéques puisés aux sources les plus authentiques (24).

L'œuvre de la conversion prospéra parmi les diverses tri-

(23) « Cuyo hecho del rotísimo y humilde recebimiento fué uno de los heroicos hechos que este capitan hizo, porque fué documento pára que con mayor fervor los naturales desta tierra veniesen á la conversion de nuestra fee. » (Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Voyez aussi Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 171.) L'archevêque Lorenzana n'admire guère moins que l'historien tlascalan le zèle religieux du grand *conquistador*, zèle qui, nous l'assure-t-il, étonne son esprit, tant il semble plutôt appartenir au missionnaire apostolique qu'au soldat! » Lorenzana, p. 393, *nota*.

(24) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 1.

Le père Sahagun, qui a rendu sous ce rapport plus de services qu'aucun membre de son ordre, décrit avec une énergie concise le rapide progrès des démolitions. « Nous amenions, dit-il, les enfants des caciques dans nos écoles, où nous leur apprenions à lire, à écrire, à chanter. Les enfants des indigènes pauvres étaient réunis dans la cour, où on les instruisait dans la foi chrétienne. L'enseignement terminé, un ou deux frères conduisaient les néophytes à quelque *teocalli* voisin, et le travail de quelques jours suffisait pour le raser. Ils démolirent ainsi en peu de temps tous les temples aztéques, grands et petits, en sorte qu'il n'en restait aucun vestige. » (*Hist. de Nueva-*

bus de la grande famille Nahuatlac. Vingt ans environ après l'arrivée des missionnaires, l'un d'eux se glorifiait pieusement que neuf millions de convertis, chiffre qui dépassait probablement celui de la population du pays, avaient été admis dans le giron de l'Église (25) ! Le pompeux cérémonial du culte romain séduisit les indigènes ; avant de toucher leurs cœurs, on charmait leurs yeux. C'était pour eux une douce et facile transition que celle des idoles hideuses des Aztéques aux ravissantes images sculptées et peintes de la cathédrale. Il est vrai qu'ils ne pouvaient comprendre grand'chose aux dogmes de leur nouvelle foi et ne se pénétraient guère de son esprit vivifiant. Mais, si le philosophe peut trouver à redire à ces conversions plus apparentes que solides, le philanthrope ne peut qu'applaudir à la substitution des rites chrétiens aux brutales abominations des Aztéques.

Les conquérants s'établirent dans les parties du pays qui leur convenaient le mieux ; plusieurs choisirent les pentes sud-est des Cordillères, dans la direction de la riche vallée d'Oaxaca. D'autres en beaucoup plus grand nombre se répandirent sur la vaste surface du plateau, qui, par sa situation élevée, leur rappelait le plateau de leurs chères Castilles. Ils se trouvaient là aussi à proximité de ces mines inépuisables qui ont depuis versé leurs produits sur l'Europe.

Toutefois les ressources minérales de la contrée ne furent explorées et comprises qu'à une époque beaucoup plus reculée ; mais un petit nombre de mines néanmoins, entre autres celles de Zacatecas, de Guanuaxato et de Tasco, — la dernière était aussi connue du temps de Montezuma, — commencèrent à être exploitées par la génération qui suivit la conquête (26).

España, t. 3, p. 77.) Ce passage explique comment si peu de restes d'architecture de l'époque indienne subsistent au Mexique.

(25) « De manera que á mi juicio y verdaderamente serán bautizados en este tiempo que digó que serán quince años, mas de nueve millones de animas de Indios. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 2, cap. 3.

(26) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 43. De Humboldt, *Essai po-*

Toutefois la principale richesse des premiers colons consistait dans les produits végétaux du sol, les uns indigènes, les autres introduits par la sage économie de Cortés. Il avait instamment recommandé au gouvernement de la métropole d'exiger que tout navire destiné pour la Nouvelle-Espagne y portât une certaine quantité de semences et de plantes (27). Il mit pour condition à toute concession de terre sur le plateau que le propriétaire y planterait un nombre déterminé de ceps de vignes (28). Il stipula en outre que la possession définitive d'un terrain ne serait acquise qu'après huit années d'occupation (29). Il savait qu'un séjour permanent sur le sol peut seul y attacher le cultivateur, et il n'ignorait pas qu'un système opposé avait appauvri les plus belles plantations des îles. Ces divers règlements, dont plusieurs ne furent pas du goût des colons, augmentèrent les ressources agricoles du pays, par la naturalisation de la plupart des graines et des autres produits végétaux de l'Europe, auxquels le climat varié de la Nouvelle-Espagne était éminemment favorable. La canne à sucre fut tranplantée des îles voisines dans les basses terres du Mexique, et ne tarda pas à devenir, ainsi que l'indigo, le coton, la cochenille, un article de commerce plus important pour la colonie que les métaux précieux. Sous le soleil des tropiques, le pêcher, l'amandier, l'oranger, la vigne et l'olivier, inconnus aux Aztéques, fleurirent dans les jardins du plateau, à une élévation deux fois aussi grande que celle où les nuages sont suspendus en été au-dessus de nos têtes. L'importation d'un

litique, t. 3, p. 115-145. *Esposicion de don Lucas Alaman.* Mexico, 1828, p. 59.

(27) « Para que cada navio traiga cierta cantidad de plantas, y que no pueda salir sin ellas, porque sera mucha causa para la poblacion, y perpetuacion de ella. » *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 397.

(28) « Item, que cualquier vesino que tubiere Indios de repartimiento sea obligado á poner en ellos en cada un año con cada cien Indios de los que turieren de repartimiento mil sarmientos, encogiendo la mejor que pudiese hallar. » *Ordenanzas municipales*, año de 1524, Ms.

(29) *Ordenanzas municipales*, año de 1524, Ms.

nouveau végétal ou d'un nouvel arbre fruitier européen était saluée avec joie par les colons. Le premier produit de la plante ou de l'arbre exotique était célébré par une fête, et les Espagnols s'en réjouissaient comme de la présence d'un ancien ami qui leur rappelait de doux souvenirs.

Cortés, tout en s'occupant ainsi de l'économie intérieure du pays, ne négligeait pas ses vastes plans de découvertes nouvelles et de conquêtes. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent équiper une petite flotte à Zacatula, pour explorer les rivages de la mer Pacifique. Cette flotte, au moment d'être achevée, devint la proie de l'incendie sur le chantier. C'était un grand malheur; car la plupart des matériaux avaient dû être transportés de Villa-Rica à travers tout le pays. Cortés, avec son habituelle activité, prit des mesures pour réparer cet accident. Il écrit à l'empereur qu'une autre escadre sera bientôt prête dans le même port. Il ne doute pas que Sa Majesté ne soit avant peu mise en possession de plus de terres et de royaumes que la nation espagnole n'en a jamais connus (30). Cette magnifique promesse atteste l'opinion commune des Espagnols à cette époque, où l'on regardait la mer Pacifique comme le fameux océan Indien, parsemé d'îles pleines d'or et de tous les trésors de l'Orient.

Le principal objet de cette escadre était la découverte d'un détroit qui ouvrît une communication entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Une autre escadre, composée de cinq vaisseaux, s'équipait dans le golfe du Mexique, et devait prendre la direction de la Floride, dans le même but, la découverte d'un détroit. Cortés se flattait (libre à nous de sourire aujourd'hui de cette illusion) de trouver dans cette direction un détroit qui conduirait le navigateur dans les eaux fendues par la proue de Magellan (31)!

(30) « Tengo de ser causa, que Vuestra Cesarea Magestad sea en estas partes señor de mas reynos, y señorios que los que hasta hoy en nuestra nacion se tiene noticia. » *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 374.

(31) « Bien que j'estime Fernand Cortés, s'écrie Oviedo, pour le plus grand capitaine et le plus expérimenté que nous ayons jamais connu, je crois que

La découverte d'un détroit était le grand objet où tendaient à cette époque, et depuis le temps de Colomb, toutes les entreprises navales. C'était au seizième siècle, ce que la découverte d'un passage nord-ouest a été dans le nôtre, le rêve des navigateurs. Les voyages de Cabot au nord, et celui tout récent de Magellan au sud, avaient fait connaître la vaste étendue du continent américain. La proximité, sur certains points, des deux grands océans qui baignaient ses rivages à l'est ou à l'ouest, avait été déterminée par les découvertes de Balboa et de Cortés. Les géographes européens ne pouvaient croire que la nature eût opéré sur un plan si contraire en apparence aux intérêts de l'humanité, que d'élever une si longue barrière entre les deux mers adjacentes au continent américain. La correspondance des savants (32), les instructions de la cour, les lettres de Cortés, aussi bien que celles de Colomb, touchent fréquemment à cette question : « Votre Majesté peut être certaine, écrit Cortés, que sachant combien lui tient au cœur la découverte de *ce grand secret d'un détroit,* je subordonnerai tous mes intérêts et mes projets, dont plusieurs sont d'une haute importance, à l'accomplissement de ce grand objet (33). »

Ce fut en partie dans le même but que le général plaça un armement considérable sous les ordres de Christoval de Olid, le brave officier qui, le lecteur s'en souvient, avait eu le commandement d'une des grandes divisions de l'armée assiégeante. Il devait faire voile pour Honduras, et établir une colonne sur sa côte septentrionale. Un détachement de l'escadre d'Olid devait croiser ensuite le long de la côte méridionale, dans la direction du Darien, à la recherche du mystérieux détroit. On racontait que le pays était plein d'or, à ce point que les pêcheurs s'en servaient au lieu de plomb pour leurs filets. Dans

cette opinion prouve qu'il n'était pas grand cosmographe. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 41.) Oviedo avait assez vécu pour reconnaître l'erreur de Cortés.

(32) P. Martyr, *Opus epist.*, ep. 811.

(33) *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 385.

la vie des navigateurs espagnols de cette époque, les illusions se succédaient comme les bulles de savon que le souffle de l'enfant aime à faire voltiger dans l'air (34).

Outre ces expéditions maritimes, Cortés préparait une expédition considérable par terre. Elle fut confiée à Alvarado, qui, avec de nombreuses forces espagnoles et indiennes, devait descendre la pente méridionale des Cordillères, et pénétrer dans les pays situés au delà de la riche vallée d'*Oaxaca*.

L'importante conquête du Guatemala fut le résultat des campagnes de ce chef hardi et rapace. Cortés recommandait à ses lieutenants de lui donner des détails minutieux sur les pays qu'ils parcouraient, sur les productions de leur sol et leurs ressources en tous genres. Il obtint ainsi des communications pleines d'intérêt (35). Dans ses instructions pour la conduite de ces entreprises, il recommandait de ménager les indigènes, et sa politique était aussi humaine que le comporte un système d'asservissement (36). Le caractère de ses officiers rendit trop souvent ces instructions inutiles.

Moins de trois années après la conquête, Cortés, poursuivant son œuvre, avait soumis à la couronne de Castille un territoire de plus de quatre cents lieues de long, à ce qu'il

(34) L'illusion fut entretenue quelque temps en Espagne par le brillant étalage de l'or et des pierreries envoyés de temps à autre du Mexique et auxquels les ouvriers mexicains avaient donné les formes les plus capricieuses et même les plus fantasques. Cortés envoya ainsi, entre autres objets, une pièce d'artillerie, d'or et d'argent, d'un beau travail, dont le métal seul coûtait vingt-cinq mille cinq cents *pesos de oro*. Oviedo, qui l'avait vue dans le palais, parle avec admiration de ce magnifique hochet. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 41.

(35) On peut citer, entre autres, les lettres d'Alvarado et de Diego de Godoy, reproduites par Oviedo dans son *Historia de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 42-44, et traduites par Ramusio pour sa riche collection, *Viaggi*, t. 3.

(36) Voyez, entre autres, ses instructions à son parent Francis Cortés, « Instruccion civil y militar por la expedicion de las costas de Colima. » Ce document est daté de 1524, et fait partie de la collection des manuscrits de Muñoz.

affirme, sur la côte de l'Atlantique, et de plus de cinq cents lieues sur les bords de la mer Pacifique. A l'exception de quelques provinces intérieures peu importantes, toute cette vaste contrée jouissait d'une parfaite tranquillité (37). Pour atteindre à ce résultat, il n'avait pas hésité à dépenser les revenus de la couronne, produit de tributs semblables à ceux que payaient autrefois les indigènes à leurs souverains; il avait en outre contracté lui-même des dettes considérables dont il demandait le remboursement au gouvernement. La célébrité de son nom, les brillants récits des contrées conquises, attiraient dans la Nouvelle-Espagne une foule d'aventuriers qui fournissaient des recrues au général pour ses diverses entreprises.

Si l'on veut se faire une juste idée de cet homme remarquable, il ne faut pas se borner à lire l'histoire de la conquête. Sa carrière militaire le place à coup sûr au niveau des plus grands capitaines de son siècle. Mais sur le théâtre de l'époque postérieure, ce caractère grandit et s'ennoblit encore. Nous le voyons imaginer un système de gouvernement assorti à ces races si diverses, et que la conquête constituait dans un état d'antagonisme; réparer les malheurs de la guerre, et faire tous ses efforts pour découvrir et multiplier les ressources cachées du pays. Ce tableau pourra paraître froid après le récit d'exploits aussi aventureux que ceux d'un paladin du Romancero; mais on ne peut sans l'avoir lu apprécier le vaste génie de Cortés.

(37) *Rel. quarta*, ap. Lorenzana, p. 371.

« Nous avons vraiment lieu de nous étonner, s'écrie l'archevêque éditeur des lettres du conquistador, que Cortés et ses soldats aient pu vaincre et soumettre en aussi peu de temps des contrées pour la plupart d'un accès si difficile, qu'aujourd'hui même nous pouvons à peine y pénétrer ! » *Ibid.*, *note.*

CHAPITRE III.

DÉFECTION D'OLID. — MARCHE PÉRILLEUSE SUR HONDURAS.
— EXÉCUTION DE GUATEMOZIN.
— DONA MARINA. — ARRIVÉE A HONDURAS.

1524 — 1526.

Nous avons vu que Christoval de Olid avait été envoyé par Cortés pour fonder une colonie à Honduras. L'expédition eut des conséquences qu'il était impossible de prévoir. Étourdi par l'orgueil de commander, Olid, lorsqu'il eut atteint le lieu de sa destination, résolut de se rendre indépendant. L'éloignement où il était de Mexico semblait lui promettre l'impunité; mais il connaissait mal Cortés s'il croyait qu'aucune distance pût mettre un rebelle à l'abri de sa vengeance.

La nouvelle de la défection d'Olid fut lente à parvenir jusqu'à Cortés; mais il n'en fut pas plus tôt informé qu'il dépêcha à Honduras un fidèle officier, son parent, Francisco de Las Casas, avec l'ordre d'arrêter le rebelle. Las Casas fit naufrage sur la côte et tomba dans les mains d'Olid; mais parvenu néanmoins à provoquer une insurrection dans la nouvelle colonie, il s'empara de la personne d'Olid, et lui fit trancher la tête sur la place du marché de Naco (1).

Le seul de ces faits qui parvint à la connaissance de Cortés fut le naufrage de son lieutenant. Il comprit les funestes conséquences que pourrait avoir l'exemple d'Olid, si sa trahison restait impunie, et résolut d'aller la châtier lui-même. Il comptait mettre aussi à profit cette expédition à Honduras pour étudier les ressources du pays, abondant, disait-on, en richesses minérales; peut-être même découvrirait-il le point de communication entre les deux océans qui avait jusqu'ici

(1) *Carta quinta de Cortés*, Ms.

échappé aux recherches des navigateurs espagnols. Il fut encore poussé à prendre ce parti par les embarras qu'on lui suscitait depuis quelque temps dans la capitale. Plusieurs fonctionnaires avaient été envoyés récemment de la mère-patrie, dans le but ostensible d'administrer les revenus coloniaux; mais c'étaient autant d'espions de la conduite du général. Ils lui suscitaient mille tracasseries et envoyaient à la cour les rapports les plus malveillants sur ses desseins et ses actes. Cortés, en un mot, depuis qu'il avait été créé gouverneur général du pays, avait moins de pouvoir réel que lorsqu'il n'avait aucune commission royale.

Les troupes espagnoles qu'il emmena avec lui n'excédaient probablement pas cent cavaliers et quarante à cinquante fantassins, auxquels il ajouta environ trois mille auxiliaires indiens (2). De ce nombre étaient Guatemozin et le cacique de Tacuba, ainsi qu'un petit nombre d'Aztéques de haut rang, que leur importance aux yeux de leurs compatriotes rendait un noyau dangereux en cas de mécontentements. La suite personnelle du général se composait de plusieurs pages, jeunes gens de bonne famille, entre autres de Montéjo, le futur conquérant du Yucatan; d'un maître d'hôtel et d'un intendant, de plusieurs musiciens, danseurs, jongleurs et bouffons, cortége plus digne d'un satrape oriental que d'un vaillant cavalier espagnol (3); et pourtant le reproche de mollesse est plus que réfuté par les périls et les fatigues de la terrible expédition qu'il mena à bonne fin.

Cortés se mit en marche le 12 octobre 1524. Il rencontra sur les pentes des Cordillères un grand nombre de ses anciens compagnons d'armes, qui firent le plus cordial accueil à leur général : plusieurs abandonnèrent même leurs proprié-

(2) *Carta de Albornos*, Ms., Mexico, dec. 15, 1525. *Carta quinta de Cortés*, Ms.

Les autorités ne sont pas d'accord sur le nombre des auxiliaires indiens qui dut varier à chaque pas de la marche de Cortés à travers le plateau.

(3) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 174.

tés pour suivre l'expédition (4). Cortés fit halte dans la province de Coatzacualco (Huasacualco), afin de recueillir les renseignements que purent lui donner sur sa route les indigènes de Tabasco. Ils lui fournirent une carte où étaient indiqués les principaux lieux fréquentés par les marchands indiens qui parcouraient ces vastes régions. A l'aide de cette carte, d'une boussole et des guides qu'il put rencontrer de temps en temps, Cortés n'hésita pas à traverser cette vaste étendue de terrain qui forme le sol du Yucatan et s'étend de la rivière Coatzacualco au sommet du golfe d'Honduras. « Je ferai à Votre Majesté, » dit-il au commencement de sa lettre à l'empereur, où il raconte cette expédition, « je ferai à Votre Majesté, selon mon ordinaire, le récit des événements les plus remarquables de mon voyage, événements dont chacun pourrait être le sujet d'un récit à part. » Cortés n'exagérait pas (5).

La petite armée, au commencement dè sa marche, traversa des terrains bas et marécageux, entrecoupés de nombreux petits ruisseaux qui alimentent le Rio de Tabasco et les autres rivières qui vont se jeter au nord dans le golfe du Mexique. On passa les plus petits courants d'eau à gué ou dans des ca-

(4) De ce nombre était le capitaine Diaz. Il quitta toutefois la riante ferme qu'il occupait dans la province de Coatzacualco de très-mauvaise grâce pour se joindre à l'expédition. «Mais Cortés l'ordonnait, et nous n'osions dire non,» observe le vétéran. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 175.

(5) Cette célèbre lettre, qui n'a jamais été publiée, est ordinairement désignée sous le nom de *Carta quinta*, ou cinquième lettre de Cortés. Presque aussi longue que les plus longues lettres imprimées du conquérant, elle est écrite dans le même style clair, simple, expressif, et aussi pleine d'intérêt que les précédentes. Cortés y fait un minutieux récit de l'expédition de Honduras, ainsi que des événements de l'année suivante. Cette lettre n'est pas datée; mais il est probable qu'elle fut écrite dans la même année à Mexico. Le manuscrit original appartient à la bibliothèque impériale de Vienne, qui contient un grand nombre de documents précieux relatifs à l'histoire d'Espagne, les sceptres de l'Empire et de Castille se trouvant alors dans la même main.

nots. Les cavaliers, assis dans les canots, tenaientpar la bride leurs chevaux qui suivaient à la nage. On traversa les rivières sur des ponts flottants. Pour donner une idée des difficultés du chemin, il suffira de dire que les Espagnols ne construisirent pas moins de cinquante de ces ponts sur une distance de moins de cent milles (6) ! L'un d'eux avait plus de neuf cents pas de longueur. A ces obstacles, il faut ajouter la pénurie des subsistances. Les indigènes brûlaient fréquemment leurs villages à l'approche des Espagnols, et ne leur laissaient qu'un monceau de ruines.

J'élude la longue énumération des villes indiennes situées sur la route de l'armée, dont les noms sont sans doute tombés en désuétude, et qui dans tous les cas n'ont jamais trouvé place sur aucune carte du pays (7). La première ville considérable que Cortés rencontra fut Iztapan, agréablement située au milieu d'une région fertile, sur le bord d'un des tributaires du Rio de Tabasco. Telle était l'extrémité où les Espagnols se trouvaient déjà réduits, dans le cours d'un petit nombre de semaines, que la vue d'un village au milieu de ces solitudes était saluée par un cri de joie répété par les échos de tous les bois environnants. L'armée n'était plus qu'à une marche de l'ancienne ville de Palenque, objet de tant d'hypothèses savantes de nos jours. Le village de *Las tres Cruzas*, situé à vingt ou trente milles de Palenque, offre encore, dit-on,

(6) « Es tierra mui baja y de muchas sienegas, tanto que en tiempo de invierno no se puede andar, ni se sirve sino en canoas, y con pasarla yo en tiempo de seca, desde la entrada hasta la salida de ella, que puede aver veinti leguas, se hiziéron mas de cinquenta puentes, que sin se hazer, fuera imposible pasar. » *Carta quinta de Cortés*, Ms.

(7) J'ai examiné quelques-unes des plus anciennes cartes du pays dressées par des géographes espagnols, français et hollandais pour déterminer la route de Cortés. On trouve dans la bibliothèque, de l'université américaine d'Harvard, une précieuse collection de ces cartes faite par le savant Allemand Ebeling. Je n'y ai pu découvrir que quatre ou cinq des lieux indiqués par le général. Ce sont les lieux mentionnés dans le texte, et, malgré leur petit nombre, ils suffisent pour indiquer la direction générale de la marche de l'armée.

un monument du passage des conquérants, les trois croix qu'ils y auraient plantées. Pourtant le récit de Cortés ne fait aucune mention de cette ancienne capitale.

Etait-elle encore à cette époque le siége de la populeuse et florissante communauté qui a dû l'occuper autrefois, à en juger par l'étendue et la magnificence de ces ruines ; ou n'était-elle plus déjà qu'un monceau de décombres enseveli sous la végétation sauvage qui la dérobe aux pays voisins? Dans le premier cas, le silence de Cortés s'expliquerait difficilement.

En quittant Iztapan, les Espagnols traversèrent un pays dont le sol également bas et marécageux était entrecoupé de terrains cultivés, et couvert de forêts de cèdre et d'acajou, d'une profondeur sans limites. Le feuillage des arbres jetait de si épaisses ombres, que les soldats de Cortés ne savaient où poser le pied (8). Pour mettre le comble à leur embarras, leurs guides désertèrent, et du sommet des plus grands arbres ils ne voyaient que cet océan de forêts ondulantes. La carte et la boussole leur fournissaient seules quelques indications pour sortir de ce sombre labyrinthe. Cortés et ses officiers, parmi lesquels se trouvait le persévérant Sandoval, étudiaient avec anxiété la direction probable de la route. Leurs faibles provisions de bouche s'étaient épuisées entièrement, et ils apaisaient leur faim avec les racines qu'ils déterraient ou avec les baies sauvages. Beaucoup d'Espagnols tombèrent malades et un grand nombre d'Indiens périrent.

Lorsqu'enfin la petite armée sortit de ces lugubres forêts, elle trouva sa route coupée par une rivière d'une grande profondeur et beaucoup plus large que toutes celles qu'on avait traversées jusqu'ici. Les soldats découragés firent éclater leurs murmures contre leur général qui les plongeait de plus en plus dans ces solitudes sans bornes, où ils devaient laisser leurs

(8) « Donde se ponian los pies en el suelo acia arriba la claridad del cielo no se veia, tanta era la espesura y alteza de los árboles, que aunque se subian el algunos, no podian descubrir un tiro de piedra. » *Carta quinta de Cortés*, Ms.

ossements. En vain Cortés les engagea à construire un pont pour gagner la rive opposée; ce travail leur semblait au-dessus de leurs forces épuisées. Il fut plus heureux dans son appel aux auxiliaires Indiens, dont la prompte obéissance fit honte aux Espagnols. Ils se mirent à l'œuvre à leur tour avec tant de zèle, qu'ils achevèrent le pont en quatre jours, malgré l'épuisement de leurs forces. Il ne leur restait pas du reste d'autre expédient pour se tirer de leur situation périlleuse.. Le pont se composait de mille poutres de bois de l'épaisseur du corps d'un homme et de soixante-six pieds de long (9). Ces poutres bien jointes composaient une solide structure que le feu seul, dit Cortés, pouvait détruire. Il excita l'admiration des indigènes, qui vinrent de très-loin pour le voir, et le pont de Cortés fut pendant de longues années le monument de son énergique persévérance.

L'arrivée de l'armée sur les bords opposés de la rivière lui suscita de nouvelles difficultés. La terre était si marécageuse que les chevaux avaient de la fange jusqu'au poitrail, quelquefois même ils disparaissaient presque tout entiers dans des fondrières. On avait toutes les peines du monde à les retirer de cette tourbe boueuse, en couvrant le sol de branchages, et un ruisseau d'eau courant à travers le marécage permettait aux pauvres animaux d'échapper à la nage (10). Les

(9) Porque lleva mas que mil bigas, que la menor es casi tan gorda como un cuerpo de un hombre, y de nueva y diez brazas en largo. » *Carta quinta de Cortés*, Ms.

(10) « Pasada tota la gente y cavallos de la otra parte del alcon dimos luego en un gran çienega, que durava bien tres tiros de ballesta, la cosa mas espantosa que jamas les gentes viéron, donde todos los cavallos de sençillados se sumiéron hasta las orejas sin parecerse otra cosa, y querer forçejar á salir sumianse mas, de manera que alli perdimos toda la esperanza de poder escapar cavallos ningunos, pero todavia comenzámos á trabajar y componerles haçes de yerba y ramas grandes de bajo, sobre que se sostuviesen y no se sumiesen, remediavanse algo, y andando trabajando y yendo y viniendo de la una parte á la otra, obriόse por medio de un calejon de agua y çieno, que los cavallos comenzaron algo á nadar, y con esto plugo

Espagnols atteignirent ensuite un vaste terrain montant, dont les champs cultivés, couverts de maïs, d'*agi* ou poivre du pays et d'*yuca*, indiquaient l'approche de la capitale de la fertile province d'Aculan. On était au commencement du Carême de 1525, époque mémorable par un événement dont j'emprunterai les particularités au propre récit de Cortés.

Ce fut en ce lieu qu'un des Indiens convertis révéla au général une conspiration tramée par Guatemozin, de concert avec le cacique de Tacuba et quelques autres des principaux nobles indiens pour massacrer les Espagnols. Ils devaient saisir le moment où l'armée serait engagée dans quelque défilé ou dans quelque affreux marais comme celui dont elle venait de sortir. Les Mexicains, bien plus nombreux, croyaient avoir ainsi bon marché des Espagnols pris à l'improviste. Après le massacre de ces derniers, les Indiens devaient continuer leur marche sur Honduras et détruire les établissements espagnols qui venaient d'y être fondés. Ces premiers succès amèneraient nécessairement une insurrection dans la capitale et dans tout le pays. Les Espagnols seraient exterminés jusqu'au dernier, et les vaisseaux saisis dans les ports pour empêcher toute nouvelle expédition de traverser les mers.

Dès que Cortés connut les particularités de ce dangereux complot, il fit arrêter Guatemozin et les seigneurs aztèques de sa suite. Ces derniers convinrent du fait de la conspiration, mais ils alléguèrent pour se justifier qu'elle avait été tramée par Guatemozin, et qu'ils avaient refusé d'y prendre part. Guatemozin et le cacique de Tacuba ne firent aucun aveu, mais ils ne nièrent pas non plus la vérité de l'accusation, persistant dans un obstiné silence. Tel est du moins le récit de Cortés (11). Bernal Diaz, qui faisait partie de l'expédition, nous assure au contraire que Guatemozin et le cacique de Tacuba protestèrent de leur innocence. Plus d'une fois ils avaient pu

á Nuestro Señor que saliéron todos sin peligro ninguno. » *Carta quinta de Cortés*, Ms.

(11) *Carta quinta de Cortés*, Ms.

s'entretenir ensemble de leurs souffrances, et dire que la mort était préférable au spectacle des misères de leurs pauvres compagnons indiens. Ils convinrent aussi qu'un projet d'insurrection contre les Espagnols avait été discuté par les Aztèques, mais Guatemozin en avait aussitôt découragé les auteurs, et aucun plan de ce genre ne pouvait être exécuté sans son consentement (12). Ces protestations ne sauvèrent point ces infortunés princes, et Cortés, convaincu de leur crime ou affectant de l'être, ordonna leur exécution immédiate.

Guatemozin, conduit à l'arbre fatal, montra toute l'intrépidité d'autrefois. « Je savais, bien, dit-il, qu'il ne fallait pas compter sur vos promesses, Malintzin ; je savais bien que tel était le sort que vous me destiniez, depuis le jour où j'aurais dû périr de ma propre main avant votre entrée dans ma ville de Tenochtitlan. Pourquoi me tuez-vous si injustement ? Dieu vous demandera compte de ma mort ! (13) » Le cacique de Tacuba, protestant de son innocence, déclara qu'il ne pouvait désirer un meilleur sort que celui de mourir à côté de son seigneur. Les malheureux princes, ainsi qu'un ou plusieurs nobles aztèques, on ignore le nombre des victimes, furent pendus aux branches d'un *ceyba* qui ombrageait la route (14).

Tel fut le triste sort de Guatemozin, que nous pourrions appeler le dernier des Aztèques, car à compter de ce jour, la nation, abattue et sans chef, se résigna à sa destinée, et, sans presque tenter un seul effort, courba la tête sous le joug. Entre tous les rois barbares, il en est peu qui aient autant de droits à

(12) *Hist. de la conquista*, cap. 177.

(13) *Hist. de la conquista, ubi sup.*

(14) D'après Diaz, Guatemozin et le cacique de Tacuba avaient embrassé tous les deux la religion de leurs conquérants, et ils furent confessés par un moine franciscain avant leur exécution. La même autorité nous assure qu'ils étaient, *pour des Indiens*, de très-bons chrétiens croyant fermement et sincèrement. (*Hist. de la conquista, loc. cit.*) On se rappelle, en lisant ces lignes, les dernières heures de Caupolican, converti au christianisme par ces mêmes hommes qui attachèrent au bûcher. Voyez cette scène affreuse avec le coloris d'un maître dans l'*Araucana*, canto 34.

la renommée que Guatemozin. Il était jeune, et son rôle politique fut court, mais glorieux. Il avait été appelé au trône dans l'heure de l'agonie de la monarchie aztéque, lorsque les nations conjurées de l'Anahuac et les redoutables Européens assiégeaient les portes de la capitale. C'était un poste d'une effrayante responsabilité ; mais la conduite de Guatemozin justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui. Personne ne peut refuser son admiration au courage avec lequel il défendit sa capitale tant qu'il y resta pierre sur pierre, et nos sympathies penchent plutôt pour le chef barbare dévoué à l'indépendance de son pays que pour son heureux antagoniste, le représentant de la civilisation (15).

Lorsqu'on examine les circonstances de la mort de Guatemozin, on ne peut accueillir qu'avec défiance cette accusation de complot. Que les Indiens, songeant à leurs griefs passés, à leurs misères actuelles, aient quelquefois parlé de vengeance, rien de moins étonnant; mais il est fort improbable qu'un projet d'insurrection aussi chimérique ait été conçu ou sanctionné par Guatemozin. L'explication donnée par ce prince, telle que la rapporte Diaz, mérite autant de créance, pour ne rien dire de plus, que la dénonciation du révélateur indien (16).

(15) La belle épouse de Guatemozin, la princesse Tecuichpo, fille de Montézuma, survécut assez longtemps à son premier mari pour épouser trois Castillans, tous de noble origine. (Voyez plus haut, p. 150, *note* 30.) On raconte qu'elle était aussi bien instruite dans la foi catholique qu'aucune dame de Castille, de manières aussi gracieuses et aussi séduisantes. Elle avait grandement contribué, par son exemple et le respect qu'elle inspirait aux Aztéques, à la tranquillité du pays conquis. Il est bon d'observer que ce portrait est de la main d'un de ses maris, don Thoan Cano. Voyez l'*Appendice*, 2e partie, n° 11.

(16) Les chroniqueurs indiens regardent la prétendue conspiration de Guatemozin comme une invention de Cortés. Le délateur lui-même, mis plus tard à la torture par le cacique de Tezcuco, déclara qu'il n'avait fait aucune révélation de cette nature au commandant espagnol. Ixtlilxochitl se porte caution de la vérité de l'histoire, (*Venida de los Esp.*, p. 83-93.) Mais qui cautionnera Ixtlilxochitl à son tour ?

L'absence de témoignages et le temps écoulé rendent cette question très-difficile à résoudre pour nous. Il vaut mieux nous en rapporter à l'opinion des témoins oculaires, et voici en quels termes nous en parle le vieux chroniqueur si souvent cité : « L'exécution de Guatemozin, dit Diaz, fut très-injuste, et nous fûmes tous d'accord pour la blâmer (17). »

L'explication la plus vraisemblable de cette triste affaire est que Guatemozin était pour Cortés un prisonnier embarrassant et dangereux. Lui-même le donne assez à entendre dans sa lettre à l'empereur (18). Le monarque déchu de Mexico, par l'ascendant de son caractère aussi bien que par son ancienne position, conservait une grande influence sur ses compatriotes. Il pouvait pour ainsi dire rallumer d'un souffle la haine assoupie, mais non éteinte, des Aztéques pour les étrangers. Les Espagnols, pendant les premières années qui suivirent la conquête, vécurent dans de continuelles appréhensions. Ils croyaient toujours les Indiens prêts à se soulever. Ce fut sous l'empire de cette même crainte, attestée par les écrits contemporains, que Cortés emmena son royal captif dans cette pénible expédition. Il lui était tellement suspect, qu'à Mexico même il ne faisait jamais une excursion un peu lointaine, au dire de Gomara, sans être accompagné de Guatemozin (19).

Deux hommes placés dans de pareils rapports ne pouvaient être l'un pour l'autre qu'un objet de haine et de défiance. La situation désespérée des Espagnols en cette circonstance les exposait plus que jamais à une soudaine attaque de leurs rusés vassaux. Ainsi prévenu contre Guatemozin, le général s'em-

(17) « Y fué esta muerte que les diéron muy injustamente dada, y pareció mal á todos los que ibamos aquella jornada. » *Historia de la conquista*, cap. 177.

(18) « Guatemozin, señor que fué de esta ciudad de Temixtitan, á quien yo despues que la gané he tenido siempre preso, teniéndole por hombre bullicioso, y le llevé conmigo. » *Carta quinta*, Ms.

(19) « Y le hacian aquella mesma reverencia, i ceremonias, que á Moteccuma, i creo que por eso le llevaba siempre consigo por la ciudad á caballo, si cavalgaba, y sino á pie como él iba. » *Crónica*, cap. 170.

pressa de prêter l'oreille à la première accusation dirigée contre lui. Les témoignages furent aisément convertis en preuves, et la condamnation ne fut pas moins précipitée. Il débarrassa d'un seul coup, lui et l'Espagne, d'un ennemi d'autant plus dangereux qu'il savait dissimuler. Mais si Cortés n'avait consulté que son honneur et l'intérêt de sa renommée, Guatemozin aurait été le dernier homme à la vie duquel il eût permis d'attenter, car il était le trophée vivant de ses victoires; « il aurait dû le conserver, dit familièrement son apologiste, comme on conserve l'or dans la doublure de son habit (20). »

Quels que fussent les motifs réels de la conduite de Cortés en cette affaire, elle paraît avoir laissé dans son esprit les plus sombres impressions. Longtemps il fut d'une humeur chagrine, irritable, en proie à l'insomnie. Pendant une de ses promenades inquiètes à l'étage supérieur d'un *teocalli*, où il était logé, le pied lui manqua dans l'obscurité, et il tomba d'une hauteur de plusieurs toises (21). Il reçut dans cette chute une grave contusion. « Chose trop palpable pour être cachée, dit l'indiscret Diaz, bien qu'il eût voulu en dérober la connaissance à ses soldats. »

Peu de temps après la triste scène de l'exécution de Guatemozin, les troupes harassées de fatigue entrèrent dans la capitale de la grande province d'Aculan; c'était une ville florissante, habitée par des marchands, qui faisaient un trafic lucratif avec les provinces les plus reculées de l'Amérique centrale. Cortés parle en termes généraux de la beauté des édifices et de la réception hospitalière que lui firent les habitants.

Après avoir réparé leurs forces dans ces excellents quartiers, les Espagnols quittèrent la capitale de la province

(20) I Cortés debiera guardarlo vivo, como oro en paño, que era él triumpho i gloria de sus victorias. » *Crónica*, cap. 170. M. Prescott traduit *paño* par *serviette*, *napkin*. Il est possible qu'il ait employé comme équivalent une locution anglaise à nous inconnue. *Paño* signifie aussi en espagnol l'étoffe dont on couvre le calice sur l'autel.

(21) « D'une hauteur de douze pieds, » dit Bernal Diaz.

d'Aculan, dont on ne trouve le nom sur aucune carte, et poursuivirent leur pénible route dans la direction de ce qu'on appelle aujourd'hui le lac de Peten. Ses bords étaient alors occupés par une tribu émigrée de l'énergique famille des Mayas, et la capitale était bâtie dans une île sur le lac. « Ses maisons et ses hauts *teocallis* reluisaient au soleil, dit Bernal Diaz, de telle sorte qu'on découvrait la ville à deux lieues de distance (22). » Ces édifices, construits par l'une des races du Yucatan, présentaient sans doute les mêmes particularités de construction que les ruines qui existent encore dans cette remarquable péninsule. Mais quel qu'ait pu être leur mérite architectural, les conquérants ne leur consacrent qu'une courte phrase.

Les habitants de l'île montrèrent un esprit bienveillant et une docilité peu en rapport avec l'humeur belliqueuse de leurs compatriotes du Yucatan... Ils prêtèrent volontiers l'oreille aux discours des missionnaires espagnols qui accompagnaient l'expédition, et qui leur expliquèrent les doctrines du christianisme par l'intermédiaire de Marina. La belle interprète indienne eut sa part des fatigues de cette marche, la dernière où elle accompagna Cortés ; comme c'est aussi la dernière fois qu'il sera fait mention d'elle dans cette histoire, je ne puis omettre une circonstance intéressante qui eut lieu lorsque l'armée traversait la province de Coatzacualco. C'était, comme on se le rappelle peut-être, le pays natal de Marina, celui où une mère infâme l'avait vendue encore enfant à des marchands étrangers, pour assurer son héritage à son plus jeune frère. Cortés fit halte pendant quelques jours dans ce lieu pour avoir une conférence avec les caciques d'alentour sur des questions de gouvernement et de religion. Parmi les personnes présentes à l'entrevue, se trouvait la mère de Marina, accompagnée de son fils. Dès qu'ils parurent, tout le monde fut frappé de la ressemblance de la fille et de la mère, qui était revêtue de la dignité de cacique ; elles-mêmes se re-

(22) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 178.

connurent aussitôt, malgré leur longue séparation. La mère alarmée crut qu'on l'avait attirée dans un piége pour punir l'inhumanité de sa conduite. Mais Marina courut tout de suite à elle, et s'efforça de calmer son effroi, lui assurant qu'on ne lui ferait aucun mal; puis s'adressant aux spectateurs de cette scène imprévue, elle leur dit qu'elle était bien sûre que sa mère n'avait pas su ce qu'elle faisait en la livrant à des marchands, et qu'elle lui pardonnait. Embrassant alors cette mère dénaturée, elle lui donna les bijoux et les autres petits ornements qu'elle portait sur elle, pour regagner en quelque sorte son affection perdue. Marina ajouta qu'elle se trouvait bien plus heureuse depuis qu'instruite dans la foi des chrétiens elle avait abandonné le culte sanglant des Aztéques (23).

Dans le cours de l'expédition à Honduras, Cortés donna Marina à un chevalier castillan, nommé don Juan Xamarillo, à qui elle fut fiancée comme légitime épouse. On lui accorda des terres dans sa province natale, où elle passa probablement le reste de ses jours. A compter de ce moment, le nom de Marina disparaît de l'histoire; mais il est resté gravé dans la mémoire reconnaissante des Espagnols pour l'appui qu'elle prêta à l'œuvre de la conquête, et dans celle des Indiens, dont elle s'efforça toujours d'alléger les souffrances. Un grand nombre de ballades indiennes rappellent les douces vertus de Malinche, c'était son surnom aztéque. Aujourd'hui même encore, s'il faut en croire les traditions du pays, son esprit veille sur la capitale qu'elle aida à conquérir; et les paysans sont quelquefois étonnés de voir apparaître au milieu du crépuscule du soir une princesse indienne qui parcourt les bosquets et les grottes de la colline royale de Chapoltepec (24).

Marina eut du conquérant un fils, don Martin Cortés, qui

(23) Diaz, témoin oculaire, atteste la vérité de ce récit par le serment le plus solennel. « Y todo esto que dijo, se lo oi muy certificadamente y se lo juro. Amen. » *Hist. de la conquista*, cap. 37.

(24) *Life in Mexico*, let. 8. Madame Calderon ne nous dit pas qu'elle ait joui de cette apparition.

s'éleva à une grande considération, et fut fait commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Soupçonné de trahison contre le gouvernement, ni les services extraordinaires de son père et de sa mère, ni son propre mérite, ne purent le mettre à l'abri d'une persécution cruelle; et en 1568 le fils de Fernand Cortés fut indignement soumis à la torture dans la capitale même que son père avait conquise à la Castille.

Les habitants des îles de Peten se montrèrent dociles aux prédictions des frères franciscains ; ils consentirent à la destruction immédiate de leurs idoles et à l'élévation de la croix sur leurs débris (25). Une singulière circonstance montre la valeur de ces conversions improvisées. Cortés confia aux soins de ce peuple ami un de ses chevaux, qu'une blessure au pied mettait hors de service. Les Indiens éprouvèrent une sorte de respect pour cet animal, qui leur semblait partager la mystérieuse puissance des hommes blancs. Après le départ des Espagnols ils offrirent des fleurs au cheval, et lui préparèrent, dit-on, divers mets savoureux, tels qu'ils en auraient offert à un de leurs malades. Soumis à un pareil régime, le pauvre animal ne tarda pas à mourir. Les Indiens effrayés exécutèrent sa statue en pierre, et la plaçant sur un de leurs *teocallis*, ils l'adorèrent comme une divinité. En 1618, lorsque deux frères franciscains vinrent prêcher l'Évangile dans ces contrées, presque aussi peu connues alors des Espagnols qu'avant l'époque de Cortés, ils ne furent pas médiocrement surpris de trouver l'image d'un cheval adorée par les Indiens comme le dieu du tonnerre et des éclairs (26) !

Nous ne raconterons pas tous les périls et tous les obstacles bravés par les Espagnols pendant cette expédition; ce serait

(25) Villagutierre dit que les Itzaes, nom donné aux habitants de ces îles, ne détruisirent pas leurs idoles pendant le séjour des Espagnols. (*Historia de la conquista de la provincia de el Itza*. Madrid, 1701, p. 49-50.) L'historien est dans l'erreur, puisque Cortés déclare expressément que les images furent brisées et brûlées en sa présence. *Carta quinta*, Ms.

(26) Le fait est raconté par Villagutierre, *Conquista de el Itza*, p. 100-102, et Cojullado, *Hist. de Yucathan*, lib. 1, cap. 16.

redire les mêmes incidents déjà tant de fois racontés dans cette histoire, — les mêmes épreuves, les mêmes privations, les mêmes misères, plus pénibles cependant encore que les hasards des batailles; car il est plus aisé de lutter avec l'homme qu'avec la nature. Mais je dois mentionner le passage de la *sierra de los Pedernales*, « la montagne des pierres à fusil, » qui n'avait que vingt-quatre milles d'étendue, et que l'armée mit douze jours à traverser! Les pierres aiguës coupaient la corne des chevaux, dont un grand nombre roulèrent dans les précipices et les ravins. Soixante-dix-huit de ces précieux animaux périrent dans le passage, et la plupart de ceux qui survécurent étaient hors de service (27).

La saison pluvieuse avait commencé; des torrents d'eau tombant jour et nuit perçaient les aventuriers jusqu'aux os et ajoutaient encore à leur détresse. Les rivières enflées coulaient avec une impétuosité si terrible, qu'il devenait impossible de construire des ponts; et ce fut avec la plus grande difficulté que, renversant des troncs d'arbres sur les rochers dont ces cours d'eau étaient semés de distance en distance, les Espagnols effectuèrent un périlleux passage (28).

Enfin l'armée harassée approcha du Golfo Dolce, au haut de la baie d'Honduras. Leur route devait les rapprocher de l'emplacement de Copan, la célèbre ville dont les ruines architecturales ont fourni de si beaux sujets d'illustrations au crayon de Catherwood. Mais les Espagnols passent cette ville sous silence; et nous pouvons nous étonner que parvenus à ce point de leur voyage ils n'aient tenu aucun compte de

(27) « Y querer dezir le aspereza y fragosidad de este puerto y sierras, ni quien lo oyese podria entender, sino que sepa V. M. que en echo leguas que duró haste este puerto estuvimos en las andar doze dias, digo los postreros en llegar al cabo de él, en que muriéron sesenta y ocho cavallos despeñados y desxaretados, y todos los demas viniéron heridos y tan lastimados que no pensámos aprovecharnos de ninguno. » *Carta quinta*, Ms.

(28) Si la tête avait tourné à quelque malheureux durant ce passage, dit Cortés, il serait inévitablement tombé dans le gouffre où il aurait péri. Il y avait plus de vingt de ces périlleux défilés. « *Carta quinta*, Ms.

la proximité de la plus belle ville dans le désert, fût-ce la célèbre capitale de Zénobie, car ils étaient enfin arrivés en vue des établissements espagnols, le but de leur long et périlleux pèlerinage.

Le lieu dont ils approchaient était Nito, ou San Gil de Buena Vista, établissement espagnol sur le Golfo Dolce. Cortés s'avança avec précaution, pour tomber sur la ville à l'improviste. Il avait poursuivi sa route du pas infatigable et sûr de l'Indien de l'Amérique du Nord, qui, traversant marais et montagnes, fleuves et forêts, guidé par l'instinct de la vengeance, pousse droit à son but, et s'élance d'un bond sur la victime dont il a suivi la piste. Cortés, avant de donner l'assaut, envoya des espions qui, par un heureux hasard, rencontrèrent plusieurs des habitants. Ces derniers leur apprirent la mort d'Olid et le rétablissement de l'autorité centrale. Cortés entra donc dans la place en ami, et fut accueilli cordialement par ses compatriotes, « bien étonnés, dit Bernal Diaz, de la présence parmi eux d'un général dont la grande renommée s'était répandue dans toutes ces contrées (29). »

La colonie, à cette époque, souffrait cruellement de la famine, et se voyait réduite à une telle extrémité, que les troupes auraient probablement trouvé un tombeau dans le lieu même qu'elles avaient regardé comme le terme de leurs misères, sans l'arrivée opportune d'un navire chargé de vivres qui venait de Cuba. Avec une persévérance que rien ne pouvait abattre, Cortés parcourut le pays voisin, et mit un mois à explorer les affreux marais, redoutable foyer d'exhalaisons malsaines, de fièvres bilieuses, et d'essaims d'insectes venimeux, qui ne laissaient de repos aux Espagnols ni le jour ni la nuit. Il se décida enfin à s'embarquer avec une partie de ses forces à bord de deux brigantins, et après avoir touché à un ou deux ports dans la baie, il jeta l'ancre en vue

(29) « Espantáronse en gran manera, y como supiéron que era Cortés q' tan nombrado era en todas estas partes de las Indias, y en Castilla, no sabiã que se hazer de placer. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 179.

de Truxillo, le principal établissement espagnol de la côte. La mer était trop houleuse pour lui permettre de gagner la terre en canot; mais les habitants, joyeux de son arrivée, se précipitèrent à sa rencontre dans l'eau peu profonde, et se disputèrent l'honneur de porter le général dans leurs bras jusqu'au rivage (30).

Après avoir un peu réparé ses forces et remonté le moral de ses soldats, l'infatigable général prépara une nouvelle expédition, dont l'objet était d'explorer et de réduire la vaste province de Nicaragua. On a lieu d'admirer le génie aventureux d'un homme qui, peu intimidé par les indicibles souffrances de sa récente marche, se montre aussitôt prêt à entreprendre une autre expédition tout aussi effrayante. On ne peut guère, dans un siècle de froide raison, concevoir le caractère d'un cavalier castillan du seizième siècle, et il eût été même alors difficile d'en trouver le pendant chez aucun autre peuple. Il faut le chercher dans ces romans de chevalerie, qui, malgré toute leur extravagance, sont beaucoup moins fabuleux sous le rapport des caractères que sous celui des situations. L'enthousiasme produit par le spectacle de contrées étranges et inconnues compensait suffisamment pour l'aventurier espagnol toutes les fatigues et toutes les épreuves. La Providence semble avoir voulu qu'une pareille race d'hommes fût contemporaine de la découverte du Nouveau-Monde, afin de révéler plus rapidement au reste de l'univers des régions remplies de dangers et d'obstacles si formidables. Mais Cortés se proposait un but plus noble que celui des autres coureurs d'aventures. Dans son expédition au Nicaragua, comme dans celle de Honduras, il voulait s'instruire des ressources du pays, et surtout découvrir des moyens de communication entre les deux Océans. S'il n'en existait aucun, il établirait au moins ce fait, dont la vérification était presque aussi importante.

(30) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 179 *et seq.* Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 8, cap. 3-4. *Carta quinta de Cortés*, Ms.

Le général se proposait en même temps d'étendre les limites de l'empire colonial de l'Espagne. La conquête du Mexique n'était que le commencement d'une série de conquêtes. Rien ne semblait impossible au héros qui l'avait achevée. Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour voir le conquérant du Mexique, s'avançant le long des provinces du long isthme de Nicaragua, de Costa-Rica et de Darien, finir par planter sa bannière victorieuse sur les rivages du golfe de Panama ; et une fois parvenu là, sentant son front rafraîchi par les brises de l'opulente Amérique du Sud, recueillir assez de données sur ces contrées nouvelles, la terre des Incas, pour désirer porter ses armes encore plus loin et devancer la brillante carrière de Pizarre !

Mais Cortés fut bientôt tiré de ces songes ambitieux par des nouvelles qui le convainquirent que son absence de Mexico s'était déjà trop prolongée, et qu'il devait se hâter d'y retourner, sous peine de voir la capitale et le pays lui échapper.

CHAPITRE IV.

TROUBLES A MEXICO. — RETOUR DE CORTÉS.
— DÉFIANCE DE LA COUR. — CORTÉS PART POUR L'ESPAGNE.
— MORT DE SANDOVAL.
— BRILLANT ACCUEIL FAIT A CORTÉS. — HONNEURS QUI LUI SONT DÉFÉRÉS.

1526 — 1530.

Les nouvelles dont nous venons de parler avaient été transmises à Cortés par une lettre du licencié Zuazo, un des fonctionnaires à qui le général avait confié l'administration du pays pendant son absence. Cette lettre contenait d'amples détails sur les troubles qui avaient lieu dans la capitale. Aussitôt après le départ de Cortés, des dissensions avaient éclaté parmi les membres du gouvernement provisoire. Le désordre s'accrut par le fait de son absence. Enfin on reçut la nouvelle que Cortés avait péri avec toute son armée dans les marais de Chiapa. Les membres du gouvernement ne montrèrent aucune répugnance à accueillir cette histoire. Ils proclamèrent la mort du général et firent célébrer des cérémonies funèbres en son honneur; ils mirent sous le séquestre toutes ses propriétés, consacrant pieusement une partie des revenus à acheter des messes pour son âme, tandis que le reste devait éteindre ce qu'on appelait sa dette envers l'état. Ils saisirent également la propriété d'autres personnes engagées dans l'expédition. Ces premières illégalités en amenèrent d'autres contre les résidents espagnols de la capitale. Les missionnaires franciscains, abreuvés de dégoût, quittèrent la ville, et la population indienne fut si cruellement opprimée qu'on s'attendait tous les jours à une insurrection. Zuazo, après avoir communiqué ces nouvelles à Cortés, le priait de hâter son retour. C'était un homme sage et modéré, et l'opposition qu'il avait faite aux

mesures tyranniques de ses collègues avait été récompensée par l'exil (1).

Le général, justement alarmé, ne vit pas d'autre alternative que de renoncer à ses nouveaux plans de conquête, et de retourner en toute hâte au siége de son gouvernement. Il prit en conséquence les arrangements nécessaires pour régler l'administration des colonies d'Honduras, et il s'embarqua avec quelques compagnons pour Mexico.

Il n'avait pas été longtemps en mer, lorsqu'il essuya une si terrible tempête, qu'il fut contraint de rentrer dans le port et d'y réparer les avaries de son navire. Une seconde tentative de départ fut tout aussi malheureuse, et Cortés, sentant que sa bonne étoile l'abandonnait, vit dans ce double désastre un avertissement du ciel qui lui ordonnait de suspendre son retour (2). Il se contenta donc d'envoyer un fidèle messager à ses amis, pour les avertir qu'il était en sûreté à Honduras. Il ordonna ensuite des processions et des prières publiques pour connaître la volonté du ciel et fléchir sa colère. Sa santé déclinait rapidement, minée par la fièvre ; son esprit s'affaissa également, et il tomba dans une noire mélancolie. Bernal Diaz parlant de lui à cette époque, dit qu'on ne pouvait imaginer un corps plus débile et plus amaigri que le sien ; l'idée de sa fin prochaine s'était tellement emparée de lui, qu'il se procura un froc de franciscain. L'usage était alors de se faire enterrer sous l'habit de quelque ordre monastique (3).

Cortés fut tiré de cette déplorable apathie par de nouveaux avis qui insistaient sur la nécessité d'un prompt retour, et par les judicieux efforts de son fidèle ami Sandoval, qui était revenu récemment lui-même d'une incursion dans l'intérieur. Cortés se décida à confier encore une fois sa fortune à la mer.

(1) *Carta quinta de Cortés*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 185. *Relacion del tesorero Strada*, Ms. Mexico, 1526.

(2) *Carta quinta de Cortés*, Ms.

(3) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 184 *et seq. Carta quinta de Cortés*, Ms.

Il s'embarqua à bord d'un brigantin, avec un petit nombre de compagnons, et dit adieu aux désastreux rivages d'Honduras, le 25 avril 1526. Il était presque à la hauteur des côtes de la Nouvelle-Espagne, lorsqu'un violent coup de vent le força de relâcher dans l'île de Cuba. Après y avoir fait un court séjour pour réparer ses forces épuisées, il mit de nouveau à la mer le 16 mai, et débarqua en huit jours près de Saint-Jean d'Ulloa, d'où il fit cinq lieues environ à pied jusqu'à Medellin.

Cortés était si changé par la maladie, qu'il était presque impossible de le reconnaître. Mais la nouvelle de son retour ne fut pas plus tôt répandue, qu'Européens et indigènes accoururent en foule à sa rencontre. Sa marche vers la capitale fut vraiment triomphale; les habitants de Mexico se félicitaient mutuellement de la présence du seul homme qui pût tirer le pays de son état d'anarchie. C'était presque une résurrection, car on avait si habilement semé la nouvelle de sa mort, que tout le monde y croyait (4).

Toutes les villes où il s'arrêta lui firent une somptueuse réception. Des arcs de triomphe étaient élevés sur sa route, et les rues par où il passait furent jonchées de fleurs. Après s'être reposé une nuit à Tezcuco, il fit son entrée en grande pompe dans la capitale. La municipalité vint à sa rencontre, et il fut escorté par une brillante cavalcade de citoyens armés. Le lac était couvert de barques remplies d'Indiens, dans leurs pittoresques habits de fête, comme au jour de sa première arrivée parmi eux. Les chants de joie, les sons de la musique et de la danse, se faisaient entendre sur le chemin du cortége, qui se rendait au grand couvent de Saint-François, où l'on offrit des actions de grâces pour l'heureux retour du général, qui alla de nouveau s'établir dans son palais (5). Ce fut en juin 1526 que Cortés rentra dans Mexico.

(4) *Carta quinta*, Ms. Bernal Diaz, *Hist de la conquista*, cap. 189-190. *Carta de Cortés al Emperador*, Ms. Mexico, set. 11, 1526.

(5) *Carta de Ocana*, Ms. Agosto, 31, 1526. *Carta quinta*, Ms.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis son départ pour Honduras. Cette longue et désastreuse marche, qui n'avait eu aucun résultat, avait consommé presque autant de temps et causé presque autant de souffrances aux Espagnols que la conquête du Mexique (6).

Cortés n'abusa pas de l'avantage que lui donnait sa position actuelle. Il fit bien commencer des poursuites contre ses ennemis, mais elles furent si mollement continuées, qu'il encourut le reproche de faiblesse. C'est le seul cas où l'on ait eu lieu de l'en accuser; et puisqu'il s'agissait cette fois de venger ses propres injures, ce n'est point une tache assurément à son caractère (7).

Il ne jouit pas longtemps des douceurs du triomphe. Au mois de juillet, il reçut l'avis du débarquement d'une *juez de residencia*, que la cour de Madrid envoyait pour le remplacer provisoirement dans le gouvernement du pays. A mesure que l'empire colonial de l'Espagne s'étendait davantage, la couronne de Castille devenait de plus en plus incapable de surveiller son administration. Elle se voyait donc obligée de confier de vastes pouvoirs à ses vice-rois, et comme la faiblesse engendre naturellement le soupçon, elle était prompte à accueillir toutes les accusations portées contre ces puissants vassaux. En pareil cas, le gouvernement envoyait un commissaire ou une *juez de residencia*, avec de pleins pouvoirs pour faire une enquête sur la conduite de l'accusé, pour le suspendre momentanément de ses fonctions et l'y réintégrer ensuite ou le destituer définitivement, selon l'issue du procès. Depuis long-

(6) Voyez ce que dit Robertson de cette entreprise, qui occupa Cortés pendant plus de deux années. Aucun grand événement ne la signala; il y déploya plus de courage personnel, plus de force d'esprit, plus de persévérance et de patience qu'à aucune autre époque, ou dans aucune autre scène de sa vie. *Histoire d'Amérique*, note 96.

(7) « Y esto yo lo oi dezir á los del real consejo de Indias, estando presente el señor obispo Fray Bartolomé de Las Casas, que se descuidó mucho Cortés en ello, y se lo tuviéron á floxedad. » Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 190.

temps, les ennemis de Cortés travaillaient à miner son influence à la cour et à rendre sa fidélité suspecte à l'empereur. Depuis son élévation au poste de gouverneur général du pays, ils avaient redoublé d'activité, attaquant son honneur par les plus odieuses imputations. Ils l'accusaient de s'être approprié l'or qui appartenait à la couronne et surtout d'avoir dérobé les trésors de Montézuma. Il avait fait, disait-on, de faux rapports sur les provinces conquises, pour frauder les droits légitimes de la couronne; il avait distribué les principales charges entre ses créatures et acquis une influence sans bornes, non-seulement sur les Espagnols, mais sur les indigènes, qui étaient prêts à exécuter toutes ses volontés. Il avait dépensé de grandes sommes pour fortifier la capitale et son propre palais; il était donc évident, à en juger par la grandeur de ses plans et de ses préparatifs, qu'il songeait à se créer dans la Nouvelle-Espagne une souveraineté indépendante (8).

Le gouvernement, grandement alarmé par ces accusations formidables, dont il n'était pas en mesure d'apprécier le plus ou moins de probabilité, nomma un commissaire muni de pleins pouvoirs pour ouvrir une enquête. La personne choisie pour remplir ce poste difficile était Luis Ponce de Léon, homme de haute naissance, trop jeune pour un pareil rôle, mais d'un jugement mûr et distingué par sa modération et son impartialité. La nomination du commissaire indiquait assez, de la part de la couronne, l'intention de rendre justice à Cortés.

L'empereur écrivit à la même époque et de sa propre main une lettre au général. Il le prévenait de cette mesure et l'assurait qu'il l'avait prise non pas en défiance de son intégrité, mais pour lui donner l'occasion de la manifester au monde entier (9).

Ponce de Léon arriva à Mexico en juillet 1526. Il fut reçu avec le plus grand respect par Cortés et la municipalité de la

(8) *Memorial de Luis Cardenas*, Ms. *Carta de Diego de Ocaña*, Ms. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 8, cap. 14-15.

(9) *Carta del Emperador*, Ms. Toledo, nov. 4, 1525.

capitale; les deux parties échangèrent entre elles des politesses qui firent augurer favorablement de l'esprit d'harmonie avec laquelle l'enquête serait dirigée. Par malheur, ces espérances furent déçues par la mort du commissaire peu de semaines après son arrivée, circonstance qui ne manqua pas de fournir un nouveau chef d'accusation aux calomniateurs éhontés de Cortés. Le commissaire mourut d'une fièvre maligne, qui emporta également un grand nombre des personnes venues avec lui à bord du même vaisseau (10).

Ponce de Léon, sur son lit de mort, délégua son autorité à un vieillard infirme, qui ne lui survécut que peu de mois et transmit les rênes du gouvernement à Estrada ou Strada, le trésorier royal, un des officiers envoyés d'Espagne pour prendre la direction des finances. Estrada était personnellement hostile à Cortés. Les résidents espagnols conseillaient à ce dernier de conserver au moins une part égale de l'autorité, à laquelle Estrada ne leur semblait pas avoir de titre suffisant. Mais le général, avec une singulière modération, refusa d'entrer en lutte sur ce point, et résolut d'attendre l'expression de la volonté de son souverain. A son grand désappointement, la nomination d'Estrada fut confirmée, et ce fonctionnaire trouva bientôt moyen d'infliger à son rival toutes ces tracasseries qu'un petit esprit en possession d'un pouvoir inattendu invente pour faire sentir sa supériorité d'emprunt à un plus noble caractère. Il ne tint aucun compte des recommandations de Cortés; ses amis furent mortifiés et insultés. Les personnes de son entourage eurent surtout à souffrir; un des domestiques de son ami Sandoval, pour quelque léger délit, fut condamné à perdre la main; et Cortés ayant tenté de faire quelques remontrances contre des actes aussi violents, on lui intima l'ordre de quitter la ville! Les Espagnols, indignés de cet outrage, voulaient prendre les armes pour le défendre; mais Cortés n'autorisa aucune résistance, et se contenta de re-

(10) Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 192. *Carta de Cortés al Emperador*, Ms. Mexico, set. 11, 1526.

marquer qu'il était assez singulier que ceux qui avaient conquis la ville au prix de leur sang, se vissent interdire d'y mettre le pied. Il se retira dans sa villa favorite de Cojohuacan, à quelques milles de distance, pour y attendre le résultat de ces procédés étranges (11).

Dans l'intervalle, la calomnie était venue en aide aux soupçons de la cour de Madrid; on aurait vraiment supposé que le général organisait une révolte dans les colonies, et ne méditait rien moins qu'une invasion de la mère-patrie. La nouvelle y étant parvenue qu'un vaisseau allait être expédié de la Nouvelle-Espagne, on envoya dans les différents ports du royaume et même du Portugal, l'ordre de séquestrer la cargaison, dans la supposition qu'elle contenait des remises faites par le général à sa famille, mais dues à la couronne. On défendit d'imprimer ses lettres, qui contenaient le récit le plus lumineux de tous ses actes et de toutes ses découvertes. Par bonheur, trois de ces lettres, formant la partie la plus importante de la correspondance de Cortés, avaient déjà été publiées par la presse infatigable de Séville.

La cour, convaincue en outre de l'insuffisance du trésorier Estrada dans des conjonctures si délicates, confia la direction de l'enquête à une commission décorée du titre d'Audience Royale de la Nouvelle-Espagne. Ce corps était revêtu de pleins pouvoirs pour examiner les faits à la charge de Cortés, et, comme mesure préliminaire, il lui était enjoint de l'envoyer en Castille de gré ou de force. Dans la crainte toutefois que son vassal belliqueux ne bravât l'autorité de ce tribunal, le gouvernement, après mûre réflexion, préféra user d'artifice. Le président du conseil des Indes reçut ordre de lui écrire pour le presser de venir répondre victorieusement aux accusations de ses ennemis. Il lui offrait de coopérer à sa défense. L'empereur écrivit en outre à l'Audience une lettre qui ordonnait à Cortés de se rendre en Espagne, le gouvernement désirant le consul-

(11) Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 194. *Carta de Cortés al Emp.*, set. 11, 1526.

ter sur les affaires des Indes, et lui accorder une récompense égale à ses services. Cette lettre devait être communiquée à Cortés (12).

Mais toute cette politique était inutile, Cortés étant décidé à faire ce qu'on voulait. Fier du témoignage de sa conscience et de sa loyauté, il ne pouvait qu'être profondément sensible à l'ingratitude avec laquelle on le traitait sur le théâtre même de ses exploits. Il résolut de ne pas rester exposé plus longtemps à de pareilles indignités, mais de se rendre sans plus tarder en Espagne et de se présenter devant son souverain pour le convaincre de son innocence, en réclamant à la fois justice de ses ennemis et la récompense due à ses services. A la fin de sa lettre à l'empereur, après avoir retracé en détail la pénible expédition de Honduras, après avoir exposé ses magnifiques plans de découvertes dans les mers du Sud, et s'être justifié du reproche d'avoir prodigué les revenus de l'état, il termine par cette déclaration touchante malgré sa fierté : « Il espère, dit-il, que Sa Majesté finira par apprécier ce qu'il a fait pour elle; mais si par malheur il n'en était pas ainsi, le monde connaîtra au moins sa loyauté, et, convaincu lui-même d'avoir fait son devoir, il ne demandera pas d'autre héritage pour ses enfants (13). »

L'intention de Cortés ne fut pas plus tôt connue, qu'elle excita une grande sensation dans la Nouvelle-Espagne. Estrada lui-même comprit qu'il avait été trop loin, et que c'était de sa part une mauvaise politique de contraindre son noble ennemi à chercher un refuge dans sa patrie. Des négociations furent ouvertes et une réconciliation tentée par l'entremise de l'évêque de Tlascala. Cortés reçut ces ouvertures avec courtoisie, mais sa résolution était inébranlable. Ayant donc pris les arrangements nécessaires à Mexico, il quitta la vallée et se dirigea vers la côte. S'il avait eu la criminelle ambition dont on l'accusait, il aurait pu se laisser séduire par les offres de

(12) Herrera, *Hist. general*, dec. 4, lib. 2, cap. 1; et liv. 3, cap. 8.

(13) *Carta quinta*, Ms.

secours qui lui furent faites à plusieurs reprises, de bonne ou de mauvaise foi, pendant son voyage, dans le cas où il voudrait se rendre indépendant de la couronne de Castille. Mais il repoussa ces avances déloyales avec le mépris qu'elles méritaient (14).

A son arrivée à Villa-Rica, il reçut la pénible nouvelle de la mort de son père, don Martin Cortés, qu'il avait espéré pouvoir embrasser bientôt après une si longue absence. Ayant fait célébrer un service solennel en son honneur, il se prépara à un prompt départ. Deux des meilleurs vaisseaux du port furent équipés et approvisionnés pour un long voyage. Il était accompagné de son fidèle ami Sandoval, de Tapia et de plusieurs autres cavaliers dévoués. Il prit également avec lui plusieurs chefs aztèques et tlascalans, entre autres un fils de Montézuma et un fils de Maxixca, le vieux roi allié de Tezcuco. Tous les deux avaient témoigné le désir d'accompagner le général en Castille. Il emportait une grande collection de plantes et de minéraux, comme échantillons des ressources naturelles du pays; des animaux sauvages et des oiseaux d'un plumage éclatant; plusieurs ouvrages d'un travail délicat, et surtout de magnifiques tissus en plumes. Il était également suivi d'un grand nombre de jongleurs, de danseurs et de bouffons, qui étonnèrent les Européens par leur merveilleuse adresse, et dont on crut devoir faire le singulier présent au pape (15). Enfin Cortés déployait sa propre magnificence dans un riche trésor de pierreries, entre autres d'émeraudes,

(14) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 194. *Carta de Ocana*, Ms, agosto, 31, 1526.

(15) Le pape, qui appartenait à une famille amie des plaisirs, les Médicis, Clément VII, et les cardinaux furent grandement charmés par les prouesses des jongleurs indiens, d'après Bernal Diaz; et Sa Sainteté, qui reçut à la même époque de Cortés un présent important d'or et de pierreries, témoigna sa reconnaissance par des prières publiques et des processions solennelles. En retour des services rendus au christianisme par les conquérants du Mexique, il leur accorda en outre une bulle qui les absolvait de leurs péchés. *Hist. de la conq.*, cap. 195.

d'une grosseur et d'un éclat extraordinaires ; de deux cents mille *pesos de oro*, et de quinze cents marcs d'argent. « En un mot, dit Herrera, il se présentait avec toute la pompe d'un roi (16). »

Après un rapide et heureux voyage, Cortés se retrouva en vue des côtes de son pays natal, et franchissant la barre de Saltes, entra dans le petit port de Palos, en mai 1528, à la même place où Colomb avait débarqué trente-cinq ans auparavant, après avoir découvert le Nouveau-Monde. Cortés ne fut pas accueilli avec le même enthousiasme et les mêmes réjouissances que le grand navigateur. Le fait est que les habitants ne s'attendaient pas à le recevoir. De Palos, il se rendit bientôt au couvent de La Rabida, dont les murs hospitaliers avaient aussi abrité Colomb. Les historiens mentionnent une circonstance remarquable de son court séjour à Palos. Francisco Pizarro, le conquérant du Pérou, venait d'y arriver pour solliciter de nouveau l'appui du gouvernement espagnol (17). Il n'était alors qu'au début de sa brillante carrière, tandis que Cortés avait presque achevé la sienne. C'était un ancien ami, et même, à ce qu'on affirme, un parent du général, dont la mère était une Pizarro (18). La rencontre de ces deux hommes extraordinaires, conquérants du Nord et du Sud dans le Nouveau-Monde, au moment où ils mettaient le pied, après tant de glorieuses vicissitudes, sur le sol natal, et cela dans un lieu déjà consacré par la présence de Colomb, a quelque chose de frappant pour l'imagination. Il n'est pas étonnant qu'un des plus illustres poëtes vivants ait retracé cette scène en beaux vers (19).

Tandis que Cortés se reposait des fatigues du voyage à La Rabida, un événement inattendu l'affligea profondément. Ce

(16) « Y en fin venia como gran señor. » *Hist. general*, dec. 4, lib. 3, cap. 8.

(17) Herrera, *Hist. general*, dec. 4, lib. 4, cap. 1. Cavo, *los Tres siglos de Mexico*, t. 1, p. 78.

(18) Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 121.

(19) Voyez la conclusion du *Voyage de Colomb*, par Rogers.

fut la mort de Gonzalo de Sandoval, son fidèle ami, le compagnon de sa fortune, tombé malade dans une mauvaise auberge à Palos, peu de temps après le débarquement; la maladie fit des progrès si rapides, qu'il devint évident que sa constitution, minée sans doute par les fatigues extraordinaires de ces dernières années, ne pourrait résister longtemps. On se hâta de prévenir Cortés, qui arriva à temps pour offrir les dernières consolations au cavalier mourant. Sandoval vit approcher la mort avec calme, et après avoir donné à ses affaires spirituelles et temporelles tout le soin possible dans un si rapide délai, il rendit le dernier soupir dans les bras de son général!

Sandoval mourait à l'âge de trente-et-un ans (20). C'était sous beaucoup de rapports le plus éminent des grands capitaines formés à l'école de Cortés. Né à Medellin, comme son général, il était d'une bonne famille. Cortés découvrit bientôt ses rares qualités, et montra l'estime qu'il en faisait en choisissant ce jeune officier pour les missions les plus délicates. Sa conduite dans toutes les occasions justifia pleinement une telle préférence. Il avait su se faire aimer des soldats, car, tout rigide observateur qu'il était de la discipline, il s'occupait beaucoup de leur bien-être et peu du sien. Il était exempt de l'avarice si commune aux cavaliers castillans, et semblait n'avoir d'autre ambition que celle de remplir fidèlement les devoirs de sa profession. C'était un homme simple, et qui n'affectait ni les manières recherchées ni l'élégance de costume par lesquelles se faisait remarquer Alvarado, le *Tonatiuh* des Aztéques. L'expression de sa physionomie était ouverte et mâle, ses cheveux châtains frisaient naturellement: il les portait courts. Sa constitution était robuste et musculeuse. Il avait un grasseyement dans la voix qui la rendait peu distincte. Ce n'était pas à coup sûr un orateur; mais s'il avait la parole lente, il était prompt et énergique dans l'action. Doué des

(20) Bernal Diaz dit que Sandoval avait vingt-deux ans lorsqu'il passa dans la Nouvelle-Espagne, en 1519. *Hist. de la conq.*, cap. 205.

qualités requises pour son rôle dans la conquête, il avait dignement rempli sa tâche; et après avoir échappé à la mort, qui l'épiait en quelque sorte à chaque pas, il semblait n'être revenu dans sa terre natale que pour l'y trouver.

Ses obsèques furent célébrées avec la plus grande solennité par les moines franciscains de La Rabida, et ses restes furent accompagnés au cimetière du couvent par quelques-uns de ses fidèles compagnons d'armes. L'édifice était situé sur une éminence qu'une forêt de pins couronnait, et où il est peut-être encore dominant au loin la plaine des mers (21).

Peu de temps après ce triste événement, Cortés et sa suite commencèrent leur voyage dans l'intérieur. Le général s'arrêta quelques jours dans le château du duc de Medina Sidonia, le plus puissant seigneur de l'Andalousie, qui lui fit l'accueil le plus hospitalier, et lui offrit à son départ plusieurs beaux chevaux arabes. Cortés se dirigea d'abord sur Guadaloupe, où il passa neuf jours à prier et à faire dire des messes sur l'autel de Notre-Dame pour le salut de l'âme de son ami.

Avant son départ de La Rabida, il avait écrit à la cour pour la prévenir de son arrivée. Cette nouvelle causa une grande sensation, d'autant plus grande que, d'après les derniers rapports reçus sur ses prétendus projets de révolte, on était loin de s'y attendre. Son retour produisit un revirement complet dans l'opinion. Le monarque, n'ayant plus aucun motif d'ombrage, ne songea qu'à témoigner à son fidèle vassal combien il appréciait ses services. On envoya des ordres pour le bien traiter en route, et on lui prépara une brillante réception dans la capitale.

Pendant son séjour à Guadaloupe, Cortés avait fait la connaissance de plusieurs personnes de distinction, entre autres celle de la famille du *comendador* de Léon, seigneur des plus influents à la cour. La conversation du conquérant, riche des souvenirs d'une vie aventureuse, et ses manières, où l'assurance que donne l'habitude du commandement était tempérée

(21) *Hist. de la conq.*, cap. 195.

par une franchise toute militaire, firent l'impression la plus favorable sur ses nouveaux amis. Les lettres qu'ils écrivirent à la cour, où Cortés était encore inconnu personnellement, ajoutèrent à l'intérêt déjà excité par sa renommée. Le bruit de son arrivée n'avait pas tardé à se répandre dans tout le pays, et la route qu'il suivait offrit un spectacle tel qu'on n'en avait pas vu depuis le retour de Colomb. Cortés n'affectait pas d'ordinaire un grand luxe de costume ; c'était dans le personnel et la magnificence de son entourage qu'il aimait à déployer la pompe d'un grand seigneur. Son cortége se trouvait alors grossi des chefs indiens, qui par leur splendeur barbare donnaient autant d'éclat que de nouveauté au spectacle de sa marche. Lui-même était le plus grand objet de la curiosité générale. Les maisons et les rues des grandes villes et des villages étaient remplies de spectateurs impatients de contempler le héros dont le bras venait en quelque sorte de conquérir seul un empire à l'Espagne, et qui, pour emprunter le langage d'un vieil historien, « marchait dans la pompe et la gloire non d'un grand vassal, mais d'un monarque indépendant (22). »

En approchant de Tolède, qui rivalisait alors avec Madrid, et où la foule continuait à s'accroître, il rencontra le duc de Bejar, le comte d'Aguilar et plusieurs autres de ses constants amis, qui, à la tête d'un grand corps de la principale noblesse et des cavaliers du pays, venaient pour le recevoir et l'escorter jusqu'aux logements qui lui avaient été préparés. Ce fut un beau moment pour Cortés, et se défiant jusqu'ici, comme il avait de bonnes raisons de le faire, de la réception de ses compatriotes, sa satisfaction dut être plus grande en ce moment que lors même de sa brillante entrée dans la capitale du Mexique quelques années auparavant.

Le lendemain l'empereur lui accorda une audience, et Cor-

(22) « Vino de las Indias despues de la conquista de México, con tanto acompañamiento y magestad, que mas parecia de principe, ó señor poderossisimo, que de capitan y vasallo de algun rey ó emperador. » Lanuza, *Historias ecclesiasticas y seculares de Aragon.* (Zaragoza, 1622), lib. 3, cap. 14.

tés, s'agenouillant avec grâce devant son souverain, lui présenta un mémoire, où il exposait brièvement les services qu'il avait rendus, et la manière dont ils avaient été récompensés jusqu'ici. L'empereur s'empressa de le relever, et lui fit un grand nombre de questions sur les pays qu'il avait conquis. Charmé de ses réponses et de sa haute intelligence, Charles-Quint trouva un grand plaisir à examiner les curiosités apportées de la Nouvelle-Espagne. Dans plusieurs autres conversations qu'il eut avec Cortés, il le consulta sur la meilleure manière d'administrer les colonies; et il adopta d'après son avis plusieurs règlements importants, destinés surtout à améliorer la condition des indigènes et à encourager l'industrie du pays.

Le monarque ne perdait aucune occasion de lui témoigner sa confiance. Dans toutes les cérémonies publiques il paraissait avec le conquistador à ses côtés. Enfin, Cortés se trouvant retenu au lit par la fièvre, Charles lui rendit visite en personne, et demeura quelque temps dans la chambre du malade. C'était une haute marque de condescendance de la part de la superbe cour de Castille, et les historiens du temps la font ressortir avec emphase comme s'ils y voyaient une récompense suffisante de toutes les souffrances et de tous les services de Cortés (23).

Ce dernier avait décidément triomphé de toute opposition. Les courtisans, avec le rapide instinct qui leur est propre, suivirent l'exemple de leur maître ; l'envie même dut se taire au milieu du concert de louanges accordées à un homme si récemment en butte aux calomnies les plus envenimées. Cortés, sans aucun titre, sans autre nom que celui qu'il s'était créé à lui-même, se trouva placé de niveau avec les nobles les plus fiers de leur généalogie.

Cette élévation fut confirmée par les autres honneurs que lui accorda son souverain dans le cours de l'année. Par un

(23) Gomara, *Crónica*, cap. 183. Herrera, *Hist. general*, dec. 4, lib. 4, cap. 1. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 195.

acte daté du 6 juillet 1529, l'empereur lui conféra la dignité de marquis de la vallée d'Oaxaca (24); et le titre de Marquis, lorsqu'il n'est suivi d'aucun autre nom, a toujours été employé, dans les colonies, pour désigner Cortés, comme le titre d'Amiral pour désigner Colomb (25).

Deux autres ordonnances, datées du même mois de juillet, concédaient à Cortés une vaste étendue de terrain dans la riche province d'Oaxaca, ainsi que de vastes propriétés dans la ville de Mexico et en d'autres lieux de la vallée (26). Ce domaine princier comprenait plus de vingt grandes villes et villages avec vingt-trois mille vassaux. Les termes dans lesquels était conçue l'ordonnance rehaussaient encore la valeur du présent. Après s'être étendu sur les bons services rendus par Cortés dans la conquête et sur les grands avantages qui en étaient résultés, tant pour l'extension de l'empire castillan que pour la propagation de la sainte foi catholique, le monarque se plaît à reconnaître les souffrances qu'il a subies dans l'accomplissement de cette œuvre glorieuse, et la fidélité et l'obéissance avec lesquelles il a servi la couronne en bon et fidèle vassal (27). Il déclare en terminant qu'il lui accorde cette

(24) *Titulo de marques*, Ms. Barcelona, 6 de julio, 1529.

(25) Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 30, note.

D'après Lanuza, l'empereur lui offrit l'ordre de Saint-Jacques, mais il le refusa parce qu'aucune *encomienda* n'y était attachée. (*Hist. de Aragon*, t. 1, lib. 3, cap. 14.) Mais Caro de Torres, dans son Histoire des ordres militaires de Castille, met Cortés au nombre des membres de l'ordre dont il s'agit. *Hist. de los ord. milit.* Madrid, 1629, fol. 103, et seq.

(26) *Merced de tierras immediatas à Mexico*, Ms. Barcelona, 23 de julio, 1529. *Merced de los vasallos*, Ms. Barcelona, 6 de julio, 1529.

(27) « E nos habemos recibido y tenemos de vos por bien servido en ello, y acatando los grandes provechos que de vuestros servicios han redundado, ansi para el servicio de Nuestro Señor y aumento de su santa fé catolica, y en las dichas tierras que estaban sin conocimiento ni fe se han plantando, como el acrecentamiento que dello ha redundado á nuestra corona real destos reynos, y los trabaos que en ello habeis pasado, y la fidelidad y obediencia con que siempre nos habeis servido como bueno é fiel servidor y vasallo nuestro, de que somos ciertos y confiados. » *Merced de los vasallos*, Ms.

récompense, parce que le devoir des princes est d'honorer ceux qui les servent bien et loyalement, afin que le souvenir de leurs grandes actions se perpétue, et que d'autres soient excités par leur exemple à accomplir d'aussi illustres exploits. Cortés, ainsi que le prouve son langage, dans la suite de sa vie, fut profondément touché de ce témoignage si complet rendu par le monarque à sa loyauté (28).

Toutefois la reconnaissance royale entendait ne pas dépasser certaines limites. Ni les sollicitations de Cortés, ni celles du duc de Bejar et d'autres amis influents, ne purent décider l'empereur à le réintégrer dans le gouvernement de Mexico. Le pays, où la tranquillité était rétablie, n'exigeait plus le contrôle de son génie supérieur; et Charles ne se souciait pas de placer de nouveau son formidable vassal dans une position de nature à faire revivre les jalousies et les défiances. La politique de la couronne était d'employer une classe de ses sujets pour effectuer ses conquêtes, une autre pour les régir. On choisissait pour cette seconde mission des hommes chez qui le feu de l'ambition était tempéré par un jugement naturellement plus froid ou par l'influence de la maturité de l'âge. Colomb lui-même, malgré les termes de sa première « capitulation » avec la couronne, n'avait pas obtenu l'administration supérieure des colonies; et le gouvernement était bien moins disposé encore à l'accorder à un homme d'un esprit aussi entreprenant que Cortés.

Mais si l'empereur refusa de lui confier le gouvernement civil des colonies, il lui rendit son commandement militaire. Par une ordonnance royale, datée de juillet 1529, le marquis de la Vallée fut nommé capitaine général de la Nouvelle-Espagne et des côtes de la mer du Sud. Il fut autorisé à faire

(28) Le bienveillant accueil que j'ai reçu à mon retour de Votre Majesté, dit Cortés, vos gracieuses expressions et votre généreux traitement, me font non-seulement oublier toutes mes fatigues et toutes mes souffrances, mais regretter encore de n'avoir pu en endurer davantage à votre service. » (*Carta de Cortés al lic. Nuñez*, Ms., 1535.) Ce mémoire, adressé à son agent en Castille, était destiné à l'empereur.

des découvertes dans l'océan méridional et à gouverner les terres qu'il coloniserait (29); enfin une ordonnance postérieure lui accorda la propriété d'un douzième de toutes ses découvertes (30). Le gouvernement ne voulait pas renoncer aux services d'un si habile général. Mais il s'efforça toujours de l'attirer hors du théâtre de ses premiers exploits, et d'ouvrir à son ambition une nouvelle carrière pour stimuler son ardeur au profit de l'agrandissement de l'empire.

Ainsi comblé de faveurs royales, « rivalisant, pour emprunter la comparaison d'un vieux chroniqueur, avec Alexandre dans la renommée de ses guerres, et avec Crassus dans celle de ses richesses (31), » avec des manières affables et un extérieur qui, s'il portait l'empreinte des fatigues de la guerre, n'avait pas encore perdu tous les attraits de la jeunesse... Cortés n'était pas une alliance à dédaigner pour les meilleures maisons de la Castille. Il ne tarda pas à faire sa cour à une jeune personne de la noble famille qui avait si constamment soutenu sa cause aux jours de la persécution. Le nom de cette dame était doña Juana de Zuñia, fille du second comte d'Aguilar et nièce du duc de Bejar (32). Elle était beaucoup plus jeune que Cortés, belle et douée d'une certaine énergie d'esprit, ainsi que le prouvèrent les événements. Un des présents de Cortés à sa jeune fiancée excita l'admiration et l'envie des dames de la cour. Ce furent cinq émeraudes d'une grosseur et d'un éclat merveilleux. Les Aztéques avaient su les tailler en fleurs, en

(29) *Titulo de capitan general de la Nueva-España y costa del sur*, Ms. Barcelona, 6 de julio, 1529.

(30) *Asiento y capitulacion que hizo con el emperador don H. Cortés*, Ms. Madrid, 27 de oct., 1529.

(31) « Que, segun se dezia, excedia en las hazañas á Alexandro Magno, y en las riquezas á Crasso. » (Lanuza, *Hist. de Aragon*, lib. 3, cap. 14.) Les revenus du marquis de la Vallée, d'après L. Marineo Siculo, qui vivait à la cour à cette époque, s'élevaient à environ soixante mille ducats par an. *Cosas memorables de España*. Alcala de Henares, 1539, fol. 24.

(32) Doña Juana était de la maison d'Arellano et de la descendance royale de Navarre. Son père n'était pas très-riche. L. Marineo Siculo, *Cosas memor.*, fol. 24-25.

poissons, et leur donner d'autres formes capricieuses. L'habileté du travail augmentait de beaucoup leur valeur primitive (33). Elles avaient fait sans doute partie du trésor de l'infortuné Montézuma, et avaient échappé, grâce à leur peu de volume, au désastre général de la *noche triste*. On dit, mais c'est peut-être un commérage de cour, que la reine, épouse de Charles-Quint, avait exprimé le désir de posséder ces précieux bijoux, et que la préférence donnée par Cortés à sa belle fiancée lui aliéna quelque peu la faveur royale, ce qui ne laissa pas d'exercer une fâcheuse influence sur l'avenir du marquis.

A la fin de l'été de 1529, Charles-Quint quitta ses possessions d'Espagne pour l'Italie. Cortés l'accompagna dans ce voyage, probablement jusqu'au lieu d'embarquement. Nous le voyons, d'après l'historien national, exciter dans la capitale de l'Aragon le même intérêt général et la même admiration qu'à la cour de Castille. A son retour, il n'avait plus de motif pour prolonger son séjour dans le pays. Il était las de la vie frivole et luxueuse qu'il avait menée l'année précédente et qui était si peu en rapport avec ses habitudes actives et les scènes agitées de sa vie passée. Il résolut donc de retourner au Mexique, où ses vastes propriétés réclamaient sa présence et où une nouvelle carrière s'ouvrait à son esprit entreprenant.

(33) Une de ces pierres fines n'avait pas moins de valeur que la turquoise de Shylock. Des marchands génois à Séville en offrirent quarante mille ducats à Cortés, s'il faut en croire Gomara. Le même auteur donne sur les pierres en question de plus amples détails, qui auront peut-être de l'intérêt pour le lecteur. Ils montrent l'habileté de l'artiste qui avait pu si bien tailler sans acier une matière aussi dure. Une émeraude avait la forme d'une rose; la seconde, d'un cor de chasse; la troisième, d'un poisson avec des yeux d'or; la quatrième avait la forme d'une petite cloche avec une belle perle pour battant, et sur le bord on lisait cette inscription en espagnol : *Béni soit celui qui t'a faite;* la cinquième, et la plus précieuse de toutes, représentait une petite coupe avec un pied d'or et quatre petites chaînes du même métal, attachées à une grosse perle. Le bord de la coupe était d'or, et on y avait gravé cette sentence latine : *Inter natos mulierum non surrexit major.* Gomara, *Crónica*, cap. 184.

CHAPITRE V.

ARRIVÉE DE CORTÉS A MEXICO. — IL SE RETIRE DANS SES PROPRIÉTÉS. — VOYAGES DE DÉCOUVERTE. — RETOUR DÉFINITIF EN CASTILLE. — FROIDE RÉCEPTION QUI LUI EST FAITE. — MORT DE CORTÉS. — SON CARACTÈRE.

1530 — 1547.

Dans les premiers jours du printemps de 1530, Cortés s'embarqua pour la Nouvelle-Espagne. Il était accompagné de la marquise sa femme, et de sa vieille mère, qui avait eu le bonheur de vivre assez longtemps pour voir l'élévation de son fils. Son magnifique cortége de pages et de valets convenait à la maison d'un grand seigneur. Quel changement dans sa condition depuis vingt-six ans, depuis l'époque où il s'embarquait, pauvre aventurier, pour chercher fortune au delà de l'Océan !

Cortés devait relâcher à Saint-Domingue pour y attendre la nouvelle de l'organisation du nouveau gouvernement qui allait régir le Mexique (1). On a vu dans le précédent chapitre que l'administration du pays avait été confiée à une Audience Royale, dont l'un des premiers devoirs devait être d'examiner les accusations intentées contre Cortés. Nunez de Guzman, son ennemi déclaré, était à la tête de l'audience, et les investigations furent dirigées avec toute la rancune des animosités personnelles. Il existe encore un remarquable document, intitulé *Perquisa secreta*, ou enquête secrète, qui contient le détail de la procédure contre Cortés. Il fut rédigé par le secrétaire de l'Audience et signé par ses divers membres. Ce document est très-long; il ne contient pas moins de cent pages in-folio. On y trouve les noms et les dépositions de

(1) *Carta de Cortés al Emperador*, Ms. Tezcuco, 19 de oct., 1530.

tous les témoins, fastidieux détails plus dignes d'une affaire portée devant un petit tribunal civil, que d'une procédure conduite par un grand officier de la couronne.

Les chefs d'accusation sont au nombre de huit. Entre autres crimes, on y attribue à Cortés un complot pour se soustraire à la suzeraineté de l'Espagne; le meurtre des deux commissaires chargés de le remplacer; le meurtre de sa propre femme, Catalina Xuarez. Cortés est en outre accusé de concussions et de mœurs licencieuses. La vie privée de Cortés n'y est pas plus épargnée que sa vie comme homme public (2). Les dépositions sont vagues et souvent contradictoires; les témoins sont pour la plupart des individus obscurs, et s'il s'y mêle quelques personnes un peu considérables, ce sont des ennemis avoués de Cortés. Quand on réfléchit que l'enquête fut poursuivie en l'absence du général, devant un tribunal dont les membres lui étaient personnellement hostiles, et qu'on s'abstint de lui donner connaissance des faits intentés à sa charge, qu'il n'eut par conséquent aucun moyen de les réfuter, il est impossible d'attacher aujourd'hui aucune importance à la *Perquisa secreta* comme document légal. Si l'on ajoute que le gouvernement auquel il fut envoyé n'intenta aucune poursuite fondée sur les résultats de cette enquête, on ne peut plus y voir qu'un monument de la malignité de ses ennemis. La

(2) Doña Catalina mourut si à propos pour laisser le champ libre à l'ambition de Cortés, que, de toutes les accusations portées contre lui, le meurtre de sa première femme est celle qui a trouvé plus de crédit dans le vulgaire. Cortés, peut-être parce qu'une aussi monstrueuse accusation semblait se réfuter d'elle-même, ne daigna jamais condescendre à se justifier sur ce point; mais cette accusation parut si dénuée de fondement en Castille, où il avait de nombreux ennemis, qu'il ne trouva aucune difficulté, à son retour dans le pays, sept ans plus tard, à s'allier à l'une des plus nobles maisons du royaume. Bernal Diaz traite cette accusation de vile calomnie. Las Casas, le sévère accusateur du conquérant, ne laisse pas percer le moindre soupçon à cet égard. Enfin il ne fut fait aucune allusion à ce prétendu crime dans un procès commencé après la mort de doña Catalina par ses parents pour recouvrer des propriétés dont Cortés aurait été redevable à son mariage avec elle, procès conduit avec aigreur et qui dura plusieurs années.

curiosité qui s'attache aux antiquités historiques l'a fait tirer de l'obscurité des archives indiennes à Séville; mais pour l'historien, il ne prouve qu'une chose, c'est qu'un grand nom n'était pas exposé à moins de calomnies au seizième siècle que dans tous les autres temps (3).

Les violentes mesures de l'Audience, ainsi que la conduite oppressive de Guzman, surtout envers les Indiens, excitèrent une indignation générale dans la colonie, et firent sérieusement appréhender une insurrection. On reconnut bientôt la nécessité de révoquer une administration si brutale; mais Cortés fut retenu deux mois de plus à Saint-Domingue, par les lenteurs de la cour de Castille, avant de recevoir la nouvelle de la nomination d'une nouvelle Audience pour gouverner le pays. La personne choisie pour la présider était l'évêque de Saint-Domingue, prélat dont la sagesse et les vertus donnaient les meilleurs présages pour la conduite de l'administration. Cortés poursuivit alors son voyage, et débarqua à Villa-Rica le 15 juillet 1530.

Après avoir séjourné quelque temps dans le voisinage, où il essuya quelques légères tracasseries de l'Audience, il se rendit à Tlascala, et fit proclamer ses pleins pouvoirs comme capitaine-général de la Nouvelle-Espagne et de la mer du Sud. Un édit publié par l'impératrice en l'absence de l'empereur avait interdit à Cortés de franchir un rayon de dix lieues autour de la capitale, tant que les autorités actuelles y seraient (4). L'impératrice craignait une collision. Cortés fixa toutefois sa résidence sur le bord opposé du lac, à Tezcuco.

Son arrivée ne fut pas plus tôt connue dans la métropole, que des multitudes d'Espagnols et d'Indiens franchirent le lac pour présenter leurs hommages à leur ancien commandant, pour lui offrir leurs services et se plaindre de leurs nombreux

(3) Ce document remarquable, qui fait partie de la précieuse collection de don Vargas Ponce, est sans date. Il fut sans doute préparé en 1529, pendant le voyage de Cortés en Castille.

(4) Ms. Tordelaguna, 22 de marzo, 1530.

griefs. Toute la population de la capitale accourait dans l'autre ville, où le marquis déployait la pompe d'un souverain indépendant. Les membres de l'Audience, indignés du mortifiant contraste de leur cour déserte, condamnèrent à une amende considérable tous les indigènes qui se rendraient à Tezcuco, et, affectant de se croire en danger, ils firent des préparatifs pour la défense de la ville; mais ces mouvements belliqueux furent bientôt suspendus par l'arrivée de la nouvelle Audience. Guzman eut encore l'adresse de maintenir son autorité sur une province du nord, où il acquit une réputation de cruauté et d'exaction sans rivale, même dans les annales du Nouveau-Monde.

Tout semblait présager une destinée tranquille à Cortés; les nouveaux magistrats le traitaient avec toutes les marques de respect, et le consultaient sur toutes les mesures importantes de gouvernement. Par malheur, cet état de choses ne dura pas longtemps. La mésintelligence éclata au sujet de l'énumération des vassaux assignés par la couronne à Cortés, énumération que le marquis crut faite d'après des principes préjudiciables à ses intérêts, et qui répugnaient aux intentions de la couronne (5). Il ne fut pas moins contrarié de voir l'Audience exercer, en vertu de sa commission, une juridiction en concurrence avec la sienne dans les affaires militaires (6). De là des conflits d'autorité que l'esprit hautain de Cortés, habitué à l'exercice d'un pouvoir sans bornes, ne pouvait supporter patiemment. Après s'y être soumis quelque temps, il quitta la capitale, plein de dégoût, pour n'y plus revenir, et il fixa sa résidence dans la ville de Cuernavaca.

Cette ville, enlevée d'assaut aux Aztèques avant le siége de Mexico, était située sur la pente méridionale des Cordillères, et commandait une vaste étendue de pays, la plus belle, la

(5) Le principal grief était qu'on eût compris dans le recensement des esclaves, dont un grand nombre n'étaient possédés que temporairement par leurs maîtres, selon l'ancien usage aztèque. *Carta de Cortés á Nunez*, Ms.

(6) *Carta de Cortés á Nunez*, Ms.

plus florissante portion des domaines de Cortés, car il y avait bâti un grand palais qui fut dès lors sa résidence favorite (7). Il pouvait de là surveiller ses immenses propriétés, dont la culture allait occuper tous ses instants. Il y introduisit la canne à sucre de Cuba, qui prospéra dans le fertile sol des basses-terres voisines. Il importa un grand nombre de moutons mérinos et d'autres bestiaux, qu'engraissèrent les riches pâturages qui entouraient Tehuantepec. Il planta sur ses terres un grand nombre de mûriers pour nourrir des vers à soie. Il encouragea la culture du chanvre et du lin, et par des essais judicieux et hardis il prouva que le sol était propre à la culture d'importants produits inconnus jusqu'alors au pays. Pour en tirer un meilleur parti, il construisit des sucreries et d'autres usines pour la mise en œuvre des matières brutes, jetant ainsi pour sa famille les fondements d'une opulence moins rapide peut-être, mais aussi réelle que celle des mines. Cependant il ne négligea pas non plus cette dernière source de richesses. Il tira de l'or des mines de Tehuantepec et de l'argent de celle de Zacatecas. Le rendement de ces mines n'était pas aussi grand qu'aujourd'hui; mais la main-d'œuvre était aussi bien moins coûteuse, lorsque le métal était plus voisin de la surface (8).

Cette vie paisible ne pouvait longtemps plaire à son esprit remuant et aventureux. Cortés satisfit à son besoin d'activité, en profitant de sa nouvelle charte de découverte, pour explorer les mystères du grand Océan. En 1527, deux années avant son retour en Espagne, il avait envoyé une petite escadre aux Moluques. L'expédition eut plusieurs conséquences impor-

(7) Le palais est tombé en ruines, et le lieu n'est plus remarquable que par sa beauté naturelle et ses souvenirs historiques. Madame de Calderon en parle dans *la Vie au Mexique*, vol. 2, let. 31.

(8) Je suis en partie redevable de ces détails, sur l'économie agricole de Cortés, à un très-habile rapport préparé en janvier 1828 pour la chambre des représentants mexicains, par don Lucas Alaman, pour la défense des droits territoriaux possédés aujourd'hui par le descendant du conquérant, le duc de Monteleone.

tantes ; mais comme elles ne se rapportent pas à Cortés, elles sont mieux à leur place dans les annales maritimes de l'Espagne, où elles ont été retracées par l'habile main qui a tant fait pour son pays dans cette branche des études historiques (9).

Cortés se préparait à envoyer une autre escadre de quatre vaisseaux dans la même direction, lorsque ses plans furent interrompus par son voyage en Espagne, et sa petite flotte, arrachée, par l'animosité de l'Audience Royale, aux bras qui la construisaient, tomba bientôt en pièces sur les chantiers. Deux autres escadres équipées encore par Cortés, dans les années 1532 et 1533, entreprirent un voyage de découverte au nord-ouest (10). Elles ne réussirent pas, bien que la dernière expédition fût parvenue jusqu'à la péninsule de Californie et effectuât un débarquement à son extrémité méridionale, à Santa-Cruz, probablement le port actuel de La Paz. Un des vaisseaux, jeté sur la côte de la Nouvelle-Galice, fut saisi par Guzman, le vieil ennemi de Cortés, qui gouvernait ce territoire. L'équipage fut dépouillé et le vaisseau retenu comme prise légitime. Cortés, indigné de cet outrage, demanda justice à l'Audience Royale; mais l'Audience était trop faible pour faire exécuter ses décrets, et il se chargea lui-même de se rendre justice (11).

Il se porta en conséquence, par une marche rapide, mais difficile, sur Chiametla, le théâtre de la spoliation commise par Guzman; et ce dernier ne se souciant pas de tenir tête à un aussi redoutable antagoniste, Cortés recouvra son vaisseau, mais non pas la cargaison. Il fut alors rejoint par la petite escadre qu'il avait armée dans son propre port de Tehuantepec, port qui promettait au seizième siècle d'avoir l'importance acquise depuis par celui d'Acapulco (12). Les vaisseaux

(9) Navarrete, *Colleccion de los viages y descubrimientos*. Madrid, 1837, t. 5, *Viages al Maluco*.

(10) *Instruccion que dio marques del Valle á Juan de Avellaneda*, etc., Ms.

(11) *Provision sobre los descubrimientos del sur*, Ms. Setiembre, 1534.

(12) La rivière Huasacualco facilitait beaucoup le transport, de Vera-Cruz

furent pourvus de tout ce qui était nécessaire pour l'établissement d'une colonie dans la région nouvellement découverte. Ils avaient à bord quatre cents Espagnols et *trois cents nègres esclaves*, que Cortés avait réunis dans ce but. La flottille traversa le golfe du Mexique, qu'un ancien écrivain appelle le golfe Adriatique de l'hémisphère occidental.

Les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de cette désastreuse expédition, qui n'eut aucun résultat pour Cortés ni pour la science. Il suffit de dire que le général et ses compagnons furent réduits aux dernières extrémités par la famine, qu'il repassa le golfe agité de terribles tempêtes, sans un pilote pour le guider; qu'il fut jeté sur des rochers, où son vaisseau faillit être mis en pièces, et qu'enfin, après une série de dangers et de désastres aussi formidables que tous ceux qu'il avait jamais essuyés sur terre, il parvint, par son indomptable énergie, à ramener son navire fracassé dans ce même port de Santa-Cruz, d'où il était parti.

Tandis que ces événements se passaient, la nouvelle Audience Royale, après avoir rempli fidèlement sa mission, avait résigné ses pouvoirs entre les mains d'un vice-roi, le premier qu'ait envoyé l'Espagne. Cortés, bien qu'investi des mêmes pouvoirs, n'avait que le titre de gouverneur. Ce fut la première application du système suivi depuis par la couronne, qui crut devoir confier l'administration coloniale à des personnes d'un rang assez élevé et d'une assez grande considération personnelle pour représenter dignement la royauté. La défiance de la cour ne leur permettait pas d'ailleurs de rester assez longtemps revêtus d'une pareille autorité pour tracer des plans ambitieux, mais à l'expiration d'un petit nombre d'années on rappelait d'ordinaire le vice-roi, ou on l'envoyait gouverner une autre province du vaste empire colonial de l'Espagne. Le personnage appelé à remplir ces hautes fonctions au Mexique était don Antonio de Mendoza, homme plein de modération

à travers l'isthme, des matériaux nécessaires à la construction des navires sur la mer Pacifique. De Humboldt, *Essai politique*, t. 4, p. 50.

et de bon sens pratique, membre de l'illustre famille qui, sous le règne précédent, avait fourni tant d'illustrations à l'Église, à l'armée, aux lettres.

La longue absence de Cortés avait causé la plus profonde anxiété à sa femme, la marquise de la Vallée. Elle écrivit au vice-roi immédiatement après son arrivée, le suppliant de découvrir, s'il était possible, la destinée de son mari, et si l'on y parvenait, de hâter son retour. Le vice-roi, en conséquence, dépêcha deux vaisseaux à la recherche de Cortés; mais il est douteux qu'ils l'aient rejoint avant son départ de Santa-Cruz. Ce qui est certain, c'est qu'il arriva sain et sauf, après une longue absence, à Acapulco, où il fut bientôt suivi par les débris de sa malheureuse colonie.

Ces revers successifs ne découragèrent pas Cortés. Rêvant toujours quelque découverte digne de sa renommée, il équipa trois autres vaisseaux, et les plaça sous le commandement d'un officier nommé Ulloa. Cette expédition, qui mit à la voile en juillet 1539, eut de plus importants résultats. Ulloa pénétra jusqu'au fond du golfe. Retournant ensuite sur ses pas, et longeant la côte de la Péninsule, il doubla sa pointe méridionale, et monta jusqu'au vingt-huitième ou vingt-neuvième degré de latitude nord sur le bord occidental. Renvoyant ensuite un des navires de son escadre à Cortés, le hardi navigateur poursuivit sa course au nord, mais on n'en entendit jamais plus parler (13).

Telle fut l'issue des diverses entreprises maritimes de Cortés, assez désastreuses, on le voit, sous le rapport financier, puisqu'elles lui coûtèrent trois cent mille *castellanos* d'or, sans produire un ducat (14). Il fut même obligé d'emprunter de

(13) *Instruccion del marques del Valle*, Ms.

Le récit le plus détaillé et le plus authentique de la croisière d'Ulloa se trouve dans Ramusio, t. 3, p. 340-354. Il est dû à l'un des officiers de l'escadre. Les lecteurs anglais en trouveront aussi un exposé concis dans le curieux mémoire de Greenhow sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. Washington, 1840, p. 22-37.

(14) *Memorial al rey del marques del Valle*, Ms. 25 de junio, 1540.

l'argent et d'engager les bijoux de sa femme pour fournir aux frais de la dernière entreprise (15). Cette dette, augmentée par les grandes charges d'une maison montée sur un pied de prince, le gêna beaucoup tout le reste de sa vie. Mais ces généreux efforts, dont le résultat fut si désastreux pour ses intérêts particuliers, profitèrent à la science. Dans le cours de ces expéditions et de celles que Cortés avait entreprises avant son voyage en Espagne, la mer Pacifique avait été côtoyée de la baie de Panama au Rio Colorado. On avait fait le tour de la grande péninsule de Californie jusqu'à l'île de Cedros ou Cerros, corruption postérieure du premier nom. On reconnut alors que cette vaste étendue de terre, qu'on supposait être un archipel, faisait partie du continent, et sa configuration générale, à en juger par les cartes du temps, était presque aussi bien déterminée qu'aujourd'hui (16). Enfin les navigateurs avaient exploré les replis du golfe de Californie, ou mer de Cortés, comme il est nommé avec plus d'équité par les Espagnols, et l'on avait reconnu qu'au lieu de l'issue qu'on supposait exister au nord, cet Océan inconnu était enfermé entre les bras du continent. Ces résultats, qui auraient pu suffire à la gloire et satisfaire l'ambition d'un homme, se perdent dans la brillante renommée des exploits de Cortés.

Le marquis de la Vallée, malgré ses embarras pécuniaires, prépara une autre escadre de cinq vaisseaux, qu'il se proposait de placer sous le commandement d'un de ses fils naturels, don Luis. Mais le vice-roi Mendoza, dont l'imagination s'était enflammée aux récits d'un moine vagabond sur un *eldorado* situé au nord, réclama le privilége des découvertes à faire sur ce point. Cortés protesta contre ce qui lui paraissait un injuste empiétement sur ses pouvoirs. D'autres sujets de collision se présentèrent, et le marquis, dégoûté de ces perpétuelles entraves, s'adressa à la cour de Castille pour obtenir

(15) *Provision sobre los descubrimientos del sur*, Ms.

(16) Voyez la carte dressée par le pilote Diego del Castillo, in 1541, ap. Lorenzana, p. 328.

le redressement de ses griefs (17). Il résolut finalement d'aller soutenir ses réclamations en personne, solliciter une indemnité pour les frais considérables de ses expéditions maritimes et pour la spoliation de propriété dont il avait été victime de la part de l'Audience Royale pendant son absence du pays; et enfin réclamer un nouveau *repartimiento* d'Indiens, d'après des principes plus conformes aux intentions primitives de la concession. Ayant donc en but ces divers objets, il dit adieu à sa famille, et prenant avec lui son fils aîné, don Martin, qui n'avait alors que huit ans, il quitta le Mexique en 1540, et après une traversée favorable, il toucha de nouveau les rivages de son pays natal.

L'empereur était alors absent; mais Cortés n'en fut pas moins honorablement reçu dans la capitale, où on pourvut amplement à ses besoins et à ceux de sa suite. Lorsqu'il se présenta au conseil des Indes pour son procès, il fut l'objet de marques de respect extraordinaires. Le président s'avança jusqu'à la porte de la salle pour le recevoir, et on le fit asseoir au milieu des membres du conseil (18). Mais tout se réduisit à cette stérile courtoisie. La justice, dont la lenteur en Espagne est proverbiale, ne changea pas d'allure en faveur de Cortés, et à l'expiration de l'année il ne se retrouva pas plus rapproché de son but que la première semaine après son arrivée dans la capitale.

L'année suivante, 1541, nous trouvons le marquis de la Vallée embarqué comme volontaire dans la mémorable expédition contre Alger. Cortés accompagna sur la terre d'Afrique les forces destinées à rejoindre l'empereur, et s'embarqua à bord de l'amiral de Castille. Mais une furieuse tempête dispersa la flotte, et le vaisseau amiral fit naufrage sur la côte. Cortés et son fils se sauvèrent à la nage; mais le premier,

(17) On trouve dans la collection de Vargas Ponce une pétition de Cortés où il expose ses griefs et demande une enquête sur la conduite du vice-roi. Cette pétition est sans date. *Peticion contra don Antonio de Mendoza virrey, pediendo residencia contra el*, Ms.

(18) Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 200.

dans le tumulte de cette terrible scène, perdit les inestimables pierres précieuses dont nous avons parlé dans le chapitre précédent; « perte, dit un vieil écrivain, qui rendit l'expédition plus fatale et plus ruineuse pour le marquis de la Vallée, que pour tout autre homme du royaume, l'empereur excepté (19). »

Il n'est pas nécessaire de raconter ici les particularités de ce siége désastreux, où la valeur musulmane, secondée par les éléments, défia les forces combinées de la chrétienté. Un conseil de guerre fut convoqué, où l'on résolut d'abandonner l'entreprise et de retourner en Castille. Cette résolution fut accueillie avec indignation par Cortés, qui offrit de réduire lui-même la place avec le concours de l'armée. Son seul regret, disait-il, était de ne pas avoir à ses côtés une poignée des braves vétérans qui avaient conquis le Mexique avec lui. Ses offres excitèrent la risée, comme venant d'un aventurier romanesque. On ne l'avait pas invité à prendre part aux délibérations du conseil de guerre. C'était une véritable insulte; mais les courtisans, las d'un service pénible, étaient trop pressés de retourner en Espagne pour s'exposer à rencontrer l'opposition d'un homme qui, le premier pas fait, ne s'arrêtait jamais qu'après avoir atteint le but (20).

A son arrivée en Castille, Cortés s'empressa d'exposer ses réclamations à l'empereur, qui les accueillit avec la froide courtoisie d'un arbitre peu convaincu. Sa position était matériellement changée depuis son premier voyage. Plus de dix ans s'étaient écoulés, et Cortés était trop avancé en âge pour que la cour en espérât de grands services à l'avenir. Ses dernières entreprises avaient été des plus malheureuses. Ses anciens succès mêmes subissaient la dépréciation naturelle en pareil cas, c'est-à-dire lorsque la fortune d'un homme commence à baisser. Ils étaient déjà éclipsés par les merveilleux

(19) Gomara, *Crónica*, cap. 237.

(20) Sandoval, *Hist. de Carlos V*, lib. 12, cap. 25. Ferreras(traduction d'Hermilly), *Histoire d'Espagne*, t. 9, p. 231.

exploits de Pizarre, qui inondait le pays d'or, remarquable contraste avec le produit tiré jusqu'alors des mines d'argent du Mexique. Cortés devait apprendre que la reconnaissance des rois regarde plutôt l'avenir que le passé. Il était dans la position d'un solliciteur importun dont les réclamations, quoique justes, sont trop considérables pour qu'on y puisse faire droit. Il apprit, comme Colomb, qu'il est peut-être nuisible à un homme d'avoir trop de mérite (21).

Au mois de février 1544, il adressa une lettre à l'empereur; ce fut la dernière qu'il lui écrivit. Il appelait son attention sur son procès. Il commence par une assez fière allusion aux services qu'il a rendus à la couronne. « Il avait espéré, dit-il, que les fatigues de sa jeunesse assureraient le repos de ses vieux jours. Pendant quarante ans, il avait vécu avec peu de sommeil, une mauvaise nourriture, et ses armes constamment à ses côtés. Il avait cherché les périls; il avait sacrifié sa fortune pour explorer des régions lointaines, inconnues, dans le seul but de répandre le nom de son souverain, et de soumettre à son trône de grandes et puissantes nations. Il avait fait tout cela non-seulement sans le secours de la métropole, mais malgré les obstacles jetés sur son chemin par des rivaux et des ennemis altérés de son sang comme des sangsues. Il était vieux maintenant, infirme, chargé de dettes. Mieux aurait valu pour lui ne connaître jamais les intentions libérales de l'empereur, manifestées par ses dignités: car alors il se serait consacré au soin de ses domaines, et n'aurait pas été forcé, comme aujourd'hui, de lutter avec les officiers de la couronne, contre qui il était plus

(21) Voltaire nous raconte qu'un jour Cortés, ne pouvant obtenir une audience de l'empereur, écarta la foule qui entourait le carrosse royal et monta sur le marchepied. Charles demandant qui était cet homme, il répondit : « Un homme qui vous a donné plus de royaumes que vous n'avez de villes. » (*Essai sur les mœurs*, chap. 147.) Je n'ai trouvé aucune autorité qui appuie une anecdote aussi invraisemblable. Elle était néanmoins très-propre à faire ressortir une grande leçon morale, et c'est tout ce que voulait le philosophe de Ferney.

difficile de se défendre que de conquérir le pays. » Il termine en suppliant l'empereur « d'ordonner au conseil des Indes et aux autres tribunaux du ressort desquels était son procès, de prendre enfin une décision, car il était trop vieux pour errer ainsi comme un vagabond, et mieux valait pour lui, pendant le peu de temps qui lui restait à vivre, ne plus quitter son foyer et régler ses comptes avec Dieu, occupé des intérêts de son âme, plutôt que de ceux de son corps (22). »

Cet appel au souverain, si touchant lorsqu'on songe à l'esprit naturellement hautain de Cortés, ne hâta point la conclusion du procès. Il continua de languir à la cour, leurré par les vaines espérances de tous les plaideurs, éprouvant toute l'amertume d'un désappointement prolongé de semaine en semaine, de mois en mois. Après trois années encore, passées dans cette stérile et humiliante position, il résolut d'abandonner son ingrate patrie et de retourner au Mexique.

Il était déjà à Séville, accompagné de son fils, lorsqu'il tomba malade d'une indigestion causée sans doute par l'irritation et le trouble d'esprit. Cette indigestion se termina par une dyssenterie, et ses forces s'épuisèrent si rapidement qu'il ne fut plus permis de douter de sa fin prochaine. Il s'y prépara en prenant les arrangements nécessaires pour le règlement de ses affaires après lui. Il avait fait son testament quelque temps auparavant. C'est un long document remarquable sous plusieurs rapports.

Son fils, don Martin, alors âgé de quinze ans, héritait de ses propriétés. Le testament fixe sa majorité à vingt-cinq ans; mais à vingt ses tuteurs devaient lui accorder l'entière jouissance de ses revenus pour maintenir son rang. Dans un document joint au testament, Cortés fait connaître les noms des agents chargés de la direction de ses vastes domaines dispersés dans beaucoup de provinces. Il prie ses exécuteurs testamentaires de confirmer la nomination, car ces agents ont été choisis par

(22) Cette lettre, datée du 3 février 1544, Valladolid, se trouve citée en entier dans le texte original, dans l'*Appendice*, 2e partie..

lui d'après la connaissance qu'il avait de leur aptitude. Rien ne prouve mieux la soigneuse direction qu'au milieu des soucis de la vie publique il savait donner aux détails de l'administration de ses vastes propriétés.

Il pourvut libéralement aux besoins de ses autres enfants, et fit de généreux legs à plusieurs vieux domestiques et à plusieurs personnes de sa maison. Par une autre clause, il consacra des sommes considérables à des œuvres charitables. Il voulut que le revenu de tous ses biens dans la ville de Mexico fût appliqué à l'établissement et à la dotation permanente de trois grandes institutions publiques, — un hôpital dans la capitale, qui serait dédié à Notre-Dame de la Conception; un collége à Cojohuacan, pour l'éducation des missionnaires destinés à prêcher l'Évangile aux indigènes, et un couvent de femmes dans le même lieu. En quelque partie du monde où la mort dût l'atteindre, il ordonnait de transporter et d'ensevelir son corps dans la chapelle de ce couvent, qui devait être construit dans sa ville favorite.

Après avoir déclaré qu'il a pris tout le soin possible pour connaître le montant des tributs payés par ses vassaux indiens aux souverains indigènes, il ordonnait à son héritier, dans le cas où les tributs actuels dépasseraient les premiers, de les ramener à l'ancien niveau. Dans une autre clause, exprimant des doutes sur la légitimité du service personnel exigé des Indiens, il voulait qu'on fît une enquête sur la nature et la valeur de ce service, pour en accorder, dans tous les cas, la juste compensation. L'acte contenait enfin cette déclaration remarquable : « C'est depuis longtemps une grande question de savoir si l'on peut, en bonne conscience, posséder des esclaves indiens. Cette question n'ayant pas encore été décidée, j'ordonne à mon fils Martin et à ses héritiers de n'épargner aucune peine pour arriver à la connaissance de la vérité sur ce point, car c'est un sujet qui intéresse profondément leur conscience et la mienne (23). »

(23) *Testamento de Hernan Cortés*, Ms.

Ces scrupules de conscience, qu'on ne s'attendait pas à trouver chez Cortés, devaient encore moins se rencontrer chez les Espagnols des générations suivantes. L'état de l'opinion sur la grande question de l'esclavage, au seizième siècle, rappelle ce que nous voyons aujourd'hui, à une époque où l'on peut espérer que l'esclavage touche à son terme. Las Casas et les dominicains, les abolitionnistes de leur siècle, foudroyaient le système de toute la hauteur des principes de l'équité et des droits de l'homme. La masse des colons s'inquiétait peu de la question de droit, mais trouvait le fait utile. D'autres, plus réfléchis, plus consciencieux, convenaient du mal en lui-même, mais arguaient, pour le tolérer, de l'absolue nécessité, la constitution des blancs, dans ces climats brûlants, ne pouvant supporter les rudes travaux de la culture du sol (24). Sous un rapport important, l'esclavage au seizième siècle différait essentiellement de l'esclavage au dix-neuvième. Les semences du mal, fraîchement déposées dans le sol, pouvaient en être enlevées sans peine. Mais de notre temps le mal a jeté de profondes racines dans le système social, et on ne peut l'en extirper brusquement, sans ébranler dans ses fondements tout l'édifice politique. On conçoit aisément qu'un homme d'état, d'accord avec les philosophes sur l'iniquité d'une institution qui viole ouvertement les droits de l'humanité, hésite néanmoins à adopter un remède qui pourrait être pire que le mal. Mais le temps et les progrès de la civilisation donneront enfin raison au philosophe, dans le triomphe définitif du droit, et dans l'amélioration progressive de l'espèce humaine.

Cortés nomme pour ses exécuteurs testamentaires et pour tuteur de ses enfants, le duc de Medina Sidonia, le marquis d'Astorga, et le comte d'Aguilar; pour ses exécuteurs au Mexique, la marquise, sa femme, l'archevêque de Tolède, et deux autres prélats (25).

(24) Cet argument est combattu par Las Casas dans le savant mémoire adressé au gouvernement en 1542, sur les meilleurs moyens d'empêcher la destruction des indigènes.

(25) Ce document intéressant existe dans les archives royales de Séville;

Se trouvant fort incommodé, à mesure que sa faiblesse augmentait, par le grand nombre de visites auxquelles il était exposé à Séville, il se retira dans le village voisin de Castilleja de la Cuesta, accompagné de son fils, qui veilla sur son père mourant avec une tendresse vraiment filiale. Cortés paraît avoir envisagé sa fin prochaine avec un sang-froid qu'on ne trouve pas toujours dans ceux mêmes qui ont défié la mort sur un champ de bataille. Enfin, après avoir confessé dévotement ses péchés et reçu les sacrements, il expira, le 2 décembre 1547, dans la soixante-troisième année de son âge (26).

Les habitants des pays voisins donnèrent toutes les marques de respect à la mémoire de Cortés. Ses funérailles furent célébrées avec la solennité convenable, par un long cortége de nobles et de citoyens de Séville. Son corps fut transporté au monastère de San Isidore, et déposé dans le caveau de la famille du duc de Medina Sidonia (27), jusqu'en 1562, où, par ordre de son fils, don Martin, il fut transporté à la Nouvelle-Espagne, non pas, comme le voulait son testament, à Cojohuacan, mais dans le monastère de Saint-François, à Tezcuco, où on le déposa à côté de sa fille et de sa mère, doña Catalina Pizarro. En 1629, les restes de Cortés furent de nouveau déplacés, et à la mort de don Pédro, le quatrième marquis de la Vallée, les autorités de Mexico décidèrent qu'ils seraient transférés dans l'église de Saint-François, en cette ville. La cérémonie fut conduite avec toute la pompe due à la mémoire de Cortés. L'archevêque de Mexico marchait en tête d'une longue procession militaire et religieuse. Il était accompagné

on en trouve une copie dans la précieuse collection de don Vargas Ponce.

(26) Zuniga, *Annales de Sevilla*, p. 304. Gomara, *Crónica*, cap. 237. Dans sa dernière lettre à l'empereur, datée de février 1544, Cortés parle de « ses soixante ans. » Mais il ne se piquait sans doute pas d'être exact à une année près. Gomara dit qu'il était né en 1485. (*Crón.*, cap. 1.) Et son opinion est confirmée par Diaz, qui raconte que Cortés disait souvent que lorsqu'il était venu pour la première fois au Mexique, en 1519, il avait trente-quatre ans. *Hist. de la conq.*, cap. 205.

(27) *Noticia del archivero de la santa eclesia de Sevilla*, Ms.

de tous les grands dignitaires de l'église et de l'état, des diverses corporations avec leurs bannières, des ordres religieux, et des membres de l'Audience Royale.

Le cercueil contenant les restes mortels de Cortés était couvert de velours noir, et porté par les juges des tribunaux royaux. De chaque côté du cercueil, armés de pied en cap, deux hommes tenaient, celui de droite un étendard blanc, où les armes de Castille étaient brodées en or, et celui de gauche une bannière de velours noir avec les armoiries de la maison de Cortés. Derrière le corps venaient le vice-roi et une nombreuse escorte de cavaliers espagnols; enfin le cortége était fermé par un bataillon d'infanterie, armé de piques et d'arquebuses, dont les bannières traînaient à terre. Au milieu de cette pompe, au son d'une musique funèbre et des sourds roulements des tambours voilés d'un crêpe, la procession s'avança lentement jusqu'à la capitale, dont les portes s'ouvrirent pour recevoir le héros de la Nouvelle-Espagne.

Les cendres de Cortés devaient être encore troublées dans leur repos. En 1794 on les transféra dans l'hôpital de Jésus de Nazareth. C'était un lieu plus convenable, puisque c'était la même institution qui, sous le nom de « Notre-Dame de la Conception, » avait été fondée et dotée par Cortés, et qui, par une destinée trop peu commune aux institutions charitables, a été administrée jusqu'à ce jour d'après les nobles principes de sa fondation.

Ce fut dans un cercueil de cristal garni de plaques d'argent qu'on renferma ce qui restait de cette noble poussière. Un simple monument représentait les armoiries de la famille, surmontées d'un buste, exécuté en bronze par Tolsa, sculpteur digne de la plus belle époque de l'art (28).

Par malheur pour Mexico, l'histoire des restes de Cortés ne s'arrête pas là. En 1823, la populace patriote de la capitale, voulant célébrer l'ère de l'indépendance nationale, et manifester toute sa haine « pour les vieux Espagnols, » résolut de

(28) Une relation de cette cérémonie existe dans les archives de l'hôpital de Jésus à Mexico.

briser la tombe qui renfermait les cendres du conquérant, et de les jeter au vent! Les autorités refusèrent d'intervenir en cette occasion; mais les amis de la famille, à ce qu'on raconte généralement, entrèrent dans le caveau pendant la nuit, et enlevèrent secrètement le corps, prévenant ainsi un sacrilége qui eût laissé une tache difficile à effacer sur l'écusson de la belle ville de Mexico. M. de Humboldt faisait remarquer, il y a quarante ans, « qu'on peut traverser l'Amérique espagnole de Buenos-Ayres à Monterey, sans rencontrer nulle part un monument national élevé par la reconnaissance publique à Christophe Colomb ou à Fernand Cortés (29). » Il était réservé à notre siècle de concevoir le dessein de violer la paix de leur cercueil et d'insulter à leurs restes. Pourtant, les hommes qui préméditèrent cet outrage n'étaient pas les descendants de Montézuma, vengeant les injures de leurs pères, et revendiquant leur légitime héritage. C'étaient les descendants des anciens conquérants et de leurs compatriotes, n'ayant d'autre titre de propriété sur le sol que le droit de conquête.

Cortés n'avait pas eu d'enfants de son premier mariage. Il en eut quatre du second, un fils, don Martin, héritier de ses honneurs et l'objet de persécutions plus acharnées que celles qu'avait subies son père (30), et trois filles qui firent de brillants mariages. Il laissa aussi plusieurs enfants naturels qu'il mentionne particulièrement dans son testament, et aux besoins desquels il pourvoit honorablement. Deux de ses fils, don Martin, le fils de Marina, et don Louis Cortés, parvinrent

(29) *Essai politique*, t. 2, p. 60.

(30) Don Martin Cortés, second marquis de la Vallée, fut accusé comme son père de vouloir se créer une souveraineté indépendante dans la Nouvelle-Espagne. Ses frères naturels, don Martin et don Luis, furent impliqués dans la même accusation, et le premier, comme je l'ai dit ailleurs, fut soumis à la torture; plusieurs autres de ses amis, sous prétexte de complicité, furent mis à mort. Le marquis fut obligé de passer avec sa famille en Espagne, où le procès était instruit; et ses grandes propriétés au Mexique restèrent sous le séquestre jusqu'au jugement qui le déclara innocent, c'est-à-dire pendant une période de sept années, de 1567 à 1574.

à une haute distinction, et furent créés *comendadores* de l'ordre de Saint-Jacques.

La postérité masculine du marquis de la Vallée s'éteignit à la quatrième génération. Son titre et ses propriétés échurent à une femme, et furent réunis, par son mariage, à ceux de la maison de Terranova, descendant du « grand capitaine » Gonzalve de Cordoue. Par un mariage postérieur ils entrèrent dans la famille du duc de Monteleone, noble napolitain. Le propriétaire de ces honneurs princiers et de ces vastes domaines, dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, habite la Sicile, et peut se glorifier d'une descendance dont des princes seraient jaloux, car il a pour ancêtres deux des plus illustres capitaines du seizième siècle, Gonzalve de Cordoue et le conquérant du Mexique.

La vie de Cortés a été racontée avec tant de détails dans cet ouvrage, qu'il suffira d'esquisser ici les traits principaux de son caractère. L'histoire de la conquête, comme j'ai eu déjà l'occasion de le remarquer, est nécessairement celle de Cortés, qui en a été non-seulement l'âme, mais le bras, présent partout de sa personne, au fort de la mêlée, l'épée à la main, guidant tour à tour ses soldats et sa flottille, ou présidant aux travaux de reconstruction de la capitale. Administration, négociations, correspondances, il conduisait tout, et, comme César, il écrivit ses commentaires au milieu des scènes émouvantes qui en forment le sujet. Son caractère offre les traits les plus opposés et des qualités en apparence incompatibles. Il était avide et pourtant libéral ; téméraire, et quand il le fallait prudent et circonspect; magnanime et en même temps rusé ; courtois et affable, mais rigide observateur de la discipline ; relâché dans ses mœurs, et néanmoins zélé dévot. Le trait saillant de ce caractère était l'opiniâtreté avec laquelle il poursuivait son but, opiniâtreté que le danger ne pouvait intimider, ni le désappointement abattre, ni les obstacles et les retards jamais lasser.

C'était un véritable chevalier errant. De toute cette glorieuse troupe d'aventuriers que l'Espagne du seizième siècle lança dans la carrière des découvertes et des conquêtes, il

n'y en eut pas de plus profondément imbu de l'esprit des entreprises romanesques que Fernand Cortés. Les dangers et les difficultés semblaient avoir de l'attrait pour lui et lui révélaient en quelque sorte toute l'énergie de ses facultés. La lutte lui plaisait, et il aimait à aborder, si je puis m'exprimer ainsi, une entreprise par son côté le plus difficile. Il conçut, dès l'instant où il débarqua au Mexique, le plan de sa merveilleuse expédition. Le spectacle de l'énergique civilisation du pays ne le détourna pas de son but. Menacé par les forces supérieures de Narvaez, il n'y renonça pas pour cela, et, chassé de la capitale après les plus grands désastres, il conserva l'espoir d'y rentrer vainqueur. — Nous avons vu le succès de sa persévérance. — Après un petit nombre d'années de repos, son esprit aventureux lui fit entreprendre cette terrible marche à travers les marais de Chiapa, et, après un autre intervalle d'inactivité, chercher fortune sur le golfe orageux de Californie. Lorsqu'il reconnut enfin qu'il ne lui restait plus d'autre continent à conquérir, il proposa sérieusement à l'empereur d'équiper une flotte à ses frais, de faire voile pour les Moluques, et de soumettre à la couronne de Castille les îles qui produisent les épices (31).

Cette passion d'aventures semblerait d'abord réduire le conquérant du Mexique au rôle de simple aventurier; mais Cortés était certainement un grand capitaine, si l'on doit donner ce nom à l'homme qui accomplit de grandes actions avec les ressources créées par son seul génie. Il n'y a probablement pas d'exemple dans l'histoire qu'une si grande entreprise ait été accomplie avec des moyens aussi insuffisants. On peut vraiment dire que Cortés conquit le Mexique avec ses seules ressources. S'il fut redevable du succès définitif à la coopération des tribus indiennes, il était redevable aussi de ces instruments à l'influence de son génie. Il arrêta le bras levé pour le frapper lui-même, et ce bras combattit pour lui. Il vainquit les Tlascalans et s'en fit des alliés. Il battit les soldats de Narvaez et doubla

(31) *Carta quinta de Cortés*, Ms.

ses forces par leur défaite. Lorsque ses propres soldats l'abandonnaient, il ne s'abandonna pas lui-même; il les ramena par degrés; il les soumit à sa volonté; il les fit agir comme un seul homme. Son étendard ne fit qu'une armée des aventuriers de Cuba et des îles, attirés par la soif de l'or; des hidalgos qui avaient quitté la mère-patrie dans l'espoir plus noble de cueillir des lauriers; des cavaliers ruinés qui espéraient refaire leur fortune dans le Nouveau-Monde; des vagabonds échappés à la justice; des avides compagnons de Narvaez, de ses propres vétérans ingouvernables; des hommes sans liens qu'enflammaient la jalousie et l'esprit d'insubordination; des tribus sauvages d'indigènes venus de tous les points du pays, ennemis jurés dès le berceau, qui ne s'étaient rencontrés jusque-là que pour s'entredétruire, ou pour approvisionner leurs dieux de victimes humaines; des hommes, en un mot, différents de races, de langage et d'intérêts. Et pourtant cette multitude bigarrée fut réunie en un seul camp, forcée d'obéir à la volonté d'un seul homme, d'agir de concert, de n'avoir pour ainsi dire qu'un même souffle, de se mouvoir par un seul principe d'action! Là est le vrai génie de Cortés.

Son influence sur l'esprit de ses soldats était le résultat naturel de leur confiance dans son habileté; mais on doit l'attribuer aussi à ses manières populaires, à cette heureuse union de l'autorité et de la familiarité, qui le rendaient éminemment propre à conduire une bande d'aventuriers. Il lui aurait mal réussi de s'enfermer dans la froide réserve d'un chef de troupes régulières. Courant la même aventure que ses soldats, il commandait à ses égaux, puisqu'il n'avait aucune commission régulière du gouvernement. Mais cette liberté familière avec ses soldats ne nuisit jamais à l'obéissance et à la rigueur de la discipline. Lorsque Cortés fut parvenu à un plus haut rang, il déploya plus de pompe, mais ses vétérans jouirent de la même intimité près de lui. Il préférait, dit Diaz, son nom de Cortés, à tous les titres qu'on pouvait lui adresser, et il avait de bonnes raisons pour cela, poursuit l'enthousiaste cavalier, « car le nom de Cortés est aussi fameux de nos jours que celui de

César parmi les Romains, ou d'Annibal parmi les Carthaginois (32). » Il témoigna les mêmes égards à ses anciens compagnons jusque dans le dernier acte de sa vie, car il consacra, par son testament, une certaine somme à la célébration de deux mille messes pour les âmes de ceux qui avaient combattu avec lui au Mexique (33).

Un grand poëte a tracé, sans songer à Cortés, le portrait de ce conquérant : « Souvent le chef daignait se mêler à leurs jeux. Le plus superbe des superbes parmi les hommes d'un haut rang, néanmoins nourri dans les camps, il connaissait l'art de gagner les cœurs farouches des soldats, car ils aiment à obéir à un capitaine impétueux comme le vent de mars, et riant comme la brise de mai ; libéral, franc, ami du vin et des chansons, le premier à escalader un rempart et non moins entreprenant dans le boudoir des belles. Un pareil chef mènera son armée des régions brûlantes de l'Inde aux glaces de la Nouvelle-Zemble. » Cortés aurait pu poser devant Scott pour ce portrait de Marmion.

Cortés n'était pas un conquérant vulgaire. Il n'avait pas

(32) Cette comparaison de Cortés avec Annibal est plus fondée que le vieux Diaz ne se l'imaginait peut-être. Le portrait du guerrier carthaginois par Tite-Live ressemble étonnamment au conquistador, et peut-être même plus que celui du personnage imaginaire cité un peu plus bas dans le texte : « Plurimum audaciæ ad pericula capessenda, plurimum consilii inter ipsa pericula erat : nullo labore aut corpus fatigari, aut animus vinci poterat. Caloris ac frigoris patientia par ; cibi potionisque desiderio naturali, non voluptate, modus finitus : vigiliarum somnique nec die, nec nocte discriminata tempora. Id, quod gerendis rebus superesset, quieti datum ; ea neque molli strato, neque silentio arcessita. Multi sæpe militari sagulo opertum, humi jacentem, inter custodias stationesque militum, conspexerunt. Vestitus nihil inter æquales excellens : arma atque equi conspiciebantur. Equitum peditumque idem longe primus erat ; princeps in prælium ibat; ultimus conserto prælio excedebat. » (*Hist.*, lib. 21, sec. 5.) Le lecteur, qui refléchit au sort de Guatemozin, pensera sans doute que la citation aurait dû comprendre la *perfidia plus quàm punica* de la phrase qui suit.

(33) *Testamento de Hernan Cortés*, Ms.

l'ambition pour unique mobile. S'il détruisit la capitale des Aztéques, ce fut par absolue nécessité, et pour rebâtir sur ses ruines une capitale plus magnifique. S'il désola le pays, s'il renversa les institutions existantes, il employa sa courte administration à mûrir des plans pour améliorer la culture du sol et civiliser les indigènes. Dans toutes ses expéditions, il prenait soin d'étudier les ressources du pays et son organisation sociale. Il ordonnait à ses capitaines de recueillir les mêmes observations. S'il était avide d'or, comme la plupart des cavaliers espagnols accourus dans le Nouveau-Monde, ce n'était pas pour thésauriser ou pour le prodiguer vaniteusement à mener un train de prince, mais pour poursuivre ses glorieuses découvertes; témoins ses dispendieuses expéditions au golfe de Californie. Ses entreprises n'eurent jamais un but exclusivement mercenaire, comme le prouvent les diverses expéditions qu'il prépara pour la découverte d'une communication entre la mer Atlantique et la mer Pacifique. Jamais il n'oubliait les intérêts de la science, ce qu'il faut attribuer en partie à son esprit supérieur, en partie aussi, sans doute, à l'influence de sa première éducation. Il est difficile de supposer qu'un jeune homme d'un caractère aussi ardent et aussi mobile que le sien eût beaucoup profité à l'Université ; mais il y avait pris du moins une teinture d'érudition fort rare parmi les cavaliers de cette époque. Ses lettres, devenues si célèbres, sont écrites avec une élégance simple, qui les a fait comparer, ainsi que je l'ai déjà remarqué, aux commentaires de César. On trouverait difficilement dans les chroniques de l'époque une relation plus concise et plus détaillée à la fois, non-seulement de ses campagnes, mais encore de tous les traits caractéristiques des pays conquis.

Cortés n'était pas cruel, si on le compare du moins à la plupart de ceux qui sont devenus, comme lui, des héros par la guerre. Les pas d'un conquérant laissent toujours une trace de sang. Il est certain qu'il était peu scrupuleux sur le choix des moyens d'exécution pour le succès de ses plans ; il balayait tous les obstacles, et sa renommée est ternie par plus

d'un acte que ses plus hardis panégyristes n'osent justifier. Mais la cruauté chez lui n'était pas un jeu ; il ordonnait d'épargner tout ennemi qui n'opposait pas de résistance. Ce serait peut-être un médiocre éloge, mais il faisait exception, en agissant ainsi, à la conduite ordinaire de ses compatriotes dans leurs conquêtes, et c'est quelque chose de devancer son temps. On peut ajouter qu'il faisait exécuter sévèrement ses ordres pour la protection des personnes et des propriétés des indigènes, ce qui n'était pas toujours sans péril avec des troupes si mal disciplinées.

Après la conquête, il sanctionna le système des *repartimientos;* mais Colomb en avait fait autant. Il s'efforça du moins de le régulariser et de l'adoucir par les lois les plus humaines, et il ne cessa de conseiller des changements importants pour améliorer le sort des indigènes. Le meilleur commentaire de sa conduite, sous ce rapport, est le respect affectueux que lui témoignaient les Indiens, et la confiance avec laquelle ils recoururent à sa protection dans toutes leurs misères.

Dans la vie privée, Cortés paraît avoir su se faire aimer de tous ceux qui l'entouraient. L'influence de cet attachement est visible dans chaque page de Bernal Diaz, bien que l'ouvrage de celui-ci ait été écrit pour revendiquer les droits des soldats, en opposition à ceux du général. Cortés semble avoir vécu heureux avec sa première femme dans leur retraite à Cuba, et il avait toujours considéré la seconde, à en croire l'expression de son testament, avec confiance et amour. On ne peut toutefois l'absoudre de ces galanteries dont les aventuriers de l'époque étaient coutumiers. A en juger aussi par les nombreux procès qu'il soutint, il aurait eu l'humeur irritable et tracassière ; mais on comprend la susceptibilité d'un homme qui, habitué si longtemps à un pouvoir indépendant, se vit forcé de subir les entraves et le contrôle d'esprits bornés, incapables d'apprécier la noble nature de ses entreprises. « Il crut, dit un écrivain éminent, faire taire ses ennemis par l'éclat de la nouvelle carrière où il était entré. Il ne réfléchissait pas que ces ennemis avaient été suscités par la grandeur même et la

rapidité de ses succès (34). » On le récompensa en l'accusant calomnieusement de dissiper les revenus publics, d'aspirer à une souveraineté indépendante. Mais tout en admettant que la plupart des griefs allégués par Cortés fussent bien fondés, on ne peut remarquer le ton acrimonieux de sa correspondance et ses fréquents procès, sans soupçonner naturellement que son esprit altier était trop sensible à de légères tracasseries, trop impatient de torts imaginaires.

Un trait nous reste à signaler dans le caractère de cet homme remarquable; c'est sa dévotion bigote, faiblesse de son siècle, car assurément ce n'était qu'une faiblesse (35). Lorsque nous voyons des mains teintes du sang des indigènes levées vers le ciel pour implorer sa bénédiction sur la cause qu'elles défendent, nous éprouvons une sorte de dégoût, nous doutons de la sincérité du chrétien; mais cette opinion est injuste. Il faut nous reporter, nous ne saurions trop le redire, au siècle où vivait Cortés, au temps des croisades; car tout cavalier espagnol, le plus avare et le plus égoïste, se croyait un soldat de la croix. Quiconque a lu la correspondance de Cortés ou suivi attentivement les diverses circonstances de sa carrière, ne peut douter que le conquérant du Mexique eût été des premiers à mourir pour la foi. Plus d'une fois il mit en péril sa vie, sa fortune, le succès de toute son entreprise, pour convertir les indigènes (36). Dans notre siècle doué d'une rai-

(34) De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 267.

(35) Cavo rapporte une singulière anecdote de la dévotion (ne serait-ce pas plutôt de la politique) de Cortés. « On raconte généralement à Mexico, dit l'historien, qu'après la conquête, Cortés ordonna à tout le monde d'assister les dimanches et fêtes à l'explication des Écritures, sous peine d'un certain nombre de coups de fouet. Le général s'étant trouvé lui-même en défaut, écouta patiemment les remontrances des prêtres et se soumit avec une édifiante humilité au châtiment prescrit. Les Indiens ne pouvaient revenir de leur étonnement. » *Hist. de los tres siglos*, t. 1, p. 151.

(36) Al rey infinitas tierras,
Y a Dios infinitas almas,

dit Lope de Vega, rappelant par ces deux vers la double gloire de Cortés.

son plus froide, éclairé par un christianisme plus pur, il semble difficile de concilier la morale avec un pareil dévouement à la religion; mais la religion qu'on enseignait alors consistait en cérémonies, en vaines formes. Dans un culte qui parle trop exclusivement aux sens, la morale fait divorce trop souvent avec la religion, et la droiture se mesure plutôt à la croyance qu'à la conduite.

Dans la première partie de cette histoire, j'ai dépeint la personne de Cortés (37). Il me semble à propos de terminer sa biographie par les détails que nous a laissés sur ses mœurs et ses habitudes personnelles, Bernal Diaz, le vieux chroniqueur, qui nous a accompagné dans tout le cours de ce récit. Personne ne connaissait mieux son général, et le but avoué de son ouvrage le portait à rabaisser Cortés, mais son dévouement à son chef et l'esprit de corps le rallient souvent à la défense de sa gloire.

« Dans toute son apparence et son extérieur, dit Bernal Díaz, dans ses discours, dans sa table, son costume, en toutes choses, en un mot, il avait l'air d'un seigneur. Ses vêtements étaient à la mode du temps; il attachait peu de valeur à la soie, au damas, au velours; il se mettait simplement et avec une grande propreté (38). Il ne portait pas de lourdes chaînes d'or; mais simplement une belle chaîne d'un travail exquis, à laquelle était suspendu un bijou représentant Notre Dame la Vierge et son divin Fils, avec une devise latine. Il avait au doigt une magnifique bague en diamant, et à son chapeau, qui était de velours selon la mode du temps, pendait un médaillon dont je ne me rappelle pas le sujet. Sa suite était magnifique, comme il convient à un homme de son rang; il avait une foule de chambellans, de majordomes et de pages. Il aimait que le

C'était le point de vue sous lequel tout dévot espagnol du seizième siècle envisageait la conquête.

(37) Voyez plus haut, vol. 1.

(38) Gomara dit également : Vestia mas pulido que rico. Era hombre limpisimo. » *Crón.*, cap. 238.

service de sa table fût splendide, et étalait une quantité de vaisselle d'or et d'argent. A midi, il dînait de grand cœur, et buvait environ une pinte de vin mêlée d'eau. Il soupait bien, sans être difficile en fait de nourriture, s'inquiétant peu des délicatesses de la table, si ce n'est dans les circonstances où le soin à donner à ces objets devenait important (39).

» Il connaissait le latin, et d'après ce que j'ai entendu dire il avait été reçu bachelier en droit. Lorsqu'il conversait avec des gens instruits qui lui adressaient la parole en latin, il leur répondait dans la même langue. Il était aussi quelque peu poëte. Sa conversation était agréable, et il avait une manière de s'exprimer séduisante. Il assistait très-ponctuellement aux offices de l'église, dévot envers Dieu et charitable pour les pauvres (40).

» Lorsqu'il jurait, il avait coutume de dire, « sur ma conscience, » et lorsqu'il était irrité contre quelqu'un, il disait : « Qu'il vous arrive malheur ! » Il était très-patient avec ses soldats, qui étaient souvent impertinents et même insolents. Dans sa grande colère, les veines de sa gorge et de son front enflaient, mais il ne disait de paroles dures ni aux officiers ni aux soldats.

» Il aimait beaucoup les cartes et les dés. Lorsqu'il jouait il était toujours de bonne humeur, s'abandonnant aux plaisanteries et aux reparties joyeuses. Il était affable pour ses compagnons, surtout pour ceux qui étaient venus avec lui de Cuba. Dans ses campagnes, attentif à la discipline, il faisait fréquemment lui-même des rondes pendant la nuit et surveillait les sentinelles. Il entrait sans cérémonie dans les quartiers des soldats et grondait ceux qu'il trouvait sans leurs armes et leur accoutrement, disant que c'était un mauvais mouton que celui qui ne pouvait porter sa laine. Pendant l'ex-

(39) « Fué mui grand comedor, i templado en el beber, teniendo abundancia. Sufria mucho la hambre con necesidad. » *Crónica, ubi sup.*

(40) Il consacrait mille ducats chaque année à faire des charités, d'après Gomara. « Grandissimo limosnero ; daba cada un año mil ducados de limosna ordinaria. » *Crón., ubi sup.*

pédition d'Honduras, il contracta l'habitude de dormir après ses repas, se trouvant mal à l'aise lorsqu'il ne le faisait pas. Par la chaleur la plus accablante ou le temps le plus orageux, il faisait étendre un tapis ou son manteau sous un arbre et y dormait profondément. D'une extrême libéralité jusqu'aux quelques dernières années de sa vie, on lui reprocha son extrême parcimonie à cette époque; mais nous devons réfléchir que ses fonds avaient été employés à de grandes et coûteuses entreprises, sans qu'aucune, depuis la conquête, ni son expédition à Honduras, ni ses voyages en Californie, fussent couronnées de succès. Peut-être ne devait-il recevoir sa récompense que dans un meilleur monde, et je le crois pleinement; car c'était un honnête cavalier, très-sincère dans ses dévotions à la Vierge, à l'apôtre saint Pierre et à tous les autres saints (41). »

Tel est le portrait qu'une main fidèle nous a laissé de Fernand Cortés, le conquérant du Mexique.

(41) *Hist. de la conq.*, cap. 203.

APPENDIX.

1re PARTIE.

ORIGINE DE LA CIVILISATION MEXICAINE. — ANALOGIES AVEC L'ANCIEN MONDE.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

L'essai suivant devait d'abord terminer mon introduction, dont il fait réellement partie. Depuis que je l'ai composé a paru le précieux traité de M. Bradford sur les *Antiquités américaines*, seul ouvrage que je connaisse sur le sujet en général; mais, relativement à l'architecture américaine, je ne puis oublier les deux voyages de M. Stephens dans l'Amérique centrale et le Yucatan. Ce terrain, naguère imparfaitement connu, est aujourd'hui si bien exploré, que nous possédons toutes les lumières désirables pour nous faire une opinion sur les monuments mystérieux illustrés par M. Catherwood.

Malgré l'importance des recherches de M. Stephens, je n'en ai pas profité ni pour rien ajouter aux miennes ni pour baser mes conclusions sur son autorité. Ces conclusions avaient été formées trois ans auparavant par l'étude attentive des relations de Dupaix et de Waldeck, qui ont illustré si magnifiquement les restes de Palenque et d'Uxmal, les deux principales ruines explorées par M. Stephens; mais les faits recueillis par ce dernier, loin d'ébranler mes convictions n'ont pu que les confirmer. Le but unique de mon propre travail sur ces ruines était d'indiquer leur origine probable, ou plutôt de voir quel jour elles peuvent jeter sur l'origine de la civilisation aztèque. Je suis arrivé aux mêmes déductions que M. Stephens. Mes réflexions et les siennes doivent donc se corrober mutuellement. Si j'avais été guidé par les nouvelles clartés qui ont lui depuis trois ans sur la route que j'ai suivie, j'aurais pu modifier certaines parties de mon œuvre, mais j'ai préféré ne rien changer aux bases de mon argumentation et lui laisser toute sa valeur comme témoignage distinct et indépendant.

Lorsque les Européens débarquèrent pour la première fois sur les rivages de l'Amérique, ce fut comme s'ils arrivaient dans une

autre planète; tout y était si différent de ce qu'ils avaient vu. Ils y trouvèrent de nouvelles variétés de plantes, des races d'animaux inconnues, et l'homme, maître de cet autre hémisphère, différait également des habitants de l'ancien par la couleur de la peau, par son langage, par ses institutions (1). Aussi l'appelèrent-ils un Nouveau-Monde. Instruits par leur foi religieuse à faire dériver tous les êtres créés d'une même source, ils furent naturellement fort embarrassés d'expliquer la manière dont ces régions lointaines et isolées avaient pu se peupler. Leurs compatriotes éprouvèrent la même curiosité, et les savants européens se mirent l'esprit à la torture pour résoudre le problème.

Pour expliquer la présence d'animaux analogues dans l'Ancien et le Nouveau-Monde, quelques-uns imaginèrent que les deux hémisphères avaient pu se joindre autrefois vers le pôle, de manière à présenter une facile communication (2). D'autres, embarrassés par la difficulté de faire voyager des races qui habitaient les tropiques à travers les régions arctiques, firent revivre la vieille fable de l'Atlantique de Platon, cette île immense, aujourd'hui submergée, qui devait s'étendre des rivages de l'Afrique aux côtes orientales du nouveau continent. Ils retrouvaient les traces d'une convulsion semblable de la nature dans ces îles verdoyantes qui parsèment l'océan Pacifique, autrefois les sommets d'un vaste continent enseveli sous les eaux (3). D'autres, doutant de la réalité de ces révolutions dont il ne reste aucune tradition, supposaient que les animaux avaient pu traverser l'Océan de diverses manières; les oiseaux dont le vol est le plus vigoureux, en franchissant les moindres distances;

(1) Les noms d'un grand nombre des animaux du Nouveau-Monde ont été empruntés à l'Ancien : mais les espèces sont bien différentes. « Lorsque les Espagnols débarquèrent en Amérique, dit un naturaliste éminent, ils n'y trouvèrent pas un seul animal qui leur fût connu, pas un seul des quadrupèdes de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique. » Lawrence, *Leçons sur la physiologie, la zoologie et l'histoire naturelle de l'homme*. Londres, 1819, p. 250.

(2) Acosta, lib. 1, cap. 16.

(3) L'érudit comte Carli est partisan de la fameuse tradition égyptienne rapportée par Platon dans son *Timée*. Le philosophe italien ne doute nullement de la véracité du philosophe grec. *Lettres américaines*, t. 2, lettres 36-39.

tandis que les espèces les plus familières des quadrupèdes avaient pu être facilement transportées par les hommes dans des bateaux; quant aux espèces les plus féroces, telles que les tigres, les ours, etc., on avait pu les importer de même dans leur jeunesse, « pour l'amusement et les plaisirs de la chasse » (4). D'autres enfin soutenaient l'opinion, tout aussi vraisemblable, que les anges, qui avaient sans doute pris soin des animaux dans l'arche, avaient également présidé à leur répartition dans les différentes parties du globe (5). Telles étaient les conjectures où se trouvaient réduits des esprits même intelligents, par le désir de réconcilier l'interprétation littérale de l'Écriture avec les phénomènes de la nature! La philosophie contemporaine croit pouvoir, sans s'écarter de l'autorité sacrée, adopter les suggestions de la science et attribuer les nouvelles tribus d'animaux à une création postérieure au déluge, dans les lieux que leur constitution et leurs habitudes leur destinaient évidemment pour séjour (6).

L'existence de l'homme au Nouveau-Monde ne paraît pas offrir les mêmes difficultés à résoudre que celle des classes inférieures d'animaux. La nature l'a rendu propre à vivre sous tous les climats, sous le ciel brûlant des tropiques et sous l'atmosphère glaciale du Nord; on le voit errer également au milieu des sables du désert, dans la solitude des glaces polaires, sur l'Océan sans bornes. Ni montagnes ni mer ne l'intimident. A l'aide de ses inventions mécaniques, il accomplit des voyages que les oiseaux doués des plus robustes ailes ne pourraient entreprendre Sans remonter dans les latitudes les plus élevées du Nord, où les continents d'Asie et d'Amérique ne sont plus séparées que de cinquante milles, il serait facile à l'habitant de la Tartarie orientale ou du Japon de diriger

(4) Garcia, *Origen de los Indios del Nuevo-Mundo.* Madrid, 1729, cap. 4.

(5) Torquemada, *Monarch. india*, lib. 1, cap. 8.

(6) Pritchard, *Recherches sur l'histoire physique du genre humain.* Londres, 1826, vol. 1, p. 81 et suiv.

Une autorité orthodoxe, saint Augustin, dit que par l'ordre de Dieu, à l'époque de la création, la terre produisit toutes les créatures vivantes d'après leur espèce; de même il en a dû être après le déluge pour les îles si écartées du continent que les animaux ne pouvaient y atteindre. » *De civitate Dei*, ap. opera. Parisiis, 1636, t. 5, p. 987.

son canot d'île en île, jusqu'au rivage américain, sans être jamais plus de deux jours en mer (7). La communication est un peu moins aisée du côté de l'Atlantique. Mais de ce côté même, l'Islande était occupée par des colonies européennes plusieurs siècles avant la découverte de Colomb; et le trajet d'Islande en Amérique offre comparativement peu de difficultés (8). Indépendamment de ces communications, il en existait d'autres dans l'hémisphère méridional, au moyen des îles si nombreuses de la mer Pacifique. Le peuplement de l'Amérique est un problème bien moins difficile à résoudre que celui de ces petits points isolés. Mais l'expérience prouve combien les communications devaient être encore praticables, même avec ces lieux écartés (9). On a recueilli des sauvages dans leurs canots, que le courant avait entraînés à plusieurs centaines de lieues en pleine mer, où ils s'étaient sustentés pendant des mois entiers avec la pluie du ciel et le poisson qu'ils parvenaient à attraper (10). Ces exemples ne sont pas rares, et il serait bien singulier

(7) Beechey, *Voyage dans la mer Pacifique et au détroit de Behring*. Londres, 1831, 2e part., *Append*. De Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*. Paris, 1837, t. 2, p. 58.

(8) Quel que soit le scepticisme avec lequel on ait accueilli la descente des Normands au onzième siècle sur les côtes du grand continent, l'opinion des savants doit être à cet égard fixée depuis la publication des documents originaux par la société royale de Copenhague. (Voyez plus particulièrement les *Antiquités américaines*. Hafniæ, 1837, p. 79-200.

(9) Le plus remarquable exemple peut-être de rapports directs entre des points éloignés nous est donné par le capitaine Cook, qui trouva les habitants de la Nouvelle-Zélande non-seulement professant la même religion, mais parlant le même langage que le peuple d'Otahiti, séparé d'eux par plus de deux mille milles *Voyages de Cook*. Dublin, 1784, vol. 1, liv. 1, chap. 8.

(10) Le géologue Lyell termine une énumération d'exemples de cette nature aussi extraordinaires que bien attestés par la réflexion suivante : « Supposons le genre humain retranché tout entier, à l'exception d'une seule famille habitant l'ancien et le nouveau continent, ou l'Australie, ou même un des îlots de corail de la mer Pacifique; nous pouvons être sûr que ses descendants, alors même qu'ils ne parviendraient jamais à un degré de civilisation plus élevé que les insulaires de la mer du Sud ou les Esquimaux, finiraient néanmoins, dans le cours des âges, par se répandre sur toute la

que ces barques errantes n'aient jamais été arrêtées par le grand continent qui s'étend à travers le globe, sans interruption, presque d'un pôle à l'autre. L'histoire pourrait sans doute nous révéler plus d'un exemple d'hommes qui, ainsi poussés sur les rivages de l'Amérique, auraient mêlé leur sang à celui des races primitives qui l'occupaient.

La difficulté n'est donc plus, comme pour les animaux d'un ordre inférieur, d'expliquer comment l'homme a pu atteindre les rivages de l'Amérique, mais de déterminer le point d'où il était parti. En explorant toute l'étendue du Nouveau-Monde, on reconnut qu'il était peuplé par deux grandes familles, l'une au plus bas degré de la civilisation et composée de chasseurs, l'autre presque aussi avancée que les empires à demi civilisés de l'Asie. Les races les plus policées ignoraient sans doute mutuellement leur existence sur les différents continents de l'Amérique, et n'avaient pas plus de relations avec les tribus barbares qui les entouraient. Toutefois, elles avaient entre elles et avec ces tribus quelque chose de commun et qui les distinguait d'une manière remarquable des habitants de l'Ancien-Monde : le même teint, la même organisation physique, — un caractère plus uniforme, au moins, que celui qu'on trouve parmi les nations de toute autre partie du globe. Elles avaient plusieurs usages, plusieurs institutions communes, et parlaient des langues d'une même construction, et qui différaient curieusement de celles de l'hémisphère oriental.

D'où venait la civilisation de ces races plus policées? N'était-ce qu'un développement supérieur du même caractère indien que nous voyons résister, dans les latitudes plus septentrionales, à tous les efforts faits pour le civiliser? Ces races possédaient-elles dès l'origine un rang supérieur dans l'échelle intellectuelle ? n'étaient-elles redevables de leur instruction qu'à elles seules, au perfectionnement successif de leurs facultés? était-ce en un mot une civilisation indigène, ou était-elle en partie empruntée aux nations du monde oriental? Si elle était indigène, comment expliquer sa singulière coïncidence avec les institutions et les idées de l'Orient? Si elle

terre, dispersés en partie par la tendance naturelle de la population d'épuiser les moyens de subsistance d'une province limitée, et en partie par l'accident de canots entraînés vers de lointains rivages par les marées et les courants. » *Principes de géologie.* Londres, 1832, vol. 2, p. 121.

était orientale, comment rendre compte de la grande dissemblance du langage et de l'ignorance de quelques-uns des arts les plus simples et les plus utiles, qui, une fois connus, ne peuvent s'oublier? C'est l'énigme du sphinx, et elle attend encore son OEdipe. La question n'en offre pas moins l'intérêt le plus curieux à tout observateur intelligent de l'espèce humaine. Aussi elle a occupé la pensée des savants, depuis la première découverte jusqu'à nos jours, époque où la mise en lumière des singuliers monuments de l'Amérique centrale a imprimé une nouvelle impulsion aux recherches scientifiques, en suggérant la probabilité, ou plutôt la possibilité de trouver des preuves plus certaines que toutes celles qui sont connues jusqu'ici, pour établir le fait d'une communication positive entre les deux hémisphères.

Mon intention n'est pas d'ajouter un grand nombre de pages aux volumes déjà publiés sur cet inépuisable sujet, d'une nature trop conjecturale pour l'histoire et peut-être pour la philosophie, comme le remarque un écrivain plein de sens et qui a fait plus que personne pour la solution du mystère (11). Mais cet ouvrage serait incomplet s'il ne donnait pas au lecteur les moyens de se prononcer lui-même sur les véritables sources de la civilisation que j'ai décrite, en lui présentant les points de ressemblance signalés avec l'ancien continent. Je me restreindrai toutefois, dans cette exposition, à mon propre sujet, les Mexicains, ou à tout ce qui peut y avoir trait; me proposant de ne faire remarquer que les véritables points de ressemblance, appuyés sur des preuves et dépouillés autant que possible des illusions d'une crédulité pieuse ou des visions de l'esprit de système.

Une analogie qui se présente d'elle-même est celle des traditions cosmogoniques et des coutumes religieuses. Le lecteur connaît déjà le système aztèque des quatre grands cycles, à l'aide desquels le monde devait être détruit pour être régénéré (12). La croyance en ces convulsions périodiques de la nature par l'action de l'un ou l'autre des éléments était familière à un grand nombre de pays de l'hémisphère oriental. Les détails peuvent varier, mais la ressem-

(11) « La question générale de la première origine des habitants d'un continent est au delà des limites prescrites à l'histoire; peut-être même n'est-elle pas une question philosophique. » De Humboldt, *Essai politique*. t. 1, p. 349.

(12) Voyez plus haut, t. 1, introduction.

blance générale des traditions fournit un argument en faveur d'une commune origine (13).

Il n'y a pas de tradition plus répandue que celle du déluge. Indépendamment de la tradition, il semble naturellement indiqué par la structure intérieure de la terre et par les lieux élevés où l'on trouve des dépôts de substances marines. C'est une croyance reçue sous diverses formes chez tous les peuples civilisés de l'Ancien-Monde et tous les barbares du Nouveau (14). Les Aztèques y joignaient plusieurs circonstances d'une nature plus arbitraire et ressemblant aux traditions de l'Orient. Ils croyaient que deux personnes seulement avaient survécu au déluge, un homme nommé Coxcox et sa femme. Leurs têtes sont représentées dans certaines peintures, ainsi qu'une barque flottante sur les eaux, au pied d'une montagne. On y voit aussi une colombe tenant dans son bec l'emblème hiéroglyphique des langues, qu'elle distribue aux enfants de Coxcox, qui étaient nés muets (15). Le peuple voisin du Mechoacan, qui habitait

(13) La capricieuse division du temps en quatre ou cinq cycles ou âges existait parmi les Hindous (*Asiatic researches*, vol. 2, mém. 7), les habitants du Thibet (de Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 310), les Persans (Bailly, *Traité de l'astronomie*, Paris, 1787, t. 1, discours préliminaire), les Grecs (Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμέραι, v. 108 et suiv.), et chez d'autres peuples sans doute. Les cinq âges de la cosmogonie grecque se rapportaient plutôt aux phénomènes moraux qu'aux phénomènes physiques, preuve d'une civilisation plus avancée.

(14) Les traditions chaldéenne et hébraïque du déluge sont à peu près les mêmes. Le parallèle est établi dans les ingénieuses leçons de Palfrey sur les Écritures et les antiquités juives. (Boston, 1840, vol. 2, lect. 21-22.) Parmi les écrivains païens, aucun ne se rapproche autant du récit biblique que Lucien, qui, dans son exposé des traditions grecques, parle de l'arche et des couples d'animaux qui y auraient été enfermés. (*De deâ syriâ*, sec. 12.) On trouve la même tradition dans le *Bhagawata purana*, poëme hindou d'une grande antiquité. *Asiatic researches*, vol. 2, mém. 7.) La simple tradition d'un déluge universel se conservait probablement parmi la plupart des aborigènes du monde occidental. V. M'Culloch, *Res.*, p. 147.

(15) Cette tradition des Aztèques est reproduite dans une ancienne carte hiéroglifique publiée pour la première fois dans le *Giro del mondo*, de Gemelli Carreri. (Voyez t. 6, p. 38, édit. de Naples, 1700.) Son authenticité, ainsi que l'intégrité historique de Carreri lui-même, sur laquelle on avait jeté quelques soupçons (voyez Robertson, *Hist. d'Amér.* Londres, 1796,

aussi les plaines élevées des Andes, avait encore une autre tradition : la barque dans laquelle s'était échappé Tezpi, leur Noé, était remplie de diverses espèces d'animaux et d'oiseaux. Au bout de quelque temps, Tezpi lâcha un vautour qui ne revint plus et se nourrit des cadavres des géants que les eaux en se retirant laissaient sur la terre. Le petit oiseau mouche Huitzitzilin fut envoyé à son tour et rapporta un peu de verdure dans son bec. La ressemblance de ces traditions avec celle des Hébreux et des Chaldéens est visible. Il serait à souhaiter que la version du déluge attribuée aux peuples du Mechoacan reposât sur des autorités plus satisfaisantes (16).

Sur la route de Vera-Cruz à la capitale, non loin de la ville moderne de Puebla, on aperçoit la vénérable ruine nommée le temple de Cholula. C'est une masse de forme pyramidale, bâtie en briques séchées, et qui n'a guère moins de cent quatre-vingts pieds de hauteur. D'après la tradition populaire du pays, ce monument a été élevé par une famille de géants qui avaient échappé à la grande inondation, et qui se proposaient de conduire l'édifice jusqu'aux nuages. Mais les dieux, irrités de leur orgueil, lancèrent les feux du ciel contre la pyramide, et forcèrent les géants de renoncer à leur entre-

vol. 3, n. 26), ont été victorieusement défendues par Boturini, Clavigero et de Humboldt, qui tous avaient suivi les traces du voyageur italien. (Boturini, *Idée*, p. 54. De Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 223-224. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 24.) La carte dont il s'agit est une copie dont l'original existe dans la curieuse collection de Siguenza. Elle a tout le caractère d'une véritable peinture aztéque, mais paraît avoir été retouchée, surtout pour les costumes, par quelque artiste plus moderne. La peinture des quatre âges, dans la collection du Vatican, n° 3,730, représente aussi les deux figures dans une barque échappant au grand cataclysme. *Antiq. du Mexique*, vol. 1, pl. 7.

(16) Cette remarquable tradition ne repose, à ma connaissance, que sur l'autorité de Clavigero, *Stor. del Messico*, dissert. 1, fort bonne autorité, mais qui ne suffit pas en l'absence de preuves. Toutefois M. de Humboldt ne révoque pas en doute la tradition. (*Vues des Cordillères*, p. 226.) Il est moins sceptique sur ce point que Vater, à qui les traditions du déluge inspirent la remarque suivante : « J'ai omis à dessein de signaler la ressemblance des notions religieuses, car je ne crois pas qu'il soit possible de les concevoir indépendantes de toute influence des idées chrétiennes, ne fût-ce qu'une imperceptible confusion dans l'esprit du narrateur. » *Mithridates, oder allgemeine Sprachenkunde*. Berlin, 1812, theil. 3, abtheil. 3, p. 82, note.

prise (17). On ne peut nier non plus la coïncidence partielle de cette légende avec la tradition hébraïque de la tour de Babel, également accueillie par d'autres nations de l'Orient (18). Mais on ne se douterait guère des hypothèses téméraires échafaudées sur cette frêle base.

On trouve un autre singulière coincidence dans la tradition de la déesse Cioacoatl : « Notre Dame et notre mère ; la première déesse qui ait mis au monde un enfant ; qui ait légué aux femmes les douleurs de l'enfantement comme un tribut de la mort ; par qui le péché est entré dans le monde ; » tel était le langage vraiment remarquable des Aztèques parlant de cette divinité révérée. On la représentait ordinairement avec un serpent près d'elle, et son nom signifiait « la femme serpent. » Tout cela rappelle assurément la

(17) Cette histoire, si peu conciliable avec la tradition vulgaire des Aztèques qui n'admet que deux survivants au déluge, circulait encore parmi les indigènes du lieu, lors de la visite que leur fit M. de Humboldt (*Vues des Cordillères*, p. 31-32.) Elle est d'accord avec celle que donne l'interprète de la collection du Vatican (*Antiq. du Mexique*, vol, 6, p. 192 et suiv.) Cet écrivain, probablement un moine du seizième siècle, se distingue également par son ignorance et son dogmatisme.

(18) Une tradition, fort analogue à la tradition hébraïque, existait chez les Chaldéens et les Hindous. (*Asiatic researches*, vol. 3, mém. 16.)

Les indigènes de Chiapa, s'il faut en croire l'évêque Nuñez de la Vega, avaient aussi une tradition regardée comme originale par de Humboldt (*Vues des Cordillères*, p. 148), et qui concordait avec l'Écriture, non-seulement pour la construction de la tour de Babel, mais pour la confusion des langues et la dispersion des peuples. Coïncidence très-merveilleuse assurément. Mais qui nous garantit l'authenticité de la tradition ? L'évêque Nuñez vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il avait tiré ses informations de cartes hiéroglyphiques et d'un manuscrit indien que Boturini s'efforça en vain de retrouver, et, selon celui-ci, les indigènes induisirent fréquemment le bon évêque en erreur. (*Ibid.*, p. 106 et suiv.) Boturini est tombé lui-même dans une erreur aussi grande relativement à une carte de cette même pyramide de Cholula, qui, loin d'être une véritable antiquité, comme le prouve Clavigero, avait été fabriquée à une époque plus récente. (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 130, note.) Plus on s'éloigne de la conquête, plus il devient difficile de décider ce qui appartient aux anciens Aztèques et ce qui est l'œuvre des néophytes chrétiens.

mère de la famille humaine, l'Ève des nations juive et Syrienne (19).

Mais aucune des divinités du pays n'a fourni d'aussi étranges rapprochements avec l'Écriture que Quetzalcoatl (20), l'homme blanc, portant une longue barbe, venu de l'Orient, et qui, après avoir présidé aux destinées de l'âge d'or de l'Anahuac, avait disparu aussi mystérieusement qu'il était arrivé, sur le grand Océan Atlantique. Comme il avait promis de revenir un jour, les générations successives attendaient son retour avec confiance. Ces circonstances offrent peu de rapport assurément avec le christianisme. Mais les habiles antiquaires de Mexico ont découvert qu'il fallait attribuer à ce Dieu l'institution de communautés religieuses, semblables aux monastères de l'ancien monde, celle des rites de la confession et de la pénitence, et même la connaissance des grandes doctrines de la Trinité et de l'Incarnation (21). Un savant, avec une pieuse industrie, a accumulé des preuves pour établir l'identité de Quetzalcoatl et de l'apôtre saint Thomas (22); tandis qu'un autre, avec une foi moins scrupuleuse, a vu dans cette attente du retour du dieu qui devait

(19) Sahagun, *Historia de Nueva-España*, lib. 1, cap. 6; lib. 6, cap. 28-33.

Torquemada ne se contente pas du naïf récit de son prédécesseur dont il avait le manuscrit sous les yeux; il nous dit que l'Ève mexicaine eut deux fils, Caïn et Abel. (*Monarch. ind.*, lib. 6, cap. 31.) Les anciens interprètes des collections du Vatican et de Tellier complètent la tradition en ajoutant que cette Ève introduisit le péché et la douleur dans le monde en cueillant la rose défendue (*Antiq. du Mexique*, vol. 6, explic. de la pl. 7, 20); et Veytia se rappelle avoir vu une carte toltéque ou aztéque, représentant un jardin avec un seul arbre autour duquel était enroulé un serpent à face humaine. (*Hist. antig.*, lib. 1, cap. 1.) Tout cela nous prépare à cette conclusion de lord Kingsborough : « Les Aztéques avaient une connaissance positive de l'Ancien Testament et très-probablement du Nouveau, bien qu'un peu altérée par le temps et les hiéroglyphes. » *Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 409.

(20) Voyez plus haut, vol. 1, p. 38.

(21) Veytia, *Hist. antig.*, lib. 1, cap. 15.

(22) Veytia, lib. 1, cap. 19. Triste argument, même pour un casuiste. Voyez aussi la discussion du docteur Mier (ap. Sahagun, lib. 3, suplem.), qui résout la question à l'entière satisfaction de Bustamante.

régénérer la nation, le type, voilé d'un nuage il est vrai, du Messie (23).

Il faut être charitable pour les premiers missionnaires débarqués dans ce pays de merveilles. Tandis que l'homme et la nature offraient un si étrange aspect, certains rites, certaines cérémonies, qui leur rappelèrent une foi plus pure, durent exciter leur étonnement. Ils ne réfléchirent pas que ces coutumes pouvaient être l'expression naturelle d'un sentiment religieux commun à toutes les nations parvenues à un certain degré de civilisation. Ils n'examinèrent pas si les mêmes pratiques n'étaient pas en usage chez d'autres peuples idolâtres. Ils ne purent revenir de leur étonnement en voyant la croix, l'emblème sacré de leur propre foi, élevé comme un objet de culte dans les temples de l'Anahuac. Ils la rencontrèrent en différents lieux, et l'on peut voir aujourd'hui même l'image de la croix sculptée en bas-relief sur les murs d'un des édifices de Palenque où l'on présente à cette croix, comme pour l'adorer, une figure qui ressemble à celle d'un enfant (24).

(23) Voyez entre autres l'interprétation de la collection Borgia par lord Kingsborough et les interprètes de la collection vaticane (*Ant. du Mexique*, vol. 6, explic. des pl. 3, 10, 41), aussi habiles que Sa Seigneurie et sir Hudibras à dévoiler les mystères :

> Whose primitive tradition reaches,
> As far as Adam's first green breeches.
>
> HUDIBRAS.

(24) *Antiq. mexic.*, exped. 3, pl. 36.

Les figures sont entourées d'hiéroglyphes de la nature la plus arbitraire et peut-être phonétiques. (Voyez aussi Herrera, *Hist. general*, dec. 2, l. 3, cap. 1. Gomara, *Crónica*, cap. 15, ap. Barcia, t. 2.) M. Stephens pense que la célèbre croix de Cozumel, conservée à Mérida et qui passe pour celle qu'adoraient primitivement les indigènes de Cozumel, n'est qu'une croix élevée par les Espagnols dans une de leurs propres églises, après la conquête de l'île. Ce fait lui paraît complétement invalider la plus forte preuve donnée jusqu'à ce jour de l'adoption de la croix par les Indiens comme un symbole de culte. (*Voyages dans le Yucatan*, vol. 2, chap. 20.) Mais en admettant la vérité de cette assertion, en ne voyant qu'une relique chrétienne dans la croix de Cozumel, ce que l'ingénieux voyageur a rendu très-probable, sa conclusion n'en est pas moins inadmissible. Il est tout naturel que les moines de Mérida aient cherché à donner de la célébrité à leur cou-

Leur surprise dut s'accroître encore lorsqu'ils furent témoins d'une cérémonie religieuse qui leur rappela la communion chrétienne. On pétrissait en cette occasion avec de la fleur de maïs mêlé de sang une statue de la divinité tutélaire des Aztèques, et après sa consécration par les prêtres, on la distribuait au peuple, qui la mangeait avec marque de respect, d'humiliation et de douleur, déclarant que c'était la chair de la divinité (25). Comment ne pas reconnaître là une cérémonie analogue avec l'Eucharistie de l'Église romaine?

La cérémonie du baptême aztèque dut les confirmer dans ces sentiments. Après une invocation solennelle, on humectait d'eau la tête et les lèvres de l'enfant et on lui donnait un nom. On implorait en même temps la déesse Cioacoatl, qui présidait aux enfantements, pour que le péché, qui nous a été donné avant le commencement du monde, ne s'attachât pas à cet enfant; mais que, lavé au contraire par ces eaux, il pût vivre et recevoir une nouvelle naissance (26).

vent en se prétendant possesseur d'une relique qui prouvait, dans leur opinion, que le christianisme avait été prêché aux indigènes à quelque époque antérieure. Mais la véritable preuve de l'existence de la croix comme objet de culte dans le Nouveau-Monde avant l'arrivée des Espagnols résulte du témoignage sans équivoque des conquérants eux-mêmes.

(25) « Lo recibian con gran reverencia, humiliacion, y lagrimas, diciendo que comian la carne de su dios. » Veytia, *Hist. antig.*, lib. 1, cap. 18. Voyez aussi Acosta, lib. 5, cap. 24.

(26) Voyez plus haut, vol. 1, p. 41. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 37.

Pour permettre au lecteur d'apprécier par lui-même combien malgré cette ressemblance partielle le rite aztèque différait du rite chrétien, je donne ici la traduction entière du récit de Sahagun.

« Lorsque tout ce qui était nécessaire au baptême était prêt, tous les parents de l'enfant se rassemblaient et on appelait la sage-femme chargée de la cérémonie du baptême. Au point du jour, ils se réunissaient dans la cour de la maison. Après le lever du soleil, la sage-femme, prenant l'enfant dans ses bras, demandait un petit vaisseau de terre rempli d'eau, tandis que les personnes qui l'entouraient plaçaient les ornements préparés pour le baptême au milieu de la cour. Pour accomplir le rite du baptême, elle se tournait vers l'occident et commençait aussitôt certaines cérémonies préliminaires... Elle aspergeait d'eau la tête de l'enfant en disant : O mon enfant!

Il est vrai que ces diverses cérémonies étaient accompagnées de particularités fort peu en rapport avec les rites d'aucune Église chrétienne. Mais les bons pères ne voyaient que les points de ressemblance; ils ignoraient que la croix fût le symbole du culte, dès la plus haute antiquité, en Égypte et en Syrie (27), et que des rites analogues à ceux de la communion (28) et du baptême, étaient en

prends et reçois l'eau du Seigneur de ce monde, l'eau qui nous est donnée pour accroître et renouveler notre corps. Elle lave et purifie. Je prie Dieu pour que ces gouttes célestes pénètrent dans ton corps et y habitent; pour qu'elles détruisent et écartent de vous tout le mal et tout le péché qui vous ont été donnés avant le commencement du monde; puisque nous sommes tous sous son pouvoir, étant tous les enfants de Chalchivitlycue (la déesse de l'eau). » Elle lavait ensuite le corps de l'enfant avec l'eau et parlait ainsi : « De quelque lieu que tu viennes, toi qui veux nuire à cet enfant, laisse-le et éloigne-toi de lui, car il vient de recevoir une vie nouvelle et une nouvelle naissance. Il est purifié et lavé de ses souillures, et notre mère Chalchivitlycue l'a mis de nouveau au monde. » Après avoir ainsi prié, la sage-femme prenait l'enfant dans ses deux mains, et l'élevant vers le ciel : « O Seigneur, disait-elle, regarde ta créture que tu as envoyée dans ce lieu de chagrins, de souffrance et de repentir. Accorde-lui, ô seigneur, tes bienfais et ton inspiration, car tu es le grand Dieu, et la grande déesse est avec toi. » Des torches de pins résineux brûlaient pendant ces cérémonies, et, lorsqu'elles étaient terminées, on donnait à l'enfant le nom d'un de ses ancêtres, dans l'espoir qu'il répandrait un nouveau lustre sur ce nom. Il lui était donné par la même sage-femme ou prêtresse qui le baptisait. »

(27) Parmi les symboles égyptiens on trouve plusieurs modèles de croix. L'un, d'après Juste Lipse, signifiait « la vie à venir. » (Voyez son traité *De cruce*, Lutetiæ Parisiorum, 1598, lib. 3, cap. 8.) Nous en trouvons un autre dans le catalogue de Champollion, qu'il interprète par « support ou sauveur. » (*Précis*, t. 2, tableau gén, n°s 277, 348.) M'Culloh a recueilli quelques curieux exemples du respect des anciens pour ce signe (*Recher.*, p. 330 et suiv.); et de Humboldt en a fait autant dans son dernier ouvrage, *Géographie du nouveau continent*, t. 2, p. 354 et suiv.

(28) Ante, deos homini quod conciliare valeret
Far erat,

dit Ovide (*Fastorum* lib. 1, v. 837). Le comte Carli a fait remarquer un semblable usage du pain consacré et du vin et de l'eau dans les mystères grecs et égyptiens. (*Lettres améric.*, t. 1, lett. 27.) Voyez aussi M'Culloh, *Recherches*, p. 240 et suiv.)

pratique chez des nations païennes, que n'a jamais éclairées la lumière du christianisme (29). Dans leur émerveillement, non-seulement ils amplifiaient ce qu'ils voyaient, mais ils étaient constamment dupes des illusions de leur esprit exalté. Ils furent admirablement secondés sous ce rapport par leurs néophytes mexicains, fiers d'établir, en y croyant à demi eux-mêmes, des rapports entre leur propre foi et celle de leurs conquérants (30).

La naïve crédulité des chroniqueurs s'attachait à trouver des analogies entre les traditions aztèques et l'Ancien et le Nouveau Testament. La migration des peuplades de l'Aztlan dans l'Anahuac avait pour type l'exode hébraïque (31). Les lieux où les Mexicains avaient fait halte dans leur marche furent identifiés avec des étapes du voyage des Israélites (32); et l'on découvrit que le nom de Mexico

(29) Les auteurs classiques parlent souvent de l'emploi de l'eau dans les purifications et autres rites religieux. Ainsi Euripide :

Ἁγνοῖς καθαρμοῖς πρῶτά νιν νίψαι θέλω.
Θάλασσα κλύζει πάντα τἀνθρώπων κακά.

Iphig. in Taur., v. 1192-1194.

Les notes sur ce passage dans l'admirable édition *variorum* de Glasgow, 1821, renvoient à plusieurs autres passages d'un sens analogue dans différents auteurs.

(30) La difficulté d'obtenir aucun renseignement exact des indigènes est un sujet de plainte pour plus d'un écrivain et explique la grande peine que se donne Sahagun à comparer leurs récits l'un avec l'autre. Voyez *Hist. de Nueva-España,* prol. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., prol. Boturini, *Idée*, p. 116.

(31) Le parallèle avait été poussé si loin par Torquemada, qu'il fut forcé de supprimer le chapitre, lors de la publication de son livre. Voyez le *proœmio* de l'édition de 1723, sect. 2.

(32) « Le diable, dit Herrera, s'est plu à imiter entre toutes choses le départ des Israélites d'Égypte et les incidents de leur route dans le désert. » (Herrera, *Hist. gener.*, dec. 3, lib. 3, cap. 10.) Mais tout ce qui a été imaginé par les moines annalistes et les missionnaires pour établir un parallèle entre les Aztèques et les enfants d'Israël reste bien en arrière des savants travaux de lord Kingsborough, qui ne comprennent guère moins de deux cents pages in-fol. Voyez *Antiq. du Mexique,* t. 6, p. 282-410. *Quantum inane!*

lui-même différait peu du nom hébreu qui désigne le Messie (33). Les hiéroglyphes mexicains ouvraient une vaste carrière à ces commentateurs subtils. On s'imagina relire dans leurs mystérieux caractères les passages les plus remarquables des deux Testaments, et l'œil de la foi y retrouva toute la sainte histoire de la passion du Christ, de son crucifiement, et la Vierge Marie servie par des anges (34)!

Les systèmes juif et chrétien furent singulièrement confondus, et le cerveau des bons pères égaré davantage encore par le mélange d'abominations païennes, si étroitement liées aux observances les plus orthodoxes. Dans leur perplexité, ils finirent par ne plus considérer l'ensemble que comme une supercherie du diable, qui contrefaisait les rites du christianisme et les traditions du peuple de Dieu pour mieux entraîner ses victimes à leur perte (35).

Mais s'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à cette curieuse hypothèse, ni d'évoquer d'entre les morts un apôtre ou quelque missionnaire pour expliquer les rapports de la religion aztéque avec le christianisme, ces rapports n'en fournissent pas moins, il faut l'avouer, un argument assez fort en faveur de quelque communication primitive de la race indienne avec les diverses branches de la grande famille de nations du vieux continent, où les mêmes idées ont été si répandues. La probabilité de cette communication, surtout avec l'Asie orientale, s'accroît beaucoup de la ressemblance des institutions sacerdotales, de plusieurs rites religieux, tels que ceux du mariage (36),

(33) Le mot hébreu d'où est dérivé *Christ* « l'oint » est presque, sinon tout à fait identique, dit lord Kingsborough (*Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 186) avec celui de *Mexi* ou *Mesi*, le chef qui conduisit, dit-on, les Aztéques dans les plaines de l'Anahuac.

(34) Interp. des Cod. Tel. Rem. et Vat., *Antiq. du Mexique*, vol. 6. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 3, suplem. Veytia, *Hist. ant.*, lib. 1, cap. 16.

(35) Cette opinion est en faveur chez les meilleurs écrivains espagnols et mexicains depuis la conquête. Solis ne voit rien d'improbable dans le fait « qu'une maligne influence, si active dans l'histoire sacrée, le soit également dans l'histoire profane. » *Hist. de la conq.*, lib. 2, cap. 4.

(36) La cérémonie du mariage chez les Hindous, plus particulièrement, offre de curieuses analogies avec les noces mexicaines. (Voyez *Asiatic researches*, vol. 7, mém. 9.) L'institution d'un corps nombreux de prêtres

des funérailles (37), de l'usage des sacrifices humains, et même du cannibalisme, dont les traces sont aisées à distinguer dans les races mongoliques (38); et enfin de la grande conformité des usages et des mœurs, conformité si frappante, que la description de la cour de Montézuma pourrait bien passer pour celle de la cour du grand Khan, telle que nous l'ont dépeinte Mandeville et Marco Polo (39). Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de ce sujet, détails nécessaires pour établir complètement notre argument et en faire sentir toute la force. D'autres ont pris ce soin pour nous.

Il est vrai qu'on ne saurait mettre trop de réserve lorsqu'il s'agit de conclure du particulier au général, de déduire l'identité ou même l'analogie de deux nations d'une ressemblance partielle dans leurs usages et leurs institutions. Cette ressemblance n'est pas plus concluante lorsqu'elle regarde les coutumes fondées sur le caprice que lorsqu'elle découle des suggestions de la nature commune à tous les peuples. Dans le premier cas, elle peut n'être qu'accidentelle; dans le second, elle peut tenir à la constitution de l'homme. Mais il y a certaines particularités arbitraires, qui, lorsqu'on les rencontre chez

ainsi que les pratiques de la confession et de la pénitence étaient familières au peuple tartare. (Maundeville, *Voyage*, chap. 23.) Et il existait des établissements monastiques au Thibet et au Japon dans les siècles les plus reculés. De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 179.

(37) « Sans doute, dit l'ingénieux Carli, l'usage de brûler le corps, de réunir les cendres dans un vase, de les enterrer sous des tumuli pyramidaux, ainsi que l'immolation des femmes et des serviteurs aux funérailles, tout cela rappelle les coutumes de l'Égypte et de l'Hindoustan. *Lett. améric.*, t. 2, let. 10.

(38) Marco Polo parle d'un peuple civilisé du sud-est de la Chine et d'un autre du Japon, qui buvaient le sang et mangeaient la chair de leurs captifs, ne trouvant pas de nourriture plus savoureuse au monde, « la più saporita et migliore, che si possa truovar al mondo. » *Viaggi*, lib. 2, cap. 75; lib. 3, 13, 14.) Les Mongols, d'après sir John Maundeville, regardaient les oreilles assaisonnées de vinaigre comme une excellente friandise. *Voyage*, c. 33.

(39) Marco Polo, *Viaggi*, lib. 2, cap. 10. Maundeville, *Voyage*, cap. 20 et alibi.

Voyez aussi un remarquable parallèle entre les Asiatiques orientaux et les Américains, dans le supplément aux *Recherches historiques* de Kankung; ouvrage où un grand nombre de curieux détails sur l'histoire et les mœurs de l'Orient sont réunis à l'appui d'une bizarre théorie.

différentes nations, font supposer avec raison une communication préalable entre elles. Qui peut douter de l'existence d'une affinité quelconque, ou tout au moins d'un contact momentané entre des tribus qui avaient l'étrange coutume d'enterrer leurs morts assis, comme il se pratiquait en général chez la plupart des tribus aborigènes, sinon chez toutes, du Canada à la Patagonie (40)? L'usage de brûler les morts, en vigueur chez les Mongols et les Aztèques, peut n'être qu'une faible preuve de leur origine commune. Cette manière de disposer du corps est aussi naturelle qu'une autre. Mais lorsqu'on y ajoute la circonstance de réunir les cendres dans un vase et d'y déposer une pierre précieuse, à l'exclusion de tout autre objet, la coïncidence devient vraiment remarquable (41). Ces minutieuses coïncidences ne sont pas rares dans l'examen qui nous occupe, et l'accumulation de rapprochements d'une nature plus générale, malgré leur peu d'importance individuelle, fortifie grandement la probabilité d'une communication entre l'Amérique et l'Orient.

On trouve une preuve d'un ordre plus élevé dans les analogies de la science. Nous avons vu le système chronologique particulier des Aztèques; leur manière de distribuer les années en cycles et de compter au moyen de séries périodiques au lieu de nombres. Un procédé semblable était en usage chez les diverses nations asiatiques de la famille Mongole, de l'Inde au Japon. Leurs cycles se composaient, il est vrai, de soixante et non de cinquante-deux ans. Et, pour les termes de leurs séries périodiques, ils employaient les noms des éléments et les signes du zodiaque. Les Mexicains ignoraient pro-

(40) Morton, *Crania americ.* Philadelphia, 1839, p. 224-246.
L'habile auteur établit ce fait très-singulier par des exemples tirés d'un grand nombre de nations de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud.

(41) Gomara, *Crónica*, cap. 202, ap. Barcia, t. 2. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 94-95. M'Culloh, *Recherches*, p. 198, cite les *Recherches asiat.* Le docteur M'Culloh, dans un seul volume, a peut-être réuni une plus grande masse de matériaux sur l'histoire des aborigènes du continent qu'aucun autre écrivain de la littérature anglaise. Malgré son style ampoulé, son ouvrage n'en conservera pas moins un grand intérêt pour les personnes appliquées à l'étude des antiquités indiennes. Ses théories imaginaires, au sujet de la mythologie indienne, amuseront ceux qu'elles ne convaincront pas.

bablement ces derniers. Mais le principe était absolument le même (42).

Une analogie existe tout aussi extraordinaire entre les hiéroglyphes employés par les Aztèques pour désigner les jours et les signes du zodiaque que les Asiatiques Orientaux employaient comme un des termes de leur série. Les symboles du calendrier mongol sont empruntés au règne animal. Quatre sur douze sont les mêmes que chez les Aztèques. Trois autres se ressemblent autant que les différentes espèces d'animaux dans les deux hémisphères le comportent. Les cinq autres symboles ne se rapportent à aucune créature existant alors dans l'Anahuac (43). La ressemblance ne pouvait aller plus loin (44). La similitude de ces symboles de conven-

(42) Voyez plus haut, vol. 1.

(43) Pour rendre ceci plus clair, il est bon d'énumérer les signes du zodiaque employés pour nommer les années par les Asiatiques orientaux. Parmi les Mongols, ces signes étaient 1. la souris; 2. le bœuf; 3. le léopard; 4. le lièvre; 5. le crocodile; 6. le serpent; 7. le cheval; 8. le mouton; 9. le singe; 10. la poule; 11. le chien; 12. le cochon. Les Tartares Mantchoux, les Japonais et les Thibétains employaient à peu près les mêmes termes; ils substituaient toutefois, au n° 3, le tigre; au n° 5, le dragon; au n° 8, la chèvre. Nous trouvons également dans les signes mexicains pour nommer les jours, le *lièvre*, le *serpent*, le *singe* et le *chien*. Au lieu du *léopard*, du *crocodile* et de la *poule*, animaux inconnus au Mexique avant l'époque de la conquête, nous trouvons l'*ocelot*, le *lézard* et l'*aigle*.

Le calendrier lunaire des Hindous offre également une singulière concordance avec le calendrier lunaire des Aztèques. Sept des termes sont les mêmes, à savoir, le *serpent*, la *canne*, le *rasoir*, le *sentier du soleil*, la *queue du chien*, la *maison*. (De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 152.) Ces termes, il est bon de l'observer, sont encore plus arbitraires, ne se bornant plus à des noms d'animaux. Les hiéroglyphes des Aztèques, en effet, étaient empruntés indifféremment au règne animal ou à d'autres objets, comme les signes de notre zodiaque.

M. de Humboldt jette une vive lumière sur ces analogies scientifiques qui occupent une grande portion de son ouvrage, la plus intéressante peut-être pour un savant philosophe. (*Vues des Cordillères*, p. 125-194.) Il n'a pas toutefois compris dans ses tables le calendrier mongol qui se rapproche plus du mexicain qu'aucun autre calendrier des races tartares. Voyez aussi les *Recherches* de Ranking, p. 370 et 372, note.

(44) Il y a quelque inexactitude dans la définition que M. de Humboldt

tion, chez les diverses nations de l'Orient, ne peut guère manquer de nous convaincre de la commune origine du système en ce qui les regarde. Pourquoi n'appliquerait-on pas la même conclusion au calendrier aztéque qui, bien qu'il se rapporte aux jours au lieu de se rapporter aux années, était également approprié, comme le calendrier asiatique, à la chronologie et à la divination (45)?

Je ne m'arrêterai pas à la ressemblance du même calendrier avec celui des Persans, qui employaient le système d'intercalation (46); ni avec celui des Égyptiens, qui célébraient aussi la remarquable fète du solstice d'hiver (47); ces coïncidences, assez curieuses du reste, peuvent être accidentelles et ajoutent peu de poids à la preuve tirée de l'accord de combinaisons aussi complexes, aussi artificielles que celles dont nous venons de parler.

Au milieu de ces analogies scientifiques, on s'attendrait à trouver celle du langage, l'instrument des communications intellectuelles, qui conservent d'ordinaire les traces de son origine, lors même que la science et la littérature auxquelles il a donné un corps ont le plus complétement dévié de la tradition primitive.

donne de l'*ocelot,* qu'il assimile au tigre, au jaguar. (*Ibid.*, p. 159.) L'ocelot est plus petit que le jaguar, mais tout aussi féroce. Il est gracieux et beau comme le léopard, dont il se rapproche davantage. Il est indigène à la Nouvelle-Espagne, où le tigre est inconnu. (Voyez Buffon, *Hist. natur.* Paris, an VIII, t. 2, au mot : *Ocelot.*) L'adoption de ce dernier nom dans le calendrier aztéque pourrait donc faire tirer une induction quelque peu exagérée.

(45) Les Tartares et les Aztéques indiquaient également l'année par son signe ; ils disaient, par exemple, « l'année du lièvre, » « l'année du lapin, » etc. Les signes asiatiques pareillement, loin d'être limités aux années et aux mois, présidaient également aux jours et même aux heures. (De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 165.) Les Mexicains avaient aussi des symboles astrologiques appropriés aux heures. Gama, *Descripcion*, parte 2, p. 117.

(46) Voyez plus haut, vol. 1, p. 70, note.

(47) Achilles Tatius parle d'une coutume des Égyptiens, qui, lorsque le soleil descendait vers le capricorne, prenaient le deuil; mais, à mesure que les jours s'allongeaient, leurs craintes s'apaisaient; ils se couvraient de vêtements blancs, se couronnaient de fleurs et ils se livraient aux réjouissances comme les Aztéques. Ce détail, reproduit par le traducteur français de Carli et par M. de Humboldt, a été l'objet d'un examen plus étendu de la part de M. Jomard dans les *Vues des Cordillères*, p. 309 et suiv.

Aucune des recherches faites sur ce point n'a obtenu de résultat satisfaisant. Les langues répandues sur le vaste continent occidental excédaient de beaucoup le nombre des langues parlées par aucune autre population équivalente de l'Orient (48). Elles offrent une anomalie remarquable; c'est de différer autant par l'étymologie qu'elles se rapprochent par la construction; et d'un autre côté, si elles ont une légère affinité avec les langues de l'Ancien-Monde sous le premier rapport, elles n'ont aucune espèce de ressemblance avec elles sous le second (49). La langue mexicaine était parlée sur une étendue de trois cents lieues. Mais dans les limites de la Nouvelle-Espagne, on trouva plus de vingt idiomes, non de simples dialectes, mais dans beaucoup de cas des langues qui différaient radicalement (50). Tous ces idiomes, à l'exception d'un seul, se conformaient à cette construction synthétique particulière, d'après laquelle tous les dialectes indiens semblent avoir été modelés, depuis la Terre des Esquimaux jusqu'à la Terre de Feu (51); système qui, resserrant le plus grand nombre d'idées

(48) Jefferson, *Notes sur la Virginie*. Londres, 1787, p. 164, confirmé par M. de Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 353. M. Gallatin arrive à une conclusion différente, *Transactions de la Société des Antiquaires américains*. Cambridge, 1836, vol. 2, p. 161. Le grand nombre des dialectes et des langues américaines s'explique par la nature peu sociable des peuples chasseurs, qui ne peuvent subsister qu'en morcelant un pays en petits territoires isolés.

(49) Les philologues ont découvert, il est vrai, deux curieuses exceptions; la langue congo et le basque primitif, dont les langues indiennes diffèrent néanmoins essentiellement. Voyez le rapport de Duponceau dans les *Transactions du comité littéraire et historique de la Société américaine*. Philadelphie, vol. 1.

(50) Vater, *Mithridates*, theil 3, abtheil 3, p. 70, qui fixe le Rio Gila et l'isthme de Darrien pour limites des territoires où l'on trouvait des traces de la langue mexicaine. Clavigero évalue le nombre des dialectes à trente-cinq. J'ai suivi l'évaluation plus circonspecte de M. de Humboldt, qui ajoute que quatorze de ces langues ont des dictionnaires et des grammaires. *Essai politique*, t. 1, p. 352.

(51) Personne n'a fait plus pour établir ce point important que le savant M. Duponceau; et la franchise avec laquelle il est convenu de l'exception qui contrariait son hypothèse favorite, prouve qu'il est beaucoup plus attaché à la science qu'à son système. Voyez d'intéressants détails à ce sujet,

dans la plus étroite limite, condense des phrases entières en un seul mot (52), et présente un curieux mécanisme où les uns croient découvrir la main du philosophe, tandis que les autres n'y voient que les efforts spontanés du sauvage (53).

Les affinités étymologiques découvertes entre les langues indiennes et celles de l'ancien continent ne sont pas nombreuses, et on a dû les emprunter, au hasard, à toutes les tribus dispersées sur la surface de l'Amérique. L'ensemble offre plus d'analogie avec les idiomes asiatiques qu'avec ceux d'aucune autre partie du monde. Mais ces affinités sont trop rares pour contrebalancer la conclusion contraire tirée de la complète différence de construction (54). On trouve une exception remarquable dans la langue othomi ou otomie, parlée sur un plus vaste territoire qu'aucune autre langue indienne, la mexicaine exceptée, dans la Nouvelle-Espagne (55), et qui, par sa composition monosyllabique, si différente des dialectes qui l'entourent et par son vocabulaire, présente une très-singulière

dans son essai couronné par l'Institut, ***Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Am.*** Paris, 1838.

(52) La langue mexicaine, en particulier, est très-flexible. Elle admet tant de combinaisons, que les idées les plus simples sont souvent ensevelies sous un amas d'accessoires. Les formes d'expression, pittoresques en général, devenaient ainsi fort incommodes. Un « prêtre, » par exemple, s'appelait ***notlazomahuiztcopixcatatzin***, ce qui veut dire : « vénérable ministre du dieu que j'aime comme un père. » Un mot plus gigantesque encore est : ***amatlacuilolitquitcatlaxlahuiti***, dont le sens est : « la récompense donnée au messager qui apporte une carte hiéroglyphique contenant une nouvelle. »

(53) Voyez particulièrement, pour ce dernier aspect du sujet, les arguments de M. Gallatin, dans son ingénieuse et habile dissertation sur les tribus indiennes, dissertation qui jette plus de lumière sur les questions dont elle traite que des volumes entiers publiés antérieurement. ***Transactions de la Société des Antiquaires américains***, vol. 2, intr., sect. 6.

(54) Cette anatomie comparée des langues des deux hémisphères, commencée par Barton, ***Origine des tribus et des nations de l'Amérique***, Philadelphie, 1797, a été poursuivie par Vater, ***Mithridates***, theil 3, abth. 1, p. 348 et suiv. On trouve aussi dans Malte-Brun, liv. 75, un choix des analogies les plus frappantes.

(55) ***Othomi***, de ***otho***, « stationnaire, » et ***mi***, « rien ». Najera, ***Dissert.***, ***ut infrà.***

Cette étymologie indique la condition de cette rude nation de guerriers

affinité avec le chinois (56). L'existence de cet idiome isolé, au cœur de ce vaste continent, fournit matière à bien des hypothèses savantes, tout à fait en dehors de l'histoire.

Les langues américaines, si nombreuses et si diversifiées, offrent un vaste champ de recherches qui, malgré les travaux de plusieurs philologistes célèbres, reste encore à explorer. Ce n'est qu'après la comparaison de beaucoup d'exemples, que des conclusions fondées sur l'analogie méritent quelque confiance. La difficulté de cette comparaison augmente tous jours par la facilité que la structure particulière des langues indiennes prête à de nouvelles combinaisons, D'un autre côté, l'influence du contact de l'homme civilisé sur ces combinaisons doit nous tenir encore plus en garde contre les conclusions que nous voudrions en tirer.

La théorie de l'origine asiatique de la civilisation aztèque serait plutôt confirmée par la lumière de la *tradition*, qui, ne cessant de luire du fond du Nord-Ouest, perce les épaisses ombres que l'histoire et la mythologie ont également jetées sur les antiquités du pays. On a trouvé chez les tribus les plus barbares (57) des traditions d'une origine occidentale ou du nord-ouest; les Mexicains les ont conservées oralement et dans leurs cartes hiéroglyphiques, où les différentes phases de leur migration sont notées avec soin. Mais qui peut aujourd'hui déchiffrer ces cartes (58)? On admet

qui, imparfaitement soumis par les armes aztèques, erraient sur le plateau, au nord de la vallée de Mexico.

(56) Voyez la dissertation de Najera, *De linguâ Othomitorum*, dans les *Transactions de la Société philosophique américaine*, vol. 5, nouvelle série.

L'auteur, savant mexicain, a donné une analyse très-satisfaisante de cette langue remarquable, isolée parmi les idiomes du Nouveau-Monde, comme le basque, solitaire débris d'un âge primitif dans l'ancien.

(57) Barton, p. 92. Heckewelder, chap. 1, dans les *Transactions du comité historique et littéraire de la Société américaine*. Philadelphie, vol. 1.

Les diverses traditions ont été réunies par M. Warden, dans les *Antiquités mexicaines*, 2e partie, p. 185, et suiv.

(58) Le récent ouvrage de M. Delafield, *Recherches sur l'origine des Antiquités de l'Amérique*, Cincinnati, 1839, contient la gravure d'une de ces cartes qui fait partie de la collection de Boturini. Deux cartes de cette

toutefois qu'elles sont d'accord pour représenter le Nord populeux comme la ruche féconde des races américaines (59). C'est là qu'elles plaçaient leur Aztlan et leur Pthuhuetapallans ; ces brillantes demeures de leurs ancêtres, dont les exploits guerriers avaient rivalisé ceux que les races Teutoniques attribuaient à Odin et aux héros fabuleux de la Scandinavie. Ce fut de ce point que sortirent successivement les Toltéques, les Chicheméques et les races sœurs des Nahuatlacs, pour occuper le grand plateau des Andes et s'étendre sur ses collines et ses vallées jusqu'au golfe du Mexique (60).

Les archéologues, curieux de trouver quelques vestiges de ces migrations, ont découvert dans les provinces nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, à une distance d'un millier de milles de la capitale, des dialectes qui avaient la plus grande affinité avec le dialecte

espèce sont indiquées à la page 10 du catalogue de cet antiquaire. La carte dont il s'agit a toute l'apparence d'une véritable peinture aztéque, de l'espèce la plus informe. On peut bien y reconnaître les symboles de quelques dates et de quelques lieux ; d'autres indiquent l'aspect du pays, fertile ou stérile, l'état de paix ou de guerre, etc. Mais l'ensemble de cette carte est trop vague, et l'on connaît trop peu les allusions qui doivent y être faites, pour y puiser aucune notion précise sur la direction de la migration des Aztéques.

La célèbre carte de Gemelli Carreri contient les noms d'un grand nombre des lieux situés sur la route, interprétés peut-être par Siguenza lui-même auquel cette carte appartenait (*Giro del mundo*, t. 6, p. 56) ; et Clavigero a essayé de déterminer les diverses localités avec quelques précision (*Stor. del Messico*, t. 4, p. 160 et suiv.) Mais comme toutes ces localités sont comprises dans les limites de la Nouvelle-Espagne et au midi du Rio Gila, elles éclairent peu la question tant agitée du séjour primitif des Aztéques.

(59) On est autorisé à tirer cette conclusion de l'accord des interprétations *traditionnelles* des cartes des divers peuples de l'Anahuac, d'après Veytia, qui avoue cependant qu'il est presque impossible de déterminer la route précise suivie par les Mexicains. (*Hist. antig.*, t. 1, cap. 2.) Lorenzana n'est pas si modeste. « Los Mexicanos por tradicion veniéron por el norte, dit-il, y se saben ciertamente sus mansiones. » (*Hist. de Nueva-España*, p. 81, *note*.) Il y a des antiquaires qui ne voient jamais plus clair que dans l'obscurité.

(60) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 2 et suiv. ; *Relaciones*, Ms. Veytia, *Hist. antig.*, *ubi sup.* Torquemada, *Mon. ind.*, t. 1, lib. 1.

mexicain (61). Sur les bords du Rio Gila, on voit encore les ruines de villes populeuses, dont le style d'architecture est tout à fait digne des Aztéques (62). La contrée au nord du Rio Colorado n'a été qu'imparfaitement explorée; mais dans les latitudes plus élevées, dans le voisinage de Nootka, il existe encore des tribus dont les dialectes, par les désinences et le son général des mots, offrent une grande ressemblance avec le dialecte mexicain (63). Tels sont les rares et faibles vestiges dont l'existence atteste encore la vérité de traditions qui se sont maintenues invariables pendant le laps de plusieurs siècles, et les migrations des races successives.

Les conclusions tirées des analogies intellectuelles et morales de la race indienne avec l'Asie Orientale, se fortifient des analogies physiques. Les aborigènes du monde occidental se distinguent par certaines particularités d'organisation qui ont conduit les physio-

(61) Dans la province de Sonora et surtout le long du golfe de Californie. La langue cora, surtout, dont on a publié une grammaire, et qui est parlée dans la Nouvelle-Biscaye, vers le 30ᵉ degré nord, ressemble tellement au mexicain, que Vater les fait dériver de la même souche. *Mithridates*, th. 3, abtheil 3, p. 143.

(62) Sur le bord méridional de cette rivière on trouve de vastes ruines, décrites par le missionnaire Pedro Pont, dans son voyage dans ce pays, en 1775. (*Ant. du Mexique*, vol. 6, p. 538.) En un lieu du même nom, *cases grandes*, vers le 33° degré nord, et que l'on suppose être, comme le premier, une des stations des Aztéques, on trouve encore de plus vastes ruines, assez vastes d'après le récit d'un des derniers voyageurs, le lieutenant Hardy, pour indiquer une population de vingt à trente mille âmes. Le pays est couvert, sur une étendue de plusieurs lieues, de ces ruines, ainsi que d'ustensiles de poteries de terre, d'obsidienne et d'autres objets. Un dessin, que l'auteur nous a donné d'une jarre ou d'un vase peint, ressemble à un vase étrusque. « Il y avait aussi d'assez bons échantillons d'images en terre, dans le style égyptien, qui, pour moi, du moins, observe l'auteur, sont si complétement dénués d'intérêt, que je ne me suis donné aucune peine pour m'en procurer. » (*Voyage dans l'intérieur du Mexique*. Londres, 1829, p. 464-466.) Le lieutenant n'était, on le voit, ni un Boturini ni un Belzoni.

(63) Vater a examiné les langues de trois de ces nations, entre les 50ᵉ et 60ᵉ degrés nord, et, comparant leur vocabulaire avec le vocabulaire mexicain; il a montré la probabilité de l'origine commune d'un grand nombre de mots de ces langues. *Mithridates*, theil 3, abtheil 3, p. 212.

logistes à les considérer comme une race à part. Ces particularités sont leur teint rougeâtre, approchant de la couleur *cannelle*, leur chevelure roide, noire et très-luisante; leur barbe peu fournie et d'ordinaire épilée (64); les pommettes saillantes de leurs joues, leurs yeux dirigés obliquement vers les tempes, leurs nez saillants et leurs fronts plus inclinés en arrière que ceux d'aucune autre race, l'africaine exceptée (65). Toutefois, ce type général présente des déviations, moins étendues peut-être, mais analogues à celles que l'on rencontre sur d'autres points du globe, bien que ces déviations ne semblent pas déterminées par les mêmes lois d'influence locale (66). Les anatomistes ont aussi observé dans les crânes déterrés des tumuli et dans ceux des habitants des hautes plaines des Cordillères une différence avec les crânes des tribus plus barbares. Cette différence consiste surtout dans l'ampleur plus grande du front, ce qui indique une supériorité marquée d'intelligence (67). Ces traits caractéristiques présentent une intime ressemblance avec ceux de la famille

(64) Les Mexicains, d'après M. de Humboldt, se distinguent des autres aborigènes qu'il avait vus, par l'abondance de la barbe et des moustaches. (*Essai politique*, t. 1, p. 361.) Le Mexicain moderne, abattu, ruiné, ressemble sans doute aussi peu au physique qu'au moral à ses ancêtres, les fiers et indépendants Aztèques.

(65) Pritchard, *Hist. physique*, vol. 1, p. 167, 169, 182 et suiv. Morton, *Crania americana*, p. 66. M'Culloh, *Recherches*, p. 18. Lawrence, *Leçons*, p. 317, 565.

(66) Bien que la teinte qui prévaut généralement soit la teinte cuivrée ou safranée, on trouve presque toutes les gradations de couleur, depuis le blanc européen jusqu'à un noir presque africain. Le teint ne varie pas moins capricieusement entre les diverses tribus d'un même voisinage. Voyez de Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 358, 359. Voyez aussi Pritchard, *Histoire physique*, vol. 2, p. 452, 522, et ailleurs. Les recherches variées et le jugement impartial de cet écrivain ont fait de son livre une autorité dans cette branche de la science.

(67) Telle est la conclusion du docteur Warren, à qui son excellente collection fournissait d'amples moyens d'étude et de comparaison. Voyez ses *Remarques* en tête du compte-rendu de l'Association britannique pour le progrès des sciences. Londres, Athenæum, oct. 1839. Dans les crânes étudiés par le docteur Morton, les tribus barbares avaient l'angle facial un peu plus développé et le cerveau plus volumineux que les tribus à demi civilisées. *Crania americana*, p. 259.

mongole, et plus spécialement des peuples de la Tartarie orientale; malgré certaines différences observées par les physiologistes, les crânes des deux races ne pourraient être distingués par un observateur ordinaire (68). On ne peut toutefois tirer d'induction positive sans comparer un grand nombre de ces crânes. Ceux qui ont servi jusqu'ici de termes de comparaison appartenaient aux tribus barbares (69). La comparaison des crânes de peuplades plus civilisées offrirait peut-être des preuves plus certaines d'affinité (70).

Dans cette recherche des analogies du Nouveau-Monde avec l'an-

(68) « On ne peut se refuser d'admettre que l'espèce humaine n'offre pas de races plus voisines que ne le sont celles des Américains, des Mongols, des Mantchoux et des Malais. » De Humboldt, *Essai polit.*, t. 1, p. 367. Voyez aussi Pritchard, *Hist. physique*, v. 1, p. 184-186; v. 2, p. 355-367. Lawrence, *Leçons*, p. 365.

(69) Le magnifique ouvrage du docteur Morton sur les crânes américains a beaucoup avancé la solution de la difficulté. Sur cent cinquante crânes, dont il a déterminé les dimensions avec une précision admirable, un tiers appartient aux races à demi civilisées, et trente sont Mexicains. Le nombre de ces derniers est trop restreint pour permettre des conclusions générales, vu la grande diversité des individus de même nation, pour ne pas dire de même famille. Les observations de Blumenbach sur les crânes américains ont été principalement faites, selon Pritchard, *Histoire physique*, vol. 1, p. 183-184, d'après des crânes de tribus caraïbes, les plus défavorables une pareille recherche que l'on pût trouver sur le continent.

(70) Toutefois, ces specimens sont difficiles à trouver. Malgré les rares avantages que j'avais pour cela, je n'ai pu me procurer un seul véritable crâne aztéque. On comprendra aisément cette difficulté, si l'on réfléchit au laps de temps considérable écoulé depuis la conquête. D'un autre côté, les cimetières des Mexicains ont conservé la même destination chez leurs descendants. Le docteur Morton parle souvent des specimens qu'il possédait comme de véritables crânes toltéques, tirés des cimetières de Mexico, plus anciens que la conquête. *Crania americana*, p. 152, 155, 231 et ailleurs. Mais comment sait-il que ce sont réellement des crânes toltéques? On raconte que cette nation quitta le pays vers le milieu du onzième siècle, il y a près de huit cents ans — d'après Ixtlilxochitl, un siècle auparavant — et il paraît fort probable que les crânes trouvés dans ces cimetières appartiennent plutôt à l'une des races qui ont occupé depuis le pays qu'à un peuple si éloigné de nous. Les données sont évidemment trop faibles pour admettre une solution positive.

cien, nous ne pouvons passer sous silence les restes d'architecture du pays, qui, par leur ressemblance avec les constructions pyramidales de l'Orient, ont suggéré à plus d'un antiquaire l'idée d'une commune origine (71). Les conquérants espagnols assaillirent, il est vrai, les édifices indiens, surtout les édifices religieux, avec toute la fureur du fanatisme. Le même esprit anima les générations suivantes. La guerre faite aux monuments du pays s'est prolongée jusqu'à nos jours, et le petit nombre qu'avait épargné le fanatisme a été démoli sous prétexte d'utilité publique. De tous les majestueux édifices tant vantés par les premiers Espagnols qui visitèrent le pays, il ne reste guère plus de vestiges qu'on n'en trouve dans certaines régions d'Europe et d'Asie, autrefois couvertes de cités populeuses, grands marchés du luxe et du commerce (72). Toutefois quelques-uns de ces vestiges, par exemple le temple de Xochicalco (73), les palais de Tezcotzinco, le calendrier de pierre colossal

(71) La tour de Bélus, avec ses étages en retraite, décrite pa Hérodote, *Clio*, sec. 181, a paru le modèle du *teocalli*, ce qui fait remarquer avec assez de justesse à Vater qu'il est singulier qu'on ne trouve aucune preuve de cela dans l'élévation de constructions semblables sur tout le chemin qu'ont dû parcourir les Aztéqués. (*Mithridates*, theil 3, abtheil. 3, p. 74, 75.) Le savant Niebuhr trouve les éléments architectoniques des temples mexicains dans la tombe mystérieuse de Porsenna. (*Hist. rom.*) La ressemblance du *teocalli* avec les pyramides accumulées, qui composent ce monument, n'est pas trop visible. (Voyez Pline, *Hist. nat.*, lib. 36, sect. 19.) L'antiquaire nous semble un peu s'égarer dans les régions de la poésie lorsqu'il croit trouver dans la *fable* étrusque, *cum omnia excedat fabulositas*, comme la caractérise Pline, l'origine de la science aztèque.

(72) Voyez la belle description de Lucain, *la Pharsale*, liv. 9, v. 966.

Le poëte latin a été surpassé par le poëte italien dans les magnifiques stances qui commencent par ces mots : *Giace l' alta Cartago* (*Gierusalemme liberata*, c. 15, 20) que lord Byron n'a peut-être fait que développer dans le quatrième chant de *Childe-Harold*.

(73) Les plus remarquables ruines sur le sol mexicain même sont le temple ou la forteresse de Xochicalco, à quelques milles de la capitale. Elle est située sur une éminence de rochers, de près d'une lieue de circonférence, taillés en terrasses avec un revêtement de pierres. L'édifice construit au sommet a soixante-quinze pieds de long et soixante-six de large. Il est de granit taillé, uni sans ciment, mais avec une grande précision. Il a la forme ordinaire, celle d'une pyramide, avec des terrasses dont les étages succes-

de la capitale, sont assez vastes ou travaillés avec assez d'art pour attester la puissance mécanique des Aztèques, et mériter qu'on la compare à celle des anciens Égyptiens (74).

Mais si les débris de l'antiquité sont aussi rares sur le sol mexicain, ils se multiplient à mesure qu'on descend la pente sud-est des Cordillères, et que, traversant la riche vallée d'Oaxaca, on pénètre dans les forêts de Chiapa et du Yucatan. Au milieu de ces régions isolées, on aperçoit les ruines récemment découvertes de plusieurs cités antiques, Mitla, Palenque et Itzalana ou Uxmal (75), qui attes-

sifs vont en diminuant. Le nombre de ces étages est incertain aujourd'hui, car il n'en reste plus qu'un. Il suffit toutefois pour attester l'habileté de l'exécution par ses corniches saillantes et les emblèmes hiéroglyphiques dont il est couvert, toutes taillées dans la pierre vive. Les blocs détachés qu'on trouve au milieu des ruines présentent les mêmes sculptures en bas-relief: il est probable que tout l'édifice en était couvert. Il l'est également que ce travail fut exécuté après l'élévation de la pyramide, le même dessin s'étendant sur plusieurs pierres.

On trouve dans la colline qui surmonte l'édifice des galeries souterraines de six pieds de largeur et de hauteur et d'une étendue de cent quatre-vingts pieds. Elles aboutissent à deux salles dont les voûtes communiquent par une sorte de tunnel avec l'édifice supérieur. Ces ouvrages souterrains sont maçonnés en granit. La dimension des blocs et la dureté de la pierre ont fait de Xochicalco une carrière de prédilection pour les propriétaires d'une raffinerie voisine, qui ont approprié les étages supérieurs du temple à cet ignoble usage. Les Barberini au moins bâtissaient avec les ruines du Colysée des palais qui étaient eux-mêmes des monuments des arts.

Voyez la description de ce remarquable édifice par Dupaix et Alzate. (*Antiq. mexic.*, t. 1, exp. 1, p. 15-20; t. 3, exp. 1, pl. 33.) Le résultat de récentes recherches ordonnées par le gouvernement mexicain diffère dans plusieurs détails de cette description. *Revista mexicana*, t. 1, mém. 5.

(74) Voyez l'*Introduction*, t. 1, p. 115.

(75) Il est impossible de regarder les beaux dessins que Waldeck nous a donnés d'édifices où le temps semble avoir à peine marqué son empreinte sur les délicates ciselures de la pierre, et dont les teintes si nettes semblent à peine avoir subi l'injure des saisons, sans considérer l'œuvre de l'artiste comme une restauration. C'est peut-être la peinture de ces édifices au temps de leur splendeur, ce n'est pas celle assurément de leur décadence. Cogolludo, qui les avait vus au milieu du dix-septième siècle, en parle avec admiration comme de « l'œuvre d'architectes accomplis » dont l'histoire n'a conservé aucun souvenir. *Hist. de Yucatan*. Madrid, 1688, lib. 4, cap. 2.

tent une civilisation plus avancée que tous les débris qu'on rencontre sur le continent américain. La construction de ces villes ne peut être attribuée aux Mexicains; mais elles sont probablement l'ouvrage des races issues de la même souche. Aussi nos recherches actuelles seraient incomplètes si nous n'essayions de déterminer le jour que ces ruines monumentales peuvent jeter sur l'origine de la civilisation indienne, et par suite de la civilisation aztèque (76).

On n'a découvert que peu d'ouvrages d'art dans le voisinage de ces ruines. Quelques-uns des vases de terre ou de marbre, des fragments de statue et objets semblables, présentent des formes fantastiques et même hideuses. D'autres se distinguent au contraire par la grâce et la beauté du dessin, comme par l'habileté du travail (77). On peut s'étonner qu'on n'ait découvert dans ces ruines aucune trace de fer dans les constructions elles-mêmes, ni aucun outil en fer, les matériaux employés étant principalement d'un granit très-dur, taillé et poli avec soin. En revanche, on a recueilli des ciseaux et des haches de cuivre rouge au milieu de vastes blocs de granit imparfaitement taillés, à côté de fragments de colonnes et d'architraves dans les carrières voisines de Mitla (78). On a découvert aussi des outils semblables dans les carrières voisines de Thèbes. La difficulté, l'impossibilité même de tailler de pareilles masses dans la roche vive avec tous les outils que nous possédons,

(76) On trouve dans le texte original une description de ces ruines, surtout de celles de Mitla et de Palenque. Cette description pouvait avoir de la nouveauté à l'époque où elle fut écrite, car on ne pouvait trouver de détails sur ces bâtiments que dans les colossales publications de lord Kingsborough et dans les *Antiq. mexic.*, peu accessibles à la plupart des lecteurs. Mais il est inutile de reproduire des descriptions aujourd'hui familières à tout le monde et rendues avec bien plus d'habileté que je ne pourrais le faire dans les pages animées de Stephens.

(77) Voyez particulièrement deux bustes en terre cuite avec des casques, trouvées à Oaxaca, et qu'on pourrait croire d'origine grecque, tant pour le caractère des têtes que pour les casques. *Antiq. mexic.*, t.3, exp. 2, pl. 36.

(78) D'après Dupaix, ces outils seraient de cuivre pur; mais il devait y entrer quelque alliage, selon l'usage aztéque et égyptien ; car leur tranchant se fût tout de suite émoussé contre les dures substances qu'ils avaient à mettre en œuvre.

le fer excepté, a confirmé un ingénieux écrivain dans la supposition que ce métal avait dû être employé par les Égyptiens; mais que sa tendance à la décomposition, surtout dans un sol nitreux, avait empêché qu'aucun de ces outils ne se conservât jusqu'à nous (79). Cependant on trouve, après le laps de plusieurs milliers d'années, du fer au milieu des ruines de l'antiquité; et il est certain que les Mexicains, avant la conquête, n'employaient que des instruments de cuivre, avec un alliage d'étain et une poudre siliceuse, pour tailler les pierres les plus dures, et souvent d'énorme dimension (80). Ce fait, si l'on y joint la circonstance de la découverte d'outils semblables dans l'Amérique centrale, nous donne de nouvelles raisons pour conclure que le fer n'était connu ni au Mexique ni dans l'ancienne Égypte.

Mais quelles sont les nations de l'ancien continent dont le style d'architecture se rapproche le plus de celui des monuments remarquables de Chiapa et du Yucatan? Les points de ressemblance ne sont sans doute ni nombreux ni décisifs. On trouve, il est vrai, quelque analogie avec le système d'architecture égyptien et asiatique dans les bases pyramidales en forme de terrasses, sur lesquelles reposent les bâtiments, et qui ressemblent aussi aux *teocalli* toltèques et mexicains.

Les peuples des deux hémisphères prennent le même soin pour faire correspondre la position de leurs édifices avec les points cardinaux. Les murailles sont également couvertes de figures et d'hiéroglyphes, qui chez les Américains comme chez les Égyptiens, pouvaient être destinés à transmettre à la postérité les lois et les annales historiques de la nation. Ces figures, ainsi que les bâtiments eux-mêmes, paraissent avoir été peints de diverses couleurs, principalement de vermillon (81), couleur également favorite des Égyptiens, qui en peignaient leurs statues colossales et leurs temples de gra-

(79) Wilkinson, *Anciens Egyptiens*, vol. 3, p. 246-254.

(80) Voyez plus haut, vol. 1, p. 112.

(81) Waldeck, *Atlas pittoresque*, p. 73.

La forteresse de Xochicalco était aussi peinte d'une couleur rouge. (*Ant. mexic.*, t. 1, p. 20.) Un ciment de la même couleur couvrait la pyramide toltèque de Teotihuacan, d'après M. Bullock. *Six mois au Mexique*, vol. 2, p. 143.

nit (82). Malgré ces points de ressemblance, l'architecture de Palenque ne rappelle guère l'architecture égyptienne ni l'architecture orientale. Elle se rapprocherait plutôt des constructions européennes par l'élévation perpendiculaire des murs, la dimension modérée des pierres et l'arrangement général; mais il faut convenir qu'elle offre un caractère d'originalité.

On trouverait des preuves plus positives de rapports avec l'Orient dans la sculpture des Mexicains et dans les formes conventionnelles de leurs hiéroglyphes. Mais les sculptures des édifices de Palenque sont en relief, tandis que les sculptures égyptiennes sont d'ordinaire en ciselure creusée. Les Égyptiens n'étaient pas heureux dans leurs représentations de la figure humaine, qui sont toutes exécutées d'après le même modèle invariable, toujours de profil, à cause du plus de facilité de ce procédé que si la figure était représentée de face. L'œil est représenté entier à côté de ce profil; la physionomie est toujours la même et manque complétement d'expression (83). Les artistes de Palenque ne représentaient pas moins maladroitement les diverses attitudes du corps, qu'ils dessinaient aussi de profil. Mais les détails sont exécutés avec beaucoup de correction et quelquefois de grâce: le costume est riche et varié, et la coiffure ornée, indiquant peut-être, comme chez les Aztèques, le nom et la condition du personnage, est conforme par sa magnificence au goût oriental. Le contour de la tête, expressive d'ailleurs, est, il est vrai, très-singulier; il décrit presque un demi-cercle du front à la racine du nez, et se resserre vers le sommet de la tête, soit par suite de la pression artificielle en usage chez un grand nombre des aborigènes, ou de quelque notion bizarre de la beauté idéale (84). Mais si l'ar-

(82) *Description de l'Égypte antiq.*, t. 2, cap. 9, sec. 4.

L'énorme statue du Sphinx était originairement peinte en rouge. (*Voyage de Clarke*, vol. 5, p. 202.) Un grand nombre d'édifices, aussi bien que de statues de l'ancienne Grèce, offrent aussi des traces de peinture.

(83) Les différentes causes de l'état stationnaire des arts en Égypte pendant tant de siècles, sont clairement exposées par le duc di Serradifalco, dans son *Antichità della Sicilia*. Palermo, 1834, t. 2, p. 33-34. L'auteur de cet ouvrage, en ne voulant qu'éclairer l'histoire des antiquités d'une petite île, a jeté un véritable flot de lumière sur les arts et la littérature de l'ancienne Grèce.

(84) « L'idéal n'est pas toujours le beau, » comme le remarque fort bien

tiste palenque est supérieur à l'artiste égyptien dans l'exécution des détails, il est loin de l'égaler pour le nombre et la variété des objets décrits, qui, sur les temples de Thèbes par exemple, comprenaient les animaux aussi bien que les hommes, et presque tous les objets utiles ou élégants que l'imagination peut concevoir.

Les hiéroglyphes sont trop peu nombreux sur les monuments américains pour permettre aucune induction décisive. Si on les compare avec ceux du Codex de Dresde, venus probablement de la même partie du pays (85), avec ceux du monument de Xochicalco et avec l'écriture peinte plus grossière des Aztéques, rien n'indique un commun système. On leur trouve bien moins de ressemblance encore avec les caractères égyptiens, dont les abréviations raffinées et délicates atteignent presque la simplicité de l'alphabet. Toutefois les hiéroglyphes de Palenque indiquent une époque avancée de l'art, et bien qu'un peu lourdes, leurs formes conventionnelles et arbitraires font penser que leurs caractères étaient symboliques et peut-être phonétiques (86). Il n'est pas à espérer qu'on parvienne à déchiffrer leur sens mystérieux. La langue de la race qui les employait et cette race elle-même sont inconnues. Il est encore moins probable qu'une autre pierre de Rosette, avec son inscription en trois langues, fournira des moyens de comparaison et guidera quelque Champollion américain dans la voie des découvertes.

Winckelman, à propos des figures égyptiennes. (*Hist. de l'art chez les anciens*, liv. 4, chap. 2.) Il est possible toutefois que les portraits mentionnés dans le texte aient été peints d'après nature. Quelques-unes des tribus les plus sauvages de l'Amérique déformaient la tête de leurs enfants de la manière la plus singulière, et Garcilaso de la Vega parle d'une nation découverte par les Espagnols dans la Floride, et dont la conformation paraît s'être rapprochée de celle des figures de Palenque. «*Tienen cabezas increiblemente largas, y ahusadas para arriba*, que las ponen así con artificio, atándoselas desde el punto, que nascen las criaturas, hasta que son de nueva ó diez años.» *La Florida.* Madrid, 1723, p. 190.

(85) Voyez dans l'introduction des détails sur cette remarquable collection. Il y a cependant une ressemblance entre l'écriture de Palenque et le manuscrit de Dresde, c'est l'usage des lignes droites et des points numériques. Ces points indiquaient peut-être les années, comme les ronds dans le système mexicain.

(86) Les hiéroglyphes sont disposés en lignes perpendiculaires. Les figures sont toujours tournées à droite, comme dans le Ms. de Dresde.

Il est impossible de contempler ces mystérieux monuments d'une civilisation perdue, sans éprouver un vif désir d'en connaître les architectes et l'époque probable de leur construction. Les données offertes à nos conjectures sur ce point sont peu de chose, bien que plusieurs savants y trouvent la preuve d'une antiquité de plusieurs milliers d'années, qui rendrait cette architecture contemporaine de celle de l'Égypte et de l'Hindoustan (87). Mais l'interprétation des hiéroglyphes et l'apparente durée des arbres sont choses vagues et peu satisfaisantes (88). Comment argumenter de la décoloration et du plus ou moins de dilapidation de ces ruines, lorsque nous voyons tant de constructions du moyen âge noircies et tombant en poussière, tandis que les marbres de l'Acropole et la pierre grise de Pæstum brillent de leur primitive splendeur ?

Toutefois ces ruines fournissent des preuves d'une haute antiquité. Des arbres qui ont, à ce qu'on dit, plus de neuf pieds de diamètre, ont poussé au milieu de ces constructions (89). Un fait

(87) « Les ruines sans nom, à qui l'on a donné celui de *Palenque*, dit l'enthousiaste chevalier Le Noir, peuvent remonter, comme les plus anciennes ruines du monde, à trois mille ans. Ceci n'est point mon opinion seule, c'est celle de *tous* les voyageurs qui ont vu les ruines dont il s'agit, de *tous* les archéologues qui en ont examiné les dessins ou lu les descriptions, enfin des historiens qui ont fait des recherches, et qui n'ont rien trouvé dans les annales du monde qui fasse soupçonner l'époque de la fondation de tels monuments dont l'origine se perd dans la nuit des temps. » (*Antiq. mexic.*, t. 2, examen, p. 73.) Le colonel Galindo, exalté par la contemplation des ruines américaines, déclare que ce pays est le véritable berceau de la civilisation, d'où elle a dû passer en Chine, et, en dernier lieu, en Europe, qui, malgré la folle prétention de sa vanité, ne fait qu'entrer dans la voie du progrès. Voyez sa lettre sur Copan dans les *Transactions de la Soc. amér. Ant.*, vol. 2.

(88) D'après ces sources d'information, et surtout d'après le nombre des écorces concentriques des vieux arbres et l'incrustation des stalactites trouvées dans les ruines de Palenque, M. Waldeck leur donne une antiquité de deux à trois mille ans. (*Voyage en Yucatan*, p. 78.) Cette induction, en ce qui regarde les arbres, offre peu de certitude à une période avancée de leur croissance, et, quant aux formations de stalactites, elles sont influencées par trop de circonstances accidentelles pour être une base certaine de calculs.

(89) Waldeck, *Voyage en Yucatan, ubi sup.*

plus frappant encore est une accumulation de terre végétale dans l'une des cours, à la profondeur de neuf pieds au-dessus du pavé (90). Ce phénomène, dans notre latitude, serait une preuve sans conteste d'une haute antiquité; mais dans le fertile terroir du Yucatan, et sous le brûlant soleil des tropiques, la végétation éclate avec une irrésistible exubérance, des générations de plantes se succèdent presque sans interruption, laissant une accumulation de détritus qui se serait dissipée sous un climat froid. Une autre preuve de l'antiquité de ces monuments est la circonstance que dans l'une des cours d'Uxmal le pavé de granit, sur lequel des tortues étaient sculptées en relief, est redevenu presque plat et poli sous le pied des multitudes qui l'ont foulé (91); fait très-curieux par les déductions qu'il suggère sur l'antiquité et la population du lieu. Enfin nous avons une autorité irrécusable pour faire remonter la date d'un grand nombre de ces ruines à une antiquité reculée, puisque les Espagnols à leur arrivée dans le pays les trouvèrent désertes, et probablement dans le même état de dilapidation ; il est vrai qu'ils en parlent peu et par accident. Les anciens conquérants n'avaient guère de respect pour les œuvres de l'art (92). Il est même

(90) *Antiq. mexic.*, examen, p. 76.

Cette profondeur, néanmoins, ne nous paraît pas suffisante pour autoriser le capitaine Dupaix à croire à l'existence antédiluvienne de ces édifices ; si l'on observe surtout que l'accumulation de détritus végétal a eu lieu dans une position abritée de la cour intérieure.

(91) Waldeck, *Voyage en Yucatan*, p. 97.

(92) Le chapelain de Grijalva parle avec admiration des « hautes tours de pierre et de chaux, quelques-unes d'une origine très-ancienne, dans le Yucatan. » (*Itinerario*, Ms., 1518.) Bernal Diaz parle avec la même admiration des curieux restes d'antiquités trouvées au même endroit. (*Hist. de la conquista*, cap. 26.) Alvarado, dans une lettre à Cortés, s'étend longuement sur les « *maravillosos et grandes edificios* » du Guatemala. (Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 42.) D'après Cogolludo, les Espagnols, qui ne trouvaient aucune tradition de leur origine, les attribuèrent aux Phéniciens ou aux Carthaginois. (*His. de Yucatan*, lib. 4, cap. 2.) Il cite le passage suivant de Las Casas sur ces ruines : « Ciertamente la tierra de Yucatan da á entender cosas mui especiales, y de mayor antiguedad por las grandes, admirables, y excesivas maneras de edificios, y letreros de ciertos caracteres, que en otra ninguna parte se hallan. (*Loc. cit.*) Le curieux P. Martyr lui-même n'a réuni aucunes particularités sur ces édifices, et se contente

heureux pour ces édifices qu'ils eussent cessé d'être dès cette époque les temples vivants des dieux, car aucun mérite architectural n'eût pu les préserver du sort des monuments de Mexico.

S'il est si difficile de fixer l'âge de ces constructions, comment connaître leurs architectes? Il y a fort peu de chose à glaner à cet égard chez le peuple grossier qui les entoure. Le vieux chroniqueur tezcucan, tant de fois cité dans cet ouvrage, et la meilleure des autorités pour les traditions du pays, raconte que les Toltèques, lors de la destruction de leur empire, qu'il fait remonter plus haut que la plupart des autorités, au milieu du dixième siècle, émigrant de l'Anahuac, se répandirent dans les provinces de Guatemala, de Tecuantepec, de Campêche, sur les côtes et dans les îles voisines des deux côtés de l'isthme (93). Cette assertion, déjà importante par sa source, est confirmée par le fait que plusieurs des peuples de ces contrées adoptèrent les systèmes d'anatomie et de chronologie aussi bien que les institutions sacerdotales des Aztèques (94), qui étaient probablement aussi dérivées des Toltèques, leurs prédécesseurs plus civilisés dans le pays.

d'en parler avec admiration. (*De insulis nuper inventis*, p. 334-340.) Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est le silence de Cortés, qui avait traversé le pays qui forme la base du Yucatan, dans sa fameuse expédition à Honduras, dont il a donné nombre de détails qu'on échangerait volontiers pour un mot sur ces monuments pleins d'intérêt. (*Carta quinta de Cortés*, Ms.)

Je dois ajouter que j'aurais certainement omis plusieurs des remarques contenues dans ce paragraphe du texte, si j'avais pu profiter des recherches de M. Stephens lorsque j'ai écrit cette dissertation. Mon observation s'applique surtout à la destination probable de ces édifices à l'époque de la conquête, où plusieurs semblent encore avoir servi aux mêmes usages.

(93) « Asimismo las Tultecos que escapáron se fueron por las costas del mar del Sur y Norte, como son Huatimàla, Tecuantepec, Cuauhzacualco, Campêche, Tecolotlan, y los de las islas y costas de una may y otra, que despues se viniéron á multiplicar. » Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 5.

(94) Herrera, *Hist. general.* dec. 4, lib. 10, cap. 1-4. Cogolludo, *Hist. de Yucatan*, lib. 4, cap. 5. P. Martyr, *De insulis, ubi sup.*

M. Waldeck arrive précisément à la conclusion opposée, à savoir que les habitants du Yucatan ont été la véritable source de la civilisation toltèque et aztèque. (*Voyage en Yucatan*, p. 72.) « Notre lot est de douter en toutes choses, s'écrie l'honnête capitaine Dupaix, la véritable foi exceptée. » *Antiquités mexicaines*, t. 1, p. 21.

Si une date aussi récente de la construction des monuments américains paraît incompatible avec l'oubli de leur origine, il faut se rappeler combien la tradition est perfide, et avec quelle facilité se rompent les anneaux de la chaîne. Les constructeurs des pyramides étaient oubliés bien longtemps avant l'époque des plus anciens historiens grecs (95). Les antiquaires discutent encore pour savoir si l'effrayante inclinaison de ce miracle d'architecture, la tour de Pise, est l'œuvre du hasard ou d'un dessein arrêté. Et nous avons vu combien les Tezcucans, habitant au milieu des ruines de leurs palais royaux, bâtis un peu avant la conquête, oublièrent vite leur histoire, tandis que le voyageur curieux fait remonter leur construction à quelque époque bien reculée antérieure aux Aztèques (96).

Le lecteur vient de voir les principales analogies signalées par la science entre la civilisation de l'ancien Mexique et celle de l'hémisphère oriental. En les lui présentant je me suis efforcé de me restreindre à celles qui reposent sur des fondements historiques, et je me suis moins attaché à lui exposer mon opinion qu'à le mettre en état de s'en former une. Il rencontrera toutefois sur sa route plusieurs difficultés matérielles, que je ne puis passer sous silence. Elles ne consistent pas à expliquer comment le système mythique et la science des Aztèques, qui offrent des points frappants d'analogie avec l'Asie, peuvent en différer sur un plus grand nombre de points encore, car le même phénomène peut s'observer parmi les nations de l'ancien monde, qui semblent ne s'emprunter l'une à l'autre que les idées assorties à leur génie particulier et à leurs institutions. La difficulté ne gît pas non plus dans la grande dissemblance des langues américaines avec celles de l'autre hémisphère, car cette dissemblance n'est pas plus grande que celle qui existe entre elles-mêmes; et personne assurément ne réclamera une origine distincte pour chacune des tribus aborigènes (97). Mais il

(95) « Inter omnes eos non constat à quibus factæ sint, justissimo casu, obliteratis tantæ vanitatis auctoribus. » Pline, *Hist. nat.*, liv. 36, cap. 17.

(96) Voyez l'*Introduction*.

(97) Cela est vrai, du moins, de l'étymologie de ces langues, et telle est aussi l'opinion soutenue par M. Edward Everett, dans ses leçons sur la civilisation aborigène de l'Amérique, leçons qui sont le résultat d'un cours fait, il y a quelques années, par ce savant ingénieux et éminent.

n'est guère possible de concilier l'initiation aux sciences de l'Orient avec l'ignorance absolue de quelques-uns des arts les plus utiles et les plus vulgaires, celui de traire les animaux, celui de forger le fer, arts si simples et si importants pour le bien-être domestique, qu'une fois connus ils ne peuvent être oubliés.

Les Aztèques n'avaient aucune espèce d'animaux domestiques, et nous avons vu qu'ils employaient le bronze au lieu du fer pour tous les besoins mécaniques. Le bison ou vache sauvage d'Amérique, dont les troupeaux innombrables parcourent les magnifiques prairies de l'Ouest, donne du lait comme l'animal apprivoisé de la même espèce en Asie et en Europe (98); le fer était semé par grandes masses sur la surface du plateau. Il y a eu cependant des peuples très-civilisés de l'Asie orientale qui ont ignoré également l'usage du lait (99). Les troupeaux de buffles fréquentent moins la côte occidentale que les pentes orientales des montagnes Rocheuses (100); et les Aztèques émigrés pouvaient fort bien douter si les rudes et sauvages

(98) La race croisée du buffle avec la vache européenne a été d'abord connue dans les comtés nord-ouest de la Virginie, dit M. Gallatin (*Synop.*, sec. 5); mais il se trompe en affirmant que le bison n'a jamais été apprivoisé par les Indiens. » *Ubi sup.* Gomara parle d'une nation, habitant vers le 40e degré de latitude du nord, sur les frontières nord-ouest de la Nouvelle-Espagne, dont la principale richesse consistait en troupeaux de bisons « buyes con una giba sobre la cruz » — des bœufs avec une bosse sur le dos. — Ces animaux leur fournissaient le vêtement, la nourriture, la boisson, qui paraît toutefois n'avoir été que le sang des bisons. *Historia de las Indias*, cap. 214, ap. Barcia, t. 2.

(99) Les peuples de certaines parties de la Chine par exemple, et surtout de la Cochinchine, ne traient jamais les vaches, d'après Macartney, cité par de Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 58, *note*.

(100) Les régions où le buffle est indigène sont les vastes prairies du Missouri. De nombreux troupeaux de ces animaux erraient sur la vaste étendue de pays située à l'orient des montagnes Rocheuses, du 55° nord à la source des rivières, entre le Mississipi et le Rio del Norte. Les plaines de la Colombie, dit Gallatin, étaient aussi dépourvues de gibier que d'arbres. (*Synopsis*, sec. 5.) Il est certain, d'après le récit de Gomara, que le bison se trouvait quelquefois de l'autre côté des montagnes. (*Hist. de las Indias*, *loc. cit.*) Voyez aussi Laet, qui étend leurs excursions au sud jusqu'à la rivière Vaquimi, dans la province de Cinaloa, sur le golfe de Californie. *Novus orbis.* Lug.Bat., 1633, p. 286.

animaux qu'ils voyaient parfois bondir avec fureur dans les plaines étaient susceptibles d'être apprivoisés comme les pacifiques troupeaux qu'ils avaient laissés dans les verts pâturages de l'Asie. Le fer, bien qu'on le rencontrât à la surface du sol, était plus tenace; plus difficile à travailler que le cuivre, que les Aztèques trouvaient aussi en plus grande quantité sur leur route. Il est possible aussi que leur migration ait eu lieu avant l'époque où l'usage du fer était connu de la nation mère. Nous avons vu plus d'un peuple de l'ancien monde employer le bronze et le cuivre, dans l'ignorance complète apparemment d'un autre métal plus utile (101). Telle est l'explication, peu satisfaisante il est vrai, mais la moins mauvaise que l'on puisse donner de cette curieuse anomalie.

Ces difficultés, et plusieurs difficultés semblables, ont conduit certains écrivains à regarder l'antique civilisation américaine comme purement indigène. De quelque côté que nous nous tournions, le sujet est plein d'obscurité. Il est aisé sans doute, en appliquant son attention à un point particulier, d'arriver à une conclusion quelconque. Ainsi, tandis que certains savants n'hésitent pas à déclarer la civilisation américaine originale, d'autres, avec non moins d'aplomb, découvrent son origine hébraïque, égyptienne, chinoise ou

(101) Voyez t. 1, p. 112.
Ainsi Lucrèce :

> Et prior æris erat, quam ferri cognitus usus,
> Quo facilis magis est natura, et copia major.
> Ære solum terræ tractabant, ære que belli
> Miscebant fluctus...
>
> *De rerum naturâ*, lib. 5.

S'il faut en croire Carli, les Chinois connaissaient le fer, trois mille ans avant Jésus-Christ. (*Lett. améric.*, t. 2, p. 63.) Sir J. G. Wilkinson dans des recherches approfondies sur la première apparition de ce métal parmi les peuples de l'Europe et de l'Asie occidentale, en trouve la première trace au seizième siècle avant l'ère chrétienne. (*Anc. Egypt.*, vol. 3, p. 241-246.) L'origine des arts les plus utiles se perd dans l'obscurité des temps. Cela tient à leur utilité même et la rapidité avec laquelle ils se répandent chez les peuples les plus éloignés. Disons encore que, dans les premiers âges de la découverte, l'homme est plus occupé à en profiter qu'à en écrire l'histoire, jusqu'à ce que le temps convertisse l'histoire en fiction. Il n'est pas d'écolier qui n'en puisse citer des exemples.

tartare, selon que leurs yeux se laissent attirer trop exclusivement par des lueurs d'analogie. Le nombre de ces lueurs discordantes embarrasse l'esprit et nous empêche d'arriver à aucun résultat précis et positif. Affecter d'y être parvenu dans une matière si douteuse, c'est faire preuve d'un esprit peu philosophique... Mais plus une question est obscure, plus on la traite en général avec dogmatisme.

De ce qui précède, le lecteur adoptera peut-être deux conclusions générales peu frappantes par leur nouveauté : la première est que les coïncidences sont assez fortes pour nous autoriser à croire que la civilisation de l'Anahuac avait subi plus ou moins l'influence de la civilisation de l'Asie orientale.

La seconde conclusion est celle-ci : les différences sont telles, qu'il faut faire remonter cette communication d'idées à une période très-reculée, si reculée, que cette influence étrangère s'est trouvée trop faible pour modifier matériellement le développement de ce qu'on peut regarder dans ses traits essentiels comme une civilisation particulière et indigène.

APPENDIX.

IIe PARTIE.

DOCUMENTS ORIGINAUX.

N° I. — Voyez tome I, *Introduction*.

Conseils d'une mère aztèque à sa fille, traduits de Sahagun, *Historia de Nueva España*, lib. 6, cap. 10.

Cette traduction a été faite de la manière la plus littérale, pour donner au lecteur une idée du singulier mélange de simplicité approchant de l'enfantillage et de sublime morale qui existe dans l'original.

Ma bien-aimée fille, chère petite colombe, vous avez déjà entendu et écouté les paroles que votre père vous a dites. Ce sont des paroles précieuses, telles qu'on en dit et on en écoute rarement, qui partent des entrailles et du cœur, où elles étaient amassées comme un trésor. Votre père bien-aimé sait bien que vous êtes sa fille, engendrée de lui, que vous êtes son sang, sa chair, — et Dieu, notre seigneur, sait qu'il en est ainsi. Bien que vous soyez une femme et l'*image* de votre père, que puis-je ajouter à ce qui vous a déjà été dit? Que pouvez-vous entendre de plus que ce que vous avez entendu de la bouche de votre seigneur et père? Il vous a dit ce qu'il vous convient de faire et ce qu'il vous convient d'éviter. Rien de ce qui vous intéresse n'a été omis. Néanmoins, pour remplir tous mes devoirs envers vous, je vous dirai quelques mots. La première chose que je vous recommande instamment est de ne point oublier et de bien observer ce que votre père vient de vous dire, car toutes ses paroles sont très-précieuses, et les personnes de sa condition publient rarement de pareilles choses; — ce sont les paroles du noble et du sage, aussi estimables que de riches joyaux. Déposez-les donc dans votre cœur, écrivez-les dans vos entrailles. Si Dieu vous prête vie, vous enseignerez avec les mêmes paroles les fils et les filles

que Dieu vous donnera. La seconde chose que j'ai à vous dire, c'est que je vous aime beaucoup, parce que vous êtes ma fille chérie. Rappelez-vous que je vous ai portée neuf mois dans mon sein ; que vous êtes née et que vous avez été élevée dans mes bras. Je vous ai placée dans votre berceau et sur mes genoux ; je vous ai nourrie de mon lait. Je vous dis cela, pour que vous sachiez que votre père et moi nous sommes la source de votre être. C'est lui et moi qui vous instruisons aujourd'hui. Recueillez avec soin nos paroles et thésaurisez-les dans votre cœur. Que vos vêtements soient toujours décents et propres; ne vous parez pas avec trop de coquetterie, car c'est une marque de vanité et de folie. Vous ne manqueriez pas moins aux convenances si vos vêtements étaient communs, souillés et déchirés; car les haillons sont la marque des gens de condition vile et de ceux qu'on méprise. Que vos habits soient donc convenables et propres, pour ne paraître ni fantasque ni basse. Lorsque vous parlez, ne précipitez pas vos paroles, mais parlez avec calme et avec réflexion. N'élevez pas trop la voix; ne la baissez pas trop non plus; parlez d'un ton modéré. Ne minaudez pas quand vous parlez ou saluez. Ne parlez pas non plus du nez; mais que vos paroles soient convenables, d'un son agréable, et votre voix douce. Ne soyez pas recherchée dans le choix des mots. Quand vous marchez, ma fille, veillez à vous bien comporter, n'allez ni trop vite ni lentement; car marcher avec lenteur est une preuve d'orgueil, et marcher trop vite fait contracter l'habitude vicieuse de l'agitation stérile et de l'instabilité. Ne marchez donc ni très-vite ni très-lentement; cependant quand il sera nécessaire d'aller vite, faites-le. Usez en cela de votre jugement. Lorsque vous avez à franchir une flaque d'eau, faites-le avec décence, de façon à ne paraître ni gauche ni trop légère. Dans la rue, ne portez ni la tête trop inclinée, ni le corps penché. Ne marchez pas non plus la tête trop haute, car c'est la marque d'une mauvaise éducation. Tenez-vous droite et la tête légèrement inclinée. Ne vous couvrez ni la bouche ni la figure par honte; ne regardez pas comme une personne dont la vue est courte, et, sur votre chemin, ne faites pas de mouvements fantasques avec vos pieds. Promenez-vous dans la rue paisiblement et avec décence. Ayez encore soin, ma fille, lorsque vous êtes dans la rue, de ne pas regarder à droite et à gauche, de ne pas tourner çà et là la tête. Ne regardez ni le ciel ni la terre. Ne regardez pas non plus les personnes que vous rencontrez d'un air blessé ; n'ayez pas l'air de mauvaise humeur. Que votre contenance soit toujours sereine. Ainsi vous n'offenserez personne. Que l'expression de vôtre physionomie ne soit ni morose ni trop complaisante. Ne faites aucune attention, ma fille, à ce que l'on peut dire autour de vous dans la rue. Laissez les allants et venants dire ce qu'ils veulent. Ayez soin de ne répondre ni parler la première à personne dans la rue. Faites comme si vous n'aviez pas entendu ou comme si vous ne compreniez pas. Si vous

agissez ainsi, personne n'aura lieu de dire que vous avez laissé échapper des paroles inconsidérées. Ayez également soin, ma fille, de ne jamais vous peindre le visage, ni teindre vos lèvres, pour paraître plus belle. C'est la marque des femmes viles et sans chasteté. La peinture et la couleur ne sont employées que par les femmes malhonnêtes, les femmes immodestes qui ont perdu toute honte et tout sentiment, qui ressemblent aux fous et aux ivrognes, et que l'on nomme *rameras* (prostituées); mais pour que votre mari ne vous prenne pas en dégoût, parez-vous, lavez-vous, observez une grande propreté dans vos vêtements. Faites tout cela avec modération; si vous vous lavez tous les jours, ainsi que vos vêtements, on dira de vous que vous êtes trop recherchée, trop délicate. On vous appellera *tapetetzon tinemaxoch*. — Ma fille, telle est la conduite que vous devez adopter, telle est la manière dont les ancêtres, dont vous êtes issue, nous ont élevées. Ces nobles et vénérables dames, vos grand'mères, nous en disaient autant. Leurs paroles étaient peu nombreuses. Elles parlaient ainsi : « Écoutez, mes filles. Dans ce monde, il est nécessaire de vivre avec prudence et circonspection. Écoutez l'allégorie que je vais vous raconter et souvenez-vous-en. Qu'elle vous soit un avertissement et un exemple pour bien vivre. Ici, dans ce monde, nous voyageons sur une route étroite, escarpée, dangereuse, semblable à une haute chaîne de montagnes au sommet desquelles serpente un étroit sentier. De chaque côté s'ouvre un gouffre sans fond, et pour peu que vous vous écartiez, vous y tomberez. Il vous faut donc beaucoup de prudence en chemin. » Ma fille bien-aimée, ma petite colombe, gardez cette leçon dans votre cœur et ne l'oubliez jamais. Qu'elle soit votre lampe et votre fanal, aussi longtemps que vous serez dans ce monde. Il ne me reste plus qu'une chose à vous dire et j'aurai fini. Si Dieu vous prête vie, si vous demeurez quelques années sur la terre, veillez avec soin sur vous-même, de peur de souillure. Si vous perdiez votre chasteté et qu'ensuite on vous demandât en mariage, et que vous devinssiez mariée, vous ne seriez jamais heureuse; vous ne seriez jamais véritablement aimée. Votre mari se souviendrait toujours que vous n'étiez plus vierge; et ce serait pour vous une cause d'affliction et de grande détresse. Vous ne seriez jamais en paix, car votre mari concevrait toujours des soupçons. O ma chère et bien-aimée fille! si vous vivez sur la terre, qu'un seul homme vous approche, et observez bien encore ce que je vais vous dire, comme un commandement rigoureux. Quand il plaira à Dieu de vous donner un époux et que vous serez placée sous son autorité, soyez sans arrogance, ne le négligez pas, et ne permettez pas à votre cœur d'être en opposition avec lui. Ne lui manquez pas de respect. Gardez-vous de commettre en aucun temps, en aucun lieu, contre lui la trahison qu'on nomme adultère. N'écoutez avec faveur aucun autre homme; car vous tomberiez, ma chère et bien-aimée fille, dans un puits

sans fond, d'où vous ne pourriez sortir. D'après l'usage de la nation, si votre crime est connu, on vous tuera, ou on vous jetera dans la rue en exemple au peuple ; votre tête sera écrasée et traînée à terre. Un proverbe dit des femmes coupables : « Vous serez lapidées et traînées à terre. Votre mort sera une leçon pour les autres. » Ce sera une tache et une flétrissure pour vos ancêtres, les nobles et les membres du conseil dont vous descendez. Vous ternirez leur renommée et leur gloire par l'impureté de votre conduite. Vous perdrez également votre réputation, votre noblesse, l'honneur de votre naissance. Votre nom sera oublié ou abhorré. On dira de vous que vous avez été ensevelie dans la poussière de vos fautes. Et rappelez-vous, ma fille, que si personne ne vous a vue et si votre mari ignore ce qui s'est passé, Dieu, qui est partout et vous voit, sera irrité contre vous, il excitera l'indignation du peuple, et sa vengeance vous atteindra quand il le voudra. Par son ordre, vous serez ou mutilée, ou aveuglée ; votre corps se desséchera, ou vous serez réduite à une extrême pauvreté, pour avoir trahi votre mari. Peut-être Dieu vous livrera-t-il à la mort, et vous mettra-t-il sous ses pieds, vous envoyant dans un lieu de tourment. Notre Dieu est compatissant, mais si vous trahissez votre mari, ce Dieu, qui est partout, vous punira de votre péché, et ne vous accordera ni contentement, ni repos, ni une vie paisible. Il excitera votre mari à être toujours malveillant pour vous et à vous parler toujours avec colère. Ma chère fille, que j'aime tendrement, tâchez de vivre dans un monde de paix, de calme et de contentement, tous les jours de votre vie. Ne faites point tort à votre réputation, ne souillez pas votre honneur ; ne flétrissez pas la gloire et la renommée de vos ancêtres. Honorez-moi, honorez votre père, et glorifiez-nous par vos bonnes mœurs. Dieu vous protége, ma première enfant, et puissiez-vous venir à Dieu, qui est partout.

N° II.

Traduction espagnole d'un poëme sur la mobilité de la vie, par Nezahualcoyotl, seigneur de Tezcuco.

Ce poëme fait partie du *Museo* du chevalier Boturini, qui l'a heureusement sauvé du sort des autres manuscrits indiens. On le trouve aussi dans la riche collection de documents du père Manuel de la Vega, formée à Mexico en 1792, par ordre du gouvernement espagnol et formant trente-deux volumes in-folio.

Un rato cantar quiero,
pues la ocasion y el tiempo se ofrece ;
ser admitido espero,
si intento lo merece ;
y comienzo mi canto,
aunque fuera mejor llamarle llanto.

Y tu, querido Amigo,
goza la amenidad de aquestas flores,
alégrate conmigo;
desechemos de pena los temores,
que el gusto trae medida,
por ser al fin con fin la mala vida.

Io tocaré cantando
el musico instrumento sonoroso,
tu de flores gozando
danza, y festeja à Dios que es Poderoso;
gocemos de esta gloria,
porque la humana vida es trānsitoria.

De Ocblehacan pusiste
en esta noble Corte, y siendo tuyo,
tus sillas, y quisiste
vestirlas; donde arguyo,
que con grandeza tanta
el Imperio se aumenta y se levanta.

Oyoyotzin prudente,
famoso Rey y singular Monarca,
goza del bien presente,
que lo presente lo florido abarca;
porque vendra algun dia
que busques este gusto y alegria.

Entonces tu Fortuna
te ha de quitar el Cetro de la mano,
ha de menguar tu Luna,
no te veras tan fuerte y tan ufano;
entonces tus criados
te todo bien serán desamparados.

Y en tan triste suceso
los nobles descendientes de tu nido,
de Principes el peso,
los que de nobles Padres han nacido,
faltando tú Cabeza,
gustaran la amargura de pobreza.

Y traeran a la memoria
quien fuiste en pompa de todos envidiada
tus triunfos y victoria;
y con la gloria y Magestad pasada
cotejando pesares,
de lagrimas harán crecidas Mares.

Y estos tus descendientes,
que te sirven de pluma y de corona,
de ti viéndose ausentes,
de Culhuacan estrañaran la cuna,
y tenidos por tales
con sus desdichas creceran sus males.

Y de esta grandeza rara,
digna de mil coronas y blasones,
sera la fama avara;
solo se acordaran en las naciones,
lo bien que governaron,
las tres Cabezas que el imperio honraron.

En México famosa
Moctezuma, valor de pecho indiano;
a Culhuacan dichosa
de Neçahualcoyotl rigió la mano;
Acatlapan la fuerte
Totoquilhuastli lo salió por suerte.

Y ningun olvido temo
de lo bien que tu reyno dispusiste,
estando en el supremo
lugar, que de la mano recibiste
de aquel Señor del Mundo,
factor de aquestas cosas sin segundo.

Y goza pues muy gustoso,
O Neçahualcoyotl, lo que agora tienes;
con flores de este hermoso
jardin corona tus illustres sienes;
oye mi canto, y lira
que a darte gustos y placeres tira.

Y los gustos de esta vida,
sus riquezas, y mandos son prestados,
son sustancia fingida,
con apariencias solo matizados;
y es tan gran verdad esta,
que a una pregunta me has de dar respuesta.

¿Y que es de Cihuapan,
y Quantzintecomtzin el valiente,
y Conahuatzin;
que es de toda esa gente?
sus voces; ¡ agora acaso!
ya estan en la otra vida, este es el caso.

¡Ojala los, que agora
juntos los tiene del amor el hilo,
que amistad atesora!
vieramos de la muerte el duro filo,
porque no hay bien seguro,
que siempre trae mudanza a lo futuro.

Nº III.

Description de la résidence de Nezahualcoyotl à Tezcotzinco; extrait de la *Historia chichimeca* de Ixtlilxochitl, Ms., chap. 42.

De los jardines el mas ameno y de curiosidades fué el Bosque de Tezcotzinco; porque demas de la cerca tan grande que tenia para subir á la cumbre de él, y andarlo todo, tenia sus gradas, parte de ellas de argamasa, parte labrada en la misma peña; y el agua que se trahia para las Fuentes, Pilas, y Baños, y los caños que se repartian para el riego de las Flores y arboledas de este Bosque; para poderla traer desde su nacimiento, fué menester hacer fuertes y altíssimas murallas de argamasa desde unas sierras á otras, de increible grandeza; sobre la qual hizo una Fargea hasta venir á dar á la mas alta del Bosque, y á las espaldas de la cumbre de él. En el primer Estanque de Agua estaba una Peña esculpida en ella en sircunferencia los años desde que avia nacido el Rey Nezahualcoiotzin hasta la edad de aquel tiempo; y por la parte de afuera los años en fin de cada uno de ellos, así mismo esculpidas las cosas mas memorables que hizo; y por dentro de la rueda esculpidas sus Armas, que eran una casa, que estaba ardiendo, en llamas y desaciéndose; otra que estaba muy ennoblecida de edificios; y en medio de las dos un pie de venado, atada ne él una piedra preciosa, y salian del pie unos penachos de plumas preciosas, y así mismo una cierva, y en ella un Brazo asido de un Arco con unas Flechas, y como un Hombre armado con su Morrion y oregeras, coselete, y dos tigres á los Lados, de cuias bocas salian agua y fuego, y por orla, doce cabezas de Reyes y Señores, y otras cosas que el primer Arzobispo de México, Don Fray Juan de Zumarraga, mandó hacer pedazos, entendiendo ser algunos Idolos; y todo lo referido era la etimologia de sus Armas. Y de alli se partia esta agua en dos partes, que la una iba cercando y rodeando el Bosque por la parte del Norte, y la otra por la parte del Sur. En la cumbre de este Bosque estaban edificadas unas casas á manera de torre, y por remate y Chapitel estaba hecha de canteria una como á manera de Mazeta, y dentro de ella salian unos Penachos y plumeros, que era la etimologia del nombre del Bosque; y luego mas abajo, hecho de una Peña, un Leon de mas de dos brazas de largo con sus alas y plumas: estaba hechado y mirando á la parte del Oriente, en cuia boca asomaba un rostro, que era el mismo retrato del Rey, el qual Leon estaba de ordinario debajo de un palio hecho de oro y plumerla. Un poquito mas abajo estaban tres Albercas de agua, y en la de en medio estaban en sus Bordos tres Damas esculpidas y labradas en la misma Peña, que significaban la gran Laguna y las Ramas las cabezas del

Imperio; y por un lado (que era hacia la parte del Norte) otra Alberca, y en una Peña esculpido el nombre y Escudo de Armas de la Ciudad de Tolan, que fué la cabecera de los Tultecas; y por el lado izquierdo, que caia hacia la parte del Sur, estaba la otra Alberca, y en la peña esculpido el Escudo de Armas y nombre de la Ciudad de Tenaiocan, que fué la cabecera del Imperio de los Chichimecas; y de esta Alberca salia un caño de Agua, que saltando sobre unas peñas salpicaba el Agua, que iba á caer á un Jardin de todas flores olorosas de Tierra caliente, que parecia que llovia con la precipitacion y golpe que daba el agua sobre la peña. Tras este jardin se seguian los Baños hechos y labrados de peña viva, que con dividirse en dos Baños eran de una pieza; y por aqui se bajaba por una peña grandissima de unas gradas hechas de la misma peña, tan bien gravadas y lizas, que parecian Espejos; y por el pretil de estas gradas estaba esculpido el dia, mes, y año, y hora, en que se le dió aviso al Rey Nezahualcoiotzin de la muerte de un Señor de Huexotzinco, á quien quisó y amó notablemente, y le cojió esta nueva quando se estaban haciendo estas gradas. Luego consecutivamente estaba el Alcazar y Palacio que el Rey tenia en el Bosque, en los quales havia, entre otras muchas salas, aposentos, y retretes, una muy grandisima, y delante de ella un Patio, en la qual recivia á los Reyes de México y Tlacopan, y á otros Grandes Señores, quando se iban á holgar con él, y en el Patio se hacian las Damas, y algunas representaciones de gusto y entretenimiento. Estaban estos alcazares con tan admirable y maravillosa hechura, y con tanta diversidad de piedras, que no parecian ser hechos de industria humana. El Aposento donde el Rey dormia era redondo; todo lo demas de este Bosque, como dicho tengo, estaba plantado de diversidad de Arboles, y flores odoriferas, y en ellos diversidad de Aves, sin las que el Rey tenia en jaulas, traidas de diversas partes, que hacian una armonia, y canto que no se oian las Gentes. Fuera de las florestas, que las dividia, una Pared entraba la Montaña, en que havia muchos venados, conejos, y liebres, que si de cada cosa muy particular se describiese, y de los demas Bosques de este Reyno, era menester hacer Historia muy particular.

Nº IV.

Traduction de l'*Historia chichimeca* d'Ixtlilxochitl, Ms., cap. 64.

De l'extrême sévérité avec laquelle le roi Nezahualpilli punit la reine mexicaine pour son adultère et sa trahison.

Lorsque Axaiacatzin, roi de Mexico, et d'autres seigneurs envoyèrent leurs filles au roi Nezahualpilli pour qu'il fit choix d'une reine et d'une

épouse légitime, dont le fils pût lui succéder, celle qui avait le plus de droits à cet honneur, par la noblesse de la naissance et du rang, était Chachiuhnenetzin, fille du roi mexicain. Mais étant très-jeune à cette époque, elle fut élevée par le monarque dans un palais séparé, avec une grande pompe et une suite nombreuse, comme il convenait à la fille d'un si grand roi. Le nombre des serviteurs attachés à sa maison dépassait deux mille. Malgré son extrême jeunesse, elle était pleine d'artifice et de penchants vicieux, si bien que se trouvant seule et voyant que ses gens la craignaient, à cause de son rang, elle s'abandonna à tous les débordements. Toutes les fois qu'un jeune homme lui plaisait, elle donnait en secret l'ordre de le lui amener, et, après avoir assouvi ses désirs, elle le faisait mettre à mort. Elle ordonnait ensuite de faire la statue de la victime, et l'ornant de riches vêtements, d'or et de bijoux, elle la faisait placer dans ses appartements. Le nombre des statues de ceux qu'elle avait ainsi mis à mort était assez considérable pour remplir son palais. Lorsque le roi venait la visiter et l'interrogeait au sujet de ces statues, elle répondait que c'étaient ses dieux, et le roi, qui savait le culte rigide des Mexicains pour leurs fausses divinités, la croyait sur parole. Mais comme il est impossible de commettre longtemps l'iniquité avec un secret absolu, voici comment elle finit par être découverte. Pour une raison ou l'autre, elle avait laissé vivre trois jeunes hommes. Leurs noms étaient Chicuhcoatl, Huitzimilitzin et Maxtla, l'un d'eux cacique de Tesoyucan et grand du royaume; les deux autres membres de la haute noblesse. Il arriva qu'un jour le roi reconnut sur l'un d'eux un joyau très-précieux qu'il avait donné à la reine; et, sans redouter aucune trahison de sa part, il conçut néanmoins quelque inquiétude. Étant allé lui rendre visite cette nuit-là même, les serviteurs de la princesse lui dirent qu'elle était endormie, supposant que le roi s'en retournerait comme il avait coutume de le faire. Mais il insista pour entrer dans la chambre où elle dormait, et, s'étant approché pour l'éveiller, il ne trouva dans son lit qu'un mannequin qui lui ressemblait. Le roi voyant cela, et remarquant aussi que les serviteurs de la princesse témoignaient beaucoup de crainte, appela ses gardes, et rassemblant toutes les personnes qui habitaient le palais, ordonna de chercher partout la reine. On la trouva bientôt à table avec les trois jeunes seigneurs, qui furent arrêtés avec elle. Le roi chargea les juges de sa cour de faire une enquête sur toute cette affaire et d'interroger les accusés. On découvrit un grand nombre de complices parmi les serviteurs de la reine; les uns avaient fabriqué et paré les statues, les autres avaient introduit les jeunes gens dans le palais; d'autres enfin, après les avoir mis à mort, avaient caché leurs cadavres. La cause étant suffisamment instruite, le roi Nezahualpilli envoya des ambassadeurs aux rois de Mexico et de Tlacopan pour les informer de l'événement et leur annoncer le jour où le châtiment de la reine et

de ses complices aurait lieu. Il envoya également à tous les seigneurs de l'empire l'ordre d'amener leurs femmes, leurs filles, quelle que fût leur jeunesse, pour être témoins du terrible exemple qu'il voulait donner. Il conclut également une trêve avec tous les ennemis de l'empire pour leur permettre d'assister au supplice des coupables. Le jour venu, le concours de spectateurs fut si grand que la vaste cité de Tezcuco pouvait à peine les contenir. L'exécution eut lieu publiquement à la vue de toute la ville. La reine et ses trois amants subirent le supplice de la *garrote* (strangulation au moyen d'une corde serrée avec un bâton), et comme c'étaient des personnes de haute naissance, on brûla leurs corps avec les statues dont nous avons parlé. Les autres complices, au nombre de plus de deux mille, furent aussi étranglés avec le garrot et ensevelis dans une fosse creusée exprès dans un ravin près du temple de l'idole des adultères. Tout le monde applaudit à un si grand mais si juste châtiment, à l'exception des seigneurs mexicains, parents de la reine, qui, irrités de cet exemple public, cachèrent leur ressentiment, mais se promirent vengeance. Le roi fut ainsi puni des indignes moyens employés par son père pour épouser sa mère.

N° V.

Instructions de Velasquez, gouverneur de Cuba, à Cortés, datées du 23 octobre 1518.

Por quanto yo Diego Velasquez, Alcayde, capitan general, é repartidor de los caciques é Yndios de esta isla Fernandina por sus Altezas, etc., embié, los dias pasados, en nombre é servicio de sus Altezas, aver é bojar la ysla de Yucatan Sta Maria de los Remedios, que nuevamente habia descubierto, é á descobrir lo demas que Dios N^ro S^or fuese servido, y en nombre de sus Altezas tomar la posesion de todo, una armada con la gente necesaria, en que fué é nombré por capitan della á Juan de Grijalva, vezino de la villa de la Trinidad desta ysla, el qual me embió una caravela de las que llevava, porque le facia mucha agua, é en ella cierta gente, que los Indios en la dicha Sta Maria de los Remedios le habian herido, é otros adolecido, y con la razon de todo lo que le habia ocurrido hasta otras yslas é tierras que de nuebo descubrió; que la una es una ysla que se dice Cozumel, é le puso por nombre Sta Cruz; y la otra es una tierra grande, que parte della se llama Ulua, que puso por nombre Sta Maria de las Niebes; desde donde me embió la dicha caravela é gente, é me escribió como iba siguiendo su demanda principalmente á saber si aquella tierra era Isla, ó tierra firme, é ha muchos dias que de razon habia de haber sabido nueva dél, de que se

presume, pues tal nueva dél fasta oy no se sabe, que debe de tener ó estar en alguna ó estrema necesidad de socorro : é así mesmo porque una caravela, que yo embié al dicho Juan de Grijalva desdel puerto desta cibdad de Santiago, para que con él é la armada que lleva se juntase en el puerto de Sª Cristóbal de la Havana, porque muy mas proveido de todo é como al servicio de sus Altezas convenia fuesen, quando llegó donde pensó fallarle, el dho Juan de Grijalva se habia fecho á la bela é hera ido con toda la dicha armada, puesto que dejó abiso del viage que la dha carabela habia de llebar ; é como la dha carabela, en que iban ochenta, ó noventa hombres, no falló la dha armada, tomó el dicho aviso, y fué en seguimiento del dho Juan de Grijalva; y segun paresze é se ha sabido por informacion de las personas feridas é dolientes, que el dho Juan de Grijalva me embió, no se habia juntado con él, ni della habia habido ninguna nueba, ni los dhos dolientes ni ferido la supiéron á la buelta, puesto que viniéron mucha parte del biage costa á costa de la ysla de Sta Mª de los Remedios por donde habian ydo; de que se presume que con tiempo forzoso podria de caer acia tierra firme, ó llegar á alguna parte donde los dichos ochenta ó noventa ombres españoles corran detrimento por el nabio, ó por ser pocos, ó por andar perdidos en busca del dho Juan de Grijalva, puesto que iban muy bien pertrechados de todo lo necesario : ademas de esto porque despues que con el dho Juan de Grijalva embié la dicha armada he sido informado de muy cierto por un Yndio de los de la dha ysla de Yucatan Sta Maria de los Remedios, como en poder de ciertos Caciques principales della estan seis cristianos cautibos, y los tienen por esclabos, é se sirben dellos en sus haciendas, que los tomáron muchos dias ha de una carabela que con tiempo por alli dix que aportó perdida, que se cree que alguno dellos deve ser Nicuesa capitan, que el católico Rey Don Fernando de gloriosa memoria mandó ir a tierra firme, é ridimirlos seria grandísimo servicio de Dios Nostro Señor é de sus Altezas; por todo lo qual pareciéndome que al servicio de Dios Nostro Señor é de sus Altezas convenia imbiar así en seguimiento é socorro de la dha armada quel dho Juan de Grijalva llebó, y busca de la carabela que tras él en su seguimiento fué, como á redimir si posible fuese los dhos christianos que en poder de los dhos Indios estan cabtivos; acordé, habiendo muchas veces pensado, é pesado, é platicadolo con personas cuerdas, de embiar como embié, otra armada tal, é tambien bastecida é aparejada ansí de nabios é mantenimientos como de gente é todo lo demas para semejante negocio necesaria; que si por caso a la gente de la otra primera armada, ó de la dha carabela que fué en su seguimiento hallase en alguna parte cerca de infieles, sea bastante para los socorrer ó descercar; é si ansí no los hallare, por sí sola pueda seguramente andar é calar en su busca todas aquellas yslas tierras, é saber el secreto dellas, y faser todo lo demas que al servicio

é de Dios Nro Sor cumpla é al de sus Altezas combenga : é para ello he acordado de la encomendar á vos Fernando Cortés, é os imbiar por capitan della, por la esperiencia que de vos tengo del tiempo que ha que en esta yslas en mi compañia habeis servido á sus Altezas, confiando que soys persona cuerda, y que con toda pendencia é zelo de su real servicio daréis buena razon é quenta de todo lo que por mí en nombre de sus Altezas os fuere mandado acerca de la dicha negociacion, y la guiaréis ó encaminaréis como mas al servicio de Dios Nro Sor é de sus Altezas combenga; y porque mejor guiada la negociacion de todo vaya, lo que habeis de fazer, y mirar, é con mucha vigilancia y deligencia yuquirir é saber, es lo siguiente.

1. Hágase el servicio de Dios en todo, y quien saltaré castiga con rigor.

2. Castigaréis en particular la fornicacion.

3. Proibiréis dados y naipes, ocasion de discordias y otros excesos.

4. Ya salido la armada del pto desta ciudd de Santiago en los otros, dotaréis desta esto cuidado no se haga agravio á Españoles ni Indios.

5. Tomados los bastimentos necesarios en dhos puertos, partiréis á vro destino, haciendo antes alarde de gente ó armas.

6. No consentiréis vaya niugun Indio ni India.

7. Salido al mar y metidas las barcas, en la de vro navio visitaréis los otros, y reconoceréis otra vez la gente con las copias (las listas) de cada uno.

8. Apercibiréis á los capitanes y maestres de los otros navios que jamas se aparten de vra conserva, y haréis quanto convenga para llegar todos juntos á la ysla de Cozumel Santa Cruz, donde será vuestra derecha derrota.

9. Si por algun caso llegaren antes que vos, les mandaréis que nadie sea osado á tratar mal á los Indios, ni les diga la causa porque vais, ni les demande ó interrogue por los cristianos captivos en la Isla de Sta Maria de los Remedios : digan solo que vos hablaréis en llegando.

10. Legadho á dha ysla de Sta Cruz veréis y sondearéis los puertos, entradas, y aguadas, así della como de Sta Maria de los Remedios, y la punta de Sta Maria de las Nieves, para dar cumplida relacion de todo.

11. Diréis á los Indios de Cozumel, Sta Cruz, y demas partes, que vais por mandado del Rey á visitarles : hablaçéis de su poder y conquistas, individuando las hechas en estas Islas y Tierra firme, de sus mercedes á quantos le sirven ; que ellos se vengan á su obediencia y den muestras dello, regalándole, como los otros han hecho, con oro, perlas, etc., para que eche de ver su buena voluntad y les favorezca y defienda : que yo les aseguro de todo en su nombre, que me pesó mucho de la batalla que con ellos ovo Francisco Hernandez, y os embió para dárles á entender como Su Alteza quiere que sean bien tratados, etc.

12. Tomaréis entera informacion de las cruces que diz se hellan en dha

Isla S[ta] Cruz adoradas por los Indios, del origen y causas de semejante costumbre.

13. En general sabréis quanto concierne á la religion de la tierra.

14. Y ciudad mucho de doctrinarlos en las verdadera feé, pues esta es la causa principal porque sus Altezas permiten estos descubrimientos.

15. Inquirid de la armada de Juan de Grijalva, y de la caravela que llevó en su seguimiento Cristóv. de Olid.

16. Caso de juntaros con la armada, búsquese la caravela, y concertad donde podréis juntaros otra vez todos.

17. Lo mismo haréis si 1° se halla la caravela.

18. Iréis por la costa de la Isla de Yucatan S[ta] Maria de los Remedios do están seis cristianos en poder de unos caciques á quienes dice conocér Melchor Indio de allí, que con vos llevais. Tratadlo con mucho amor, para que os le tenga y sirva fielmente. No sea que os suceda algun daño, por que los Indios que aquella tierra en caso de guerra son mañosos.

19. Donde quiera, trataréis muy bien á los Indios.

20. Quantos rescates hicieredes meteréis en arca de tres llaves, de que tendréis vos una, las otras el Veedor y el Tesorero que nombraredes.

21. Quando se necesite hacer agua, ó leña, etc., embiaréis personas cuerdas al mando dél de mayor confianza, que ni causen escándalo ni se ponganen peligro.

22. Si adentro la tierra viereis alguna poblacion de Indios que ofrecieren amistad, podréis ir á ella con la gente mas pacífica y bien armada, mirando mucho en que ningun agravio se les haga en sus bienes y mugeres.

23. En tal caso dejaréis á mui buen recabdo los navios; estaréis mui sobre aviso que no os engañen ni se entrometan muchos Indios entre los Españoles, etc.

24. Avisdo que placiendo á Dios N. S. ayais los X[nos] que en la d[ha] Isla de S[ta] M[a] de los Remedios están captivos, y buscado que por ella ayais la d[ha] armada é la d[ha] caravela, seguiréis vuestro viage á la punta llana ques el principio de la tierra grande que agora nuevamente el d[ho] J. de Grijalva descubrió, y corréis en su busca por la costa della adelante buscando todos los rios é puertos della fasta llegar á la baia de S. Juan, y S[ta] M[a] de los Nieves, que es desde donde el d[ho] J. de Grijalva me embió los heridos é dolientes, é me escrivió lo que hasta allí le habia occurrido; é si allí halláredes, juntaros é ir con el J.; porque entre los Españoles que llevais ó allá están no haya diferencias,.... cada uno tenga cargo de la gente que consigo lleva...... y entramos mui conformes, consultaréis lo que mas convenga conforme á esta instruccion, y á la que Grijalva llevó de sus Paternidades y mias; en tal caso los rescates todos se harán en presencia de Francisco de Peñalosa, veedor nombrado por sus Paternidades.

25. Inquiriréis las cosas de las tierras á do llegareis, así morales como físicas, si hai perlas, especiería, oro, etc., part^{te} en Sta M^{a} de las Nieves, de donde Grijalva me embió ciertos granos de oro por fundir é fundidos.

26. Quando salteis en tierra sea ante v^{ro} S^{no} y muchos testigos, y tomaréis posesion della con las solemnidades usadas : inquirid la calidad de las gentes : porque diz que hay gentes de orejas grandes y anchas, y otras que tienen las caras como perros,...... á que parte están las Amazonas, que dicen estos Indios que con vos llevais, que están cerca de allí.

27. Las demas cosas dejo á v^{ra} prudencia, confiando de vos que en todo toméis el cuidadoso cuidado de hacer lo que mas cumpla al servicio de Dios y de SS. AA.

28. En todos los puertos de esta ysla do hallareis Españoles que quieran ir con vos, no lleveis á quien tuviere deudas, si antes no las paga ó da fianzas suficientes.

29. Luego en llegando á Sta M^{a} de las Nieves, me embiaréis en el navio que menos falta hiciere, quanto hubieredes rescatado y hallado de oro, perlas, especería, animales, aves, etc., con relacion de lo hecho y lo que pensais hacer, p^{a} que yo lo mande y diga al Rey.

30. Conoceréis conforme á derecho de las causas civiles y criminales que ocurran, como capitan desta armada con todos los poderes, etc., etc. F^{ha} en esta cibdad de Santiago puerto desta isla Fernandina, á 23 oct., 1518.

N° VI.

Extrait de l'*Histoire générale des Indes* de Las Casas, l. 2, ch. 116.

Esto es uno de los herrores y disparates que muchos han tenido y echo en estas partes; porque simprimero por mucho tiempo aver á los Yndios y á qualquiera nacion ydolatria dotrinado es gran desvario quitarlos les ydolos; lo qual nunca se hace por voluntad sino contra de los ydólatras : porque ninguno puede dexar por su voluntad é de buena gana aquello que tieno de muchos años por Dios y en la leche mamado y autorizado por sus mayores, sin que primero tenga entendido que aquello que les danó en que les comutan su Dios, sea verdadero Dios. Mirad que doctrina les podían dar en dos ó en tres ó en quatro ó en diez dias, que allí estuviéron, y que mas estuviéran, del verdadero Dios, y tampoco les supieran dar para desarraygalles la opinion erronea de sus dioses, que en yéndose, que se fuéron, no tornáron á ydolatrar. Primero se han de traer de los corazones los ydolos, conviene á saber el concepto y estima que tienen de ser aquellos Dios los ydólatras por diuturna y deligente é continua dotrina, y pintalles en ellos

el concepto y verdad del verdadero Dios, y despues ellos mismos viendo su engaño y error an de derrocar é destruir, con sus mismas manos y de toda su voluntad, los ydolos que venaraban por Dios é por diodes. Y así lo enseña San Agustin en del sermon, *De puero centurionis, de verbis Domini.* Pero no fué aqueste el postrero disparate que en estas Yndias cerca desta materia se a hecho poner cruces, ynduciendo á los Yndios á la reverencia dellas. Si ay tiempo para ello con significacion alguna del fruto que pueden sacar dello, si se lo pueden dar á entender para hacerse y bien hacerse, pero no aviendo tiempo ni lengua ni sazon, cosa superflua é ynútil parece. Porque pueden pensar los Yndios que les dan algun ydolo de aquella figura que tienen por Dios los christianos, y así lo arán ydólatra adorando por Dios aquel palo. La mas cierta é conveniente regla é dotrina que por estas tierras y otras de infieles semejantes á estos los christianos deben dar á tener, quando van de pasada como estos yvan, é quando tambien quisieren morar entre ellas, es dalles muy buen exemplo de hobras virtuosas y christianas, para que, como dice nuestro Redemptor, viéndolas alaben y den gloria al Dios é padre de los cristianos, é por ellas juzguen que quien tales cultores tiene no puede ser sino bueno é verdadero Dios.

N° VII.

Déposition de don Alonzo Hernandez de Puerto Carrero.

Cet officier est celui qui fut envoyé avec Montejo en Espagne pour porter les dépêches de Cortés. L'original est dans les archives de Simancas.

En la cibdad de la Coruña, á 30 dias del mes de Abril, de 1520 años, se tomó el d^{ho} é depusicion de Alonso Hernandez Puerto-Carrero por mí, Joan de Samano, del qual haviendo jurado en forma so cargo nel juramento dijo lo sig^{te}.

Primeramente dijo, que en ell armada que hizo $Fran^{co}$ Hernandez de Cordova é Caycedo é su compañero él no fué en ella; de la qual armada fué el d^{ho} $Fran^{co}$ Hernandez de Cordova por Capitan General é principal armador; é que ha oida decir como estos descubriéron la Isla que se llama de Yucatan.

Item : dijo que en ell armada de que fué Cap^{n} General Joan de Grijalva este testigo no fué; pero que vido un Cap^{n}, que se dice Pedro de Alvarado, que embió Joan de Grijalva en una caravela con cierto oro é joyas á Diego Velasquez; é que oyó decir, que des que Diego Velasquez vido que traian tan poco oro, é el Capitan Joan de Grijalva se queria luego bolver é ro

hacer mas rescate, acordó de hablar á Hernandez Cortés para que hiciesen esta armada, por que al presente en Santiago no havia persona que mejor aparejo tuviese, i que mas bien quisto en la isla fuese, por que al presente tenia tres navios : fuéle preguntado, como savia lo susd^ho^; respondió, que porque lo avia oido decir á muchas personas de la isla.

Dice mas que se pregonó en el pueblo don este testigo vivia que todas las personas que quisiesen ir en ell armada, de todo lo que se oviese o rescâtase habria la una tercera parte é las otras dos partes eran para los armadores i navios.

Fuéle preguntado, quien hizo dar el d^ho^ pregun, é en cuyo nombre se hacia, é quien se decia entonces que hacia la d^ha^ armada; respondió, que oyó decir, que Hernando Cortés havia escripto una carta á un Alc^e^ de aquel pueblo para que hiciese á pregonarlo; é que oyó decir, que Diego Velasquez habló con Hern^do^ Cortés para que juntam^te^ con el hiciesen la d^ha^ armada, por que al presente no habia otra persona que mejor aparejo en la dicha isla para ello tuviese, porque al presente tenia tres navios, é era bien quisto en la isla; é que oyó decir, que si él no fuera por Capitan, que no fuera la tercera parte de la gente que con él fué; é que no sabe el concierto que entre si tienen, mas de que oyó decir, que amvos hacian aquella armada, é que ponia Hern^do^ Cortés mas de las dos partes della, é que la otra parte cree este testigo que la puso Diego Velasquez, porque lo oyó decir, é despues que fué en la d^ha^ armada vido ciertos navios que puso Hern^do^ Cortés, en lo que gastaba con la gente, que le pareció que ponia las dos partes ó mas, é que de diez navios que fuéron en ell armada los tres puso Diego Velasquez, é los siete Cortés suyos é de sus amigos.

Dijo que le dijéron muchos personas que ivan en ell armada como Hern^do^ Cortés hizo pregonar, que todos los que quisiesen ir en su compañia, si toviesen nescesida de dineros así para comprar vestidos comos provisiones ó armas para ellos, que fuesen á él, é que él les socoreria é les daria lo que hoviesen menester, é que á todos los que á él acodian que lo dava, é que esto sabe, porque muchas personas á quien él socorria con dineros que lo dijéron; é que estando en la villa de la Trenidad, vió que él é sus amigos davan á toda la gente que alli estaba todo lo que havian menester; é así mesmo estando en la villa de Sant Cristóbal en la Havana, vió hacer lo mismo, é comprar muchos puercos é pan, que podian ser tres ó cuatro meses.

Fuéle preguntado, á quien tenian por principal armador desta armada, é quien era público que la hacia; dijo que lo que oyó decir é vido, que Hern^do^ Cortés gastava las dos partes, é que los d^hos^ Diego Velasquez é Hern^do^ Cortés la hiciéron como d^ho^ tiene, é que no sabe mas en esto de este articulo.

Fuéle preguntado, si sabia quel d^{ho} Diego Velasquez fuese el principal por respecto de ser Governador por su Al. en las tierras é islas que por su industria se descobriesen; que no lo sabe, porque no le eran entonces llegadas Gonzalo de Guzman é Narvaez.

Fuéle preguntado, si sabe el d^{ho} Diego Velasquez sea lugar teniente de Governador é capitan de la isla de Cuba; dijo que ha oido decir, ques teniente de Almirante.

Fuéle preguntado, si sabia dellasi^{to} é capitulac^{n} que el dicho Diego Velasquez tomó con los Frailes Gerónimos en nombre de S. M., é de la instruccion que ellos para el descubrimiento le diéron; dijo que oyó decir, que les havia f^{ho} relacion que havia descovierto una t^{rra} que era mui rica, é les embió á pedir le diesen lic^{a} para vojallá é para rescatar en ella, é los Padres Gerónimos que la diéron, é que esto sabe por que lo oyó decir: fuéle preguntado, si vió este asiento ó poderes algunos de los d^{hos} Padres ó la d^{ha} instruccion; dijo que bien los puede havor visto, mas lo que en ellos iva, no se acuerda mas que lo arriva d^{ho}.

Fuéle preguntado, si vió ó oyó decir, que los dichos poderes é capitulac^{n} de los d^{hos} Padres Gerónimos fuese nombrado Diego Velasquez ó el d^{ho} Cortés; dijo que en los poderes que les P^{es} Gerónimos embiáron á Diego Velasquez que á él seria, é no ha Hernando Cortés, por que el d^{ho} Diego Velasquez lo embió á pedir.

Fuéle preguntado, como é porque causa obedecia á Hern^{do} Cortés por Cap^{n} General de aquella armada; dijo que porque Diego Velasquez le dió su poder en nombre de su Al. para ir hacer aguel rescate; é que lo sabe, porque vió el poder é lo oyó decir ó todos ellos.

Fuéle preguntado, que fué la causa por que no usáron con el d^{ho} Hern^{do} Cortés de los poderes quo llevaba del d^{ho} Diego Velasquez; dijo que esta armada iva en achaque de buscar á Juan de Grijalva; que oyó decir, que no tenia poder Diego Velasquez de los P^{res} Gerónimos para hacer esta armada, é que él usó del poder que Diego Velasquez le dió, é alli rescató.

Fuéle preguntado, que fué la causa porque, quando quisiéron poblar, le nombráron ellos por Capitan General é justicia mayor de nuevo; dijo que Hernando Cortés, desque havia rescatado é vido que tenia pocos vastim^{tos}, que no havia mas de para bolver tasadamente á la isla de Cuba, dijo que se queria bolver; é entonces toda la gente se juntáron é le requiriéro que poblase, pues los Yndios les tenian buena voluntad é mostravan que holgaban con ellos, é la t^{rra} era tan aparejada para ello, é S. M. seria dello mui servido; é respondió, que él no traia poder para poblar, que él responderia; é respondió, que pues era servicio de S. M. poblar, otejaba que poblasen; é hiciéron Alc^{s} é Rexidores, é se juntáron en su cabildo, é le proveyéron de Xusticia mayor é Capitan General en nombre de S. M.

Fuéle preguntado, que se hiciéron los navíos que llebárou ; dijo que desque pobláron venian los maestres de los navíos, á decir el capitan que todos los navios se ivan á fondo, que no los podian tener encima dell agua ; i el d^ho Capitan mandó á ciertos maestres é pilotos que entrasen en los navios é viésen los que estavan para poder navegar, é ver si se podiesen remediar; é los d^hos maestres é pilotos digéron, que no havia mas de tres navíos que pudiesen navegar é remediarse, é que havia de ser con mucha costa; é que los demas que no havia medio ninguno en ellos, é quel alguno dellos se undió en la mar, estando echada el ancla; é que con los demas que no estavan para poder navegar é remediarse, los déjáron ir al traves; é que esta es la verdad, é firmólo de su nombre.

Dijo que se acuerda que oyó decir, que Hernando Cortés havia gastado en esta armada cinco mill ducados ó castellanos; é que Diego Velasquez oyó decir, que havia gastado mill é setecientos, poco mas ó menos; é que esto que gastó fué en vinos é aceites é vinagre é ropas de vestir, las que les vendió un factor que allá está de Diego Velasquez, en que les vendia el arroba de vinó á cuatro castellanos que salia al respecto por una pipa cient. castellanos, el arroba del acete á seis castellanos, é alomesmo la arrova del vinagre, é las camizas á dos pesos, y el par de los alpargates á castellano, é un mazo de cuentas de valoria á dos castellanos costándole á él á dos reales, é á este respecto fuéro todas las otras cosas; é que esto que gastó Diego Velasquez lo sabe, porque lo vido vender, é este testigo se le vendió hasta parte dello. — Alonso Hernandez Portocarrero declaró ante mi, Johan de Samano.

N° VIII.

Extrait de la lettre de la Villa Rica de Vera Cruz, dans laquelle Cortés raconte à l'empereur la fondation de la première colonie du Mexique. (L'original est à la bibliothèque impériale de Vienne.)

Despues de se ave despedido de nosotros el dicho Caçique, y buelto á su casa, en mucha conformidad, como en esta armada venimos, personas nobles, cavalleros, hijos dalgo, zelosos del servicio de N^ro S^or y de V^ras Reales Altezas, y deseosos de ensalzar su Corona Real, de acrecentar sus Señorios, y de aumentar sus rentas, nos juntámos y platicámos con el dicho capitan Fernando Cortés, diciendo que esta tierra era buena, y que segun la muestra de oro que aquel Caçique avia traido, se creia que debia de ser mui rica, y que segun las muestras que el dicho Caçique avia dado, era de creer que él y todos sus Indios nos tenian muy buena voluntad ; por tanto que nos pare-

çia que nos convenia al servicio de Vras Magestades, y que en tal tierra se hiziese lo que Diego Velasquez avia mandado hacer al dicho Capitan Fernando Cortés, que era rescatar todo el oro que pudiese, y rescatado bolverse con todo ello á la Isla Fernandina, para gozar solamente de ello el dicho Diego Velasquez y el dicho capitan; y que lo mejor que á todos nos parecia era, que en nombre de Vras Reales Altezas se poblase y fundase allí un pueblo en que huviese justicia, para que en esta tierra tuviesen Señorio, como en sus Reinos y Señorios lo tienen; porque siendo esta tierra poblada de Españoles, de mas de acreçentar los Reinos y Señorios de Vras Magestades, y sus rentas, nos podrian hacer mercedes á nosotros y á los pobladores que de mas allá viniesen adelante; y acordado esto, nos juntámos todos en concordes de un ánimo y voluntad, y hizimos un requerimiento al dicho capitan, en el qual diximos, que pues él veia quanto al servicio de Dios Nro Señor y al Vras Magestades convenia, que esta tierra estuviese poblada, dándole las causas de que arriba á Vras Altezas se ha hecho relaçion, que le requerimos que luego cesase de hacer rescates de la manera que los venia à hacer, porque seria destruir la tierra en mucha manera, y Vras Magestades serian en ellos muy desservidos; y que ansí mismo le pedimos y requerimos que lluego nombrase para aquella villa, que se havia por nosotros de hacer y fundar, Alcades y Regidores, en nombre de Vras Reales Altezas, con ciertas protestaciones, en forma que contra él protestámos si ansí no lo hiziesen: y hecho este requerimiento al dicho Capitan, dixo que daria su repuesta el dia siguiente; y viendo pues el dicho Capitan como convenia al servicio de Vras Reales Altezas lo que le pedíamos, luege otro dia nos respondió, diciendo, que su voluntad estava mas inclinada al servicio de Vras Magestades que á otra cosa alguna, y que no mirando al interese que á él se le siguiese, si prosiguiera en el rescate que traia propuesto de rehacer los grandes gastos que de su hacienda avia hecho en aquella armada juntamente con el dicho Diego Velasquez, antes poniéndolo todo le placia y era contento de hacer lo que por nosotros le era pedido, pues que tanto convenia al servicio de Vras Reales Altezas; y luego comenzó con gran diligencia á poblar y á fundar una villa la qual puso por nombre la rica Villa de Vera Cruz, y nombrónos á los que lá delantes subscribimos, por Alcades y Regidores de la dicha Villa, y en nombre de Vras Reales Altezas recibió de nosotros el juramento y solenidad que en tal caso se acostumbra y suele hacer; despues de lo qual otro dia siguiente entrámos en nuestro cabildo y ajuntamiento, y estando así juntos embiamos à llamar al dicho Capitan Fernando Cortés, y le pedimos en nombre de Vras Reales Altezas que nos mostrase los poderes y instrucciones que el dicho Diego Velasquez le avia dado para venir á estas partes, el qual embió luego por ellos y nos los mostro; y vistos y leidos por nosotros, bien examinados segun lo que pudímos mejor entender, hallámos á nuestro pa-

recer que por los dichos poderes y instrucciones no tenia mas poder el dicho capitan Fernando Cortés, y que por aver ya espirado no podia usar de justicia ni de Capitan de allí adelante; paraciéndonos pues, mui Excellentissimos Principes! que para la pacificacion y concordia de entre nosotros, y para nos gobernar bien, convenia poner una persona para su Real servicio, que estuviese en nombre de Vras Magestades en la dicha villa y en estas partes por justicia mayor y capitan y cabeza á quien todos acatasemos hasta hacer relacion de ello á Vras Reales Altezas para que en ello proveyesen lo que mas servidos fuesen, y visto que á ninguna persona se podria dar mejor el dicho cargo que al dicho Fernando Cortés, porque demas de ser persona tal qual para ello conviene, tiene muy gran zelo y deseo del servicio de Vras Magestades, y ansí mismo por la mucha experiencia que de estas partes y Islas tiene, de causa de los quales ha siempre dado buena cuenta, y por haver gastado todo quanto tenia por venir como vino con esta armada en servicio de Vras Magestades, y por aver tenido en poco, como hemos hecho relacion, todo lo que podia ganar y interese que se lo ponia seguir si rescatara, como traia concertado, y le proveímos en nombre de Vras Reales Altezas de justicia y Alcalde mayor, del qual recibímos el juramento que en tal caso se requiere, y hecho como convenia al Real servicio de Vra Magestad, lo recibímos en su Real nombre en nro ajuntamientos y cabildo por Justicia mayor y capitan de Vras Reales armas, y ansí está y estará hasta tanto que Vras Magestades provean lo que mas á su servicio convenga : hemos querido hacer de todo esto relaçion á Vras Reales Altezas, porque sepan lo que acá se ha hecho, y el estado y manera en que quedamos.

No IX.

Cérémonie de l'inauguration d'un Tecuhtle, ou chevalier-marchand, à Tlascala.

Dans cet extrait de l'*Histoire de Tlascala,* par Camargo, on croit lire un chapitre de Sainte-Palaye.

Esta ceremonia de armarse caballeros los naturales de Mexico y Tlaxcalla y otras provincias de la Laguna Mejicana es cosa muy notoria; y así no nos detendrémos en ella, mas de pasar secuntamente. Es de saber, que cualquier Señor, ó hijos de Señores, que por sus personas habian ganado alguna cosa en la guerra, ó que hubiesen hecho ó emprendido cosas señaladas y aventajadas, como tubiese indicios de mucho valor, i que fuese de buen consejo y aviso en la república, le armaban caballero ; que como fuesen tan ricos que

por sus riquezas se enoblecian y hacian negocios de hijos y dalgo y caballero, los armaban caballeros por dos, diferentemente que los caballeros de linea recta, porque los llamaban Tepilhuan : Al Mercader que era armado caballero, y á los finos que por descendencia lo eran, llamaban Tecuhtles. Estos Tecuhtles se armaban caballeros con muchas ceremonias. Ante todas cosas, estaban encerrados 40 ó 60 dias en un templo de sus Idolos, y ayunaban todo este tiempo, y no trataban con gente mas que con aquellos que les servian, y al cabo de los cuales eran llevados al templo mayor, y allí se les daban grandes doctrinas de la vida que habian de tener y guardar; y antes de.todas estas cosas les daban grandes bejamenes con muchas palabras afrentosas y satíricas, y les daban de puñadas con grandes reprensiones, y aun en su proprio rostro, segun atras déjámos tratado, y les horadaban las narices y labios y orejas; y la sangre que de ellos salia la ofrecian á sus Idolos. Alli les daban publicamente sus arcos y flechas y macanas y todo género de armas usadas en su arte militar. Del templo era llevabo por la calles y plazas acostumbradas con gran pompa y regocijo y solemnidad : ponfanles en las orejas orejeras de oro, y bezotes de lo mismo, llevando adelante muchos truhanes y chocarreros que decian grandes donaires, con que hacian reir las gentes; pero como vamos tratando, se ponian en las narices piedras ricas, oradabanles las orejas y narices y bezos, no con yerros ni cosa de oro ni plata, sino con guesos de Tigres y leones y águilas agudos. Este armado caballero hacia muy solemnes fiestas y costosas, y daban muy grandes presentes á los antiguos Señores caballeros así de ropas como de esclavos, oro y piedras preciosas y plumerias ricas, y divisas, escudos, rodelas y arcosy flechas, á manera de propinas cuando se doctoran nuestros letrados. Andan de casa en casa de estos Tecuhtles dándoles estos presentes y dadivas, y le proprio-hacen con estos armados caballeros despues que lo eran, y se tenia cuenta con todos ellos. Y era república; y así no se armaban muchos caballeros hidalgos pobres, por su poca posibilidad, sino eran aquellos que por sus nobles y loables hechos lo habian merecido, que en tal caso los caciques cabeceros y los mas supremos Señores Reyes, pues tenian meromixto imperio con sus tierras, y orca y cuchillo para ejecutar los casos de justicia, como en efecto era así. Finalmente, que los que oradaban las orejas, bezos, y narices de estos, que así se armaban caballeros, eran caballeros ancianos y muy antiguos, los cuales estaban dedicados para esto; y así como para en los casos de justicia y consejos de guerra. Servian estos caballeros veteranos en la república, los cuales eran temidos, obedecidos, y reverenciados en muy gran veneracion y estima. Y como atras dejámos dicho, que al cabo de los 40 ó 60 dias de ayuno de los caballeros nobles los sacaban de allí para llevarlos al templo mayor donde tenian sus simulacres; no les oradaban entonces las orejas, narices, ni labios, que son los labios de la parte de abajo, sino que

cuando se ponian en el ayuno, entonces; y ante todas cosas les hacian estos bestiales espectáculos; y en todo el tiempo de ayuno estaba en cura, para que el dia de la mayor ceremonia fuese sano de las heridas, que pudiesen ponerle las orejeras y bezotes sin ningun detrimento ni dolor; y en todo este tiempo no se lavaban, antes estaban todo tiznados y embiajados de negro, y con muestras de gran humildad para conseguir y alcanzar tan gran merced y premio, velando las armas todo el tiempo del ayuno segun sus ordenanzas, constitutiones, y uso, costumbres entre ellos tan celebrados. Tambien usaban tener las puertas donde estaban ayunando cerradas con ramos de laurel, cuyo árbol entre los naturales era muy estimada.

N° X.

Extrait de l'*Histoire des Indes* d'Oviedo.

Description de l'intérieur du palais de Montézuma et de sa manière de vivre.

Quando este gran Principe Montezuma comia, estaba en una gran sala encalada é mui pintada de pinturas diversas; allí tenia enanos é chocarreros que le decian gracias é donaires, é otros que jugaban con vn palo puesto sobre los pies grande, é le traian é meneaban con tanta facilidad é ligereza, que parecia cosa imposible; é otros hacian otros juegos é cosas de mucho para se admirar los hombres. A la puerta de la sala estaba vn patio mui grande, en que habia cien aposentos de 25 ó 30 pies de largo, cada uno sobre si, en torno de dicho patio, é allí estaban los Señores principales aposentados como guardas del palacio ordinarias, y estos tales aposentos se llaman galpones, los quales á la contina ocupan mas de 600 hombres, que jamas se quitaban de alli, é cada vno de aquellos tenian mas de 30 servidores, de manera que á lo menos nunca faltaban 3,000 hombres de guerra en esta guarda cotediana del palacio. Quando queria comer aquel principe grande, daban le agua á manes sus Mugeres é salian allí hasta 20 dellas las mas queridas é mas hermosas é estaban en pie en tanto que él comia; é traíale vn Mayordomo ó Maestre-sala 3,000 platos ó mas de diversos manjares de gallinas, cordonices, palomas, tórtolas, é otras aves, é algunos platos de muchacos tiernos guisados á su modo, é todo mui lleno de axi, é él comia de lo que las mugeres le trahian ó queria. Despues que habia acabado de comer, se tornaba á labar las manos, é las Mugeres se iban á su aposento dellas, donde eran mui bien servidas; é luego ante el señor allegábanse á sus burlas é gracias aquellos chocarreros é donosos, é mandaba las

dar de comer sentados á vn cabo de la sala; é todo lo restante de la comida mandaba dar á la otra gente que se ha dicho que estaban en aquel gran patio; y luego venian 3,000 Xicalos i cantaros ó ánforas de brevage, é despues que el señor habia comido ó bebido, é labadose las manos, ibanse las Mugeres, é accabadas de salir de la sala, entraban los negociantes de muchas partes, así de la misma cibdad como de sus señorios; é los que le habian de hablar incábanse de rodillas quatro varas de medir ó mas, apartados dél é descalzos, é sin manta de algodon que algo valiese; é sin mirarle á la cara decian su razonamiento; é él proveia lo que le parecia; é aquellos se levantaban é tornaban atras retraiéndose sin volver las espaldas vn buen tiro de piedra, como lo acostumbraban hacer los Moros de Granada delante de sus señores é principes. Allí habia muchos jugadores de diversos juegos, en especial con vnos fesoles á manera de habas, é apuntadas como dados, que es cosa de ver; é juegan cuanto tienen los que son Tahures entrellos. Ivan los Españoles á ver á Montezuma, é mandábales dar duchos, que son vnos banquillos ó escabelos, en que se sentasen, mui lindamente labrados, é de gentil madera, é decianles que querian, que lo pidiesen é dárselo han. Su persona era de pocas carnes, pero de buena gracia é afabil, é tenia cinco ó seis pelos en la barba tan luengos como un geme. Si le parecia buena alguna ropa que el Español tubiese, pedíasela, é si se la dada liberalmente sin le pedir nada por ella, luego se la cobria é la miraba mui particularmente, é con placer la loaba; mas si le pedian precio por ella hacialo dar luego, é tomaba la ropa é tornábasela á dar á los christiànos sin se la cobrir, é como descontento de la mala crianza dél que pedia el precio, decia : Par mí no ha de haber precio alguno, porque yo soy señor, é no me han de pedir nada deso; que yo lo daré sin que me den alguna cosa; que es mui gran afrenta poner precío de ninguna cosa á los que señores, ni ser ellos Mercaderes. Con esto concuerdan las palabras que de Scipion Africano, que de sí decian aquella contienda de prestancia, que escrive Luciano, entre los tres capitanes mas excelentes de los antiguos, que son Alexandro Magno, é Anibal, é Scipion : Desde que nascí, ni vendí ni compré cosa ninguna. Así que decia Montezuma quando así le pedian prescio; Otro dia no te pediré cosa alguna, porque me has hecho mercader; vete con Dios á tu casa, é lo que obieses menester pidelo, é dársete ha : É no tornes acá, que no soy amigo desos tratosi ni de los que en ellos entienden, para mas dexárselos vsar con otros hombres en mi Señorio. Tenia Montezuma mas de 3,000 señores que le eran subgetos, é aquellos tenian muchos vasallos cada uno dellos; É cada qual tenia casa principal en Temixtitan, é habia de residir en ella ciertos meses del año; É quando se habian de ir á su tierra con licencia de Montezuma, habir de quedar en la casa su hijo ó hermano hasta quel señor della tornase. Esto hacia Montezuma por tener su tierra segura, é que

ninguno se le alzase sin ser sentido. Tenia vna seña, que trahian sus Almoxarifes é Mensageros quando recogian los tributos, é él que erraba lo mataban é él á quantos del venian. Dábanle sus vasallos en tributo ordinario de tres hijos uno, é él que no tenia hijos dabia de dar vn Indio ó India, para sacrificar á sus Dioses, é sino lo daban, habian de sacrificarle á el : Dábanle tres hanegas de mahiz vna, é todo lo que grangeaban, ó comian, ó bebian; En fin de todo se le daba el tercio; E él que desto faltaba pagaba con la cabeza. En cada pueblo tenian Mayordomo con sus libros del número de la gente é de todo lo demas asentado por tales figuras é caracteres quellos se entendian sin discrepancia, como entre nosotros con nuestras letras se entenderia vna cuenta mui bien ordenada. É aquelles particulares Mayordomos daban quenta á aquellos que residian en Temixtitan, é tenian sus alholíes é Magazenes é depósitos donde se recogian los tributos, é oficiales para ello, é ponian en cárceles los que a su tiempo no pagaban, é dábanles termino para la paga, é aquel pasado é no pagado, justiciaban al tal deudor, ó le hacian esclavo.

Dexemos esta materia, é volvamos á este gran Principe Montezuma, el qual en vna gran sala de 150 pies de largo, é de 50 de ancho, de grandes vigas é postes de madera que lo sostenian, encima de la qual, era todo vn terrado é azutea, é tenia dentro desta sala muchos géneros de aves, é de animales. Havia 50 águilas caudales en jaolas, tigres, lobos, culebras, tan gruesas como la pierna, de mucho espanto, é en sus jaolas así mismo, é allí se les llevaba la sangre de los hombres é mugeres é niños que sacrificaban, é cebaban con ella aquellas bestias; é habia vn suelo hecho de la mesma sangre humana en toda la dicha sala, é si metia vn palo ó vara tremblaba el suelo. En entrando por la sala, el hédor era mucho é aborrecible é asqueroso; las culebras daban grandes é horribles silvos, é los gemidos é tonos de los otros animales allí presos era una melodia infernal, é para poner espanto; tenía 500 gallinas de racion cada dia para la sustentacion desos animales. En medio de aquella sala habia vna capilla á manera de vn horno grande, é por encima chapada de las minas de oro é plata é piedras de [illegible]chas maneras, como ágatas é cornesinas, nides, topacios, planas desme[illegible]das, é de otras suertes, muchas é mui bien engastadas. Allí entraba Monte[illegible]ma é se retrahia á hablar con el Diablo, al qual nombraban Atezcatepoca, [illegible]e aquella gente tienen por Dios de la guerra, y él les daba á entender, qu[illegible]era Señor y criador de todo, y que en su mano era el vencer; é los Indi[illegible] en sus arreitos y cantares é hablas le dan gracias y lo invocan en sus ne[illegible]esidades. En aquel patio é sala habia continuamente 5,000 hombres pintad[illegible] de cierto betun ó tinta, los quales no llegan á mugeres é son castos; llam[illegible]nos papas, é aquestos son religiosos. . . . .

Tenia Montez[illegible]ma vna casa mui grande en que estaban sus Mugeres, que

eran mas de 4,000 hijas de señores, que se la daban para ser sus Mugeres, é él lo mandaba hacer así; é las tenia mui guardadas y servidas; y algunas veces él daba algunas dellas á quien queria favorecer y honrar de sus principales: Ellos las recibian como vn don grandísimo. Habia en su casa muchos jardines é 100 vaños, ó mas, como los que vsan los Moros, que siempre estaban calientes, en que se bañaban aquellas sus Mugeres, las quales tenían sus guardas, é otras mugeres como Prioras que las que las governaban: É á estas mayores, que éran ancianas, acataban como á Madres, y ellas las trataban como á hijas. Tuvo su padre de Montezuma, 150 hijos é hijas, de los quales los mas mató Montezuma, y las hermanas casó muchas dellas con quien le pareció: y él tubo, 50 hijos y hijas, ó mas; y acaeció algunas veces tener 50 mugeres preñadas, y las mas dellas mataban las criaturas en el cuerpo, porque asi dicen que se lo mandaba el Diablo, que hablaba con ellas y deciales que se sacrificásen ellas las orejas y las lenguas y sus naturas, é se sacasen mucha sangre é se la ofréciesen, é así lo hacian en efeto. Parecia la casa de Montezuma vna cibdad mui poblada. Tenía sus porteros en cada puerta. Tenia 20 puertas de servicio; entraban muchas calles de agua á ellas, por las quales entraban é salian las canoas chón mahiz, é otros bastimentos, é leña. Entraba en esta casa vn caño de agua dulce, que venia de vna fuente, que se dice Chapictepeque, que nace en vn peñon, que está en la Laguna salada, de mui excelente agua.

Nº XI.

Dialogue d'Oviedo avec don Thoan Cano (l'hidalgo espagnol qui avait épousé la veuve de Guatemozin, fille de Montézuma).

DIALOGO DEL ALCAYDE DE LA FORTALEZA DE LA CIBDAD É PUERTO DE SANTO DOMINGO DE LA ISLA ESPANOLA, AUTOR Y CHRONISTA DESTAS HISTORIAS, DE LA VNA PARTE, É DE LA OTRA, VN CABALLERO VECINO DE LA GRAND CIBDAD DE MÉXICO, LLAMADO THOAN CANO.

ALC. Señor, ayer supe que Vm. vive en la grand cibdad de México, y que os llamais Thoan Cano; y porque yo tube amistad con vn caballero llamado Diego Cano, que fué criado del serenissimo Principe Don Thoan, mi señor, de gloriosa memoria, deseo saber si es vivo, é donde sois señor natural, é como quedástes avecindado en estas partes, é rescibiré merced, que no rescibais pesadumbre de mis preguntas; porque tengo necesidad de saber algunas cosas de la Nueva España, y es razon, que para mi satisfaccion yo procure entender lo que deseo de tales personas é hábito que merezcan credito; y ansi, Señor, recibiré mucha merced de la vuestra en lo que digo.

THOAN CANO. Señor Alcayde, yo soy él que gano mucho en conoceros; y tiempo ha que deseaba ver vuestra persona, porque os soi aficionado, y querria que mui de veras me tubiesedes por tan amigo é servidor como yo os lo seré. É satisfaciendo á lo que Vm. quiere saber de mí, digo, que Diego Cano, Escribano de Cámara del príncipe Don Thoan, y camarero de la Tapicería de su Alteza, fué mi tio, é ha poco tiempo que murió en la cibdad de Caceres, donde vivia é yo soy natural: Y quanto à lo demas, yo, Señor, pasé desde la Isla de Cuba á la Nueva España con el capitan Pamphilo de Narvaez, é aunque mozo é de poca edad, yo me hallé cerca dél quando fué preso por Hernando Cortés é sus mañas; é en ese trance le quebráron vn ojo, peleando él como mui valiente hombre; pero como no le acudió su gente, é con él se halláron mui pocos, quedó preso é herido, é se hizo Cortés señor del campo, é truxo á su devocion la gente que con Pamphilo habia ido, é en rencuentros é en batallas de manos en Mexico; y todo lo que ha sucedido despues yo me he hallado en ello. Mandais que diga como quedé avecindado en estas partes, y que no reciba pesadumbre de vuestras preguntas; satisfaciendo á mi asiento, digo, Señor, que yo me casé con una Señora hija legítima de Montezuma, llamada doña Isabel, tal persona, que aunque se hobiera criado en nuestra España, no estobiera mas enseñada é bien dotrinada é católica, e de tal conversacion é arte, que os satisfaria su manera e buena gracia; y no es poco util é provechosa al sosiego é contentamientos de los naturales de la tierra; porque, como es Señora en todas sus cosas é amiga de los christianos, por su respecto é exémplo mas quietud é reposo se imprime en los ánimos de los Mexicanos. En lo demas que se me preguntaré, é de que yo tenga memoria, yo, Señor, diré lo que supiere conforme á la verdad.

ALC. Io acepto la merced que en eso recibiré; y quiero comenzar á decir lo que me ocurre, porque me acuerdo, que fui informando que su padre de Montezuma tubo 150 hijos é hijas, ó mas, é que le acaeció tener 50 mugeres preñadas; É ansí escrebí esto, é otras cosas á este propósito en el capitulo 46; lo qual si así fué, queria saber, ¿ como podeis vos tener por legitima hija de Montezuma á la S^ra^ doña Isabel vuestra Muger, é que forma tenia vuestro suegro para que se conociesen los hijos bastardos entre los legitimos ó espurios, é quales eran mugeres legitimas é concubinas ?

CA. Fue costumbre vsada y guardada entre los Mexicanos, que las mugeres legitimas que tomaban, era de la manera que agora se dirá. Concertados el hombre é muger que habian de contraer matrimonio, para le efectuar se juntaban los parientes de ambas partes é hacian vn areito despues que habian comido ó cenado; é al tiempo que los Novios se habian de acostar é dormir en vno, tomaban la halda delantera de la camisa de la Novia é atábana á la manta de algodon que tenia cubierto el Novio. É así ligados

tomábanlos de las manos los principales parientes de ambos, é metian los en una cámara, donde los dejaban solos é oscuros por tres dias continuos sin que de allí saliesen él ni allá, ni allá entraba mas de vna India á los proveer de comer é lo que hobian menester ; en el qual tiempo deste encerramiento siempre habia bailes ó areitos, que ellos llaman mitote; é en fin de los tres dias no hai mas fiesta. É los que sin esta cerimonia se casan no son habidos por matrimonios, ni los hijos que proceden por legitímos, ni horedan. Ansi como murio Montezuma, quedáronle solamente por hijos legítimos mi Muger é vn hermano suio, é muchacos ambos ; á causa de lo qual fué elegido por Señor vn hermano de Montezuma, que se decia Cuitcavaci, Señor de Iztapalapa, el qual vivió despues de su eleccion solos 60 dios, y murió de viruelas ; á causa de lo qual vn sobrino de Montezuma, que era Papa ó sacerdote maior entre los Indios, que se llamaba Guatimuci, mató al primo hijo legitimo de Montezuma, que se decia Asupacaci, hermano de padre é madre de doña Isabel, é hízose señor, é fué mui valeroso. Este fué él que perdió á Mexico, é fué preso, é despues injustamente muerto con otros principales Señores é Indios, pues como Cortés é los christianos fuéron enseñoreados de Mexico, ningun hijo quedó legitimo sino bastardos de Montezuma, ecepto mi Muger, que quedaba viuda, porque Guatimuci señor de México, su primo, por fixar mejor su estado, siendo ella mui muchacha, la tubo por muger con la cerimonia ya dicha del atar la camiso con la manta ; é no hobiéron hijos, ni tiempo para procreallos ; é ella se convirtió á nuestra santa fée católica, é casóse con vn hombre de bien de los conquistadores primeros, que se llamaba Pedro Gallego, é ovo vn hijo en ella, que se llama Thoan Gallego Montezuma ; é murió el dicho Pedro Gallego, é yo casé con la dicha doña Isabel, en la qual me ha dado Dios tres hijos é dos hijas, que se llaman Pedro Cano, Gonzalo Cano de Saavedra, Thoan Cano, doña Isabel, é doña Catalina.

Alc. Señor Thoan Cano, suplícoos que me digais porque mato Hernando Cortés á Guatimuci : ¿ revelóse despues, ó que hizo para que muriese ?

Ca. Habeis de saber, que así á Guatimuci, como al Rey de Tacuba, que se decia Tetepanquezal, é al Señor de Tezcuco, el capitan Hernando Cortés les hizo dar muchos tormentos é crudos, quemándoles los pies, é untándoles las plantas con aceite, é poniéndoselas cérca de las brasas, é en otras diversas maneras, porque les diesen sus tesoros ; é teniéndolos en contiguas fatigas, supo como el capitan Cristoval de Olit se le habia alzado en puerto de Caballos é Honduras, la qual provincia los Indios llaman Guaimuras, é determinó de ir é buscar é castigar el dicho Christoval de Olit, é partió de México por tierra con mucha gente de Españoles, é de los naturales de la tierra ; é llevóse consigo aquellos tres principales ya dichos, y

despues los ahorcó en el camino; é ansí enviudó doña Isabel, é despues ella se casó de la manera que he dicho con Pedro Gallego, é despues conmigo.

Alc. Pues en cierta informacion, que se envió al Emperador Nuestro Señor, dice Hernando Cortés, que habia sucedido Guatimuci en el Señorio de México tras Montezuma, porque en las puentes murió el hijo é heredero de Montezuma, é que otros dos hijos que quedáron vivos, el vno era loco o mentecapto, é el otro paralítico, é ináviles por sus enfermedades: É yo lo he escripto así en el capitulo 16, pensando quello seria así.

Can. Pues escriba Vm. lo que mandaré, y el marques Hernando Cortés lo que quisiere, que yo digo en Dios y en mi conciencia la verdad, y esto es mui notorio.

Alc. Señor Thoan Cano, dígame Vm. ¿ de que procedió el alzamiento de los Indios de México en tanto que Hernando Cortés salió de aquella cibdad é fué á buscar á Pamphilo de Narvaez, é dexó preso á Montezuma en poder de Pedro de Alvarado? Porque he oido sobre esto muchas cosas, é mui diferentes las vnas de las otras; é yo querria escrebir verdad, asi Dios salve mi ánima.

Can. Señor Alcayde, eso que preguntais es vn paso en que pocos de los que hai en la tierra sabrán dar razon, aunque ello fué mui notorio, é mui manifiesta la sinrazon que á los Indios se les hizo, y de allí tomáron tanto odio con los Christianos qué no fiáron mas dellos, y se siguiéron quantos males ovo despues, é la rebelion de México, y pienso desta manera: Esos Mexicanos tenian entre las otras sus idolatrías ciertas fiestas del año en que se juntaban á sus ritos é cerimonias; y llegado el tiempo de vna de aquellas, estaba Alvarado en guarda de Montezuma, é Cortés era ido donde habeis dicho, é muchos Indios principales juntáronse é pidiéron licencia al capitan Alvarado, para ir á celebrar sus fiestas en los patios de sus mezquitas ó qq. maiores junto al aposento de los Españoles, porque no pensasen que aquel aiuntamiento se hacia á otro fin; É el dicho Capitan les dió la licencia. É así los Indios, todos Señores, mas de 600, desnudos, é con muchas joyas de oro, é hermosos penachos, é muchas piedras preciosas, é como mas aderezados é gentiles hombres se pudiéron é supiéron aderezar, é sin arma alguna defensiva ni ofensiva, bailaban é cantaban é hacian su areito y fiesta segund su costumbre; é al mejor tiempo que ellos estaban embebecidos en su regocijo, movido de cobdicia el Alvarado, hizo poner en cinco puertas del patio cada 15 hombres, é en él entro con la gente restante de los Españoles é comenzáron á acuchillar é matar los Indios sin perdonar á vno ni á ninguno, hasta que á todos los acabáron en poco espacio de hora. I esta fué la causa porque los de México, viendo muertos é robados aquellos sobre seguro, é sin haber merecido que tal crueldad en ellos hobiese fecho,

se alzáron é hiciéron la guerra al dicho Alvarado, é á los christianos que con él estaban en guarda de Montezuma, é con mucha razon que tenian para ello.

Alc. ¿ Montezuma, como murió? porque diversamente lo he entendido, y ansí lo he yo escripto diferenciadamente.

Can. Montezuma murió de vna pedrada que los de fuera tiráron, lo qual no se hiciera, si delante dél no se pusiera vn rodelero, porque como le vieron ninguno tirara; y ansí por le cubrir con la rodela, é no creer que allí estaba Montezuma, le diéron vna pedrada de que murió. Pero quiero que sepais, Señor Alcayde, que desde la primera revelion de los Indios hasta que el Marques volvió á la cibdad despues de preso Narvaez, non obstante la pelea ordinaria que con los christianos tenian, siempre Montezuma les hacia dar de comer: é despues que el Marques torno se le hizo grand recebimiento, é le diéron á todos los Españoles mucha comida. Mas habeis de saber, que el capitan Alvarado, como le acusaba la conciencia, é no arrepentido de su culpa, mas queriéndole dar color, é por aplacar el ánimo de Montezuma, dixó á Hernando Cortés, que fingiese que le queria prender é castigar, porque Montezuma le rogase por él, é que se fuesen muertos por muertos; lo qual Hernando Cortés no quisó hacer, antes mui enojado dixo; que eran vnos perros, é que no habia necesidad de aquel complimento; é envió á vn principal á que hiciesen el Franquez ó Mercado; el qual principal enojado de ver la ira de Cortés y la poca estimacion que hacia de los Indios vivos, y lo poco que se le daba de los muertos, desdeñado el principal é determinado en la venganza fué el primero que renovó la guerra contra los Españoles dentro de vna hora.

Alc. Siempre oí decir que es buena la templanza, é sancta la piedad, é abominable la soberbia. Dicen que fué grandísimo el tesoro que Hernando Cortés repartió entre sus milites todos, quando determinó de dexar la cibdad é irse fuera della por consejo de vn Botello, que se preciaba de pronosticar lo que estaba por venir.

Can. Bien sé quien era ese, y en verdad que él fué de parecer que Cortés y los Christianos se saliesen; y al tiempo del efectuarlo no lo hizo saber á todos, antes no lo supiéron, sino los que con él se halláron á esa plática; é los damas que estaban en sus aposentos é quarteles se quedáron, que eran 270 hombres, los quales se defendiéron ciertos dias peleando hasta que de hambre se diéron á los Indios, é guardáronles la palabra de la manera que Alvarado la guardó à los que es dicho; é así los 270 Christianos, é los que dellos no habian sido muertos peleando todos, quando se rindiéron, fuéron cruelmente sacrificados: pero habeis, Señor, de saber, que desa liberalidad que Hernando Cortés vsó, como decis, entre sus milites, los que mas parte alcanzáron della, é mas se cargáron de oro é joyas, mas presto los matáron;

porque por salvar el albarda murió el Asno que mas pesada la tomó; é los que no la quisiéron, sino sus espaldas é armas, pasáron con menos ocupacion, haciéndose el camino con el espada.

Alc. Grand lástima fué perderse tanto Thesoro y 154 Españoles, é 45 yeguas, é mas de 2000 Indios, é entrellos al Hijo é Hijas de Montezuma, é á todos los otros Señores que trahian presos. Io asi lo tengo escripto en el capitulo 14 de esta Historia.

Can. Señor Alcayde, en verdad quien tal os dixo, ó no lo vidó, ni supo ó quiso callar la verdad. Io os certifico, que fuéron los Españoles muertos en eso, con los que como dixe de suso que quedáron en la cibdad, y en los que se perdiéren en el camino siguiendo á Cortés, y continuándose nuestra fuga, mas de 1170; é así pareció por alarde; é de los Indios nuestros amigos de Tascaltecle, que decis 2000, sin dubda fuéron mas de 8000.

Alc. Maravíllome como despues que Cortés se acogió, é los que escapáron á la tierra de Tascaltecle, como no acabáron á él é á los christianos, dexando allá muertos á los amigos; y aun asi diz, que no les daban de comer sino por rescate los de Guaulip, que es ya término de Tascaltecle, é el rescate no le querian sino era oro.

Can. Tenedlo, Señor, por falso todo eso; porque en casa de sus Padres no pudiéron hallar mas buen acogimiento los Christianos, é todo quanto quisiéron, é aun sin pedirlo, se les dió gracioso é de mui buena voluntad.

Alc. Para mucho ha sido el Marques é digno es de quanto tiene, é de mucho mas. É tengo lástima de ver lisiado vn cavallero tan valeroso é manco de dos dedos de la mano izquierda, como lo escrebí é saqué de su relacion, é puse en el capitulo 15. Pero las cosas de la guerra ansi son, é los honores é la palma de la victoria no se adquieren dormiendo.

Can. Sin dubda, Señor, Cortés ha sido venturoso é sagaz capitan, é los principales suelen hacer mercedes á quien los sirve, y es bien las hagan á todos los que en su servicio real trabajan; pero algunos he visto yo que trabajan é sirven é nunca medran, é otros que no hacen tanto cômo aquellos son gratificados é aprovechados; pero ansí fuesen todos remunerados como el Marques lo ha sido en lo de sus dedos de lo que le habeis lástima. Tubo Dios poco que hacer en sanarle; y salid, Señor, de ese cuidado, que así como los sacó de Castilla, quando pasó la primera vez á estas partes, así se los tiene agora en España; porque nunca fué manco dellos, ni le faltan; y ansí, ni hubo menester cirujano ni milagro para guarecer de ese trabajo.

Alc. Señor Joan Cano, ¿es verdad aquella crueldad que dicen que el Marques vsó con Chulula, que es vna Cibdad por donde paso la primera vez que fué á México?

Can. Mui gran verdad es, pero eso yo no lo ví, porque aun no era yo ido

á la tierra; pero supe lo despues de muchos que los viéron é se halláron en esa cruel hazaña.

ALC. ¿Como oístes decir que pasó?

CAN. Lo que oí por cosa mui notoria es, que en aquella cibdad pidió Hernando Cortés 3000 Indios para que llevasen el fardage, é se los diéron, é los hizo todos poner á cuchillo sin que escapase ninguno.

ALC. Razon tiene el Emperador Nuestro Señor de mandar quitar los Indios á todos los Christianos.

CAN. Hágase lo que S. M. mandare é fuese servido, que eso es lo que es mejor; pero yo no querria que padeciesen justos por pecadores: quien hace crueldades paguelas, mas él que no comete delicto ¿porque le han de castigar? Esto es materia para mas espacio; y yo me tengo de envarcar esta noche, é és ya quasi hora del Ave Maria. Mirad, Señor Alcayde, si hay en México en que pueda yo emplearme en vuestro servicio, que yo lo haré con entera voluntad é obra. Y en lo que toca á la libertad de los Indios, sin dubda á vnos se les habia de rogar con ellos á que los tuviesen é governasen, é los industriasen en las cosas de nuestra sancta fée Católica, é á otros se debian quitar: Pero pues aquí está el Obispo de Chiapa, Fr. Bartolomé de las Casas, que ha sido el movedor é inventor destas mudanzas, é va cargado de frailes mancebos de sus órden, con él podeis, Señor Alcayde, desenvolver esta materia de Indios. É yo no me quiero mas entremeter ni hablar en ella, aunque sabria decir mi parte.

ALC. Sin duda, Señor Joan Cano, Vmd. habla como prudente, y estas cosas deben ser así ordenadas de Dios, y es de pensar, que este reverendo Obispo de cibdad Real en la provincia de Chiapa, como celoso del servicio de Dios é de S. M., se ha movido á estas peregrinaciones en que anda, y plega á Dios que él y sus Frailes acierten á servirles; pero él no está tanbien con migo como pensais, antes se ha quexado de mí por lo que escrebi cerca de aquellos Labradores é nuevos cavalleros que quiso hacer, y con sendas cruces, que querian parecer á las de Calatrava, seiendo labradores é de otras mezclas é género de gente baja, quando fué á Cubagua é á Cumana, é lo dixo al Senor Obispo de S. Joan, don Rodrigo de Bastidas, para que me lo dixese, y ansí me lo dixo; y lo que yo respondí á su quexa no lo hice por satisfacer al Obispo de San Joan, é su sancta intencion; fué que le supliqué que le dixese, que en verdad yo no tube cuenta ni respecto, quando aquello escrevi, á le hacer pesar ni placer, sino á decir lo que paso; y que viese vn Libro, que es la primera parte destas Historias de Indias, que se imprimió el año de 1535, y allí estaba lo que escrebi; é que holgaba porque estabamos en parte que todo lo que dixe y lo que dexé de decir se provaria facilmente; y que supiese que aquel Libro estaba ya en Lengua Toscana y Francesa é Alamana é Latina é Griega é Turca é Araviga, aunque yo lo escrevi

en Castellana; y que pues él continuaba nuevas empresas, y yo no habia de cesar de escrebír las materias de Indias en tanto que S. S. M. M. desto fuesen servidos, que yo tengo esperanza en Dios que le dexara mejor acertar en lo porvenir que en lo pasado, y ansí adelante le pareceria mejor mi pluma. Y como el Señor Obispo de San Joan es tan noble é le consta la verdad, y quan sin pasion yo escribo, el Obispo de Chiapa quedó satisfecho, aun yo no ando por satisfacer á su paladar ni otro, sino por cumplir con lo que debo, hablando con vos, Señor, lo cierto; y por tanto quanto é la carga de los muchos Frailes me parece en verdad que estas tierras manan, ó que llueven Frailes, pero pues son sin canas todos y de 30 años abajo, plega á Dios que todos acierten á servirle. Ya los vi entrar en esta Cibdad de dos en dos hasta 30 dellos, con sendos bordones, é sus sayas é escapularios é sombreros é sin capas, é el Obispo detras dellos. É no parecia vna devota farsa, é agora la comienzan no sabemos en que parará; el tiempo lo dirá, y este haga Nuestro Señor al proposito de su sancto servicio. Pero pues van hacia aquellos nuevos vulcanes, decidme, Señor, ¿que cosa son, si los habeis visto, y que cosa es otro que teneis allá en la Nueva España, que se dice Guaxocingo?

Can. El Vulcan de Chalco ó Guaxocingo todo es vna cosa, é alumbraba de noche 3 ó 4 leguas ó mas, é de dia salia continuo humo é a veces llamas de fuego lo qual está en vn escollo de la sierra nevada, en la qual nunca falta perpetua nieve, é esta 9 leguas de México; pero este fuego é humo que he dicho turó hasta 7 años, poca mas ó menos, despues que Hernando Cortés paso ó aquellas partes, é ya no sale fuego alguno de allí; pero ha quedado mucho azufre é mui bueno, que se ha sacado para hacer polvora, é hai quanto quisiéron sacar dello: però en Guatimala hai des volcanes é montes fogosos, é echan piedras mui grandisimas fuera de si quemadas, é lanzan aquellas bocas mucho humo, é es cosa de mui horrible aspecto, en especial como le viéron quando murió la pecadora de doña Beatriz de la Cueva, Muger del Adelantado Don Pedro de Alvarado. Plega á Nuestro Señor de quedar con Vmd., Señor Alcaide, é dadme licencia que atiende la Barca para irme á la Nao.

Alc. Señor Joan Cano, el Espiritu Sancto vaya con Vm., y os dé tan prospero viage é navegacion, que en pocos dias y en salvamento llegueis á Vuestra Casa, y halleis á la Sra doña Isabel y los hijos é hijas con la salud que Vmd. y ellos os deseais.

N° XII.

Priviléges accordés par Cortés à dona Isabel Montézuma, fille de l'empereur. (Mexico, 27 juin 1526.)

Privilegio de Dona Isabel Motezuma, Hija del Gran Motezuma, ultimo Rey Indio del gran reyno y cibdad de México, que bautizada y siendo christiana casó con Alonso Grado, natural de la villa de Alcántara, Hidalgo, y criado de su Magestad, que habia servido y servia en muchos officios en aquel reyno.

Otorgado por Don Hernando Cortés, conquistador del dicho Reyno, en nombre de su Magestad, como su capitan general y Governador de la Nueva Espana.

Por quanto al tiempo que yo, Don Hernando Cortés, Capitan general é Governador desta Nueva España é sus provincias por S. Mag^{d}, pasé á estas partes con ciertos Navios é gente para las pacificar é poblar y traher las gentes .della al dominio y servidumbre de la Corona Imperial de S. M. como al presente está, y despues de á ellos benido tuve noticia de un gran Señor, que en esta gran cibdad de Tenextitan residió, y hera Señor della, y de todas las demas provincias y tierras á ella comarcanas, que se llamaba Moteçuma, al qual hize saber mi venida, y como lo supo por los Mensageros que le envié para que me obedeciese en nombre de S. M. y se ofreciese por su vasallo : Tuvo por bien la dicha mi venida, é por mejor mostrar su buen celo y voluntad de servir á S. M., y obedecer lo que por mi en su Real nombre le fuese mandâdo, me mostró mucho amor, é mandó, que per todas las partes que pasasen los Españoles hasta llegar a esta cibdad se nos hiciese mui bien acogimiento, y se nos diese todo lo que hubiesemos menester, como siempre se hizo, y mui mejor despues que á esta cibdad llegâmos, donde fuimos mui bien recevidos, yo y todos los que en mi compañia benimos; y aun mostró haberle pesado mucho de algunos recuentros y batallas que en el camino se me ofreciéron antes de la llegada á esta dicha cibdad, queriéndose él desculpar dello; y que de lo demas dicho para efetuar y mostrar mejor su buen deseo, huvo por bien el dicho Moteçuma de estar debajo de la obediencia de S. M. y en mi poder á manera de preso asta que yo hiciese relacion á S. M., y del estado y cosas destas partes, y de la voluntad del dicho Moteçuma; y que estando en esta paz y sosiego, y teniendo yo pacificada esta dicha tierra docientas leguas y mas hacia una parte y otra con el sello y seguridad del dicho señor Moteçuma, por la voluntad y amor que siempre mostró al servicio de S. M., y complacerme á mi en su real nombre, hastamaz de un año, que se ofre-

ció la venida de Panfilo de Narvaez, que los alborotó y escandalizó con sus dañadas palabras y temores que les puso; por cuyo respeto se levantó contra el dicho señor Moteçuma un hermano suyo, llamado Auit Lavaci, Señor de Iztapalapa, y con mucha gente que traxo assí hizo mui cruda guerra al dicho Moteçuma y á mi y á los Españoles que en mi compañia estavan, poniéndonos mui recio cerco en los aposentos y casas donde estavamos; y para quel dicho su hermano y los principales que con él venian cesasen la dicha guerra y alzasen el cerco, se puso de una ventana el dicho Moteçuma, y estándoles mandando y amonestando que no lo hiciesen, y que fuesen vasallos de S. M. y obedeciesen los mandamientos que yo en su real nombre le mandaba, le tiráron con muchas hondas, y le diéron con una piedra en la cabeza, que le hicieron mui gran herida; y temiendo de morir della, me hizo ciertos razonamientos, trayendome á la memoria que por el entrañable amor que tenia al servicio de S. M. y á mi en su Real nombre y á todos los Españoles, padecia tantas heridas y afrentas, lo qual dava por bien empleado; y que si él de aquella herida fallecia, que me rogava y encargaba muy afetuosamente, que aviendo respeto á lo mucho que me queria y deseava complacer, tuviese por bien de tomar á cargo tres hijas suyas que tenia, y que las hiciese bautizar y mostrar nuestra doctrina, porque conocia que era mui buena: á las quales, despues que yo gané esta dicha cibdad, hize luego bautizar, y poner por nombres á la una que es la mayor, su legitima heredera, Doña Isabel, y á las otras dos, Doña Maria y Doña Marina; y estando en finamiento de la dicha herida me tornó á llamar y rogar mui ahincadamente, que si él muriese, que quirase por aquellas hijas, que eran las mejores joyas que él me daba, y que partiese con ellas de lo que tenia, por que no quedasen perdidas, especialmente á la mayor, que esta queria él mucho; y que si por ventura Dios le escapaba de aquella enfermedad, y le daba Victoria en aquel cerco, que él mostraria mas largamente el deseo que tenia de servir á S. M. y pagarme con obras la voluntad y amor que me tenia; y que demas desto yo hiciese relacion á Su Magestad de como me dexaba estas sus hijas, y le suplicase en su nombre se sirviese de mandarme que yo mirase por ellas y las tuviese so mi amparo y administracion, pues él hera tan servidor y vasallo de S. M. y siempre tuvo mui buena voluntad á los Españoles, como yo havia visto y via, y por el amor que les tenia le havian dado el pago que tenia, aunque no le pesaba dello. Y aun en su lengua me dixo, y entre estos razonamientos que encargaba la conciencia sobre ello. — Por ende acatando los muchos servicios que el dicho Señor Moteçuma hizo á S. M. en las buenas obras que siempre en su vida me hizo, y buenos tratamientos de los Españoles que en mi compañia yo tenia en su real nombre, y la voluntad que me mostró en su real servicio; y que sin duda él no fué parte en el levantamiento desta dicha cib-

dad, sino el dicho su hermano; antes se esperaba, como yo tenia por cierto, que su vida fuera mucha ayuda para que la tierra estuviera siempre mui pacifica, y vinieran los naturales della en verdadero conocimiento, y se sirviera S. M. con mucha suma de pesos de oro y joyas y otras cosas, y por causa de la venida del dicho Narvaez y de la guerra que el dicho su hermano Auit Lavaci levantó, se perdiéron; y considerando así mismo que Dios Nuestro Señor y S. M. son mui servidos que en estas partes planté nuestra santissima Religion, como de cada dia la en crecimiento: Y que las dichas hijas de Motezuma y los demas Señores y principales y otras personas de los naturales desta Nueva España se les dé y muestre toda la mas y mejor dotrina que fuere posible, para quitarlos de las idolatrias en que hasta aquí han estado, y traerlos el verdadero conocimiento de nuestra sancta fée católica, especialmente los hijos de los mas principales, como lo era este Señor Moteçuma, y que en esto se descargava la conciencia de S. M. y la mia; en su real nombre tuve por bien de azetar su ruego, y tener en mi casa á las dichas tres sus hijas, y hacer, como he hecho, que se les haga todo el mejor tratamiento y acogimiento que ha podido, haciéndoles administrar y enseñar los mandamientos de nuestra santa fe cathólica y las otras buenas costumbres de Christianos, para que con mejor voluntad y amor sirvan a Dios Nuestro Señor y conozcan y los Articulos della, y que los demas naturales tomen exemplo. Me pareció que segun la calidad de la persona de la dicha Doña Isabel, que es la mayor y legitima heredera del dicho Señor Moteçuma, y que mas encargada me dejó, y que su edad requeria tener compañia, le he dado por marido y esposo á una persona de honra, Hijo-Dalgo, y que ha servido á S. M. en mi compañia dende el principio que á estas partes pasó, teniendo por mí y en nombre de S. M. cargos y oficios mui honrosos, así de Contador y mi lugartheniente de Capitan Governador como de otras muchas, y dado dellas mui buena cuenta, y al presente está á su administracion el cargo y oficio de visitador general de todos los Indios desta dicha Nueva España, el qual se dice y nombra Alonso Grado, natural de la villa de Alcantara. Con la qual dicha Doña Isabel le prometo y doi en dote y arras á la dicha Doña Isabel y sus descendientes, en nombre de S. M. como su Governador y Capitan General destas partes, y porque de derecho le pertenece de su patrimonio y legítima, el Señorio y naturales del Pueblo de Tacuba, que tiene ciento é veinte casas; y Yeteve, que es estancia que tiene quarenta casas; y Izqui Luca, otra estancia, que tiene otras ciento y veinte casas, y Chimalpan, otra estancia, que tiene quarenta casas; y Chapulma Loyan, que tiene otras quarenta casas; y Escapucaltango, que tiene veinte casas; é Xiloango, que tiene quarenta casas; y otra estancia que se dice Ocoiacaque, y otra que se dice Castepeque, y otra que se dice Talanco, y otra estancia que se dice Goatrizco, y otra estancia que se dice Duotepe-

que, y otra se dice Tacala, que podra haver en todo mil y docientasy quarenta casas; las quales dichas estancias y pueblos son subjetos al pueblo de Tacuba y al Señor della. Lo qual, como dicho es, doy en nombre de S. M. en dote y arras á la dicha Doña Isabel para que lo haya y tenga y goce por juro de heredad, para agora y para siempre jamas, con titulo de Señora de dicho Pueblo y de lo demas aquí contenido. Lo qual ledoy en nombre deS. M., por descargar su Real conciencia y la mia en su nombre. — Por esta digo; que no le será quitado ni removido por cosa alguna, en ningun tiempo, ni por alguna manera; y para mas saneamiento prometo y doy mi fe en nombre de S. M., que si se lo escreviese, le haré relacion de todo, para que S. M. se sirva de confirmar esta merced de la dicha Doña Isabel y á los dichos sus herederos y subcesores del dicho Pueblo de Tacuba y lo demas aquí contenido, y de otras estancias á él subjetas, que están en poder de algunos Españoles, para que S. M. asimismo se sirva demandárselas dar y confirmar juntamente con las que al presente le doy; que por estar, como dicho es, en poder de Españoles, no se las di hasta ver si S. M. es dello servido; y doy por ninguna y de ningun valor y efeto qualquier cédula de encomienda y depósito que el dicho pueblo de Tacuba y de las otras estancias aquí contenidas y declaradas yo aya dado á qualquiera persona; por quanto yo en nombre de S. M. las revoco y lo restituyo y doi á la dicha Doña Isabel, para que lo tenga como cosa suya propia y que de derecho le pertenece. Y mando á todas y qualesquier personas, vecinos y moradores desta dicha Nueva España, estantes y habitantes en ella, que hayan y tengan á la dicha Doña Isabel por Señora del dicho pueblo de Tacuba con las dichas estancias, y que no le impidan ni estorven cosa alguna della, so pena de quinientos pesos de oro para la cámara y fino de S. Mag[d]. — Fecho á veinte y siete dias del mes de Junio de mil y quinientos y veinte y seis años. — Don Hernando de Cortés. — Por mandando del Governador mi señor. — Alonso Baliente.

Nº XIII.

Code militaire promulgué par Cortés à Tlascala. (22 déc. 1526.)

ORDENANZAS MILITARES.

Este dia á voz de pregonero publicó sus Ordenanzas, cuyo proemio es este :

Porque por muchas escrituras y corónicas auténticas nos es notorio é manifiesto quanto los antiguos que siguiéron el exercicio de la guerra procuráron é travaxáron de introducir tales y tan buenas costumbres y ordenaciones, con las cuales y con su propia virtud y fortaleza pudiesen alcanzar

y conseguir victoria y próspero fin en las conquistas y guerras, que hobiesen de hacer é seguir; é por el contrario vemos haber sucedido grandes infortunios, desastres, é muertes á los que no siguiéron la buena costumbre y órden que en la guerra se debe tener; é les haber sucedido semejantes casos con poca pujanza de los enemigos, segun parece claro por muchos exemplos antiguos é modernos, que aquí se podrian espresar; é porque la órden es tan loable, que no tan solamente en las cosas humanas mas aun en las divinas se ama y sigue, y sin ella ninguna cosa puede haber cumplido efecto, como que ello sea un principio, medio, y fin para el buen reximiento de todas las cosas: Por ende yo, H. C., Capitan general é justicia mayor en esta Nueva España del mar occéano por el mui alto, mui poderoso, é mui catolico D. Carlos nuestro Señor, electo Rey de Romanos, futuro Emperador semper Augusto, Rey de España é de otros muchos grandes reynos é Señoríos, considerando todo lo suso dicho, y que si los pasados falláron ser necesario hacer Ordenanza, é costumbres por donde se rigiesen é gobernasen aquellos que hubiesen de seguir y exercer el uso de la guerra, á los Españoles que en mi compañía agora están é estubiesen é á mi nos es mucho mas necesario é conveniente seguir y observar toda la mejor costumbre, y órden que nos sea posible, así por lo que toca al servicio de Dios nuestro Señor y de la sacra Católica Magestad, como por tener por enemigos y contrarios á las mas belicosa y astuta gente en la guerra é de mas géneros de armas que ninguna otra generacion, especialmente por ser tanta que no tiene número, é nosotros tan pocos y tan apartados y destituidos de todo humano socorro: viendo ser mui necesario y cumplidero al servicio de su Cesarea Magestad é utilidad nuestra, Mandé hacer é hice las Ordenanzas que de yuso serán contenidas é irán firmadas de mi nombre é del infrascrito en la manera siguiente.

Primeramente, por quanto por la experiencia que habemos visto é cada dia vemos quanta solicitud y vigilancia los naturales de estas partes tienen en la cultura y veneracion de sus idolos, de que á Dios nuestro Señor se hace gran deservicio, y el demonio por la ceguedad y engaño en que los trae es de ellos muy venerado; y en los apartar de tanto error é idolatría y en los reducir al conocimiento de nuestra Santa Fe catolica Nuestro Señor sera muy servido, y demas de adquirir gloria para nuestras ánimas con ser causa que de aqui adelante no se pierdan ni condenen tantos, acá en lo temporal seria Dios siempre en nuestra ayuda y socorro: por ende, con toda la justicia que puedo y debo, exhorto y ruego á todos los Españoles que en mi compañía fuesen á esta guerra que al presente vamos, y á todas las otras guerras y conquistas que en nombre de S. M. por mi mandado hubiesen de ir, que su principal motivo é intencion sea apartar y desarraigar de las dichas idolatrías á todos los naturales destas partes, y reducillos, ó á lo

menos desear su salvacion, y que sean reducidos al conocimiento de Dios y de su Santa Fe católica; porque si con otra intencion se hiciese la dicha guerra, seria injusta, y todo lo que en ella se oviese Onoloxio é obligado á restitucion, é S. M. no tenia razon de mandar gratificar á los que en ellas sirviesen. É sobre ello encargo la conciencia á los dichos Españoles, é desde ahora protesto en nombre de S. M. que mi principal intencion é motivo en facer esta guerra é las otras que ficiese por traer y reducir á los dichos naturales al dicho conocimiento de nuestra Santa Fe é creencia; y despues por los sozjugar é supeditar debajo del yugo é dominio imperial é real de su Sacra Magestad, á quien juridicamente el Señorío de todas estas partes.

Yt. En por quanto de los reniegos é blasfemias Dios nuestro Señor es mucho deservido, y es la mayor ofensa que á su Santisimo nombre se puede hacer, y por eso permite en las gentes recios y duros castigos; y no basta que seamos tan malos que por los immensos beneficios que de cada dia dél recibimos no le demos gracias, mas decimos mal é blasfemamos de su santo nombre; y por évitar tan aborrecible uso y pecado, mando que ninguna persona, de qualquiera condicion que sea, no sea osado decir, No creo en Dios, ni Pese, ni Reniego, ni Del cielo, ni No ha poder en Dios; y que lo mismo se entienda de Nuestra Señora y de todos los otros Santos : sopena que demas de ser executadas las penas establecidas por las leyes del reyno contra los blasfemos, la persona que en lo susodicho incurriese pague 15 castellanos de oro, la tercera parte para la primera Cofradía de Nuestra Señora que en estas partes se hiciese, y la otra tercera parte para el fisco de S. M., y la otra tercera parte para el juez que lo sentenciase.

Yt. Porque de los juegos muchas y las mas veces resultan reniegos y blasfemias, é nacen otras inconvenientes, é es justo que del todo se prohiban y defiendan; por ende mando que de aqui adelante ninguna persona sea osada de jugar á naypes ni á otros juegos vedados dineros ni preseas ni otra cosa alguna; sopena de perdimiento de todo lo que jugase é de 20 pesos de oro, la mitad de todo ello para la Cámara, é la otra mitad para el juez que lo sentenciase. Pero por quanto en las guerras es bien que tenga la gente algun exercicio, y se acostumbra y permitese que jueguen por que se eviten otros mayores inconvenientes; permítese que en el aposento donde estubiese se jueguen naypes é otros juegos moderadamente, con tanto que no sea á los dados, porque allí es curarse han de no decir mal, é á lo menos si lo dixesen serán castigados.

Yt. Que ninguno sea osado de echar mano á la espada ó puñal ó otra arma alguna para ofender á ningun Español : sopena que él que lo contrario hiciese, si fuese hidalgo, pague 100 pesos de oro, la mitad para el fisco de S. M., y la otra mitad para los gastos de la Xusticia; y al que no fuese hidalgo se le han de dar 100 azotes publicamente.

Yt. Por quanto acaece que algunos Españoles por no valar é hacer otras cosas se dexan de aputar en las copias de los Capitanes que tienen gente: por ende mando que todos se alisten en las capitanias que yo tengo hechas é hiciese, excepto los que yo señalaré que queden fuera dellas, con apercibimiento que dende agora se les face, que él que ansi no lo hiciese, no se le dará parte ni partes algunas.

Otrosi, por quanto algunas veces suele acaecer que en burlas é por pasar tiempo algunas personas que están en una capitanía burlan é porfian de algunos de las otras Capitanias, y los unos dicen de los otros, y los otros de los otros, de que se suelen recrecer quistiones é escándalos; por ende mando que de aquí adelante ninguno sea osado de burlar ni decir mal de ninguna Capitania ni la perjudicar; sopena de 20 pesos de oro, la mitad para la Cámara, y la otra mitad para los gastos de Xusticia.

Otrosi, que ninguno de los dichos Españoles no se aposente ni pose en ninguna parte, excepto en el lugar é parte donde estubiese aposentado su capitan; sopena de 12 pesos de oro, aplicados en la forma contenida en el capitulo antecedente.

Yt. Que ningun capitan se aposente en ninguna poblacion ó villa ó ciudad, sino en el pueblo que le fuese señalado por el Maestro de Campo; sopena de 10 pesos de oro, aplicados en la forma suso dicha.

Yt. Por quanto cada Capitan tenga mejor acaudillada su gente, mando que cada uno de los dichos Capitanes tenga sus cuadrillas de 20 en 29 Españoles, y con cada una quadrilla un quadrillero ó cabo de escuadra, que sea persona hábil y de quien se deba confiar; so la dicha pena.

Otrosi, que cada uno de los dichos quadrilleros ó cabos desquadra ronden sobre las velas todos los quartos que les cupiese de velar, so la dicha pena, é que la vela que hallasen durmiendo, ó ausente del lugar donde debiese velar, pague cuatro Castellanos, aplicados en la forma suso dicha, y demas que esté atado medio dia.

Otrosi, que los dichos quadrilleros tengan cuidado de avisar y avisen á las velas que hubiesen de poner, que puesto que recaudo en el Real no desampasen ni dexen los portillos ó calles ó pasos donde les fuese mandado velar y se vayan de alli á otra parte por ninguna necesidad que digan que les constriñó hasta que sea mandado; sopena de 50 castellanos, aplicados en la forma suso dicha al que fuese hijo dalgo; y sino lo fuese, que le sean dados 100 azotes publicamente.

Otrosi, que cada Capitan que por mi fuese nombrado tenga y traiga consigo su tambor é bandera para que rija y acaudille mejor la gente que tenga á su cargo; sopena de 10 pesos de oro, aplicados en la forma suso dicha.

Otrosi, que cada Español que oyese tocar el atambor de su compañia sea

obligado á salir é salga á accompañar su bandera con todas sus armas en forma y á punto de guerra; sopena de 20 castellanos, applicados en la forma arriba declarada.

Otrosi, que todas las veces que yo mandase mover el Real para alguna parte cada Capitan sea obligado de llevar por el camino toda su gente junta y apartada de las otras Capitanias, sinque se entrometa en ella ningun Español de otra capitanía ninguna; y para ello constriñan é apremien á los que así llevasen debaxo de su bandera segun uso de guerra; sopena de 10 pesos de oro, aplicados en la forma suso declarada.

Yt. Por quanto acaese que antes ó al tiempo de romper en los enemigos algunos Españoles se meten entre el fardage, demas de ser pusilanimidad, es cosa fea el mal exemplo para los Indios nuestros amigos que nos acompañan en la guerra: por ende mando que ningun Español se entremeta ni vaya con el fardage, salvo aquellos que para ello fuesen dados é señalados: sopena de 20 pesos de oro, aplicados segun que de suso contiene.

Otrosí, por quanto acaece algunas veces que algunos Españoles fuera de órden y sin les ser mandado arremeten ó rompen en algun esquadron de los enemigos, é por ser desmandar ansi se desbaratan y salen fuera de ordenanza, de que suele recrecerse peligro á los mas: por ende mando que ningun Capitan se desmande á romper por los enemigos sin que primeramente por mí le sea mandado; sopena de muerte. En otra persona se desmanda, si fuese hijodalgo, pena de 100 pesos, aplicados en la forma suso dicha; y si no fuese hidalgo, le sean dados 100 azotes publicamente.

Yt. Por quanto podria ser que al tiempo que entran á tomar por fuerza alguna poblacion ó villa ó ciudad á los enemigos, antes de ser del todo echados fuera, con codicia de robar, algun Español se entrase en alguna casa de los Enemigos, de que se podria seguir daño: por ende mando que ningun Español ni Españoles entren á robar ni á otra cosa alguna en las tales casas de los enemigos, hasta ser del todo echados fuera, y haber conseguido el fin de la victoria; sopena de 20 pesos de oro, aplicados en la manera que dicha es.

Yt. Si por escusar y evitar los hurtos encubiertos y fraudes que se hacen en las cosas habidas en la guerra ó fuera de ella, asi por lo que toca al quinto que dellas partenece á Su Católica Magestad, como porque han de ser repartidas conforme á lo que cada una sirve é merece: por ende mando que todo el oro, plata, perlas, piedras, plumage, ropa, esclavos, y otras cosas qualesquier que se adquieran, hubiesen, ó tomasen en qualquier manera, ansí en las dichas poblaciones, villas, ó ciudades, como en el campo, que la persona ó personas á cuyo poder viniese ó la hallasen ó tomasen, en qualquier forma que sea, lo traigan luego incontinente é manifiesten ante mi ó ante otra persona que fuese sin lo meter ni llevar á su posada ni á otra parte alguna

sopena de muerte é perdimiento de todos sus bienes para la Cámara é fisco de S. M.

É por quanto lo suso dicho é cada una cosa é parte dello se guarde é cumpla segun é de la manera que aqui de suso se contiene, y de ninguna cosa de lo aqui contenida pretendan ignorancia, mando que sea apregonado públicamente, para que venga á noticia de todos : Que fuéron hechas las dichas Ordenanzas en la ciudad y provincia de Taxclateque selado 22 dias del mes de Diciembre, año del nascimiento de nuestro Salvador Jesu Christo de 1520 años.

Pregonáronse ias dichas Ordenanzas desuso contenidas en la ciudad é provincia de Taxclatecle, miércoles dia de San Esteban, que fuesen 26 dias del mes de diciembre año del nacimiento de nuestro Salvador Jesu Christo de 1520 años; estando presente el magnífico Señor Fernando Cortés, capitan general é Justicia mayor de esta Nueva España del mar Occéano por el Emperador nuestro Señor, por ante mí, Juan de Rivera, escribano é Notario público en todos los Reinos é Señorios de España por las Autoridades apostólica y Real. Lo qual pregonó en voz alta Anton Garcia pregonero, en el Alarde que la gente de á caballo é de á pie que su merced mandó facer é se fizo el dicho dia. A lo qual fuéron testigos que estaban presentes, Gonzalo de Sandoval, Alguacil mayor, é Alonso de Prado, contador, é Rodrigo Alvarez Chico, veedor por S. M., é otras muchas personas. — Fecho ut supra. — Juan de Rivera.

Nº XIV.

Traduction de plusieurs passages de la lettre de Cortés sur l'expédition de Honduras.

J'ai cité si particulièrement dans le corps de cet ouvrage cette célèbre lettre, la *Carta quinta* de Cortés, qu'il m'en reste peu de choses à dire. La traduction de quelques passages suffit pour donner au lecteur une idée du récit du général. La dernière partie de la lettre est consacrée aux événements survenus à Mexico durant l'absence de Cortés et après son retour. On peut donc la considérer comme une partie de la série régulière de sa correspondance historique, dont la publication fut commencée par l'archevêque Lorenzana. Si l'on donne jamais une autre édition des lettres de Cortés, cette lettre devra sans aucun doute y trouver place.

Un lac d'une grande largeur et d'une profondeur proportionnée était la difficulté que nous avions à surmonter. Nous eûmes beau tourner à droite

et à gauche, le lac était aussi large dans toutes les directions. Mes guides me dirent qu'il était inutile de chercher un gué dans le voisinage, car ils étaient certains que le plus rapproché se trouvait dans la direction des montagnes, et qu'il ne faudrait pas moins de cinq à six jours de marche pour l'atteindre. Je ne savais quel parti prendre. Retourner en arrière, c'était s'exposer à une mort certaine; car, outre le manque de provisions, les routes, par suite des pluies qui avaient régné, étaient impraticables. Notre situation devenait extrêmement périlleuse. De tous côtés le désespoir, sans un rayon d'espérance pour éclairer notre chemin. Mes compagnons étaient las de fatigues et de peines dont ils n'avaient jusqu'ici recueilli aucuns fruits. Je ne pouvais donc attendre d'eux aucun avis dans notre position vraiment critique. Outre notre force primitive et la cavalerie, plus de trois mille cinq cents Indiens s'étaient joints à nous. Il n'y avait qu'un seul canot sur le rivage, dans lequel avaient sans doute passé mes éclaireurs. A l'entrée du lac, et de l'autre côté, s'étendaient des marais profonds qui rendaient notre passage encore bien plus douteux. Un de mes compagnons entra dans le canot et trouva que la profondeur du lac était de vingt-cinq pieds. En liant plusieurs piques ensemble, je trouvai que la vase avait une profondeur de douze pieds de plus, ce qui faisait en tout près de quarante pieds. Dans cette conjoncture, je résolus d'établir un pont flottant, et je priai les Indiens de nous assister en abattant du bois, tandis que je construirais le pont avec mes compagnons. L'entreprise offrait tant de difficulté, que personne n'espérait la voir accomplie avant l'épuisement de nos vivres. Toutefois les Indiens se mirent à l'œuvre avec un zèle louable. Il n'en fut pas de même des Espagnols, qui avaient déjà commencé à réfléchir tristement aux fatigues qu'ils avaient subies et à leur peu de chance d'en voir le terme. Ils commencèrent à se communiquer leurs tristes réflexions, et le mécontentement fut porté à un si haut point, qu'ils osèrent désapprouver en ma présence les mesures que j'avais prises. Blessé au vif par cet acte d'insoumission auquel j'étais loin de m'attendre, je leur dis que je n'avais pas besoin de leur assistance; et me tournant vers les Indiens qui m'avaient accompagné, je leur exposai la nécessité où nous étions de faire tous nos efforts pour gagner l'autre rive, si nous ne voulions tous mourir de faim. Je leur montrai ensuite la direction opposée où s'étend la province d'Acalan, et je ranimai leur courage par l'espoir d'y trouver des vivres en abondance, sans parler des amples secours que nous apporteraient les caravelles. Je leur promis aussi, au nom de Votre Majesté, qu'ils seraient récompensés dans toute l'étendue de leurs vœux, et qu'aucun de ceux qui me prêterait son aide en cette circonstance ne serait oublié. Mon petit discours produisit le meilleur effet sur les Indiens; tous promirent jusqu'au dernier homme de lutter d'efforts, tant qu'il leur resterait un souffle de vie. Les Espagnols, honteux de leur

conduite, m'entourèrent, et me prièrent de leur pardonner leur dernier acte d'insubordination, alléguant, pour atténuer leur faute, la triste position où ils se trouvaient, obligés de se sustenter avec les racines amères qu'ils trouvaient dans la terre, et qui leur suffisaient à peine pour se conserver en vie. Ils se mirent immédiatement à l'œuvre, et, bien que souvent prêts à tomber de fatigue, ils ne firent plus entendre aucune plainte. Après quatre jours de travail assidu, le pont fut achevé, et les cavaliers et les piétons le traversèrent sans aucun accident. Le pont était construit si solidement qu'il était impossible de le détruire autrement que par le feu. Plus de mille poutres entrèrent dans sa construction, toutes plus grosses que le corps d'un homme et longues de soixante pieds.

A deux lieues de distance du lac commençaient les montagnes. Ni mes paroles ni celles d'un homme plus habile ne pourraient donner à Votre Majesté une idée de l'aspérité des pentes raboteuses que nous avions à gravir. Pour comprendre toute la difficulté de la route, il faut en avoir essuyé les fatigues, en avoir été témoin. Il me suffira de dire, pour que Votre Majesté conçoive une idée de nos labeurs, que nous fûmes douze jours entiers à franchir une distance de huit lieues ! Soixante-huit chevaux périrent pendant le passage ; la plupart tombèrent dans les nombreux précipices qui nous environnaient. Le petit nombre qui échappa semblait tellement épuisé que nous ne pensions pas qu'un seul fût encore en état de servir. Il fallut plus de trois mois pour remettre ces animaux des effets du voyage. Il ne cessa de pleuvoir ni jour ni nuit, depuis notre entrée dans les montagnes jusqu'à notre sortie ; et les rochers étaient de telle nature que l'eau glissait sur leur surface sans se rassembler nulle part en quantité suffisante pour nous permettre de boire. Aussi, parmi toutes les misères que nous avions à supporter, le plus pressante de toutes était la soif. Quelques-uns des chevaux souffrirent extrêmement du manque d'un article si nécessaire, et, sans les vases de cuisine et les autres vases que nous avions avec nous et qui nous servirent à recueillir un peu d'eau, hommes et bêtes auraient péri jusqu'au dernier. Un de mes neveux tomba sur une roche aiguë et se fractura la jambe en trois ou quatre places, ce qui augmenta encore nos fatigues, car il fallut le porter. Nous n'avions plus qu'une lieue à faire avant d'arriver à Tenas, la ville dont j'ai parlé comme appartenant au chef de Tayco; mais ici un formidable obstacle se présenta; ce fut une très-grande et très-large rivière, enflée par des pluies continuelles. Après quelque temps perdu en recherches, on découvrit le gué le plus surprenant dont on ait jamais entendu parler. De grands rochers arrêtent le progrès de la rivière, qui, par suite de cet obstacle, couvre un vaste espace à l'entour. Entre ces rochers se trouve un étroit canal par où l'eau se précipite avec une impétuosité qu'on ne saurait décrire. D'un de ces rochers à l'autre, nous jetâmes de grands troncs d'arbres

abattus avec beaucoup de peine. Ces troncs furent fixés avec des cordes de roseaux, et au péril de notre vie nous traversâmes la rivière. Si la tête avait tourné à l'un de nous dans ce périlleux passage, il aurait infailliblement péri. Il y avait plus de vingt de ces resserrements de la rivière entre les rochers, et il nous fallut deux jours pour nous en tirer par ce moyen extraordinaire.

. . . .

Il me serait bien difficile de décrire à Votre Majesté la joie qui brilla sur tous les visages à la réception de cette heureuse nouvelle. Le terme prochain d'un voyage aussi rempli de périls et de fatigues que le nôtre ne pouvait être accueilli qu'avec ravissement. Nos quatre derniers jours de marche nous soumirent à d'innombrables épreuves. Outre l'incertitude où nous étions du bon chemin, nous nous trouvions au cœur de montagnes remplies de précipices. Un grand nombre de chevaux tombèrent d'épuisement, et un de mes cousins, nommé Juan Daviles, roula dans un précipice et se cassa le bras. Sans l'armure qu'il portait, il aurait été infailliblement mis en pièces. Outre son bras cassé, il fut cruellement meurtri, et le cheval qu'il montait, n'ayant pas la même protection, fut tellement blessé, qu'on dut l'abandonner. Nous réussîmes, après bien des peines, à tirer mon cousin d'une situation si périlleuse. Je ne finirais pas si je voulais raconter à Votre Majesté toutes nos souffrances, dont la principale fut la faim. Il nous restait quelques porcs que nous avions amenés de Mexico; mais depuis huit jours nous n'avions pas goûté de pain. Le fruit du palmier bouilli avec de la chair de cochon, sans sel, car nous avions épuisé le nôtre depuis quelque temps, était notre seule nourriture. Les Indiens du lieu où nous venions d'arriver se trouvaient également dépourvus d'approvisionnements, et appréhendaient constamment une attaque des établissements voisins. Rien de moins fondé que cette crainte, car les Espagnols, dans la situation où je les trouvais, étaient hors d'état de leur faire le moindre mal. La joie de nous savoir si près de Nico fut si grande, que tous nos maux passés furent oubliés comme les périls de la mer par le matelot qui atteint le port après une traversée orageuse. Nous continuâmes à souffrir de la faim, ne nous procurant qu'avec peine les amères racines qu'il fallait chercher pendant plusieurs heures, et qu'on dévorait avec la plus grande avidité dans le plus court espace de temps imaginable.

N° XV.

DERNIÈRE LETTRE DE CORTÉS A L'EMPEREUR.

Pensé que haber trabajado en la juventud me aprovechara para que en la vejez tubiera descanso, y asi á quarenta años que me he ocupado en no dor-

mir, mal comer, y á las veces ni bien ni mal traer las armas á cuestas, poner la persona en peligro, gastar mi hacienda y edad todo en servicio de Dios, trayendo obejas á su corral muy remotas de nuestro imperio, ignotas, y no escriptas en nuestras Escrituras, y acrecentando y dilatando el nombre y patrimonio de mi Rey, ganándole y trayéndole á su yugo y Real cetro muchos y muy grandes reynos y señoríos de muchas bárvaras naciones y gentes, ganado por mi propia persona y espensas, sin ser ayudado de cosa alguna, hantes muy estorvado por nuestros muchos émulos y invidiosos, que como sanguijuelas han reventado de artos de mi sangre. De la parte que á Dios cupo de mis trabajos y vigilias asad estoy pagado, porque...... la obra suya quiso tomarme por medio, y que las gentes me atribuyesen alguna parte; aunque quien conociere de mi lo que yo berá claro, que no sin causa la divina Providencia quiso que una hobra tan grande se acavase por el mas flaco é inútil medio que se pudo haber, porque seyendo dios fuese el atributo. De lo que á mi rey quedó, la remuneracion siempre estuve satisfecho que ceteris paribus no fuera menor, por ser su tiempo de V. M., que nunca estos reynos despues donde yo soy natural y á quien cupo este beneficio fuéron poseydos de tan grande Católico príncipe magnánimo y poderoso Rey; y así V. M., la primera vez que vesé las manos y entregué los frutos de mis servicios, mostró reconocimiento de ellos, comenzó á mostrar voluntad de me hacer gratificacion, honrando mi persona con palabras y hobras, que pareciéndome á mí que no se equiparaban á mis méritos, V. M. sabe que yo reusé de recibir. V. M. me dijo y mandó que las aceptase, porque pareciese que me comenzaba á hacer alguna merced, y que no las reciviese por pago de mis servicios; porque V. M. se queria haber con migo, como sean los que se muestran á tiron de ballesta, que los primeros tiros dan fuera del terrero, y enmendando dan en él y en el blanco y fiel; que la merced que V. M. me hacia hera dar fuera del terrero; y que iria enmendando hasta dar en el fiel de lo que yo merecia; y pues que no se me quitava nada, de lo que tenia, ni se me habia de quitar que reciviese lo que me dava; y ansí vesé las manos á V. M. por ello, y enbolviendo las espaldas quitóseme lo que tenia todo, y no se me cumplió la merced que V. M. me hizo. Y demas destas palabras que V. M. me dijo, y otras que me prometió, que, pues tiene tan buena memoria, no se le habrán olvidado, por cartas de V. M. firmadas de su real nombre tengo que muy mayores. Y pues mis servicios hechos hasta aquí son beneméritos de las obras y promesas que V. M. me hizo, y despues acá no lo han desmerecido; antes nunca he cesado de servir y acrecentar el Patrimonio de estos reynos, con mil estorvos, que si no obiera tenido no fuera menos lo acrecentado, despues que la merced se me hizo: lo hecho porque las merece, no sé porque no se me cumple las promesas de las mercedes ofrecidas, y se me quitan las hechas. Y si quieren de-

cir que no se me quitan, pues poseo algo; cierto es que nada inútil será, una mesma cosa y lo que tengo, están sin fruto, que me fuera arto mejor no tenerlo, porque obiera entendido en mis grangerías, y no gastado el s. .... de ellas por defenderme del fiscal de V. M., que á sido y es mas dificultoso que ganar la tierra de los enemigos; así que mi trabajo aprovechó para mi contentamiento de haber hecho el dever, y no para conseguir el efecto dél, pues no solo....... ... me siguió reposo á la vejez, mas trabajo hasta la muerte; y pluguiese á Dios que no pasase adelante, sino que con la corporal se acabase, y no se estendiese á perpetua, porque quien tanto trabajo tiene en defender cuerpo no pueda dejar de ofender al ánima. Seplico á V. M. no permita que á tan notorios servicios haya tan poco miramiento, y pues es de creer que no es á culpa de V. M. que las gentes lo sepan; porque como esta obra que Dios hizo por mi medio es tan grande y maravillosa, y se ha estendido la fama de ella por todos los reynos de V. M. y de los otros reyes cristianos y aun por algunos infieles, en estos donde hay noticias del pleito de entre el fiscal y mi no se trata de cosa mas; y unos atribuyen la culpa al fiscal, otros á culpas mias; y estas no las hayan tan grandes, que si bastase para por ellas negarme el servicio, no bastasen tambien para quitarme la vida, honra, y hacienda; y que puesto no se hace que no deve ser mia la culpa, á V. M. ninguna se átribuye; porque si V. M. quisiese quitarme lo que me dió, poder tiene para ejecutarlo, pues al que quisiere y puede nada hay imposible; decir que se vuscan formas para colorar la obra, y que no se sienta el intento, ni caven ni pueden caber en los reyes unjidos por Dios tales medios, porque para con el no hay color que no sea transparente, para con el mundo no hay para que colorarlo, por que así lo quiero, así lo mando, es el descargo de lo que los reyes hacen. Yo supliqué á V. M. en Madrid fuese servido de aclarar la boluntad que tubo de hacerme merced en pago de mis servicios, y le traje á la memoria algunos de ellos; díjome V. M. que mandaria á los del su consejo que me despachasen, pues que se les dejava mandado lo que abian de hacer; porque V. M. me dijo que no queria que trajese pleyto con el fiscal, quando quise saberlo dijéronme, que me defendiese de la demanda del fiscal; porque havia de ir por tela de justicia, y por ella se habia de sentenciar, sentílo por grave, y escribí á V. M. á Barcelona, suplicándole que pues era servidos de entrar en juicio con sus siervos, lo fuese, sin que obiese Juezes sin sospecha; y V. M. mandóme que con los del Consejo de las Indias se juntasen algunos de los otros, pues todos son criados de V. M. servido que no puede alcanzar la causa, pues quantos mas los biesen mejor alcanzarian lo que se devia hacer. Véome viejo y pobre y empeñado en este reyno en mas de veinte mil ducados, sin mas de ciento otros, que he gastado de los que traje; é me han enviado que algunos de ellos devo, tambien que los an to-

mado prestados para enviarme y...... Correcambios; y en cinco años poco menos que ha que salí de mi casa no es mucho lo que he gastado, pues nunca ha salido de la Corte, con tres hijos que traygo en ella, con letrados, procuradores, y solicitadores; que todo fuera mejor empleado que V. M. se sirviera de ello y de lo que yo mas hoviera adquiride en este tiempo; ha ayudado tambien la ida de Argel. Pareceme que al cojer del fruto de mis trabajos no devia hecharse en basijas rotas, y dejarlo en juicio de pocos, sino tornar á suplicar á V. M. sea servido que todos quantos jueces V. M. tiene en sus consejos conozcan de esta causa, y conforme á justicia la sentencia sea. — Yo he sentido del obispo de Cuenca quedasen, que obiense para esto otros jueces demas de los que hay; porque él y el licenciado Salmeron, nuebo Oidor en este Consejo de Indias, son los que me despojáron sin hoyrme de hecho, siendo jueces en la Nueva España, como lo tengo provado, y con quien yo tengo pleito sobre el diche despojo, y les pido cantidad de dineros de los intereses y renta de lo que me despajáron; y está claro que no han de sentenciar contra sí. No les he querido recusar en este caso, porque siempre crey que V. M. fuera servido que no llegara á estos términos; y no seyendo V. M. servido que hayan mas jueces que determinen esta causa, se me á forjado recusar al tiempo de Cuenca y á Salmeron, y pesarme ya en el ánima porque no podrá ser sin alguna dilacion; que para mí no puede ser cosa mas dañosa, porque he sesenta años, anda en cinco que salí de mi casa, y no tengo mas de un hijo Varon que me suceda; y aunque tengo la muger moza para poder tener mas, mi hedad no sufre esperar mucho; y si no tubiera otro, y Dios dispusiera de este sin dejar sucesion, ¿que me habria aprovechado lo adquirido? pues subcediendo hijas se pierde la memoria; otra y otra vez tornar á suplicar á V. M. sea servido que con los Jueces del Consejo de Indias se junten otros jueces de estos otros Consejos; pues todos son criados de V. M., y le fia la governacion de sus reynos y su real conciencia, no es inconveniente fiarles que determinen sobre una escriptura de merced, que V. M. hizo á un su vasallo de una partecica de un gran todo con que se sirvio á V.M., sin costar trabajo ni peligro de real persona, ni cuidado de espiritu de proveer como se hiciese, ni costa de dineros para pagar la gente que lo hizo, y que tan limpia y lealmente sirvió, no solo en la tierra que ganó, pero con mucha cantidad de oro y plata y piedra de los despojos que en ella ubo; y que V. M. mande á los jueces que fuere servido que entiendan en ello, que en cierto tiempo, que V. M. les señale, lo determinen y sentencien sin que haya esta dilacion; y esta será para mí muy gran merced; porque adilatarse, déjarlo é perder y bolvorme á mia casa; porque no tengo y edad para andar por mesones, sino para recogerme á aclarar mi cuenta con Dios, pues la tengo larga, y poca vida para dar los descargos, y será mejor dejar perder la acienda que el ánima. Dios Nuestro

Señor guarde la muy Real persona de V. M. con el acrecentamiento de Reynos y estados que V. M. desea. De Valladolid, á tres de Febrero de quimientos quarenta y quatro años. De V. S. M. muy humilde siervo y vasallo, que sus muy reales pies y manos besa. — Marques de Valle.

Cuvierta á la S. C. C. M., El Emperador y Rey de las Españas.

Tiene este decreto : — A su Mag. del Marques del Valle, 3 de Febrero de 44 : — *nay que responder* : parece letra de Covos.

Original. Archivo de Indias.

Nº XVI.

FUNÉRAILLES DE CORTÉS.

L'original de ce document se trouve dans l'hôpital de Jésus à Mexico ; et la traduction littérale a été faite sur une copie que l'on m'a envoyée de cette capitale.

Inhumation du marquis de la vallée d'Oajaca, Hernan Cortés, et de son descendant, don Pedro Cortés, qui eut lieu dans cette ville de Mexico, le 24 février 1629.

Les restes de don Hernan Cortés, le premier marquis de la vallée d'Oajaca, qui reposaient dans le monastère de Saint-François depuis plus de cinquante ans, époque où ils y avaient été transférés de Castilleja de la Cuesta, furent portés en procession funèbre. Il arriva aussi que don Pedro Cortés, marquis de la Vallée, mourut à la cour de Mexico, le 30 janvier 1629. Le seigneur archevêque de Mexico, don Francisco Manso de Zuniga, et son excellence le vice-roi, marquis de Serralbo, convinrent que les deux cérémonies funèbres auraient lieu à la fois, et qu'on rendrait le plus grand honneur aux cendres de Cortés. Le lieu de l'enterrement était l'église de Saint-François à Mexico. La procession partit du palais du marquis de la Vallée. Les bannières des diverses confréries ouvraient la marche. Elles étaient suivies des différents ordres religieux, de tous les tribunaux deMexico et des membres de l'Audience. Venaient ensuite l'archevêque et le chapitre de la cathédrale. Le corps du marquis don Pedro de Cortés, porté dans un cercueil ouvert, était suivi des restes mortels de don Hernando Cortés, dans un cercueil de velours noir. Une bannière d'un blanc pur, où étaient brodés en or un crucifix, une image de la Vierge et de saint Jean l'Évangéliste, d'un

côté, et de l'autre les armoiries du roi d'Espagne, était portée à la droite du corps; et, à la gauche, une autre bannière de velours noir avec les armes du marquis de la Vallée, également brodées en or. Les porte-étendard étaient armés de pied en cap. Venaient ensuite les missionnaires, les personnes qui portaient le deuil, et un cheval caparaçonné de noir. Le plus grand ordre régnait dans toute la procession. Les membres de l'université venaient ensuite, et, derrière eux, le vice-roi avec une nombreuse escorte de cavaliers; puis quatre capitaines armés, avec leurs panaches et la pique sur l'épaule. Ils étaient suivis eux-mêmes de quatre compagnies de soldats avec leurs arquebuses et quelques-uns avec des lances. Derrière eux, les bannières renversées traînaient à terre, et les tambours voilés battaient par intervalles. Le cercueil renfermant les restes du conquérant était porté par les juges royaux. Les chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques portaient celui du marquis don Pedro Cortés. La foule était immense, et il y eut six stations où les cercueils furent exposés aux regards du public, tandis que les membres des confréries religieuses chantaient les litanies.

Les ossements de Cortés furent secrètement enlevés de l'église de Saint-François, avec la permission de son excellence l'archevêque, le 2 juillet 1794, à huit heures du soir, dans la voiture du gouverneur, le marquis de Sierra Nevada, et transférés dans un caveau construit exprès dans l'église de Jésus de Nazareth. Les ossements furent déposés dans un cercueil de bois, enfermé dans un cercueil de plomb, le même dans lequel ils avaient été transportés au Mexique de Castilleja de la Cuesta, près de Séville. Ce cercueil fut enfermé dans un autre cercueil de cristal avec des plaques et des charnières d'argent; et les restes furent enveloppés dans un linceul de batiste, brodé d'or, avec une frange de dentelle noire de quatre pouces.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION. — TABLEAU DE LA CIVILISATION AZTÉQUE.

CHAPITRE I.

ANCIEN MEXIQUE. — CLIMAT ET PRODUITS. — RACES PRIMITIVES. — EMPIRE AZTÉQUE.

Étendue du territoire aztéque. — Région chaude. (*Tierra caliente*). — Paysages volcaniques. — Cordillère des Andes. — Le plateau au temps des Aztéques. — Vallée de Mexico. — Les Toltéques. — Leur mystérieuse disparition. — Races du nord-ouest. — Leurs hostilités. — Fondation de Mexico. — Guerres intestines. — Ligue des tribus de même origine. — Progrès rapides de Mexico. — Prospérité de l'empire. — Appréciation critique de l'histoire de Veytia.............................. de 1 à 17

CHAPITRE II.

SUCCESSION A LA COURONNE. — NOBLESSE AZTÉQUE. — SYSTÈME JUDICIAIRE. — LÉGISLATION ET REVENUS. — INSTITUTIONS MILITAIRES.

Élection du souverain. — Son couronnement. — Nobles aztéques. — Leur luxe barbare. — Tenure des propriétés. — Système judiciaire. — Indépendance des juges. — Mode de procédure. — Tribunal supérieur. — Peintures hiéroglyphiques. — Rites du mariage. — L'esclavage au Mexique. — Revenus royaux. — Impôts accablants. — Courriers publics. — Enthousiasme militaire. — Ambassadeurs aztéques. — Ordres de chevalerie. — Brillantes armures. — Étendards nationaux. — Code militaire. — Hôpitaux pour les blessés. — Influence de la conquête sur une nation. — Appréciation critique de l'histoire de Torquemada. — L'abbé Clavigero. de 18 à 42

CHAPITRE III.

MYTHOLOGIE MEXICAINE. — ORDRE SACERDOTAL. — TEMPLES. — SACRIFICES HUMAINS.

Système de mythologie. — Mythologie des Aztèques. — Idées d'un Dieu. — Dieu de la guerre, avide de sang. — Dieu de l'air. — Légendes mystiques. —Division du temps.—Vie future. — Cérémonies des funérailles. — Rites du baptême. — Ordres monastiques. — Jeûnes et flagellations. — La confession chez les Aztèques. — Éducation de la jeunesse. — Revenu des prêtres. — Temples mexicains. — Fêtes religieuses. — Sacrifices humains. — Lugubre destinée des prisonniers. — Cérémonies des sacrifices. — Tortures de la victime. — Sacrifice des enfants. — Banquets de cannibales. — Nombre des victimes. — Édifices remplis de crânes. — Cannibalisme des Aztèques. — Appréciation de l'histoire de Sahagun.......... de 43 à 71

CHAPITRE IV.

HIÉROGLYPHES MEXICAINS. — MANUSCRITS. — ARITHMÉTIQUE. — CHRONOLOGIE. — ASTRONOMIE.

Aurore de la science. — Écriture peinte. — Hiéroglyphes aztèques. — Manuscrits mexicains. — Symboles emblématiques. — Signes phonétiques. — Matériaux des manuscrits aztèques. — Leur forme. — Destruction de la plupart. — Manuscrits existants. — Difficulté qu'on trouve à les déchiffrer. — Ménestrels aztèques. — Représentations théâtrales. — Système de numération. — Chronologie. — Ère aztèque. — Calendrier des prêtres. — Science astrologique. — L'astrologie chez les Aztèques. — Leur astronomie. — Leurs progrès merveilleux dans cette science. — Fête remarquable. — Carnaval aztèque. — Publications de lord Kinsborough. — Notice critique sur Gama.............................. de 72 à 105

CHAPITRE V.

AGRICULTURE AZTÈQUE. — ARTS MÉCANIQUES. — MARCHANDS. — MOEURS DOMESTIQUES.

Génie mécanique. — Agriculture. — Agronomie mexicaine. — Produits végétaux. — Trésors minéralogiques. — Habileté des joailliers aztèques. — Sculpture. — Grand calendrier de pierre. — Peintures aztèques. — Magnifiques ouvrages en plumes. — Foires de Mexico. — Monnaie. — Commerce. — Marchands aztèques. — Trafiquants militaires. — Vie domestique. — Tendresse pour les enfants. — Polygamie. — Condition des

femmes. — Distractions sociales. — Usage du tabac. — Art culinaire. — Boissons agréables. — Danses. — Ivrognerie. — Appréciation critique de l'ouvrage de Boturini........................... de 106 à 130

CHAPITRE VI.

TEZCUCANS. — LEUR AGE D'OR. — PRINCES ACCOMPLIS. — DÉCLIN DE LEUR MONARCHIE.

Les Acolhues ou les Tezcucans. — Le prince Nezahualcoyotl. — Sa persécution. — Ses périls. — Sa vie errante. — Fidélité de ses sujets. — Il triomphe de ses ennemis. — Ligue remarquable. — Amnistie générale. — Code tezcucan. — Branches diverses du gouvernement. — Conseil de musique. — Les fonctions de censeur. — Goût littéraire. — Bardes tezcucans. — Richesses de Nezahualcoyotl. — Son palais magnifique. — Ses jardins et ses villas. — Homélies des prêtres. — Bains de Nezahualcoyotl. — Résidence pleine de luxe. — Ses ruines. — Amours du roi. — Son mariage. — Lois forestières. — Aventures et excursions secrètes du roi. — Sa munificence. — Sa religion. — Il élève un temple au *Dieu inconnu*. — Sa retraite philosophique. — Ses élégies. — Ses derniers moments. — Son caractère. — Nezahualpilli lui succède. — La dame de Tula. — Le roi fait exécuter son fils. — Mœurs efféminées du roi. — Ses infortunes. — Mort de Nezahualpilli. — Civilisation tezcucane. — Notice critique sur les écrits d'Ixtlilxochitl.................................. de 131 à 165

LIVRE DEUXIÈME.

DÉCOUVERTE DU MEXIQUE.

CHAPITRE I.

L'ESPAGNE SOUS CHARLES V. — PROGRÈS DES DÉCOUVERTES. — POLITIQUE COLONIALE. — CONQUÊTE DE CUBA. — EXPÉDITION DANS LE YUCATAN.

État de l'Espagne. — Agrandissement de l'empire. — Le cardinal Ximenès. — Arrivée de Charles V. — Essaim de Flamands. — Opposition des Cortès. — Administration coloniale. — Esprit chevaleresque. — Progrès des découvertes. — Progrès de la colonisation. — Système des *repartimientos*. — Politique coloniale. — Découverte de Cuba. — Sa conquête par Ve-

lasquez. — Expédition de Cordova dans le Yucatan. — Sa réception par les indigènes. — Expédition de Grijalva. — Civilisation dans le Yucatan. — Trafic avec les indigènes. — Retour de Grijalva à Cuba. — Froide réception qui lui est faite. — Plans ambitieux du gouverneur. — Préparatifs pour une expédition........................ de 167 à 180

CHAPITRE II.

FERNAND CORTÉS. — SES DÉBUTS DANS LA VIE. — IL VISITE LE NOUVEAU-MONDE. — SA RÉSIDENCE A CUBA. — DIFFICULTÉS AVEC VELASQUEZ. — LE COMMANDEMENT DE L'ARMADA EST CONFIÉ A CORTÉS.

Fernand Cortés. — Son éducation. — Choix d'une profession. — Départ pour l'Amérique. — Arrivée à Saint-Domingue. — Son genre de vie. — Il prend du service sous Velasquez. — Ses habitudes galantes. — Il est mécontent de Velasquez. — Son emprisonnement. — Il s'évade et se réfugie dans un sanctuaire. — On le met de nouveau aux fers. — Il s'échappe après un grand péril. — Son mariage. — Il se réconcilie avec le gouverneur. — Il se retire sur sa plantation. — On lui confie le commandement de l'armada. — Préparatifs de voyage. — Instructions données à Cortés....................................... de 181 à 195

CHAPITRE III.

JALOUSIE DE VELASQUEZ. — CORTÉS S'EMBARQUE. — ÉQUIPEMENT DE LA FLOTTE. — SA PERSONNE ET SON CARACTÈRE. — RENDEZ-VOUS A LA HAVANE. — FORCE DE L'ARMEMENT.

Jalousie de Velasquez. — Intrigues contre Cortés. — Son embarquement clandestin. — Il arrive à Macaca. — Il est rejoint par des volontaires. — Approvisionnements de bouche et munitions. — Velasquez envoie l'ordre d'arrêter Cortés. — Il arbore son étendard à la Havane. — Portrait de Cortés. — Son caractère. — Force de l'armement. — Harangue chaleureuse à ses troupes. — La flotte lève l'ancre. — Remarques sur le manuscrit d'Estrella................................ de 196 à 205

CHAPITRE IV.

VOYAGE A COZUMEL. — CONVERSION DES INDIGÈNES. — JERONIMO DE AGUILAR. — L'ARMÉE ARRIVE A TABASCO. — GRANDE BATAILLE LIVRÉE AUX INDIENS. — INTRODUCTION DU CHRISTIANISME.

Désastreux voyage à Cozumel. — Politique humaine de Cortés. — Croix trouvée dans l'île. — Zèle religieux des Espagnols. — Essais de conversion. — Renversement des idoles. — Jeronimo de Aguilar. — Ses aven-

tures. — Il sert d'interprète. — La flotte arrive à Tabasco. — Réception hostile. — Audacieux défi des indigènes. — Lutte acharnée. — Effet des armes à feu. — Cortés prend Tabasco. — Embûches des Indiens. — Le pays se soulève. — Apprêts pour la bataille. — Marche sur l'ennemi. — La bataille avec les Indiens s'engage. — Issue douteuse de la lutte. — Terreur des indigènes à la vue du cheval de guerre. — Victoire des Espagnols. — Nombre des morts. — Traité avec les indigènes. — Leur conversion. — Communion catholique. — Les Espagnols s'embarquent pour le Mexique. .... de 206 à 222

CHAPITRE V.

VOYAGE LE LONG DE LA COTE. — DONA MARINA. — LES ESPAGNOLS DÉBARQUENT AU MEXIQUE. — ENTREVUE AVEC LES AZTÈQUES.

Voyage le long de la côte. — Les indigènes se rendent à bord des vaisseaux. — Doña Marina. — Son histoire. — Sa beauté et son caractère. — Premières nouvelles de Montézuma. — Les Espagnols débarquent au Mexique. — Première entrevue avec les Aztèques. — Leurs magnifiques présents. — Cupidité des Espagnols. — Cortés fait manœuvrer sa cavalerie devant les ambassadeurs. — Peintures aztèques......... de 223 à 231

CHAPITRE VI.

DÉTAILS SUR MONTÉZUMA. — SITUATION DE SON EMPIRE. — ÉTRANGES PRONOSTICS. — AMBASSADE ET PRÉSENTS. — CAMP DES ESPAGNOLS.

Montézuma alors sur le trône. — Discours de ce prince à son avénement. — Guerres de Montézuma. — Sa politique intérieure. — Oppression de ses sujets. — Ennemis de son empire. — Superstition de Montézuma. — Prophétie mystérieuse. — Augures effrayants. — Effroi de l'empereur. — Ambassade et présents aux Espagnols. — Manière de vivre des Espagnols dans leur camp. — Riches présents de Montézuma. — Grandes roues d'or. — Message de Montézuma. — Effets du trésor sur les Espagnols. — Retour des envoyés aztèques. — Défense de Montézuma. — Prédication du père Olmedo. — Désertion des indigènes...... de 232 à 247

CHAPITRE VII.

TROUBLES DANS LE CAMP. — PLAN D'UNE COLONIE. — CONDUITE DE CORTÉS. — MARCHE SUR CEMPOALLA. — RAPPORTS AVEC LES INDIGÈNES. — FONDATION DE VERA-CRUZ.

Mécontentement des soldats. — Envoyés des Totonaques. — Dissensions

dans l'empire aztèque. — Agitation dans l'intérieur du camp. — Cortés feint de vouloir retourner à Cuba. — Remontrances de l'armée. — Cortés cède. — Fondation de Villa Rica. — Cortés résigne le commandement et en est revêtu de nouveau. — Divisions dans le camp. — Réconciliation générale. — Marche sur Cempoalla. — Scènes pittoresques. — Restes des victimes. — Paradis terrestre. — Amour des indigènes pour les fleurs. — Édifices splendides. — Réception hospitalière à Cempoalla. — Conférence avec le cacique. — Offres d'alliance. — Les Espagnols en marche. — Arrivée des nobles aztèques. — Politique habile de Cortés. — Les indigènes reconnaissent la suzeraineté de l'Espagne. — Construction de Villa Rica. — Infatuation des Indiens.................. de 248 à 265

CHAPITRE VIII.

NOUVELLE AMBASSADE AZTÈQUE. — DESTRUCTION DES IDOLES. — DÉPÊCHES ENVOYÉES EN ESPAGNE. — CONSPIRATION DANS LE CAMP. — CORTÉS FAIT DÉTRUIRE LA FLOTTE.

Ambassade de Montézuma. — Ses résultats. — Sévère discipline de l'armée. — Reconnaissance du cacique de Cempoalla. — Essai de conversion. — Sensation parmi les indigènes. — Les idoles sont brûlées. — Consécration du sanctuaire. — Nouvelles de Cuba. — Présents envoyés à Charles-Quint. — Première lettre de Cortès. — Dépêches envoyées en Espagne. — Agents chargés de cette mission. — Départ du vaisseau. — Il touche à Cuba. — Fureur de Velasquez. — Le vaisseau arrive en Espagne. — Conspiration dans le camp. — Destruction de la flotte. — Discours de Cortés. — Enthousiasme de l'armée. — Notice sur Las Casas. — Sa vie et son caractère. — Appréciation critique de ses ouvrages... de 266 à 292

LIVRE TROISIÈME.

MARCHE SUR MEXICO.

CHAPITRE I.

PRÉPARATIFS A CEMPOALLA. — LES ESPAGNOLS GRAVISSENT LE PLATEAU. — SITES PITTORESQUES. — RAPPORTS AVEC LES INDIGÈNES. — AMBASSADE A TLASCALA.

Escadre en vue de la côte. — Stratagème de Cortés. — Arrangements à

Villa Rica. — Les Espagnols commencent leur marche. — Ils gravissent les Cordillères. — Immense amas de crânes humains. — Rapports avec les indigènes. — Puissance de Montézuma. — Modération du père Olmedo. — Habitations indiennes.—Cortés décide la route qu'il doit suivre. — Ambassade à Tlascala. — Fortifications remarquables. — Arrivée à Tlascala. .... de 293 à 309

CHAPITRE II.

RÉPUBLIQUE DE TLASCALA. — SES INSTITUTIONS. — SON HISTOIRE. — DISCUSSION DANS LE SÉNAT. — COMBATS ACHARNÉS.

Les Tlascalans. — Leurs migrations. — Leur gouvernement. — Jeux publics. — Ordre de chevalerie. — Ressources intérieures. — Civilisation du pays. — Luttes contre les Aztèques. — Moyens de défense. — Souffrances des Tlascalans. — Fermeté de leur caractère. — Débats dans le sénat. — Approche des Espagnols. — Attaque désespérée. — Retraite des Indiens. — Bivouac des Espagnols. — L'armée se remet en marche. — Immense armée de barbares. — Lutte sanglante dans le défilé. — L'ennemi lâche pied. — Les Espagnols forcent le passage. — Cessation des hostilités. — Résultats de la lutte. — Les troupes campent pendant la nuit. .... de 310 à 327

CHAPITRE III.

VICTOIRE DÉCISIVE. — CONSEIL DES INDIENS. — ATTAQUE NOCTURNE. — NÉGOCIATIONS AVEC L'ENNEMI. — LE HÉROS TLASCALAN.

Message à Tlascala. — Expédition. — Hardi défi des Tlascalans. — Préparatifs pour la bataille. — Aspect des Tlascalans. — Brillant costume de leurs guerriers. — Leurs armes. — Lutte acharnée. — La mêlée augmente. — Divisions parmi l'ennemi. — Victoire décisive. — Triomphe de la tactique sur le nombre. — Effroi que cause la cavalerie. — Conseil des Indiens. — Attaque nocturne. — Victoire des Espagnols. — Ambassade à Tlascala. — Paix avec l'ennemi. — Patriotisme du jeune chef. de 328 à 341

CHAPITRE IV.

MÉCONTENTEMENTS DANS L'ARMÉE. — ESPIONS TLASCALANS. — PAIX AVEC LA RÉPUBLIQUE. — AMBASSADE DE MONTÉZUMA.

Les Espagnols explorent le pays. — Succès de l'excursion. — Mécontentements dans le camp. — Représentations des mécontents. — Réponse de Cortés. — Difficultés de l'entreprise. — Mutilation des espions. — En-

trevue avec le chef tlascalan. — Paix avec la république. — Ambassade de Montézuma. — Il refuse de recevoir les Espagnols. — Ils avancent vers Tlascala.. de 342 à 353

CHAPITRE V.

LES ESPAGNOLS ENTRENT A TLASCALA. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — ESSAI DE CONVERSION. — AMBASSADE AZTÈQUE. — LES ESPAGNOLS SONT INVITÉS A SE RENDRE A CHOLULA.

Les Espagnols entrent à Tlascala. — Réjouissances à leur arrivée. — Description de Tlascala. — Ses maisons et ses rues. — Ses foires et sa police. — Division de la ville. — Scènes sauvages des alentours. — Caractère des Tlascalans. — Vigilance de Cortés. — Essai de conversion. — Résistance des indigènes. — Zèle de Cortés. — Prudence du père Olmedo. — Son caractère. — La messe est célébrée à Tlascala. — Vierges indiennes. — Ambassade aztèque. — Puissance de Montézuma. — Ambassade d'Ixtlilxochitl. — Députés de Cholula. — Cortés est invité à s'y rendre. — Il se prépare à quitter Tlascala.............. de 354 à 367

TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE TROISIÈME.

CONTINUATION DE LA MARCHE SUR MEXICO.

CHAPITRE VI.

CHOLULA. — GRAND TEMPLE. — MARCHE SUR CHOLULA. — RÉCEPTION DES ESPAGNOLS. — COMPLOT DÉCOUVERT.

Cholula. — Son histoire. — Traditions religieuses. — Son ancienne pyramide. — Temple de Quetzalcoatl. — Cité sainte. — Paysage magnifique. — Les Espagnols quittent Tlascala. — Volontaires indiens. — L'armée entre à Cholula. — Brillante réception. — Envoyés de Montezuma. — Soupçons de trahison. — Fidélité de Marina. — Situation alarmante de Cortés. — Intrigues avec les prêtres. — Entrevue avec les caciques. — Veille de nuit.. de 1 à 16

CHAPITRE VII.

AFFREUX MASSACRE. — LA TRANQUILLITÉ RÉTABLIE. — RÉFLEXIONS SUR LE MASSACRE. — ENVOYÉS DE MONTÉZUMA.

Préparatifs pour une attaque secrète. — Les naturels se rassemblent sur la place. — Le signal est donné. — Affreux massacre. — Attaque des Tlascalans. — Attaque de la pyramide. — Partage des dépouilles. — L'ordre rétabli. — Réflexions sur le massacre. — Droit de conquête. — Esprit des missionnaires. — Politique de Cortés. — Dangers de sa situation. — On peut l'accuser de cruauté. — Terreur des « dieux blancs ». — La croix érigée à Cholula. — Victimes délivrées des cages. — Temple chrétien élevé sur la pyramide. — Ambassade de Montézuma. — Départ des Cempoallans.. de 17 à 32

CHAPITRE VIII.

ON SE REMET MARCHE. — ASCENSION DU GRAND VOLCAN. — VALLÉE DE MEXICO. — IMPRESSION PRODUITE SUR LES ESPAGNOLS. — CONDUITE DE MONTÉZUMA. — ON DESCEND DANS LA VALLÉE.

Les Espagnols quittent Cholula. — Symptômes de trahison. — L'armée arrivée aux montagnes. — Traditions indiennes. — Le grand volcan. — Les Espagnols en gravissent les flancs. — Périls de l'entreprise. — Ascension subséquente. — Descente dans le cratère. — Tourmente. — Première vue de la vallée. — Sa magnificence. — Impression produite sur les Espagnols. — Impopularité de Montézuma. — Ambassade de l'empereur. — Ses sombres appréhensions. — Silence des oracles. — Les Espagnols se portent en avant. — Mort des espions. — Arrivée du seigneur de Tezcuco. — Jardins flottants. — Foule assemblée sur les routes. — L'armée arrive à Iztapalapan — Ses fameux jardins. — Vue de Mexico. de 33 à 53

CHAPITRE IX.

ENVIRONS DE MEXICO. — ENTREVUE AVEC MONTÉZUMA. — ENTRÉE DANS LA CAPITALE. — ACCUEIL HOSPITALIER. — VISITE A L'EMPEREUR.

On se prépare à entrer dans la capitale. — L'armée arrive sur la grande chaussée. — Beauté des environs. — Brillant cortége de chefs. — Suite de Montézuma. — Costume de l'empereur. — Sa personne. — Accueil qu'il fait à Cortés. — Les Espagnols entrent dans la capitale. — Sentiments des Aztéques. — Réception hospitalière. — Quartiers des Espagnols. — Précautions du général. — Visite de l'empereur. — Ses riches présents. — Terreurs superstitieuses. — Palais impérial. — Description de l'intérieur. — Cortés rend visite à Montézuma. — Il essaye de convertir le monarque. — Il échoue complétement. — Ses vues religieuses. — Éloquence de Montézuma. — Noblesse de sa conduite. — Réflexions de Cortés. — Notice sur Herrera. — Sur Toribio. — Sur Pierre Martyr. de 54 à 82

LIVRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A MEXICO.

CHAPITRE Ier.

LAC DE TEZCUCO. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — PALAIS ET MUSÉES. — MAISON ROYALE. — MANIÈRE DE VIVRE DE MONTÉZUMA.

Lac de Tezcuco. — Iles flottantes. — Les anciennes digues. — Maisons de l'ancien Mexico. — Ses rues. — Sa population. — Ses aqueducs et ses fontaines. — Palais de l'empereur. — Édifices contigus. — Volière. — Ménagerie. — Collection de nains. — Jardins. — Mont royal de Chapoltepec. — Femmes de Montézuma. — Ses repas. — Cérémonies de la cour. — Administration du palais. — Civilisation orientale. — Réserve de Montézuma. — Symptômes de décadence.................... de 83 à 104

CHAPITRE II.

MARCHÉ DE MEXICO. — GRAND TEMPLE. — SANCTUAIRES INTÉRIEURS. — QUARTIERS DES ESPAGNOLS.

Costumes mexicains. — Grand marché de Mexico. — Quartier des orfévres. — Boutiques des armuriers. — Approvisionnements pour la capitale. — Monnaie aztéque. — Le grand temple. — Sa construction. — Ses dimensions. — Instruments du culte. — Vue du sommet du temple. — Tabernacles des idoles. — Imprudence de Cortés. — Sanctuaires intérieurs. — Monceaux de crânes. — Etablissements d'éducation. — Impression produite sur les Espagnols. — Trésors cachés. — La messe célébrée à Mexico.. de 105 à 125

CHAPITRE III.

INQUIÉTUDE DE CORTÉS. — ARRESTATION DE MONTÉZUMA. — COMMENT IL EST TRAITÉ PAR LES ESPAGNOLS. — EXÉCUTION DE SES OFFICIERS. — MONTÉZUMA AUX FERS. — RÉFLEXIONS.

Inquiétude de Cortés. — Conseil de guerre. — Opinions de ses officiers. — Projet hardi de Cortés. — Prétexte plausible. — Entrevue avec Montézuma. — L'empereur accusé. — Il est arrêté par les Espagnols et emmené à leurs quartiers. — Tumulte. — Traitement de Montézuma. — Garde

vigilante. — Jugement des chefs aztèques. — Montézuma aux fers. — Les chefs sont brûlés. — On permet à l'empereur de sortir. — Il refuse. — Réflexions. — Vues des conquérants.................. de 126 à 144

CHAPITRE IV.

CONDUITE DE MONTÉZUMA. — SA VIE DANS LES QUARTIERS ESPAGNOLS. — PROJETS D'INSURRECTION. — ARRESTATION DU SEIGNEUR DE TEZCUCO. — MESURES ULTÉRIEURES.

Troubles à la Vera-Cruz. — Navires construits sur le lac. — Vie de Montézuma dans les quartiers espagnols. — Sa munificence. — Il se montre sensible aux insultes. — Ses favoris. — Les Espagnols essayent de le convertir. — Brigantins sur le lac. — Chasse royale. — Le seigneur de Tezcuco. — Projet d'insurrection. — Politique de Cortés. — Le seigneur de Tezcuco mis aux fers. — Mesures ultérieures de Cortés. — Reconnaissance de la côte................................ de 145 à 157

CHAPITRE V.

MONTÉZUMA JURE FIDÉLITÉ A L'ESPAGNE. — TRÉSORS ROYAUX. — LEUR PARTAGE. — CULTE CHRÉTIEN DANS LE TEOCALLI. — MÉCONTENTEMENT DES AZTÈQUES.

Montézuma assemble ses nobles. — Il jure fidélité à l'Espagne. — Son émotion. — Effet qu'elle produit sur les Espagnols. — Trésors impériaux. — Riches ornements. — Cinquième du roi. — Evaluation du trésor. — — Son partage. — Murmures des soldats. — Cortés apaise l'orage. — Progrès dans l'œuvre de la conversion. — Cortés demande le teocalli. — Culte chrétien dans le sanctuaire. — Attachement national à la religion. — Mécontentement des Aztèques. — Avis de Montézuma. — Réplique de Cortés. — Inquiétude dans les quartiers espagnols...... de 158 à 175

CHAPITRE VI.

SORT DES ÉMISSAIRES DE CORTÉS. — INTRIGUES A LA COUR DE CASTILLE. — PRÉPARATIFS DE VELASQUEZ. — NARVAEZ DÉBARQUE AU MEXIQUE. — CONDUITE POLITIQUE DE CORTÉS. — IL QUITTE LA CAPITALE.

Les émissaires de Cortés arrivent en Espagne. — Leur sort. — Intrigues de cour. — L'évêque de Burgos. — L'empereur ajourne sa décision. — Velasquez médite une vengeance. — Il envoie Narvaez contre Cortés. — L'Audience intervient. — Narvaez fait voile pour le Mexique. — Il jette l'ancre devant San Juan de Ulloa. — Bravades de Narvaez. — Sandoval

se prépare à se défendre. — Accueil qu'il fait aux envoyés de Narvaez. — Cortés apprend l'arrivée de Narvaez — Il séduit ses émissaires. — Envoie un affidé à son camp. — Intrigue du moine. — Embarras de Cortés. — Il se dispose à partir. — Il quitte la capitale......... de 176 à 195

CHAPITRE VII.

CORTÉS DESCEND DES PLATEAUX. — IL NÉGOCIE AVEC NARVAEZ. — IL SE PRÉPARE A L'ATTAQUE. — QUARTIERS DE NARVAEZ. — ATTAQUE DE NUIT. — DÉFAITE DE NARVAEZ.

Cortés traverse la vallée. — Il reçoit des renforts à Cholula. — Il rencontre son envoyé. — Fait sa jonction avec Sandoval. — Passe ses troupes en revue. — Ambassade de Narvaez. — Sa lettre au général. — Nature de l'autorité de Cortés. — Il négocie avec Narvaez. — Les Espagnols reprennent leur marche. — Ils se préparent à l'attaque. — Cortés harangue ses soldats. — Leur enthousiasme. — Il divise ses forces. — Quartiers de Narvaez à Cempoalla. — Cortés traverse le Rio de Canoas. — Il surprend Narvaez pendant la nuit. — Tumulte dans son camp. — Narvaez blessé et fait prisonnier. — Le sanctuaire incendié. — Les troupes de Narvaez se rendent. — Cortés donne audience à ses prisonniers. — Réflexions sur cette opération......................... de 196 à 216

CHAPITRE VIII.

MÉCONTENTEMENT DES TROUPES. — INSURRECTION DANS LA CAPITALE. — RETOUR DE CORTÉS. — DISPOSITIONS HOSTILES DE LA POPULATION. — MASSACRE PAR ALVARADO. — SOULÈVEMENT DES AZTÈQUES.

Mécontentement des troupes de Narvaez. — Politique de Cortés. — Il divise ses forces. — Nouvelle d'une insurrection dans la capitale. — Cortés se dispose à revenir sur ses pas. — Il arrive à Tlascala. — Beauté du paysage. — Dispositions des naturels. — Nouvelles des Espagnols à Mexico. — Cortés marche sur la capitale. — Symptômes d'aliénation de la part de la population. — Les Espagnols rentrent dans la capitale. — Cause de l'insurrection. — Massacre fait par Alvarado. — Son excuse. — Ses motifs probables. — Soulèvement des Aztèques. — Ils attaquent la garnison. — Cortés réprimande son lieutenant. — Sa froideur envers Montézuma. — Il relâche le frère de Montézuma. — Celui-ci se met à la tête des Aztèques. — La ville en armes. — Notice sur Oviedo. — Sur Camargo.................................... de 217 à 241

LIVRE CINQUIÈME.

EXPULSION DE MEXICO.

CHAPITRE Ier.

ATTAQUE DÉSESPÉRÉE DES QUARTIERS. — FUREUR DES MEXICAINS. — SORTIE DES ESPAGNOLS. — MONTÉZUMA HARANGUE SON PEUPLE. — IL EST DANGEREUSEMENT BLESSÉ.

Quartiers des Espagnols. — Attaque désespérée. — Les assiégés font jouer leur artillerie. — Les Indiens mettent le feu aux ouvrages extérieurs. — Fureur des Mexicains. — Aspect de leurs forces. — Sortie des Espagnols. — Les Aztéques sur les azoteas. — Leurs habitations enflammées. — Les Espagnols sonnent la retraite. — Bravoure de Cortés. — Résolution des Aztéques. — Cortés invite Montézuma à intervenir. — L'empereur monte sur une tour. — Il harangue ses sujets. — Il est dangereusement blessé. — Sa douleur et son humiliation........ de 243 à 259

CHAPITRE II.

LE GRAND TEMPLE EST PRIS D'ASSAUT. — ÉNERGIE DES AZTÉQUES. — DÉTRESSE DE LA GARNISON. — COMBATS DANS LA VILLE. — MORT DE MONTÉZUMA.

Les Aztéques occupent le grand temple. — Il est attaqué par les Espagnols. — Vive résistance. — Sanglant combat sur la plate-forme. — Héroïsme de Cortés. — Les Espagnols victorieux. — Incendie du temple. — Cortés demande une conférence. — Il harangue les Aztéques. — Energie des Aztéques. — Découragement parmi les Espagnols. — Détresse de la garnison. — Machine de guerre inventée par Cortés. — Elle est arrêtée par les canaux. — Engagement dans la ville. — Audace de Cortés. — Apparition de saint Jacques. — On essaye de convertir Montézuma. — On échoue. — Derniers moments de Montézuma. — Son caractère. — Sa postérité. — Effet de sa mort sur les Espagnols. — Enterrement de Montézuma. de 260 à 285

CHAPITRE III.

CONSEIL DE GUERRE. — LES ESPAGNOLS ÉVACUENT LA VILLE. — LA NUIT TRISTE. — AFFREUX CARNAGE. — HALTE DE NUIT. — ÉVALUATION DES PERTES.

Conseil de guerre. — Prédictions de l'astrologue. — Leur effet sur Cortés. — Il se décide à évacuer la capitale. — Il dispose son ordre de marche.

— Les Espagnols sortent de la ville. — La nuit triste. — La capitale se réveille. — Les Espagnols attaqués sur la chaussée. — Le pont enfoncé. — Désespoir des Espagnols. — Affreux carnage. — Les Espagnols arrivent à la troisième coupure. — Les cavaliers reviennent au secours de l'arrière-garde. — Situation de l'arrière-garde. — Le saut d'Alvarado. — Triste état des débris de l'armée. — Sensations de Cortés. — Les Espagnols traversent Tacuba. — Ils s'emparent du temple. — Halte de nuit. — Réflexions du général. — Pertes des Espagnols...... de 286 à 306

CHAPITRE IV.

RETRAITE DES ESPAGNOLS. — DÉTRESSE DE L'ARMÉE. — PYRAMIDES DE TEOTIHUACAN. — BATAILLE D'OTUMBA.

Immobilité des Mexicains. — Les Espagnols continuent leur retraite. — Détresse de l'armée. — Courage héroïque des soldats. — Pyramides de Teotihuacan. — Leur destination probable. — Le chemin des morts. — Races qui ont élevé ces pyramides. — Armée indienne dans la vallée d'Otumba. — Sensation des Espagnols. — Instructions de Cortés. — Il attaque l'ennemi. — Bataille d'Otumba. — Bravoure des Espagnols. — Ils sont mis en désordre. — Effort désespéré de Cortés. — Le chef aztéque est tué. — Les barbares mis en fuite. — Riche butin pour les vainqueurs. — Réflexions sur la bataille.............. de 307 à 325

CHAPITRE V.

ARRIVÉE A TLASCALA. — ACCUEIL AMICAL. — MÉCONTENTEMENT DE L'ARMÉE. — JALOUSIE DES TLASCALANS. — AMBASSADE DE MEXICO.

Les Espagnols arrivent à Tlascala. — Accueil amical. — Sentiments des Tlascalans. — Les Espagnols réparent leurs forces. — Nouveaux malheurs. Nouvelles de Villa-Rica. — Mécontentement de l'armée. — Elle fait des remontrances. — Réponse ferme du général. — Jalousie des Tlascalans. — Cortés s'efforce de la calmer. — Evénements à Mexico. — Préparatifs de défense. — Ambassade aztéque à Tlascala. — Débat orageux. — L'alliance des Mexicains est rejetée...................... de 326 à 340

CHAPITRE VI.

GUERRE AVEC LES TRIBUS VOISINES. — SUCCÈS DES ESPAGNOLS. — MORT DE MAXIXCA. — ARRIVÉE DE RENFORTS. — RETOUR TRIOMPHANT A TLASCALA.

Guerre avec les tribus voisines. — Bataille avec les Tépéacans. — Ils sont

marqués comme esclaves. — Renouvellement des hostilités contre les Aztèques. — Soupçons des alliés. — Cortés se met à la tête de ses forces. — Prise de Quauhquechollan. — Déroute des Mexicains. — Les Espagnols poursuivent leurs succès. — Manière dont Cortés traite ses alliés. — Ses ressources. — Construction de brigantins. — Mort de Maxixca. — La petite vérole au Mexique. — Les soldats mécontents quittent l'armée. — Arrivée de renforts. — Continuation de bonne fortune. — Lettre de Cortés à l'empereur. — Mémoire de l'armée. — Politique de Cortés. — Retour triomphant à Tlascala. — Préparatifs pour la campagne définitive... de 341 à 360

CHAPITRE VII.

GUATEMOZIN, EMPEREUR DES AZTÈQUES. — PRÉPARATIFS DE MARCHE. — CODE MILITAIRE. — LES ESPAGNOLS TRAVERSENT LES MONTAGNES. — ILS ENTRENT A TEZCUCO. — LE PRINCE IXTLILXOCHITL.

Le monarque aztèque meurt. — Les électeurs assemblés. — Prière du grand-prêtre. — Guatemozin élu empereur. — Il se dispose à la guerre. — Forces des Espagnols. — Cortés passe la revue de ses troupes. — Sa harangue chaleureuse. — Force des alliés indiens. — Code militaire de Cortés. — Son but. — Ses dispositions salutaires. — L'armée se met en marche. — Desseins de Cortés. — Il choisit sa route. — Franchit la *sierra*. — Vue de la vallée. — Énergie de Cortés. — État des choses à Tezcuco. — Arrivée des Espagnols. — Ouvertures des Tezcucans. — Quartiers espagnols à Tezcuco. — Les habitants quittent la ville. — Le prince Ixtlilxochitl. — Excès de sa jeunesse. — Il dispute la succession au trône. — Il devient l'ami des Espagnols. — Notice sur Gomara. — Sur Bernal Diaz.. de 361 à 388

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

LIVRE SIXIÈME.

SIÉGE ET REDDITION DE MEXICO.

CHAPITRE Ier.

PRÉPARATIFS A TEZCUCO. — SAC D'IZTAPALAPAN. — AVANTAGES DES ESPAGNOLS. — SAGE POLITIQUE DE CORTÉS. — TRANSPORT DES BRIGANTINS.

Quartier-général à Tezcuco. — Défiances inspirées par les indigènes à Cortés. — Négociations avec les Aztéques. — Ville d'Iztapalapan. — Marche des Espagnols sur cette ville. — Sac de la ville. — Les indigènes coupent les digues. — Les Espagnols luttent contre l'inondation. — Ils regagnent leurs quartiers à Tezcuco. — Les villes indiennes offrent de se soumettre. — Quelques-unes demandent des secours. — Cortès leur envoie Sandoval. — Position difficile de Cortés. — Habileté de sa politique. — Il fait des ouvertures de paix à Guatemozin. — Énergie de l'empereur indien. — Achèvement des brigantins. — Sandoval est détaché pour effectuer leur transport. — Traces du massacre des Espagnols à Zoltepec. — Sandoval arrive à Tlascala. — Transport des brigantins. — Joie que cause leur arrivée. — Réflexions................ de 1 à 18

CHAPITRE II.

CORTÉS RECONNAIT LA CAPITALE. — IL OCCUPE TACUBA. — ESCARMOUCHES AVEC L'ENNEMI. — EXPÉDITION DE SANDOVAL. — ARRIVÉE DES RENFORTS.

Cortés reconnaît la capitale. — Combat de Xaltocan. — Les Espagnols passent le lac à gué. — Abandon des villes à leur approche. — Beauté des environs de Mexico. — Cortés occupe Tacuba. — Les alliés incen-

dient la ville. — Embuscade des Aztèques. — Pourparlers avec l'ennemi. — Combats singuliers. — Position des deux partis. — Les Espagnols retournent à Tezcuco. — Ambassade de Chalco. — Sandoval est détaché pour secourir cette ville. — Il s'empare d'Huaxtepec. — Il prend d'assaut Iacapichtla. — Il passe la garnison au fil de l'épée. — Contremarche sur Chalco. — Froideur de Cortés à l'égard de Sandoval. — Leur réconciliation. — Arrivée des renforts. — Le frère dominicain...... de 19 à 34

CHAPITRE III.

SECONDE EXPÉDITION POUR RECONNAITRE LA CAPITALE. — COMBATS SUR LA SIERRA. — PRISE DE CUERNAVACA. — BATAILLES A XOCHIMILCO. — PÉRIL IMMINENT DE CORTÈS. — IL ENTRE A TACUBA.

Seconde expédition pour reconnaître la capitale. — Préparatifs de marche. — Les Espagnols pénètrent dans la sierra. — Engagements dans les défilés. — Les Aztèques roulent des quartiers de rochers sur les troupes. — L'ennemi est mis en déroute. — Les Espagnols bivouaquent dans un bois de mûriers. — Assaut donné aux rochers. — Marche à travers les montagnes. — Arrivée à Cuernavaca. — Aspect des environs. — Hardi passage du ravin. — Prise de la ville. — Cortés repasse la sierra. — Magnifique panorama de la vallée. — Marche sur Xochimilco. — Péril imminent de Cortés. — Esprit chevaleresque du siècle. — Cortés explore le pays. — Vigilance observée dans le camp. — Combats à Xochimilco. — Les Espagnols s'emparent de la ville. — Incendie de Xochimilco. — L'armée arrive à Cojohuacan. — Embuscade indienne. — Les Espagnols entrent à Tacuba. — Vue de la ville du haut de son teocalli. — Profonde émotion de Cortés. — Retour à Tezcuco................ de 35 à 56

CHAPITRE IV.

CONSPIRATION DANS L'ARMÉE. — LES BRIGANTINS SONT LANCÉS SUR LE LAC. — REVUE DES FORCES ESPAGNOLES ET ALLIÉES. — EXÉCUTION DE XICOTENCATL. — MARCHE DE L'ARMÉE. — COMMENCEMENT DU SIÉGE.

Situation des affaires en Espagne. — Conspiration dans le camp. — Son but. — Elle est révélée à Cortés. — Le meneur principal est exécuté. — Politique de Cortés. — Garde particulière du général. — Les brigantins sont mis à flot. — Impression produite sur les spectateurs. — Revue des forces. — Instructions données aux alliés. — Cortés partage ses troupes en plusieurs corps. — Sa harangue énergique. — Lecture des règlements à l'armée. — Désertion de Xicotencatl. — Son exécution. — Appréciation de son caractère. — Marche de l'armée. — Querelle d'Olid et d'Avarado. — Les Espagnols détruisent l'aqueduc. — Commencement du siége.... de 74 à 57

CHAPITRE V.

DÉFAITE DE LA FLOTTILLE INDIENNE. — OCCUPATION DES CHAUSSÉES. — ATTAQUES TÉMÉRAIRES. — INCENDIE DES PALAIS. — COURAGE DES ASSIÉGÉS. — BARRAQUEMENT DES TROUPES.

Sandoval marche sur Iztapalapan. — Cortés prend le commandement de la flotte. — Défaite de la flottille indienne. — Cortés s'empare de Xoloc. — Sandoval marche sur Cojohuacan. — Escarmouches sur la chaussée. — Complétement du blocus. — Attaques simultanées contre Mexico. — Remparts élevés par les Aztéques. — Les brigantins prennent la chaussée en enfilade. — Les Espagnols entrent dans la ville. — Les alliés démolissent les édifices. — Combats acharnés dans la ville. — Les Espagnols atteignent la place. — Ils donnent l'assaut à la pyramide. — Ils précipitent les prêtres du haut de la plate-forme. — Les Aztéques se rallient. — Les Espagnols plient. — La cavalerie vient à leur secours. — Ils se retirent dans leurs quartiers. — Ixtlilxochitl vient au camp. — Second assaut. — Les Espagnols pénètrent dans la ville. — Ils mettent le feu au palais d'Axayacatl. — Incendie de la grande volière royale. — Fureur des Mexicains. — Leur désespoir. — Souffrances des Espagnols. — Opérations de Guatemozin. — Sa vigilance. — Embuscade au milieu des roseaux. — Ressources de l'empereur indien. — De nouveaux alliés se joignent aux Espagnols. — Barraques construites pour les troupes. — Souffrances des assiégeants. — Courage des Aztéques.... . de 75 à 98

CHAPITRE VI.

ASSAUT GÉNÉRAL DE LA VILLE. — DÉFAITE DES ESPAGNOLS. — LEUR POSITION DÉSASTREUSE. — SACRIFICE DES PRISONNIERS. — DÉFECTION DES ALLIÉS. — CONSTANCE ET COURAGE DES TROUPES.

Plans des Espagnols. — Conseil de guerre. — Assaut général. — Cortés réprimande Alvarado. — L'ennemi se replie. — Dangereux stratagème. — Le cor de Guatemozin résonne. — Les Aztéques font volte-face. — Péril imminent de Cortés. — Dévouement de ses compagnons. — Combat acharné sur la chaussée. — Sa division bat en retraite. — Sandoval et Alvarado. — Leurs troupes sont repoussées de la ville. — Visite de Sandoval au général en chef. — Leur entrevue. — On bat le grand tambour dans le temple. — Sacrifice des prisonniers. — Sensation des Espagnols. — Réjouissances des Aztéques. — Prophéties des prêtres. — Défection des alliés — Sombre situation des Espagnols. — Leur constance. — Héroïsme de leurs femmes............................. de 99 à 116

CHAPITRE VII.

SUCCÈS DES ESPAGNOLS. — OUVERTURES INUTILES A GUATEMOZIN. — LES ÉDIFICES SONT RASÉS JUSQU'A TERRE. — CRUELLE FAMINE. — LES TROUPES S'EMPARENT DE LA PLACE DU MARCHÉ. — NOUVELLE MACHINE DE GUERRE.

Les alliés reviennent au camp. — Nouveaux confédérés. — Plan de campagne. — On comble les brèches. — Famine dans la ville. — Ouvertures de paix faites sans fruit à Guatemozin. — Conseil des Aztéques. — Résultat de leurs délibérations. — Les édifices sont rasés successivement. — Combats singuliers. — Incendie du palais de Guatemozin. — Souffrances des assiégés. — Les morts laissés sans sépulture. — Persévérance indomptable des Aztéques. — Incendie des teocalli. — Succès d'Alvarado. — Les Espagnols s'emparent de la place du marché. — Cortés observe la ville du haut d'un teocalli. — Désolation dans Mexico. — Nouvelle machine de guerre. — Son peu de succès..................... de 117 à 134

CHAPITRE VIII.

CRUELLES SOUFFRANCES DES ASSIÉGÉS. — COURAGE DE GUATEMOZIN. — ASSAUTS MEURTRIERS. — PRISE DE GUATEMOZIN. — ÉVACUATION DE LA VILLE. — FIN DU SIÉGE. — RÉFLEXIONS.

Cruelle famine dans Mexico. — Cannibalisme. — Les cadavres encombrent les rues. — La peste enlève une multitude d'habitants. — Prodiges alarmants. — Fermeté de Guatemozin. — Cortés lui fait demander une entrevue. — Guatemozin y consent. — Il élude sa promesse. — Assaut meurtrier. — Affreuses scènes de carnage. — Préparatifs pour une dernière attaque. — Cortés demande de nouveau une entrevue. — Le signal de l'attaque est donné. — Les Aztéques essayent de fuir. — Prise de Guatemozin. — Cessation des hostilités. — Portrait de Guatemozin. — On l'amène à Cortés. — Sa femme, fille de Montézuma. — Tempête furieuse. — Les Mexicains abandonnent la ville. — Nombre des victimes. — Butin. — Cortés renvoie les alliés. — Réjouissances des Espagnols. — Actions de grâces solennelles. — Réflexions. — Institutions aztéques. — Leur influence morale. — Cruauté reprochée aux Espagnols. — La conquête envisagée comme exploit militaire. — Notice sur l'historien Solis. — Sa vie et ses écrits. — Douzième livre de Sahagun........ de 135 à 167

LIVRE SEPTIÈME.

CONCLUSION. — VIE POSTÉRIEURE DE CORTÉS.

CHAPITRE Ier.

TORTURE DE GUATEMOZIN. — SOUMISSION DU PAYS. — RECONSTRUCTION DE LA CAPITALE. — MISSION EN CASTILLE. — PLAINTES CONTRE CORTÉS. — IL EST MAINTENU DANS SON AUTORITÉ.

Faible importance des trésors trouvés à Mexico. — Désappointement des soldats. — Torture de Guatemozin. — Son courage inébranlable. — Soumission du pays. — Découverte de l'océan du sud. — Reconstruction de la capitale. — Accomplissement d'une prophétie aztèque. — Mission en Castille. — Les envoyés de Cortés sont capturés par les Français. — Accusations intentées contre Cortés. — Tapia est envoyé dans la Nouvelle-Espagne. — Insurrection des indigènes. — Elle est apaisée par Sandoval. — Inimitié de Fonseca pour Cortés. — Sa cause est portée devant un tribunal spécialement choisi.—Faits intentés à sa charge.—Défense présentée par ses amis. — Les actes de Cortés sont ratifiés. — Il est maintenu dans son autorité suprême. — Il triomphe de Fonseca. — Mortification de Velasquez. — Sa mort et son caractère....... de 169 à 184

CHAPITRE II.

NOUVEAU MEXICO. — ORGANISATION DU PAYS. — CONDITION DES INDIGÈNES. — MISSIONNAIRES CHRÉTIENS. — CULTURE DU SOL. — VOYAGES ET EXPÉDITIONS.

Reconstruction de Mexico. — Édifices. — Citadelle. — Population de la ville. — Organisation du pays. — Encouragements donnés au mariage. — La femme de Cortés arrive à Mexico. — Sa mort. — Système des *repartimientos*. — Récompense des Tlascalans. — Traitement des indigènes. — Missionnaires franciscains. — Leur réception par Cortés. — Progrès des conversions. — Établissement des conquérants. — Culture du sol. — Incendie de la flottille à Zacatula. — Voyages pour découvrir un détroit. — Expédition d'Alvarado. — Résultat des entreprises de Cortés.. de 185 à 199

CHAPITRE III.

DÉFECTION D'OLID. — MARCHE PÉRILLEUSE SUR HONDURAS. — EXÉCUTION DE GUATEMOZIN. — DONA MARINA. — ARRIVÉE A HONDURAS.

Défection d'Olid. — Cortés part pour Honduras. — Suite du général. — Obstacles qu'il rencontre en route. — Défilés près de Palenque. — L'armée s'égare dans le labyrinthe des forêts. — Cortés fait construire un pont prodigieux. — Les chevaux s'enfoncent dans les marécages. — Révélation d'un complot. — Arrestation de Guatemozin. — Son exécution. — Portrait de ce prince. — Sentiments de l'armée. — Motifs de l'exécution. — Remords de Cortés. — Il poursuit sa marche. — Lac de Peten. — Doña Marina. — Sa rencontre avec sa mère. — Elle épouse un chevalier castillan. — Son fils don Martin. — Mission dans les îles de Peten. — Passage de la montagne des pierres à feu. — L'armée arrive à Honduras. — Famine dans la colonie. — Cortés arrive à Truxillo. — Il se prépare à attaquer Nicaragua. — Son audace romanesque. — Nouvelles de Mexico. de 200 à 217

CHAPITRE IV.

TROUBLES A MEXICO. — RETOUR DE CORTÉS. — DÉFIANCE DE LA COUR. — CORTÉS RETOURNE EN ESPAGNE. — MORT DE SANDOVAL. — BRILLANTE RÉCEPTION FAITE A CORTÉS. — HONNEURS QUI LUI SONT DÉCERNÉS.

Mauvaise administration à Mexico. — Cortés tente d'y retourner. — Il est repoussé par la tempête. — Son abattement. — Il s'embarque une seconde fois pour Mexico. — Il débarque près de Saint-Jean d'Ulua. — Sa marche vers la capitale. — Il y rentre solennellement. — Défiances de la couronne. — Ponce de Léon est envoyé comme commissaire. — Il meurt aussitôt son arrivée. — Il désigne Estrada pour lui succéder. — Estrada brave Cortés. — Celui-ci quitte la ville. — Commission de l'Audience Royale. — Cortés prend la résolution de retourner en Espagne. — Il apprend la mort de son père. — Préparatifs de départ. — Il débarque à Palos. — Sa rencontre avec Pizarre. — Mort de Sandoval. — Son portrait et son caractère. — Brillante réception faite à Cortés. — Sensation causée par sa présence. — L'empereur lui accorde une audience. — Charles V lui rend visite pendant sa maladie. — Il est créé marquis de la Vallée. — Des terres et des vassaux lui sont octroyés. — On lui refuse le gouvernement du Mexique. — Il est réintégré dans son commandement militaire. — Second mariage de Cortés. — Magnifiques présents qu'il fait à sa fiancée. — Sa résidence à la cour.. .... de 218 à 235

CHAPITRE V.

CORTÉS RETOURNE A MEXICO. — IL SE RETIRE DANS SES PROPRIÉTÉS. — SES VOYAGES DE DÉCOUVERTE. — RETOUR DÉFINITIF EN CASTILLE. — FROIDE RÉCEPTION QUI LUI EST FAITE. — SA MORT. — SON CARACTÈRE.

Cortés s'embarque pour le Mexique. — Il s'arrête à Hispaniola. — Mesures prises par l'Audience. — Cortés débarque à Villa-Rica. — Sa réception à Mexico. — Il se retire dans ses terres. — Il les améliore. — Ses voyages de découverte. — Il s'embarque pour la Californie. — Expédition désastreuse. — Arrivée d'un vice-roi. — Politique de la couronne. — Entreprises maritimes de Cortés. — Son dégoût pour Mendoza. — Son retour final en Castille. — Il prend part à l'expédition d'Alger. — Froide réception de Charles V. — Dernière lettre de Cortés à l'empereur. — Il tombe malade à Séville. — Son testament. — Ses scrupules de conscience relativement à l'esclavage. — Ses vues sur ce point. — Il est transporté à Castilleja. — Il y meurt. — Ses funérailles. — Destinée de ses restes mortels. — Postérité de Cortés. — Son caractère. — Sa véritable chevalerie errante. — Son génie militaire. — Son influence sur ses soldats. — Son caractère comme conquérant. — Ses vues éclairées. — Sa vie privée. — Sa dévotion. — Ses manières et ses habitudes.... de 236 à 263

APPENDIX. — PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE DE LA CIVILISATION MEXICAINE. — ANALOGIES AVEC L'ANCIEN MONDE.

Notice préliminaire. — Recherches sur le Nouveau-Monde. — Manière dont il a pu se peupler. — Atlantide de Platon. — Théorie moderne. — Communication avec l'ancien monde. — Origine de la civilisation américaine. — Plan de l'essai. — Analogies des Mexicains avec l'ancien monde. — Leurs traditions du déluge. — Elles ressemblent aux récits hébraïques. — Temple de Cholula. — Son analogie avec la tour de Babel. — L'Ève mexicaine. — Le dieu Quetzalcoatl. — Erreurs naturelles des missionnaires. — Existence de la croix dans l'Anahuac. — L'eucharistie et le baptême. — Les chroniqueurs sont à la poursuite des analogies. — Argument qu'on en peut tirer. — Ressemblance des usages sociaux. — Analogies tirées de la science. — Système chronologique. — Hiéroglyphes et symboles. — Calcul du temps. — Affinités de langage. — Difficultés de la compa-

raison. — Traditions de l'émigration. — Moyens d'apprécier leur exactitude. — Analogies physiques. — Débris d'architecture. — Esprit destructeur des Espagnols. — Ruines de Chiapa et du Yucatan. — OEuvres d'art. — Outils pour bâtir. — Peu de ressemblance de l'art aztéque avec l'art égyptien. — Sculpture. — Hiéroglyphes. — Époque probable de la construction de ces monuments. — Architectes auxquels on peut les attribuer. — Embarras où l'on est pour conclure. — Ignorance de l'emploi du fer et de l'usage du lait. — Explications peu satisfaisantes. — Conclusions générales.................................. de 265 à 303

APPENDIX. — DEUXIEME PARTIE.

DOCUMENTS ORIGINAUX.

Avis d'une mère aztéque à sa fille. — Traduction de passages d'un poëme de Nezahualcoyotl. — Palais de Tezcotzinco. — Châtiment de la reine de Tezcuco, coupable d'adultère. — Instructions de Velasquez à Cortés. — Extrait de l'histoire de Las Casas. — Déposition de Puerto Carrero. — Extrait de la lettre de Vera-Cruz. — Extrait de l'*Histoire de Tlascala*, de Camargo. — Extrait de l'histoire d'Oviedo. — Dialogue d'Oviedo et de Cano. — Privilége de doña Isabel de Montézuma. — Ordonnances militaires de Cortés. — Extraits de la cinquième lettre de Cortés. — Dernière lettre de Cortés. — Récit de ses funérailles....... de 305 à 352

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





